LEX ORANDI
Collection publiée sous la direction du Centre de Pastorale Liturgique

8

HOMÉLIAIRE PATRISTIQUE

Homélies ou Sermons des Pères de l'Église
pour les principales Fêtes
de l'Année liturgique ancienne

Textes de

ORIGÈNE, S. BASILE, S. GRÉGOIRE DE NAZIANCE,
S. GRÉGOIRE DE NYSSE, S. JEAN CHRYSOSTOME,
S. AUGUSTIN, S. CYRILLE D'ALEXANDRIE, S. LÉON,
S. GRÉGOIRE LE GRAND

TRADUCTION NOUVELLE

Présentation de Jean-P. BONNES

LES ÉDITIONS DU CERF
29, Boulevard Latour-Maubourg
PARIS
1949

http://www.liberius.net

Homéliaire patristique

DU MÊME AUTEUR

Le bonheur du masque. Petite Introd. aux Romans de Barbey d'Auvrevilly. Préface d'Albert Béguin, Casterman éd., Tournai-Paris 1947.

En collaboration avec Dom Jean LECLERCQ, O. S. B.

Un maître de la vie spirituelle au XI[e] siècle : Jean de Fécamp, 1 vol., t. IX de la coll. des Etudes de Théologie et d'Histoire de la Spiritualité, Vrin éd., Paris 1947.

EN PRÉPARATION :

T. 1. **La Renaissance**, en collaboration avec A. Lajusan.

Nihil obstat :
Lutetiæ Parisiorum
die 4a dec. 1948
A.-M. Roguet, *o. p.*

Imprimatur :
Lutetiæ Parisiorum
die 11a déc. 1948.
Petrus Brot, *v. g.*

Le fleuve d'or de la Patrologie.

ÉRASME.

« *Un Père de l'Église, un docteur de l'Église, quels noms ! quelle tristesse dans leurs écrits ! quelle sécheresse, quelle froide dévotion, et peut-être quelle scolastique !* » *disent ceux qui ne les ont jamais lus ; mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs ! Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits, surtout lorsque l'on vient à connaître que pour l'étendue des connaissances, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint Augustin que Platon et que Ciceron !*

LA BRUYÈRE.

– Je voudrais qu'un prêtre, avant que de prêcher, connût le fond de la doctrine des Pères pour s'y conformer. Je voudrais même qu'on étudiât leurs principes de conduite, leurs règles de modération, et leur méthode d'instruire.

– Fort bien, ce sont nos maîtres. C'étaient des esprits très élevés, de grandes âmes pleines de sentiments héroïques, des gens qui avaient une expérience merveilleuse des esprits et des mœurs des hommes, qui avaient acquis une grande autorité, et une grande facilité de parler... Ainsi, après l'Écriture, voilà les sources pures des bons sermons.

FÉNELON.

Introduction

I

Bible et Liturgie chez les Pères de l'Église

Les sermons des Pères de l'Église, et même ceux des plus grands, sont, maintenant encore, inaccessibles au public. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais été traduits en français ou n'ont été récemment exhumés de vieux manuscrits que pour être à nouveau ensevelis dans des publications érudites. Or, de nos jours, les études classiques, plus théoriques que pratiques préparent mal les gens cultivés à la lecture directe des auteurs anciens. Les sermons qui ont été traduits, l'ont été au XVIIe et XVIIIe siècles, avec un souci d'éloquence plutôt que de fidélité aux textes. Au XIXe siècle on s'est parfois contenté de reproduire ces traductions quitte à en rajeunir l'orthographe. Des homélies de S. Jean-Chrysostome et de S. Augustin nous possédons des traductions plus récentes, mais également inaccessibles du fait qu'elles s'insèrent dans des collections qui groupent en de nombreux volumes les œuvres de ces Pères.[1]

Dans le domaine des sermons, la publication d'œuvres complètes ne s'impose d'ailleurs nullement.

1. Œuvres complètes de S. Augustin, trad. Raulx, Bar-le-Duc, 1864 1873, 17 vol. gr. in 8°.

Œuvres complètes, texte et trad. Paris, 1869-1878, 33 vol. gr. in 8°.

Œuvres de S. Jean Chrysostome, trad. Bareille, Paris, 1864-1872, 19 vol. in 8°.

Œuvres de S. Jean Chrysostome, trad. Jeannin, Arras, 1887-1888, 11 vol. in 4° (1re éd. Bar-le-Duc 1863-1867, 11 vol. gr. in 8°).

On compte, par exemple, plus de 550 sermons de S. Augustin. Nombre d'entre eux, prononcés dans des occasions similaires, comme pour une même fête ou sur un même texte évangélique, ne diffèrent que sur des points de détail et font, en quelque sorte, double emploi. Il est cependant difficile d'écarter systématiquement ces doublets sans sacrifier des développements qui, pour être parfois secondaires, n'en sont pas moins suggestifs. La solution la plus commode serait, peut-être, de donner une analyse détaillée de tous les sermons de l'évêque d'Hippone et d'y insérer les traductions des passages les plus remarquables. Ainsi, de longs développements, adaptés à l'intelligence et à la culture des auditoires d'alors, pourraient être résumés en quelques lignes au profit de passages d'une qualité, d'une substance doctrinale et d'une vigueur d'expression qui leur méritent d'être donnés intégralement.

Notre dessein a été plus modeste et devait l'être, puisque nous avions étendu notre choix aux plus grands des Pères grecs et latins. Pour éviter le plus possible de tomber dans l'arbitraire inhérent aux anthologies, il importait de donner au recueil une certaine unité. C'est pourquoi nous en avons fait un homéliaire.

L'histoire des homéliaires est mal connue[1]. Tant que les anciennes collections des sermons des Pères n'auront pas été reconstituées et étudiées, on ne pourra que conjecturer l'origine des homéliaires. Il semble que les homélies, lues aux nocturnes

1. Le mot latin étant *homilia*, il conviendrait de dire *homiliaire*. Mais le mot d'*homéliaire* a le double avantage de rappeler clairement celui d'*homélie* et d'être plus euphonique. La distinction qu'on établit d'ordinaire entre homélie et sermon est assez subtile. Ὁμιλία est un mot grec, *sermo*, un mot latin ; tous deux signifient : conversation, entretien. Les Pères grecs étant plus prolixes que les latins, l'homélie semble plutôt désigner une longue improvisation, le sermon une causerie brève ou une allocution.

depuis fort longtemps, aient d'abord été tirées de recueils différents suivant leurs auteurs. C'est un peu plus tard que, pour éviter le maniement de lourds volumes, on groupa en un seul ouvrage un choix d'homélies de différents Pères, et que l'usage liturgique de cet ouvrage unique en détermina l'économie. Le choix des sermons était fort variable, mais deux homéliaires-types se sont, peu à peu, imposés : celui d'Alain de Farfa, et celui que Paul Diacre composa à la demande de Charlemagne. Expression fidèle de l'année liturgique de la fin du VIIIe siècle et du commencement du IXe, ces deux recueils se sont enrichis au fur et à mesure que de nouvelles fêtes sont apparues. Certains ouvrages très soignés ont même été constitués par la synthèse des deux collections.

Les autres lectures, ou *leçons*, faites pendant l'office des nocturnes étaient tirées des *Lectionnaires* pour les textes de l'Écriture Sainte et du *Psautier*. Enfin pour le cycle sanctoral, on lisait les passions des saints dans les *Passionnaires*. De même qu'on avait réuni en un seul ouvrage les volumes renfermant les homélies des différents Pères, de même on éprouva le besoin de rassembler les textes du lectionnaire, du psautier et de l'homéliaire en un volume portatif. Il fallut alors abréger les homélies et c'est de cet abrégement que le nouveau recueil, le *Bréviaire*, a tiré son nom.

Les homéliaires tiraient leur unité profonde de leur usage liturgique. Ils constituaient des « Années liturgiques » dont la spiritualité était généralement puisée aux sources patristiques. La qualité éminente de ces sources faisait tout le prix des recueils et la valeur de leur principe. Aussi est-ce à ce principe que nous avons voulu demander l'unité du nôtre. Mais quelle année liturgique allions-nous choisir ? Si nous avions pris celle d'aujourd'hui, il nous aurait

fallu adapter artificiellement les textes patristiques à des fêtes d'un esprit plus moderne. Les homéliaires médiévaux présentaient déjà cet inconvénient, et l'on y inséra bien des sermons apocryphes ou médiocres au milieu de ceux des Pères. Le bréviaire romain conserve encore un certain nombre de ces homélies, d'ailleurs édifiantes. Il n'était donc pas davantage question de composer un *homéliaire moderne* que de traduire un *homéliaire médiéval.* Pour rester fidèle à ce qu'il y avait de meilleur dans le principe même de l'homéliaire, à savoir une illustration de la liturgie par la prédication des Pères, nous avons donc composé un *homéliaire patristique*, l'ancienne liturgie qu'illustraient ces homélies étant celle des Pères dans sa simplicité et dans sa pureté primitives.

Il a paru qu'il y avait là le moyen de servir à la fois la renaissance liturgique et la connaissance de la Bible parmi les fidèles, conformément au vœu exprimé récemment par le Pape Pie XII dans l'encyclique « Divino afflante » sur les études bibliques : « Que les prêtres à qui est confié le soin de procurer aux fidèles le salut éternel, après avoir scruté par une étude attentive les pages sacrées et se les être assimilées par la prière et la méditation, aient à cœur d'expliquer les célestes richesses de la parole divine dans leurs sermons, leurs homélies, leurs exhortations ; qu'ils confirment la doctrine chrétienne par des maximes tirées des Livres Saints. »

Faute de pratiquer la Bible, les fidèles ignorent souvent, alors même qu'ils lisent ou récitent avec piété les prières de leurs missels, le langage traditionnel de la liturgie. C'est aux prédicateurs qu'il revient de le leur expliquer, et ces derniers peuvent y être aidés par un retour aux sources. Dans les sermons des Pères, on le verra, la liturgie et l'Écriture sont inséparables. Les communautés chrétiennes des

premiers siècles se rassemblaient pour participer à la célébration du Saint Sacrifice et pour prier, mais aussi pour entendre leurs pasteurs commenter les Écritures. Lorsque le commentateur était un savant exégète et un saint, les foules, avides d'explications, se pressaient pour l'entendre, avec une curiosité intellectuelle qui, satisfaite, les aidait à participer de toute leur intelligence aux mystères qu'on célébrait.

« Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ », a écrit S. Jérôme. Si l'on ignore la Bible, on risque de perdre de vue le caractère christologique de la liturgie et de se contenter d'une piété où la bonne volonté a sa place, mais non toujours l'intelligence, et où la sensibilité a plus de part que la spiritualité. Le moyen de fortifier cette vie religieuse souvent anémique, même lorsqu'elle est fervente, est de l'alimenter d'une nourriture doctrinale substantielle et vivante. L'Écriture est vivante : elle est la Parole de Dieu. Et la prédication des Pères n'est qu'un long commentaire de la Parole divine[1].

Une des tâches qui, de nos jours, s'imposent avec le plus d'urgence est d'éviter que disparaissent complètement la signification de l'année liturgique et, dans l'année chrétienne, le sens du temps liturgique. Chacune de ces « saisons chrétiennes de l'âme » que sont les temps liturgiques, suivant l'heureuse image de S. Jean Chrysostome, a sa couleur, clair symbole des sentiments qui s'attachent aux mystères qu'elle commémore. Or ces couleurs, noyées dans la grisaille des fêtes superposées, risquent parfois de s'estomper dans nos esprits. La simplicité primi-

1. S. Augustin qui avait donné dans ses *Ennarrationes in Psalmos* un commentaire complet des psaumes, s'est souvent servi dans ses sermons, de thèmes tirés des psaumes chantés au cours de l'office. Aussi la prédication pastorale gagnerait-elle à s'inspirer non seulement des *Sermones de festis* ou de *sanctis* mais encore des *Sermones de Scripturis*.

tive de l'année chrétienne n'a rien perdu de sa beauté, la végétation luxuriante des fêtes qui s'y sont greffées à mesure que l'Église a grandi, n'étouffe pas les grands mystères qui la dominent ; mais peut-être est-il bon d'apprendre, à l'école des Pères, à mieux discerner ces mystères.

Nous avons ajouté quelques homélies pour les fêtes des grands Saints, parce qu'elles dépeignaient, par delà l'hagiographie, le mystère de la sainteté. La prédication des Pères, comme la prière de l'Église, telle que la liturgie des Communs nous la livre, dépasse les contingences personnelles et historiques : les exemples des Saints sont féconds, mais la méditation du mystère même de leur salut et de leur béatitude l'est peut-être encore davantage. L'anecdote doit faire place à la spiritualité. A cette condition, le Sanctoral peut s'insérer, sans l'interrompre, dans le cycle du Temps.

Nous avons dû nous résigner à écourter le texte de certains sermons. Ces coupures ont eu pour but d'éviter des répétitions ou des longueurs que justifiaient seules les circonstances dans lesquelles ces sermons ont été prononcés. Il se rencontre aussi que des passages entiers des homélies des Pères aient vieilli, dépassés par le temps et par ce qui, étant du temps, est susceptible de progrès. C'est le cas en particulier quand l'apologétique des Pères s'appuie sur les connaissances scientifiques de leur époque. S. Cyrille de Jérusalem, par exemple, au IVe siècle, brosse du jugement dernier et de la résurrection de la chair, à la lumière des Prophètes, un tableau admirable et qui suffit à alimenter la foi de ceux qui croient. Mais cet article du symbole est attaqué par les infidèles et par ceux des chrétiens qui, par ignorance, acceptent leurs raisons. Cyrille répond à ces raisons humaines par des explications

qui sont également humaines, empruntées qu'elles sont aux connaissances contemporaines. Les Grecs, dit-il, objectent qu'ils voudraient bien voir revivre un animal après que ses chairs se sont décomposées et qu'ils croiraient alors à la possibilité d'une résurrection des morts. A cela Cyrille répond en invoquant un fait que ses adversaires admettent : l'existence du Phénix[1] ! Si nous sommes tentés d'être sévères envers de telles preuves, n'oublions pas que les arguments des païens et des hérétiques, étaient tout aussi pauvres. Les réponses que faisaient les croyants aux critiques des incroyants ont vieilli aussi vite que ces critiques elles-mêmes : elles ne s'adressaient qu'à des préoccupations passagères. *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* Les objections tirées du ciel et de la terre, c'est-à-dire de l'univers sensible, sont elles mêmes destinées à passer. La science passera, elle passe même déjà dans la mesure où elle progresse. La foi seule ne passe pas[2].

Que certains sermons aient perdu de leur actualité ce n'est donc pas seulement le fait des prédicateurs et de ce qu'ils ajoutaient de leur cru à la révélation chrétienne ; c'est encore à cause du temps où ces hommes ont vécu. Ce temps était bien différent du nôtre, et il ne faut jamais perdre de vue, si l'on veut comprendre leurs textes, la distance qui existe souvent entre leur psychologie et la nôtre. Tant que l'esprit n'est pas capable d'adhérer sans une représentation sensible aux vérités du Dogme, il est bon

1. S. Cyrille d'Alexandrie, *XVIII*e *Catéchèse*, *P. G.* 33, 1025-1026.

2. Qu'il y eut une part de chimère dans ce concordisme (entre les résultats de la science grecque et les données de la Bible), il faudra bien des siècles pour qu'on commence à s'en douter. Mais en face des « hellenistes » de son temps et des objections qu'ils mettaient en ligne, Basile ne pouvait guère employer d'autre méthode . P. de Labriolle, dans l'*Histoire de l'Église* de Flichte et Martin, Paris 1939, t. 3, p. 421.

qu'au début du moins de son itinéraire, il excite sa foi par des images et des preuves dont le temps montrera la pauvreté et la fragilité, mais qui seront capables de satisfaire aux exigences d'une pensée encore charnelle. S'il ne peut concevoir, par exemple, à quel point nos cités terrestres ne sont que les figures imparfaites et altérées de la Cité éternelle, il peut du moins se faire, à l'aide de nos cités charnelles, une image idéalisée vers laquelle tendront d'abord ses vœux[1]. Affiné peu à peu par l'expérience de la vie spirituelle, il finira peut-être, avec la grâce de Dieu, par désirer des biens proprement spirituels. On ne saurait donc être trop indulgent pour les images naïves dont les anciens illustraient leur foi. Celle-ci n'en souffre pas, et ce n'est pas à cause de ces images et de ces preuves qu'ils croient : eux-mêmes proclamaient assez la transcendance de leur foi. Ce n'est donc pas fausser leur foi que d'élaguer de leurs écrits certaines croyances qui, comme des arbustes à feuilles caduques, ont mêlé à l'arbre éternel leur feuillage illusoire. Les Pères eux-mêmes ont magnifiquement distingué entre leurs croyances

1. Cf. S. Grégoire-le-Grand, *Hom. XI sur les Evangiles* : « Le royaume des cieux est comparé à des choses qui sont sur la terre afin que l'esprit qui les connaît s'en serve comme d'une échelle pour atteindre celles qu'il ne connaît pas, et qu'étant excité par la vue et la présence des objets sensibles, l'amour qu'il a pour ce qu'il connaît lui apprenne à aimer ce qu'il ne connaît pas. » - Au demeurant, on ne dira jamais assez la nécessité de ces images. Je renvoie ici à cette page de l'écrivain anglais Gemble citée par Paul Claudel, *Positions et Propositions* I, 172 : « Toute espérance repose en grande partie sur l'appui que lui fournit l'imagination... Si les hommes entretiennent cette espérance et si nous continuons à leur dire que sa réalisation ne peut prendre aucune des formes qu'ils pensaient qu'elle pourrait prendre, à la fin ils feront volte-face et déclareront que l'espérance elle-même est illusoire. Telle semble être actuellement la conséquence de notre démolition du paysage d'une vie future à la place duquel nous n'avons rien mis que le vide ». « La crise religieuse du XIXe siècle, dit ailleurs Paul Claudel, ne fut peut-être pas surtout une crise de l'intelligence..., ce fut la crise d'une imagination mal nourrie » (*Ibid.* II, 225).

personnelles et la foi dans les vérités dont la tradition de l'Église est la dépositaire : « On ne doit pas, dit S. Cyrille de Jérusalem, expliquer la moindre chose touchant nos mystères divins sans l'établir par des témoignages de l'Écriture. Ne croyez pas ce que je vous dis, ajoute-t-il, si je ne vous le prouve pas par l'Écriture Sainte, car notre foi ou notre salut ne dépendent pas de l'éloquence des discours, mais doivent être appuyés sur le témoignage des livres divins[1] ».

II

L'Année liturgique des Pères

Si l'on veut comprendre en même temps l'esprit dans lequel les Pères ont parlé des fêtes, et les lacunes de leur année liturgique par rapport à la nôtre, il faut se rappeler l'origine de nos grandes fêtes chrétiennes[2].

Les deux pôles de l'année liturgique ancienne furent d'abord Pâques et l'Épiphanie : la première de ces deux fêtes remonte sans doute aux premiers temps du christianisme ; la seconde, attestée fort anciennement, est vraisemblablement la christianisation d'une fête païenne d'Alexandrie qui coïncidait avec le solstice d'hiver (nuit du 5 au 6 janvier). La

1. *IVe Catéchèse* ; - S. Augustin (*Sermon 270*), sur le point de donner une interprétation personnelle du symbolisme de certain nombre, prend soin de prévenir son auditoire en ces termes : « Un signe sacré, me semble-t-il, se révèle sous ce nombre. Mais je ne parle ici qu'en homme, à des hommes, en homme qui étudie l'Écriture, non en professeur de mes propres opinions. »

2. On trouvera sur ce sujet des indications précieuses dans un volume auquel les pages suivantes devront beaucoup : A. Baumstark, *Liturgie comparée*, Amay 1935.

date du solstice, fixée à Alexandrie en fonction d'un très vieux calendrier égyptien, fut ramenée au 25 décembre. On célébrait à Rome ce jour là, depuis l'an 274 après Jésus-Christ, la fête du « Soleil invaincu ». La fête de Noël, née à Rome, probablement entre 336 et 352, a donc été la christianisation de cette autre fête païenne. Ajoutons que le 25 du mois hébreu de Kislew était la fête de la Dédicace du Temple de Jérusalem, fête au cours de laquelle le Christ avait affirmé sa consubstantialité avec le Père.

La nouvelle fête de Noël fut importée en Orient où S. Jean Chrysostome la célébra pour la première fois à Antioche en 386. A son tour la célébration orientale de cette fête eût une grosse influence sur les rites occidentaux : c'est ainsi que la coutume de célébrer trois messes le jour de Noël représente la systématisation romaine d'usages orientaux. Bien plus, l'épître de la première messe est empruntée à la lettre de S. Paul à Tite, et commence par ces mots : « Car la grâce salutaire de Dieu *s'est manifestée* pour tous les hommes... » en latin : *Apparuit* enim gratia..., en grec : ἐφάνη (éphanè, terme dans lequel on reconnaît le thème propre à l'Épiphanie) ; cette épître est, de fait, celle de la fête orientale du 6 janvier : on avait donc transféré à Rome cette « particularité rituelle d'une Église où *le mystère propre à la fête de Noël n'était pas encore séparé de l'ancienne solennité de l'Épiphanie* »[1].

La fête de l'Épiphanie, encore appelée Théophanie, célèbre avant tout « l'apparition de la divinité dans une chair humaine, avec toutes ses manifestations... On y réunissait le souvenir de la naissance du Seigneur

1. *Op. cit.*, 167.

et celui du début de son activité[1] », c'est-à-dire de son baptême dans le Jourdain. Une autre idée, celle d'un mariage sacré, idée familière à un grand nombre de fêtes païennes helléniques, n'a pas été sans influence sur le sens de la solennité chrétienne. De fait, le mariage du Christ avec son Église, devenue, grâce au baptème, capable d'être la mère spirituelle des fidèles, est un mariage sacré : la liturgie continue de lier cette idée à celle du Baptême. Pour illustrer ce rapprochement, on évoque les noces de Cana : l'évangile de l'Épiphanie était celui de la transformation miraculeuse de l'eau en vin aux noces de Cana ; on y ajoutait le récit de la multiplication des pains, ce miracle symbolisant lui aussi le mystère eucharistique. A la lumière de ces observations s'explique le début d'une homélie de S. Maxime de Turin qu'on lira dans notre recueil et qui montre les différents sens qu'à pris dans la tradition la fête de l'Épiphanie[2].

La fête de Noël coexiste avec l'Epiphanie parce que la définition par le Concile de Nicée de la consubstantialité du Père et du Fils lui conférait une actualité et une signification particulières. Ainsi s'explique le choix du prologue de l'évangile de S. Jean pour la messe du jour, lecture qui conviendrait fort peu si la fête était, comme elle l'est devenue pour la piété populaire, la célébration de la naissance temporelle du « petit Jésus ». Lorsque cette nouvelle fête arriva en Orient, la Théophanie tendit à devenir la commémoraison du Baptême du Christ dans le Jourdain, tandis que Noël, surtout depuis que le Concile d'Ephèse avait affirmé la maternité divine de la Vierge, devenait principalement la commé-

1. *Op. cit.*, 168.
2. Voir plus loin, nº IX.

moraison de la naissance miraculeuse du Verbe fait chair.

On le voit, la nécessité de répondre aux fêtes païennes du solstice d'hiver a donné lieu, du fait que la date n'était pas la même en Orient et en Occident, à l'apparition de deux fêtes chrétiennes. Nées de circonstances différentes, ces deux fêtes, au lieu de se confondre, se sont différenciées, non sans exercer l'une sur l'autre une action réciproque. Du moins discernons-nous, à travers les phases complexes de leur genèse, les mystères fondamentaux qu'elles célèbrent. Ce sont : pour Noël, la consubstantialité du Père et du Fils et le miracle de la naissance virginale du Christ ; pour l'Épiphanie, la grandiose idée de la manifestation de Dieu dans la chair, manifestation qui est aussi celle de la Trinité. L'Orient a déduit de cette manifestation l'idée que le Christ est venu pour être la lumière du monde et « illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres »[1]. De là vient le nom de Jour des Lumières qui est attaché à la Théophanie chez les Pères grecs.

La fête de Pâques est à la fois l'expression d'une idée, celle de la Rédemption du genre humain, et la christianisation de la Pâque juive. De fait, historiquement et symboliquement, la Passion et la Résurrection coïncidaient avec la célébration de la Pâque. A l'origine, la fête se situait, en Orient, le Vendredi Saint et, à Rome, le dimanche suivant, mais c'était partout une « fête d'idée ». On relève un des indices les plus significatifs de ce caractère

1. Cf. le premier tropaire des prophéties pour la Théophanie dans le rite byzantin. D'intéressantes observations sur le sens de Noël, de la Théophanie, de Pâques, de la Pentecôte et des fêtes mariales se trouvent dans MERCENIER ET PARIS, *Prière des Églises de rite byzantin*, Amay, 1937, t. II, 1939.

dans un passage d'un sermon de S. Léon, qui qualifie la commémoraison de la passion du Seigneur de « solennité exultante ». C'est seulement beaucoup plus tard que le Vendredi Saint, suggérant par les événements historiques dont il est l'anniversaire, des sentiments différents de la joie inspirée par la Résurrection, acquit plus d'importance en Occident et que Pâques devînt la fête de la Résurrection.

La Pentecôte, elle aussi, avant de rappeler le fait historique de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, célébrait « l'achèvement de toute l'économie du salut »[1]. C'était donc, là encore une « fête d'idée ». La preuve en est dans le fait qu'au ve siècle, à Jérusalem, le jour de la Pentecôte, on allait en procession jusqu'au Mont des Oliviers afin d'y commémorer l'Ascension : un simple anniversaire de caractère historique n'eût pas uni ainsi des événements qui avaient été séparés dans le même temps. La Pentecôte était même, comme l'atteste l'usage qui s'est maintenu dans l'Église orthodoxe, une véritable fête de la Trinité.

Séparer Pâques et la Pentecôte du temps liturgique où elles s'insèrent et dont la première est l'apogée, la seconde la clôture, serait en donner une idée inexacte. Saint Cyrille d'Alexandrie au ve siècle nous a laissé une trentaine d'homélies pascales qui n'ont pas été prononcées le jour de Pâques mais qui ressemblent fort à ce qu'on appellerait aujourd'hui des Lettres pastorales pour le Carême. Elles se terminent toutes sur l'indication des dates mobiles du temps pascal. Voici, à titre d'exemple, la fin de l'homélie XVIII[2] : « Ainsi, en nous distinguant par une vie éblouissante et agréable à Dieu, nous

1. Liturgie comparée, 170.
2. Voir sermon, n° XI.

célébrerons dignement la fête : nous commencerons la sainte Quarantaine le 23 février, la semaine de la Pâque salvatrice le 28 mars, nous mettrons fin aux jeûnes tard dans la soirée du 3 avril conformément aux indications de l'Évangile, nous célébrerons la fête le matin du dimanche suivant, c'est-à-dire le 4 avril, et nous y ajouterons les sept semaines de la sainte Pentecôte. » *Nous célébrerons la fête*, Pâques, la fête par excellence. Saint Cyrille use exactement de la même expression pour désigner le temps pascal complet qui comprend ainsi la Quarantaine qui précède et les cinquante jours qui suivent, et le jour même de la fête. Sa célébration n'est pas séparable de toute l'activité liturgique du temps pascal. La différence qui existe entre la conception primitive de Pâques et la nôtre s'est curieusement inscrite dans un faux sens, peut-être voulu, de l'auteur de la traduction latine des Homélies pascales de S. Cyrille. Celui-ci parle explicitement du « temps de notre fête sacrée » (*καιρός*), et le traducteur traduit improprement *καιρός* par *dies*, le jour. Or, dans cette homélie pascale, S. Cyrille ne parle pas une seule fois du jour de Pâques, si ce n'est dans les lignes déjà citées, et encore, on l'a vu, sans le nommer. Ainsi le temps pascal et le jour de Pâques confondent leur signification au point de ne faire qu'une seule solennité.

Il n'y avait pas alors d'autre temps liturgique que le temps pascal, l'Avent n'étant apparu qu'au moyen âge ainsi que la Septuagésime.

La fête de la Transfiguration dut naître en Palestine vers le ve siècle, lors de la dédicace des églises bâties au Mont Thabor en souvenir de la Transfiguration du Christ. De là elle se répandit assez rapidement à travers l'Orient où elle est restée une grande fête. Elle illustrait d'une manière admirable la sublime

image du « Christ victorieux » si chère aux orientaux, en même temps qu'elle évoquait la glorification que Dieu promet à notre chair lorsque celle-ci aura ressuscité. En Occident, la fête ne se répandit que tard et le sermon de S. Léon sur la Transfiguration est un commentaire du mystère rapporté par le récit de l'Évangile plutôt que l'explication d'une fête consacrée à ce mystère[1].

La fête de l'Assomption a également pour origine la dédicace en Palestine, vers le milieu du ve siècle, d'une église consacrée à Marie. Étendue à l'Empire byzantin à la fin du VIe siècle, cette solennité n'a été introduite à Rome qu'à la fin du VIIe siècle. La tradition sur laquelle elle repose paraît ancienne, encore que cette tradition se dissimule sous une légende, d'ailleurs charmante, dont S. Jean Damascène s'est fait l'interprète ; si représentative soit-elle de la piété populaire, cette légende n'a guère de lien avec le sens de l'idée de la fête. Or, cette idée, les Pères ne l'ont pas exprimée, et l'Église, en Orient comme en Occident, l'a plutôt suggérée, que nettement définie en choisissant comme lecture d'Évangile pour la messe de ce jour, la scène de Marthe et de Marie recevant le Christ à Béthanie.

« Les grandes fêtes de la chrétienté antique, observe le Dr Baumstark, ne sont pas, par nature, des commémoraisons historiques de tel ou tel épisode de l'histoire sacrée, mais elles ont été instituées pour exprimer de grandes idées religieuses »[2]. C'est bien dans cet esprit que les concevaient les Pères, et parmi eux les Pères grecs surtout. A cet égard c'est bien leur exemple qui s'avère le plus instructif en matière de liturgie. Lorsqu'un S. Grégoire de Naziance,

1. Voir plus loin, n° XXXIV.

2. *Liturgie comparée*, p. 167.

prêche le jour de Pâque, il ne craint pas d'exposer des vues théologiques qui devaient dépasser la compréhension de presque tout son auditoire. Malgré cela, et parce que cette théologie est soutenue par une éloquence qui touche au plus haut lyrisme, son homélie contribuait efficacement à plonger les fidèles dans le climat mystique de la fête pascale. Ce qu'elle ajoutait à la liturgie proprement dite, c'était quelque chose qui n'est pas sans analogie avec l'accompagnement de l'orgue dans nos cérémonies, - un froid commentaire ramène un mystère au plan objectif du ritualisme, alors qu'il faut au contraire doubler les formes extérieures du rite des harmoniques spirituelles qui les doivent accompagner dans l'âme des fidèles ; l'homélie est bien plutôt l'orchestration des thèmes spirituels de la fête : elle en suggère le sens précis mais plus encore elle donne le ton auquel les âmes pourront accorder leur ferveur intime. Enfin, grâce à la poésie biblique, ces grands thèmes ne restaient pas de pures abstractions ; ils se transposaient dans des images d'un dynamisme puissant. La Pâque redevenait ce grand « Passage » où chaque homme est appelé à reprendre le baton du voyageur, la vie éternelle se confondait avec les horizons de la Terre promise et sur le ciel se dessinait l'image grandiose du « Christ vainqueur ». Fêtes d'idées, fêtes d'images aussi, d'images bibliques, voilà ce qu'étaient les grandes fêtes liturgiques. C'est dans ce sens que, en Orient surtout, la prédication des Pères les illustrait, mais c'est aussi à cette prédication même qu'elles devaient une telle amplification de leur richesse spirituelle.

III

Éloquence et Prédication

C'est à la première Pentecôte que remontent les origines de la prédication chrétienne. Pourtant, il faut attendre le milieu du IIIe siècle pour rencontrer les premiers témoins écrits du genre, et le IVe pour assister à son développement. Il semble qu'il faille attribuer cette large lacune, non seulement aux persécutions, mais encore à ce qu'on appelle la « discipline de l'arcane », c'est-à-dire au souci qu'avaient les chrétiens des premiers siècles de ne point divulguer les mystères[1]. Aux catéchumènes on n'en révélait l'essentiel qu'au seuil même du baptême, et, par respect pour les engagements qu'il comportait, le baptême lui-même n'était administré que dans un âge assez avancé : un S. Basile, par exemple, né pourtant au IVe siècle et dans une vieille famille chrétienne, ne le reçoit qu'à vingt-six ans. Les communautés chrétiennes sont fort nombreuses, mais constituent encore des paroisses assez fermées. Les liturgies anciennes témoignent de l'usage de fermer les portes de l'église aux profanes avant et pendant ce que nous appellerions maintenant le canon de la messe[2]. On conçoit dès lors que les allocutions adressées aux fidèles, toutes portes closes, n'aient pas été consignées par écrit. Ce même souci de ne pas jeter les perles aux pourceaux, de ne pas débattre en public des « choses saintes », a fait prendre l'habitude de ne traiter des sujets religieux que d'une

1. Voir sur cette question la remarquable étude de P. Batiffol dans le *Dict. de Théologie catholique*, I, 2, 1738-1758, Paris 1937.

2. Voir L. Duchesne, *Les Origines du Culte chrétien*, 5e éd., Paris 1920, p. 60.

manière assez indirecte, à l'occasion d'un commentaire des livres sacrés. Encore certains Pères du IIIe siècle distinguaient-ils parmi les fidèles entre les « simples » et les « parfaits », ces derniers seuls étant susceptibles d'accéder à la connaissance, sans périls pour leur salut et pour leur foi. On s'explique donc aisément que la prédication soit restée jusqu'à la fin du IIIe siècle, et même jusqu'au début du IVe, un *enseignement*, beaucoup plus qu'un genre littéraire auquel on puisse donner le nom devenu traditionnel d'*éloquence sacrée*.

Au début du IIIe siècle, les homélies d'Origène ont encore un caractère populaire — elles s'adressent à des catéchumènes —, et ne laissent guère soupçonner le génie hors pair du grand penseur alexandrin. C'est donc avec raison qu'on a pu dire que S. Basile était « le premier orateur qu'ait compté l'Église[1] ». Avec le IVe siècle commence un nouvel âge de l'Église. Encore attestée par les homélies de S. Cyrille de Jérusalem et par les catéchèses mystagogiques, c'est-à-dire « initiatiques », qu'on lui attribue, la « discipline de l'arcane » se relâche : le monde se christianise, ce sont maintenant des foules qui se pressent les jours de grandes fêtes dans les églises d'Alexandrie, de Constantinople ou d'Antioche ; enfin les conflits aigus qui opposent orthodoxes et hérétiques contribuent à vulgariser les mystères. La liturgie prend un caractère plus spectaculaire du fait seul des foules qui y participent. S. Grégoire de Naziance, S. Grégoire de Nysse suggèrent ou évoquent dans leurs sermons l'image de grandes processions solennelles à la lueur des torches. Dans un autre ordre de faits, S. Jean Chrysostome doit recommander aux fidèles de ne pas se bousculer en allant à la

1. A. DE BROGLIE, *L'Église et l'Empire*, t. V, p. 190, Paris 1866.

table sainte et de savoir attendre patiemment leur tour, si nombreux qu'ils soient. La voix des évêques s'élève et s'enfle pour ainsi dire, afin d'atteindre ces foules : l'éloquence ecclésiastique naissait *spontanément* pour s'adapter aux nouvelles proportions matérielles que prenaient les communautés chrétiennes, mais en naissant, elle s'appropriait non moins spontanément la rhétorique profane du temps, et constituait déjà un genre littéraire. Le développement de l'éloquence patristique est donc lié au développement social de la vie liturgique. Ainsi s'explique qu'apparaissent alors, et alors seulement, des homélies dont le sujet se rattache directement à la liturgie et qui cherchent à dégager le sens et les leçons des grandes fêtes.

C'est donc seulement à titre documentaire qu'on trouvera dans notre Homéliaire une homélie d'Origène. De S. Basile lui-même, nous ne pourrions retenir aucune homélie qui eut été prononcée spécialement pour illustrer une solennité liturgique. Cependant, il était impossible de publier un choix d'homélies patristiques sans faire une place à la sublime éloquence du « premier orateur qu'ait compté l'Église ». Un de ses sermons sur la charité pouvait sans difficulté être inséré parmi ceux de même sujet composés par d'autres Pères dans l'ambiance du Carême. C'est ce que nous avons fait.

S'il existe une différence sensible entre l'éloquence patristique du IVe siècle et la prédication antérieure, il en existe une autre, également nette, entre l'éloquence des Pères grecs et celle des Pères latins. Les conditions sociales étaient loin d'être les mêmes. A certains égards, les communautés d'Afrique auxquelles s'adressait S. Augustin pouvaient faire figure de communautés coloniales ou missionnaires, en

comparaison des foyers de vie spirituelle établis en Asie dès l'aurore du christianisme. Mais surtout, il semble que les païens d'Occident n'aient pas été préparés par leurs conceptions religieuses antérieures à recevoir le message évangélique de la même manière que les Orientaux. La religion romaine était froide, juridique, formaliste. Les cultes orientaux, qu'ils fussent d'origine hellenique ou d'origine égyptienne, impliquaient une mentalité déjà tout orientée vers le mystère. Le climat psychologique était donc différent dès les origines. Les liturgies occidentales et orientales s'en sont trouvées diversement colorées. L'éloquence patristique reflète elle aussi ces différences de tonalité. Elle est plus pratique, plus moralisante en Occident ; plus mystique, plus métaphysique en Orient. Pour s'en rendre compte, le lecteur pourra comparer un sermon quelconque de S. Augustin ou de S. Léon avec l'immense homélie pascale de S. Grégoire de Naziance.

S. Augustin centre son entretien, qui est assez bref, sur un thème déterminé, un point du dogme, une exigence de la morale dont il veut convaincre ses auditeurs. Il sait forcer dans ses retranchements les plus intimes la volonté de l'homme et exiger d'elle des actes. Par contre, S. Grégoire de Naziance retrace en une fresque magistrale toute l'économie du salut : son homélie s'ouvre donc sur une vision prophétique et s'achève sur une sorte d'hymne lyrique, les développements intermédiaires étant ceux d'un philosophe mystique dont les horizons de pensée s'élargiraient jusqu'aux limites cosmiques de l'univers tel qu'on le concevait alors. Sa parole secrète dans l'âme des fidèles un climat de vie et de pensée ; c'est toute une conception du monde qu'elle leur insinue. S. Augustin, lui, s'adressant à la logique, voire au bon sens simpliste, de ses auditeurs, les

enserre dans un dilemme qui les contraint à choisir entre le bien et le mal. Il avait été longtemps séduit par le manichéisme, et le dualisme inconscient de sa pensée ne disparaît complètement que sous les élans d'une charité souvent pathétique.

Il est vrai que S. Augustin est avant tout guidé par le souci de se mettre à la portée des fidèles. Il sait que ceux-ci retiennent d'autant mieux ce qu'on leur enseigne qu'on leur dit peu de choses à la fois et qu'on imprime à sa parole l'autorité d'une pensée précise et claire. Il prévoit les objections les plus naïves et les plus puériles de son public, — non, il ne les prévoit pas —, disons qu'il les lit directement sur les visages et qu'avec une merveilleuse aisance, il modèle sa parole sur l'exacte attention de tous. En le lisant, nous l'entendons parler, nous sentons son regard attaché sur l'assemblée qui l'écoute, regard qui tempère de douceur affectueuse et paternelle la fermeté des paroles, et surtout, regard où devait se lire le désintéressement total d'un être détaché des satisfactions d'amour-propre qu'un orateur peut être porté à aimer. A ce regard d'Augustin répond la muette présence de cet auditoire africain, et c'est elle qui finit même par s'imposer, tant Augustin parvient à s'effacer lui-même. Son éloquence touche donc par son humanité, par sa modération. L'auteur de toutes ces élévations qui rehaussent de leur lyrisme la prose des *Confessions*, parle à son peuple comme à un enfant qu'il craindrait de déconcerter et de décourager s'il laissait vibrer son âme devant lui dans le grand souffle de l'Esprit.

Le tempérament de S. Jean Chrysostome, S. Jean « Bouche-d'or » comme l'avaient surnommé les contemporains en raison de son éloquence, est très différent de celui d'Augustin. Le Chrysostome n'est pas un philosophe mystique comme l'étaient les grands

Cappadociens, Basile, Grégoire de Nysse, Grégoire de Naziance, ni un grand penseur de la taille d'un Origène ou d'un Clément d'Alexandrie ; enfin l'esprit positif et la psychologie réaliste d'Augustin lui font défaut. Mais c'est un poète : ce n'est point, comme chez Grégoire de Naziance, le lyrisme de l'imagination qui l'anime, c'est le lyrisme du cœur. Il déborde d'amour et de bonté. Le lecteur lira une homélie au début de laquelle S. Jean exprime sa tristesse au milieu de la joie générale. Pour y voir un artifice de rhétorique, il faudrait ignorer la sensibilité toute évangélique du saint ; c'est d'une voix véritablement douloureuse que le Chrysostome laissait tomber sur la foule cet exorde attristé. Beaucoup de cette éloquence est perdue pour nous : une langue singulièrement pure pour l'époque, un style formé à l'école de Demosthène et de Platon, et enfin une suavité d'élocution incomparable, faisaient que l'orateur tenait ses auditeurs sous le charme de sa voix pendant parfois plus d'une heure et demie, alors que les entretiens augustiniens excédaient rarement vingt minutes.

Les homélies du Chrysostome sont effectivement trop longues. Mais les multiples témoignages de l'orateur lui-même prouvent que, s'il était prolixe, c'était pour répondre à l'attente des foules : « Quand je vous vois serrés dans un espace aussi étroit, dit-il, je suis tenté de me taire ; mais quand je m'aperçois que vous restez là, malgré cette gêne, *suspendus à mes lèvres* et prêts à me suivre plus loin encore, je désire lâcher la bride à ma parole ». Il sait que certains lui reprochent d'être long ; il s'en excuse parfois avec une bonhomie touchante. De tels reproches doivent être demeurés fort rares, car il éprouve le besoin de s'excuser lorsque les circonstances l'obligent à être bref : « Je suis contraint aujourd'hui

de vous parler brièvement : je dis brièvement non que les longs sermons vous lassent, car on ne saurait trouver une ville où le peuple soit plus avide d'entendre parler de spiritualité. » Un autre jour, il s'écrie : « Que je suis heureux de contempler les vagues mouvantes de cette mer spirituelle et vivante autour de moi ! L'océan lui-même n'offre pas de spectacles si beaux. Ses vagues sont soulevées par les vents qui soufflent en rafales ; cette foule croyante, par le désir ardent d'entendre les enseignements divins. »

S. Grégoire de Nysse est beaucoup moins un orateur qu'un penseur profond, d'une intuition dogmatique très sûre, et qui s'est tellement nourri de la Bible que les moindres détails des Écritures deviennent sous son exégèse de lumineux symboles d'ordre spirituel ou moral.

L'homélie pascale de S. Cyrille d'Alexandrie que nous avons traduite relève du même système d'exégèse, mais elle est bien moins un sermon, au sens moderne du mot, qu'une sorte de lettre pastorale de Carême.

A côté de S. Augustin, deux grands noms dominent les Pères latins : S. Léon et S. Grégoire le Grand L'un et l'autre ont laissé des recueils d'homélies prononcées à l'occasion des grandes fêtes de l'année. Contemporains des hérésies qui tendaient à nier que le Christ fût vraiment Dieu et homme, S. Léon ne cesse de rappeler aux chrétiens qu'ils doivent aussi avoir une foi éclairée. Le jeûne du corps n'est rien sans le jeûne de l'esprit, lequel consiste à s'abstenir des erreurs pour posséder la vérité. Les controverses soulevées par les hérésies ont perdu de leur actualité,

mais le conseil de S. Léon n'a pas cessé d'être opportun.

S. Grégoire-le-Grand enfin, était appelé à devenir le père spirituel du moyen âge. En lui se conjuguent harmonieusement une pensée nourrie d'Augustinisme et une conception mystique fortement influencée par l'Orient. Les homélies de S. Grégoire n'ont pas un intérêt égal à celui de ses *Morales* sur Job ou de ses *Dialogues*, et cependant elles touchent à force de simplicité ingénieuse et de poésie. Par son symbolisme minutieux et par la fraicheur de sa vision de la nature, c'est déjà aux artistes primitifs qu'il s'apparente.

Une aussi grande variété de conceptions et de talents ne permet guère de dégager les caractéristiques de la prédication des Pères. Elle est aussi libre, aussi peu homogène que la prédication ecclésiastique de nos jours. Elle n'est même pas exempte de défauts assez graves que Fénelon a finement et définitivement analysés dans ses *Dialogues sur l'Éloquence*. Beaucoup de sermons sont admirables, mais leur principal mérite ne réside pas tant dans leur formule que dans l'expression directe qu'ils nous ont gardée de la foi, de la charité, de la sagesse qui faisaient tout le rayonnement des plus grands des Pères de l'Église. Mieux vaut donc se laisser pénétrer par ce qu'il y a de contagieux dans leur exemple, que de leur demander des modèles d'éloquence sacrée.[1]

C'est parce qu'ils étaient des grands hommes et des saints que leur autorité morale et leur prestige étaient si considérables. Mais les accents auxquels

1. Fénelon dit très justement qu'il est nécessaire au prédicateur de posséder une culture patristique approfondie, mais qu'il serait dangereux de « les prendre pour des modèles sûrs en tout ». (*Dialogues sur l'éloquence*, Troisième dialogue).

se reconnaissaient leur enthousiasme mystique et leur génie, s'assourdissent étrangement quand on traduit leurs sermons. Pour aider le lecteur à en retrouver l'écho, même affaibli, il nous a paru nécessaire de retracer d'abord, à grands traits, les circonstances majeures de la vie des Pères et les grandes lignes de leur psychologie.

IV

Des Grands Hommes et des Saints

Esquisses biographiques et psychologiques

I - Origène.

Origène est né en Égypte vers l'année 185. Étrange destinée que la sienne ! Encore adolescent il se trouve mêlé aux persécutions, puis, dès qu'elles s'apaisent prend la direction du Didascalée d'Alexandrie, l'évêque Clément, dont il avait été l'élève, ayant dû s'enfuir pendant les troubles. Son rayonnement intellectuel est considérable. Bien que laïc encore, des évêques l'invitent à prêcher aux fidèles ; un gouverneur d'Arabie le prie de venir lui exposer sa doctrine, une impératrice exprime le désir de s'entretenir avec lui de questions religieuses. Il n'a pas encore trente-cinq ans. — Jusqu'à la cinquantaine, il jouit d'une période de calme dont profitent ses travaux intellectuels. Sa culture biblique est profonde, sa culture philosophique ne l'est pas moins. Il n'est pas sans intérêt d'observer qu'il avait suivi les cours d'un maître de philosophie, dont Plotin avait aussi été l'élève. Sa pensée est très hardie, mais ce n'est pas de son temps qu'elle parut s'écarter

de l'orthodoxie, et sa soumission à la tradition ecclésiastique est sincère. Sa vieillesse n'en fut pas moins assombrie par de cruelles persécutions, qui venaient cette fois des gens d'Église eux-mêmes. Et S. Jérôme témoigne hautement qu'il n'a pas été poursuivi, exilé, contraint de cesser tout enseignement, à cause de la nouveauté de ses doctrines, mais « parce qu'on ne pouvait supporter la gloire de son éloquence et de sa science, et que, lorsqu'il parlait, tout le monde paraîssait muet. » — Origène survécut de peu aux tortures qu'on lui fit subir lors de la grande persécution de Dèce en 250.

II - S. Basile le Grand.

S. Basile est né à Césarée, capitale de la Cappadoce, en 329. Son père était avocat et enseignait la rhétorique ; lui-même fit de bonnes études à Césarée, d'abord, puis à Constantinople et à Athènes. Là il se lie avec Grégoire de Naziance. Baptisé à vingt-six ans, il se tourne vers la vie religieuse, distribue ses biens aux pauvres, est ordonné prêtre. Devant la jalousie mesquine de son évêque, il se retire et vit plusieurs années dans la solitude et l'étude, mais réconcilié avec celui-ci, il met alors sa science et son éloquence au service de la lutte contre les hérésies. En 367, lors d'une terrible famine, Basile qui venait d'hériter de sa mère, distribue de nouveau tous ses biens et improvise des cantines populaires. Élu évêque de Césarée, à quarante ans, il fait face à l'arianisme de Valens, et devient le défenseur inlassable de son peuple. C'était un homme d'action, un tempérament de chef, mais l'autorité prestigieuse que dégageait sa personne et qui lui a valu, seul entre tous les Pères grecs, le surnom de « grand »,

ne doit pas faire oublier qu'il serait resté, sans les nécessités de l'apostolat, un homme d'étude, un intellectuel, un ascète. Personnalité suprêmement équilibrée par accord profond de la pensée, de la parole et de l'action.

III - S. Grégoire de Naziance.

S. Grégoire de Naziance est né en Cappadoce, à Naziance, dans le premier tiers du IVe siècle, en 329. Il fit d'excellentes études à Césarée, à Alexandrie et à Athènes. Dans cette dernière ville il rencontra S. Basile et se lia d'amitié avec lui. Pendant plusieurs années il enseigne l'éloquence à Athènes, puis regagne son pays, à vingt-huit ans, se fait baptiser et mène dès lors une vie d'ascèse et d'étude. Son père, devenu évêque de Naziance l'ordonna prêtre, mais Grégoire qui se sentait surtout une vocation d'intellectuel, alla se réfugier dans la province du Pont, auprès de S. Basile. Celui-ci était doué d'une personnalité puissante et d'une autorité persuasive. Lui-même évêque, il donne à Grégoire la consécration épiscopale et l'installe en Cappadoce. Mais Grégoire n'est guère fait pour assurer les tâches administratives d'un diocèse en un temps où les hérésies font éclater des crises fréquentes entre les pasteurs et leurs troupeaux. Grégoire s'enfuit donc dans la solitude. Nous le retrouverons à Naziance, auprès de son père, puis à la mort de celui-ci, dans un monastère de Séleucie.

S. Grégoire de Naziance était avant tout théologien et Rufin d'Aquilée lui a rendu cet hommage que le fait de ne pas s'accorder avec sa foi devait être considéré comme une preuve certaine d'erreur. Aussi n'est-il pas surprenant que Grégoire, en 397, soit

allé à Constantinople, combattre l'Arianisme, non sans risque, tant les passions étaient alors déchaînées. Il devint évêque de Constantinople mais ne tarda pas à se démettre : sa sensibilité si délicate ne pouvait éprouver que du dégoût pour les intrigues ecclésiastiques et politiques dont la capitale était le théâtre. Il mourut vers 390.

IV - S. Grégoire de Nysse.

S. Grégoire de Nysse, frère puîné de S. Basile le Grand, est né en Cappadoce au IVe siècle (vers 335). Il fut d'abord lecteur ecclésiastique, puis se fit professeur de lettres et se maria. Mais ses amis protestèrent vivement. Alors il se retira au monastère de S. Basile se consacrant tout entier à l'étude et à l'ascèse. En 371, S. Basile dont on connaît l'ascendant et l'autorité, le contraignit à se laisser sacrer évêque et l'installa à Nysse, petite ville de Cappadoce. Les Ariens le persécutèrent et le firent déposer. Il prend part au Concile d'Antioche et, en 380, il est archevêque de Sébaste en Petite Arménie. La date de sa mort est inconnue. Grégoire de Nysse était un intellectuel et un mystique, mais, naïf et prompt à se décourager, il faisait un homme d'action médiocre. Sur le plan intellectuel il était servi par une vaste culture philosophique d'inspiration platonicienne et néo-platonicienne. Grâce à la traduction qu'en a donnée le R.P. Daniélou dans la Collection « Sources chrétiennes », on peut maintenant lire aisément son chef d'œuvre : La *Vie de Moïse.*

V - S. Jean Chrysostome.

S. Jean Chrysostome a dû naître à Antioche en 344. Il était encore tout enfant lorsque son père, officier supérieur, mourût. Sa mère, veuve à vingt ans, se

consacra à son éducation et l'éleva dans les sentiments chrétiens qui étaient les siens. Il fit, auprès des meilleurs professeurs d'Antioche, de bonnes études littéraires. Mais il se passionna très tôt pour l'étude des Saintes Écritures. Baptisé à l'âge de vingt ans et ordonné lecteur ecclésiastique, il souhaitait mener dans la solitude une vie hérémitique. Cependant, par piété filiale, il reste auprès de sa mère jusqu'en 375. Puis il se retire, pendant six ou sept ans, dans la montagne, pratiquant une telle ascèse que sa santé en souffrit beaucoup et qu'il dut regagner Antioche. Ordonné diacre, il écrivit de nombreux ouvrages théologiques. A l'âge de quarante ans Jean accéda au sacerdoce et reçut la charge de prédicateur.

Pendant douze ans il va prêcher au peuple d'Antioche avec une éloquence et une autorité incomparables. Il arriva qu'au cours d'une sédition les statues de l'Empereur furent brisées à Antioche. Pendant plusieurs semaines la ville vécut dans l'angoisse des représailles impériales. L'évêque était allé intercéder à Constantinople pour son peuple. Alors Jean parle plus que jamais pour réconforter la foule inquiète et, dans l'épreuve, lui parle de Dieu.

En 397 - Jean avait cinquante trois ans -, le Patriarche de Constantinople mourut. Jean fut élu pour lui succéder. Mais il ne lui reste déjà plus que dix ans à vivre, dont trois années, les trois dernières, d'exil et de captivité. Sévère pour les abus du clergé, il s'était acquis l'affection des foules, mais s'était aussi attiré bien des haines. Ses adversaires, après des péripéties qu'il serait trop long de retracer ici, finirent par s'assurer contre lui de l'appui du gouvernement impérial. Jean fut exilé très loin de la capitale, dans une bourgade perdue de la Petite Arménie, proche d'une frontière souvent violée par les razzias des barbares. Néanmoins, son prestige restait si grand et

l'affection des siens si constante, qu'on venait encore le voir d'Antioche ou de Constantinople. Cette popularité porta ombrage au gouvernement qui décida son transfert au pied du Caucase, au bord de la Mer Noire. Il mourut en route, épuisé par les marches auxquelles le contraignaient les deux soldats qu'il avait pour gardiens.

VI - S. Augustin.

S. Augustin est né en 354 à Thagaste, petite ville de Numidie. Sa mère, Monique, était chrétienne ; son père, païen mais tolérant. Le cœur maternel de Monique recèle de curieux contrastes. Sa foi paraît plus volontaire qu'éclairée. Elle aime profondément son fils, mais l'aime mal, s'obstinant à le vouloir conforme à son rêve. De là, dans ses rapports avec lui, des alternatives de dureté, d'incompréhension et de tendresse éperdue dont la Providence s'est servies pour conduire Augustin, par la souffrance, à la sainteté.

Augustin avait fait de bonnes études et s'était consacré à l'enseignement. Profondément troublé par le problème du mal dont sa sensibilité, et peut-être la foi rigide de Monique, lui avaient fait prendre conscience, il adhère, par intellectualisme, à la doctrine de Manès. Le Manichéisme réduisait la création à deux principes infinis et contraires : le Bien et le Mal, Dieu et Satan. Entre temps la passion avait commencé ses ravages dans son âme d'adolescent. Il prend, il achète même, une femme, qu'il aimera fidèlement et dont il aura un fils, mais sa mère s'oppose au mariage pour des motifs que nous qualifierons de bassement bourgeois. « Encore indécise sur le chemin du Seigneur, dit Augustin lui-même, elle craignait que les liens conjugaux n'entravâssent

les succès de mes études. » Cette situation fausse appelait Augustin à un dépassement. Il mettra dix-sept ans à y parvenir.

Il avait été chassé par sa mère quand elle l'avait su manichéen, puis ils s'étaient réconciliés, mais elle s'opposait à son départ pour Rome où l'attirait la promesse de plus hauts émoluments. Augustin doit la tromper assez lâchement pour échapper à ses reproches, mais elle finira par le rejoindre.

A Rome, puis à Milan, où il obtient la chaire municipale de rhétorique, il traverse une crise de scepticisme qui va le rendre disponible à la vérité. L'Esprit-Saint le mûrit lentement dans la double détresse de l'esprit et du cœur. Il se laisse éclairer par deux prêtres, dont l'un est l'évêque de Milan, S. Ambroise. Mais il fallait encore un coup décisif qui entraînât la conversion de sa volonté. Une expérience religieuse, qu'un ami venait de retracer devant lui par hasard, à cause d'un livre qui traînait sur sa table, l'avait déjà troublé profondément. Au comble de l'angoisse et de l'émotion il descend se recueillir au jardin, Dans le silence s'élève soudain, venant d'une maison voisine, la voix d'un enfant qui chantonne vite, très vite, toujours les mêmes mots : « Prends et lis ! » Augustin comprend que « la voix de Dieu lui ordonnait d'ouvrir le livre - c'était les Épîtres de S. Paul - et de lire le passage qui lui tomberait sous la main ». Il lut, y découvrit la réponse au drame de toute sa vie, et se convertit.

C'était en 386 ; il avait trente-deux ans. Il se fait baptiser et se démet de ses fonctions. Sa mère et ses amis chassent sa femme — on hésite à dire sa maîtresse — celle-ci retourne à Carthage où elle prend le voile. Mais Augustin est encore faible. Sa mère cherche à le marier, il prend une maîtresse et retombe. Cependant il est chrétien. Monique

a achevé sa tâche, elle peut mourir, et meurt, non sans avoir eu avec son fils, dans le jardin d'Ostie, la célèbre vision. Après avoir traîné encore un an à Rome après la mort de sa mère, il rentre à Thagaste, vend ses biens, en donne le prix aux miséreux et fonde une sorte de communauté-ermitage. Venu par hasard à Hippone, il fait l'admiration des chrétiens de la ville et c'est presque par surprise qu'il est ordonné prêtre. Lorsque cinq ans après l'évêque meurt, Augustin est sacré évêque, malgré lui, car son âme délicate, et maintenant délivrée des attaches terrestres, s'effraie d'une telle responsabilité morale. Il a quarante-deux ans. Il mourra trente-cinq ans plus tard, pendant le siège de la ville par les Vandales.

Le lecteur trouvera aisément d'autres détails sur la vie et l'œuvre du Saint. Aussi nous sommes-nous bornés à retracer brièvement son itinéraire spirituel : il aidera à comprendre les deux visages d'Augustin : l'intellectuel — le rhéteur, même — et le mystique.

VII - S. Cyrille d'Alexandrie.

On ignore tout de la jeunesse de S. Cyrille d'Alexandrie. Il était le neveu du patriarche d'Alexandrie et succéda à celui-ci en 412. Cyrille est avant tout un théologien que la défense de la foi orthodoxe et un tempérament de chef ont conduit à l'action. Il eut à lutter principalement contre l'hérésie de Nestorius, suivant laquelle le Christ était un homme ordinaire moralement uni au Verbe. En revendiquant pour la Vierge Marie le titre de Mère de Dieu, Cyrille et l'Église n'établissaient pas seulement l'éminente dignité de Marie, ils gardaient encore à l'Incarnation son sens exact et sa portée. S. Cyrille mourut à Alexandrie en 444.

VIII - S. Léon.

S. Léon est né en Toscane au début du ve siècle. Il dut acquérir très tôt une forte influence sur le clergé romain. En 440, chargé d'une mission politique en Gaule auprès d'Aetius, le vainqueur d'Attila, Léon fut élu pape à l'unanimité par l'Église de Rome, pendant son absence. Son pontificat qui allait durer vingt-et-un ans allait être un des plus tragiques et des plus glorieux. L'unanimité s'était faite autour de son nom à cause de sa haute autorité morale et parce que le salut de l'Italie était en jeu. Après la mort de l'Empereur d'Occident Honorius, la Régente était impuissante à maintenir l'ordre et la paix. De fait, douze ans plus tard, Attila, passant les Alpes se disposait à marcher sur Rome où était parvenu le bruit de ses ravages. L'Empereur se résolut à négocier. L'ambassade envoyée auprès du roi des Huns fut conduite par le Pape lui-même. S. Léon reçut d'Attila un accueil déférent et parvint à lui faire évacuer l'Italie. Usant de son grand prestige il n'avait pas craint de demander à l'envahisseur la liberté immédiate de tous les prisonniers aussi bien païens ou juifs que chrétiens.

Trois ans plus tard, en 455, à la faveur de la mort de l'Empereur, assassiné, le roi des Vandales, Genséric, non content d'avoir obtenu, en 442, l'Afrique romaine contre la promesse qu'il se détournerait de l'Italie, vint surprendre Rome par mer. A Rome la panique fut effroyable. On vit alors S. Léon aller au devant de Genséric comme il était allé au devant d'Attila. Grâce à lui la ville ne fut pas incendiée. Le pillage cependant dura deux semaines. En évacuant l'Italie Genséric emmenait avec lui une multitude de prison-

niers. Cependant des médiocres et des intrigants se disputaient l'Empire d'Occident.

Le plus remarquable est que S. Léon ait assisté à ces catastrophes sans que ses sentiments aient percé dans ses écrits. D'autres préoccupations s'ajoutèrent cependant à celles de la politique occidentale. En Orient il fallait soutenir la foi orthodoxe et combattre les hérésies. Mais quand le Pape s'adresse à ce peuple de Rome si menacé et si éprouvé, c'est à peine s'il fait allusion à des événements aussi dramatiques. Il préfère montrer aux fidèles que le Christ est vrai homme et vrai Dieu et que sa Resurrection est le gage de la nôtre.

S. Léon est vraiment une des plus hautes figures de son temps. Son calme, sa maîtrise et son énergie indomptable, sa foi lumineuse, sa charité dépourvue de toute effusion sentimentale, dominent le monde. Lui seul pouvait tenir tête aux vagues vandales et à celles d'Attila. Aussi est-ce entre ses mains que la Providence avait placé les destins de l'Église. Mêlé aux péripéties de la politique, S. Léon ne s'y enlise jamais. Sa foi le place hors du temps sans l'empêcher d'y servir.

On a trop insisté parfois sur son don de moraliste. A la vérité, s'il excelle à résoudre des cas de conscience, c'est parce qu'il s'élève sans peine au-dessus du plan moral. Il n'est ni théologien ni exégète, mais la puissance de sa foi fait de lui un mystique. Cet esprit clair et raisonnable ne réprouverait pas avec tant de force la sagesse mondaine — *mundana doctrina*, s'il n'accédait pas lui-même à la sagesse divine — *doctrina cælestis.*

IX - S. Grégoire le Grand.

S. Grégoire le Grand est né à Rome, vers 540, de famille noble. Ayant vendu ses biens, il en consacre le prix à la création de plusieurs monastères ainsi qu'aux pauvres. Lui-même est moine bénédictin, et c'est à lui qu'on doit le récit le plus exquis de la légende de saint Benoît. En 578, le pape l'envoie comme nonce à Constantinople. Douze ans plus tard il est élu pape et son règne dure quatorze ans. L'ascétisme avait ruiné sa santé et, sans doute, aiguisé une sensibilité que la dureté des temps assombrissait. L'Église dont il était devenu le pilote lui paraissait semblable à une « vieille barque vermoulue, suspendue sur l'abîme et craquant de toute part comme à l'heure du naufrage ». Le sens de la responsabilité et des devoirs du Clergé, et principalement des évêques, atteint chez lui une grandeur tragique. Il est véritablement le « Père du moyen âge ». De fait, les hommes du moyen âge se sont nourris de son œuvre ; ils se reconnaissaient à la fois dans la sombre rigueur de ses conceptions morales et dans la fraîche poésie de ses élans vers la contemplation mystique.

Paris 1943. J.-P. B.

TEMPS DE NOEL
ET DE L'ÉPIPHANIE

I

Homélie d'Origène aux Catéchumènes

sur le Nunc dimittis *de Siméon*

L'explication qu'appelle ce texte ne doit pas être indigne de Dieu*. *Siméon, homme saint et agréable à Dieu vivait,* dit l'Évangile, *dans l'attente de la consolation d'Israël. Or l'Esprit saint l'avait assuré qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur*[1]. Quel bien fut-ce pour lui de *voir le Christ* ? Pouvait-il faire tant de cas de cette promesse de voir le Christ, sans qu'il dût lui en revenir quelque fruit ? ou bien cette assurance ne recèle-t-elle pas plutôt un don conforme à la grandeur divine et que l'heureux Siméon eût obtenu par ses mérites ?

Une femme touche la frange du vêtement de Jésus et se trouve guérie[2]. Si cette femme obtient un tel résultat pour n'avoir touché que le bord d'un vêtement, quel profit (spirituel) dût être celui de Siméon pour avoir reçu l'enfant dans ses bras, avoir pu l'y serrer et trouver une grande joie dans la pensée que le petit enfant qu'il portait ainsi, était celui qui venait libé-

* Il y a là l'idée chère à Origène qu'un texte de l'Écriture peut donner lieu à plusieurs exégèses, mais que celle qui est la plus profitable et la mieux adaptée à la grandeur divine est l'exégèse spirituelle et symbolique.

1. Lc, II, 25 sq.
2. Mt., IX, 20 sq.

rer les enchaînés et le délivrer lui-même de ses liens corporels ! Il savait que personne ne pouvait faire sortir quelqu'un de la prison du corps avec l'espoir de la vie future, si ce n'est Celui-là même qu'il tenait dans ses bras. Aussi dit-il : *Maintenant, Seigneur, tu renvoies ton serviteur en paix.*

Tant que je ne tenais pas le Christ, tant que je ne le serrais pas dans mes bras, j'étais prisonnier, incapable de sortir de mes chaînes. — Cela n'est pas vrai seulement de Siméon, mais encore de tout le genre humain. Si quelqu'un sort du monde, si quelqu'un est renvoyé à la Maison pour quitter cette prison où tiennent tous les enchaînés, s'il veut passer de la captivité au règne, qu'il prenne Jésus dans ses bras, qu'il l'y serre étroitement, qu'il le prenne tout entier sur son cœur ; alors il connaîtra la joie et pourra aller où le désire son cœur.

Considérez l'importance des dispositions qui ont préparé Siméon à mériter de tenir le Fils de Dieu. Il avait d'abord reçu du Saint-Esprit l'assurance qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Puis, ce n'est point par pur hasard qu'il est entré au temple : c'est conduit par l'Esprit de Dieu qu'il y vint. *Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont fils de Dieu.*[1] Donc l'Esprit-Saint le conduisit au temple. Toi, aussi, si tu veux tenir Jésus, le serrer dans tes bras et mériter de sortir de prison, efforce toi d'avoir l'esprit pour guide et de venir sous sa conduite au temple de Dieu. Voici maintenant que tu te trouves dans le temple du Seigneur Jésus, je veux dire dans son Église, dans le temple construit de *pierres vives*[2]. Tu te tiendras dans le temple du Seigneur, quand ta vie se passera

1. *Rom.*, VIII, 14.
2. *I Pet.*, II, 5.

d'une manière digne de l'Église. Si tu viens au temple, conduit par l'Esprit, tu y trouveras l'enfant Jésus, tu l'élèveras dans tes bras et tu diras : *Maintenant, Seigneur, tu renvoies en paix ton serviteur suivant ta promesse.* Et remarque bien que la paix est jointe à cette libération, à ce congé. Car il ne dit pas : je veux être renvoyé, mais, je veux être renvoyé en paix. C'est la même promesse qu'avait reçue le bienheureux Abraham : *Mais toi tu iras en paix retrouver tes pères*[1]. Qui peut mourir en paix sinon celui qui possède la paix de Dieu, cette paix *qui dépasse toute sensation*[2] et qui garde le cœur de qui la possède ? Qui se retire de ce monde en paix sinon celui qui comprend que dans le Christ Dieu se réconcilie le monde, et qui, n'ayant aucune hostilité à l'égard de Dieu, agit toujours dans un esprit de paix et de concorde ? Celui-là, comme Abraham, est envoyé en paix vers ses ancêtres. Que dis-je : vers ses ancêtres ? Bien plutôt vers le souverain maître des patriarches, vers Jésus dont il est écrit : *Mieux vaut mourir et être avec le Christ*[3]. Il possède Jésus celui qui peutdire : *Déjà je ne vis plus, c'est le Christ Jésus qui vit en moi*[4].

Donc, pour que, nous tenant dans le temple, serrant le Fils de Dieu dans nos bras, nous soyons dignes de recevoir notre congé, dignes de partir vers une vie meilleure, prions Dieu Tout-puissant prions aussi l'enfant Jésus lui-même, puisque c'est lui que nous désirons prendre dans nos bras, à qui nous désirons parler. A lui revient la gloire et l'empire dans tous les siècles. Amen.

1. *Gen.*, XV, 15.
2. *Philip.*, IV, 6 (on peut aussi traduire : qui passe toute conception.)
3. *Philip.*, I, 23.
4. *Galat.*, II, 20.

II

Homélie de Saint Grégoire-le-Grand

pour le samedi des quatre-temps avant Noël
(Extraits)

Le temps auquel le Précurseur de notre Rédemption entreprit sa prédication est daté du règne du chef de l'État romain et des rois de la Judée : *La quinzième année du règne de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de Galilée, Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la province de Traconite, et Lisanias, tétrarque d'Abilène, Anne et Caïphe étant grands prêtres, Dieu fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert*[1]. Car celui qu'il venait annoncer au monde devait convertir plusieurs d'entre les juifs et un grand nombre d'entre les gentils ; le temps de sa prédication est donc indiqué par celui du règne de l'Empereur des Gentils et des Princes du peuple Juif. Or, la gentilité devait être rassemblée, Israël dispersé ; la description des puissances temporelles le montre bien, puisqu'il est écrit qu'un seul régnait dans l'Empire romain et qu'au contraire le royaume de Judée était partagé en quatre principautés. Le Rédempteur lui-même nous le dit : *Tout royaume*

1. Lc, III, 1 sq.

qui est divisé sera détruit[1]. Il est donc clair que celui de Judée touchait à sa fin puisque ce pays était partagé entre tant de rois.

C'est aussi avec beaucoup de raison que l'Évangile indique non seulement sous quels rois mais encore sous quels prêtres Jean a commencé de prêcher, puisque celui que Jean prêchait devait être à la fois prêtre et roi...

Et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptème de pénitence pour la rémission des péchés. Il est clair pour tous les lecteurs que S. Jean n'a pas seulement prêché un baptême de pénitence mais qu'il l'a aussi conféré à plusieurs personnes, sans toutefois qu'il lui fût possible de donner le baptême pour remettre les péchés. Car le baptême seul de Jésus-Christ les remet. C'est bien pourquoi, observons-le, l'Évangile dit seulement qu'*il prêchait le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.* Il ne faisait qu'annoncer le baptême qui remettrait les péchés, puisqu'il ne pouvait pas le donner. De même que par sa parole il était l'avant-coureur de la parole incarnée du Père, de même, par son baptême incapable de remettre les péchés il était l'avant-coureur du baptême de Jésus-Christ capable de les effacer. Comme sa parole précédait la présence du Rédempteur, son baptème aussi fut, en précédant celui du Seigneur, une image de la Vérité.

Ainsi qu'il est écrit au livre du Prophète Isaïe en ces termes : On entendra dans le désert la voix de celui qui crie[2]. Interrogé sur ce qu'il était, Jean-Baptiste répondit : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert.* Car, ainsi que nous l'avons déjà dit une autre fois,

1. Lc, II, 17.
2. *Isai*, XL, 3.

il était appelé la *voix* par le Prophète, parce qu'il précédait la Parole de Dieu, le Verbe. La suite nous révèle ce qu'il crie : *Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses chemins.* Quiconque prêche la vraie foi et les bonnes œuvres, que fait-il sinon préparer le chemin du Seigneur dans les cœurs de ceux qui l'écoutent, afin que la puissance de la grâce y pénètre, que la lumière de la Vérité les éclaire et qu'ainsi il rende droite la voie qu'empruntera le Seigneur, et cela en inspirant aux hommes des pensées pures dans les esprits, par le moyen d'une bonne prédication ?

Toute vallée sera remplie, et toute montagne, toute colline sera abaissée. Que désignent ici les vallées sinon les humbles ? Et les montagnes ou les collines sinon les orgueilleux ? Car, à la venue du Rédempteur les vallées ont été comblées et les montagnes, les collines ont été abaissées, suivant sa parole : *Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé*[1]. Et de fait, les vallées étant comblées se sont élevées, les montagnes humiliées ainsi que les collines se sont abaissées, lorsque les gentils ont reçu la plénitude de la grâce par la foi dans l'homme qui était Jésus, médiateur entre Dieu et l'homme, et que la Judée à cause de sa mauvaise foi a perdu tous les privilèges qui faisaient son orgueil. *Toute vallée sera donc remplie,* parce que les cœurs des humbles, recevant la parole de l'enseignement divin, seront comblés de la grâce des vertus, selon les termes d'un psaume : *celui qui fait naître les sources dans les vallées*[2], et suivant ceux-ci d'un autre psaume : *Les vallées seront pleines de froment*[3]. Car l'eau coule

1. Lc, XIV, 11 ; XVIII, 14.
2. *Ps.*, CIII, 10.
3. *Ps.*, LXIV, 14.

du haut des montagnes comme la doctrine de Vérité quitte les esprits remplis d'orgueil, mais les sources naissent dans les vallées de même que les esprits remplis d'humilité accueillent la prédication de la Vérité. Nous voyons déjà, nous voyons les vallées pleines de froment depuis que ceux qui, doux et simples, paraissaient méprisables au monde, ont été surabondamment nourri de la parole de Vérité.

Or le peuple voyait l'admirable sainteté de Jean et pensait qu'il était cette montagne grande et puissante dont il est écrit : *A la fin des jours on verra la montagne du Seigneur préparée et dressée au-dessus des autres montagnes*[1]. Car ainsi que le rapporte l'évangéliste, *tout le peuple était dans une grande attente au sujet de Jean et se demandait s'il n'était pas le Christ*[2]. Mais si Jean n'avait été dans le secret de son âme comme une vallée, il n'aurait pas été rempli de l'esprit de grâce. Au contraire il dit pour faire savoir ce qu'il était : *Il en vient un autre après moi qui est plus puissant que moi et je ne suis pas digne de dénouer les lacets de ses souliers*[3], et ailleurs : *L'époux est celui à qui appartient l'épouse, mais l'ami de l'époux qui se tient debout et l'écoute est joyeux d'entendre la voix de l'époux ; je me vois donc maintenant dans le comble de cette joie. Pour lui il faut qu'il croisse, et moi, il faut que je diminue*[4]. Vous voyez que quoique Jean fut un homme si étonnant, il ne répondit pas seulement qu'il ne l'était pas, mais encore qu'il n'était pas digne de dénouer les lacets de ses souliers, c'est-à-dire d'approfondir le mystère de son incarnation.

1. *Mich.* IV, 1.
2. Lc, III, 15.
3. Mc, I, 7.
4. Jo., III, 29-30.

En croyant que Jean était le Christ, on avait lieu de croire aussi que l'Église était son épouse, mais il déclare que l'époux est celui à qui appartient l'épouse ; c'est comme s'il disait : « Je ne suis pas l'époux, mais l'ami de l'époux ». C'est pourquoi il témoigne que sa joie n'est pas de faire entendre sa voix, mais d'écouter celle de l'époux. Car il ne se réjouissait pas tant dans son cœur de voir que le peuple écoutait avec humilité ses paroles que d'écouter en lui-même la voix de la Vérité divine pour la faire entendre au dehors. Il a bien raison de dire que sa joie est à son comble, car la joie n'est pas pleine de qui la tire de ses propres paroles.

... Puisque nous avons déjà péché et que nous sommes entraînés par la pratique des mauvaises habitudes, attendons de Jean qu'il nous dise comment éviter la colère à venir : *Faites*, dit-il, *de dignes fruits de pénitence.* Car autre chose est de faire quelque acte de pénitence, autre chose d'en faire qui aient de la valeur. Pour bien traiter de ces fruits de pénitence, il faut savoir que les personnes qui n'ont pas commis d'actes défendus ont le droit d'user de ce qui est permis. En s'exerçant dans les œuvres pieuses, il leur est permis d'user, s'ils le veulent, des biens de ce monde. Mais si quelqu'un a, par exemple, glissé jusqu'à la débauche ou ce qui est pire jusqu'à l'adultère, il doit se priver d'autant plus de ce qui est permis qu'il se souvient d'avoir commis des actes défendus... Ces paroles : *Faites de dignes fruits de pénitence*, doivent donc inquiéter la conscience de chacun afin qu'il acquiert par la pénitence le bénéfice des bonnes actions et cela d'autant plus que, par ses fautes, il a éprouvé de plus grandes pertes.

La hache est déjà à la racine de l'arbre. Tout arbre

qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Cet arbre est la figure du genre humain tout entier. Notre Rédempteur est représenté par la hache qui est composée d'un manche en bois et d'un coin en fer : car le Christ est comme tenu par son humanité et tranché par sa divinité. Or cette hache est déjà mise à la racine de l'arbre et sa pénitence la tient encore en suspens, mais on voit bien ce qu'elle est prête à faire. Car *tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu* : toutes les âmes perverses trouvent le supplice du feu d'autant plus prêt à les brûler qu'elles ont dédaigné pendant leur vie de porter le fruit du bien. Remarquons qu'il ne dit pas que la hache sera mise seulement à quelques branches mais à la racine de l'arbre. Car lorsque les enfants des méchants sont emportés, ce sont les branches d'un arbre infructueux qui sont coupées. Lorsque toute la race est emportée avec le père, c'est l'arbre infructueux qui est coupé par la racine pour qu'il n'en reste pas le moindre rejet qui puisse jamais repousser.

Il ressort des propres termes de S. Jean que ses auditeurs furent troublés par la véhémence de ses paroles, puisqu'il dit ensuite : *Et le peuple demandait : Que devons-nous faire* ? Car il fallait bien qu'ils eussent été frappés d'une grande crainte pour lui demander conseil. *Il leur répondit : que celui qui a deux vêtements en donne à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger, en fasse de même.* Le vêtement est plus nécessaire à notre usage que le manteau : il faut donc pour que les fruits de notre pénitence soient valables que nous partagions avec notre prochain jusqu'aux choses qui nous sont le plus nécessaire ; la nourriture qui assure notre existence, les vêtements dont nous nous couvrons. Car puisqu'il est écrit dans la loi de Dieu : *Vous*

aimerez votre prochain[1] *comme vous-même*, c'est faire preuve à son égard d'un moindre amour que de ne point partager avec lui-même ce qui lui est nécessaire, lorsqu'on le voit dans le besoin...

Remarquons bien cependant de quelle valeur sont les actes de charité puisqu'ils sont commandés de préférence à tous les autres pour donner du prix à notre pénitence. La Vérité dit elle-même : *Faites la charité et vous deviendrez entièrement purs*[2]. Et ailleurs : *Donnez et on vous donnera*[3]. Il est encore écrit : *L'eau éteint un feu ardent, l'aumône vient à bout des péchés. Cachez votre aumône dans la main du pauvre et elle priera pour vous*[4]. De là le conseil de désintéressement que donne un bon père, le vieux Tobie, à son fils : *Si tu as beaucoup de fortune donne beaucoup, et si tu en as peu, donne encore volontiers, même de ce peu, à celui qui est dans le besoin*[5].

Afin de nous montrer quelle grande vertu c'est de savoir se priver et d'accueillir les pauvres chez soi, notre Rédempteur dit que *celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète recevra une récompense de prophète, comme celui qui reçoit un juste en qualité de juste recevra une récompense de juste*[6]. Remarquons à ce propos que le Seigneur ne dit pas qu'il recevra la récompense du prophète ou du juste, mais une récompense de prophète ou de juste... Dire qu'il recevra une récompense de prophète signifie simple-

1. *Lev.* xix, 18 ; Mt., xxii, 39.
2. Lc, xi, 41.
3. Lc, vi, 38.
4. *Eccl.*, xxix, 15 (litt[t] : dans le sein du pauvre.)
5. *Tob.*, iv, 9.
6. Mt., x, 41.

ment que celui qui par charité assure l'existence du prophète recevra, bien qu'il n'ait pas lui-même le don de la prophétie, la récompense de la prophétie. Peut-être se trouvera-t-il un homme juste qui parlera d'autant plus librement pour défendre la justice qu'il aura moins de biens à perdre. Il y aura d'autre part un homme riche qui l'entretiendra, alors que la pensée de ses biens lui ôterait l'audace de parler librement pour la justice. Mais en assistant le juste, il aide à soutenir la cause de la justice ; il participe donc assez à cette noble liberté du juste pour recevoir avec lui la récompense de la justice... Quiconque prête le secours de ses ressources temporelles aux hommes qui possèdent des dons spirituels, se trouve devenir le collaborateur de ceux-ci dans l'exercice de leurs propres dons spirituels. Car elles sont rares les personnes qui ont reçu des dons spirituels, tandis que beaucoup ont abondance de biens temporels : les riches peuvent donc se mêler aux vertus des pauvres dont la sainteté les aide à porter le fardeau de leurs richesses.

Quand le Seigneur, parlant par la bouche d'Isaïe, promettait à la Gentilité, alors livrée à elle-même, c'est-à-dire à l'Église, les mérites des vertus comme des arbres promis au désert, il l'assura qu'il y planterait l'orme. Il dit en effet : *Je couvrirai d'eau les déserts et je ferai couler des ruisseaux à travers les campagnes arides et inhabitées. Je planterai dans la steppe le cèdre, l'aubépine, le myrte et l'olivier. Je mettrai dans le désert à la fois le cyprès, l'orme et le buis, afin que tous voient, qu'ils sachent, qu'ils réfléchissent et qu'ils comprennent*[1]. Car le Seigneur a couvert d'eau les déserts et fait couler des ruisseaux à travers les

1. *Isai*, XLI, 18-20.

campagnes inhabitées ; lorsqu'il a répandu abondamment les eaux de la prédication évangélique sur les Gentils qui restaient stériles en actes de bien à cause de la sécheresse de leur cœur, il a fait couler ces eaux sur cette terre que son aridité même fermait à la prédication de la vérité.

Or le Seigneur lui promet comme une grande grâce d'y planter le cèdre et l'aubépine. Le cèdre est un bois odorant et qui ne pourrit pas, il convenait qu'on nous le promît... Il figure aussi les hommes qui font des actions d'une très haute vertu et peuvent dire avec S. Paul : *Nous répandons partout le parfum de Jésus-Christ*[1], et dont les cœurs sont si profondément enracinés dans l'amour de l'éternité que l'impur amour du monde ne parvient plus à les gâter. L'aubépine signifie aussi les hommes qui sont savants des choses de la vie spirituelle, lorsqu'ils parlent des péchés et des vertus, soit qu'ils menacent des horreurs des supplices éternels, soit qu'ils promettent le bonheur du royaume céleste : ils piquent l'esprit de ceux qui les écoutent et pénètrent dans leurs cœurs par la douleur de la componction, afin d'en tirer des larmes qui sont comme le sang de l'âme.

Le myrte a un pouvoir adoucissant et fait reprendre les chairs abîmées, de sorte qu'il désigne fort bien les personnes qui prennent part aux peines de leurs prochains et les adoucissent par leur sympathie, suivant ce que dit S. Paul : *Béni soit Dieu qui nous console dans tous nos maux afin que nous puissions aussi consoler les autres dans tous ceux qu'ils endurent*[2].

1. *I Cor.*, II, 15.
2. *II Cor.*, I, 4.

L'olivier..., les fruits de la pitié reluisent sous le regard de Dieu comme l'huile enflammée.

Or le Seigneur promet encore le cyprès, l'orme et le buis. Car le cyprès monte très haut et s'élève dans les hauteurs de l'air : il désigne ceux qui dans notre sainte Église, bien qu'encore revêtus de leurs corps terrestres, contemplent déjà le ciel. Sortis de la terre par le fait de leur naissance, ils portent la pointe de leur esprit au firmament grâce à leur contemplation. Quant à l'orme, il représente l'esprit des personnes qui vivent au milieu du monde et restent occupées de ce qui s'y trouve sans produire aucun fruit des vertus spirituelles. Mais si l'orme ne porte pas de fruits, il porte du moins la vigne et ses fruits. Dans l'Église les personnes séculières, encore qu'elles manquent des dons spirituels, font comme l'orme qui porte la vigne avec ses fruits, lorsqu'elles aident de leurs ressources les saints détenteurs de ces dons...

Or le Seigneur ajoute ensuite : *Afin que tous voient, qu'ils sachent, qu'ils réfléchissent et qu'ils comprennent.* Dieu plante le cèdre dans son Église afin que les autres, inondés du parfum de ses vertus spirituelles, ne somnolent pas, sourds à l'amour de la vie éternelle, mais qu'ils s'enflamment d'un grand désir des biens du ciel. L'aubépine, afin que les autres, atteints comme par la piqure de ses paroles apprennent à toucher de même ceux qui viennent après eux. Le myrte, afin que quiconque dans sa désolation aura reçu du réconfort de son prochain compatissant, apprenne à agir de même envers les autres personnes dans la peine. L'olivier, afin que voyant le prochain faire la charité, on reconnaisse qu'on doit de même avoir pitié de son prochain dans le besoin...

... C'est donc avec raison que le Seigneur, ayant parlé de tous ces arbres ajoute : *Afin que tous ensemble voient, qu'ils sachent, qu'ils réfléchissent et qu'ils comprennent. Tous ensemble*, parce que l'Église renferme des hommes dont les mœurs et les conditions sont diverses et qu'il est nécessaire que tous en même temps trouvent et apprennent à imiter les personnes appartenant à toutes les qualités, à tous les âges et à toutes les conditions. Mais en voulant ici vous montrer l'orme dont parle l'Écriture, nous nous sommes longtemps égarés dans cette forêt. Retournons donc au sujet, à propos duquel nous avions rapporté le témoignage d'Isaïe : *Celui*, dit le Seigneur, *qui recoit un prophète en qualité de prophète reçoit la récompense du prophète...*

... Mais S. Jean en nous invitant à faire des actions de plus en plus parfaites... nous aide à comprendre du même coup ce que dit encore la Vérité : *Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent le Royaume des cieux se prend de force : ce sont les violents qui l'emportent*[1]. C'est là une pensée qui vaut d'être sérieusement approfondie. Car il y a lieu de rechercher ici comment il se peut que le Royaume céleste se prenne de force. Qui peut violenter le ciel ? On pourrait aussi demander s'il est vrai que le Royaume des cieux se prend de force et que ce sont les violents qui l'emportent, pourquoi cela n'est vrai que depuis le temps de Jean-Baptiste et non auparavant.

L'ancienne loi disait que pour avoir commis tel ou tel crime, on serait puni de mort : il est clair qu'elle frappe tous les pécheurs par ses peines rigoureuses sans les ramener à la vie par la pénitence. Or Jean-Baptiste, avant-coureur de la grâce du sauveur, était venu prêcher la pénitence, afin que le pécheur mort par suite de son péché vive par l'effet de sa

1. Mt., xi, 12.

conversion : c'est donc vraiment depuis lors que le royaume se prend de force.

Mais quel est ce royaume sinon la demeure des justes ? A eux seuls sont dues les récompenses de la patrie céleste : les humbles, les chastes, les âmes bienveillantes et charitables parviennent aux joies d'En-Haut. Mais pour ceux qui étaient bouffis d'orgueil, souillés des péchés de la chair, brûlés de colère et remplis de cruauté, le retour à la pénitence qui leur obtient la vie éternelle les y introduit comme dans un pays étranger pour eux. C'est depuis Jean-Baptiste que le royaume se prend de force, puisqu'ayant prescrit la pénitence aux pécheurs, il leur a appris à faire violence au royaume céleste.

Réfléchissons donc, mes frères très aimés, à tout le mal que nous avons fait et ne craignons pas de nous exténuer nous-mêmes dans nos gémissements. Dérobons par notre pénitence cet héritage des justes que nous n'avons pas su obtenir de la vie que nous avons menée. Le Dieu tout-puissant veut souffrir de nous cette violence, il veut que nous ravissions par nos larmes ce qui n'est pas dû à nos mérites.

Que la nature et le nombre de nos péchés ne nous ôtent pas la certitude de notre espoir. Ce bandit, si digne de vénération, non parce qu'il était un bandit cruel mais parce qu'il confessa le Christ, nous donne une grande confiance dans le pardon de Dieu. Songez mes frères, songez attentivement combien incompréhensible est la pitié du cœur divin. Ce bandit arraché par des mains dures au repaire d'où il guettait le passage des voyageurs, fut attaché à une croix, il y confessa le Rédempteur, il y fut guéri, il mérite de s'y entendre dire : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis*[1]. Quoi, mes frères, qui peut dire,

1. Lc, XXIII, 43.

qui peut apprécier la bonté si grande de Dieu ? Le bandit ne fit que passer de la peine du crime à la récompense de la vertu.

Or le Dieu tout-puissant laisse parfois ses élus tomber en certaines fautes afin de rendre aux autres, encore atteints par le péché, l'espoir d'être pardonnés s'ils se relèvent vers lui de tout leur cœur, et de leur ouvrir le chemin du bien avec les larmes de la pénitence. Exerçons-nous donc dans les gémissements, avec nos larmes et nos actes de pénitence les plus dignes. Venons à bout des fautes commises et ne laissons pas passer le temps qui nous est accordé pour en obtenir la rémission. Car puisque nous en voyons plusieurs qui ont déjà été guéris de leur iniquité, n'est-ce pas pour nous un gage de la pitié de Dieu ?

III

Sermon de Saint Augustin

pour le jour de Noël

Écoutez, enfants de lumière, fils adoptifs dans le royaume de Dieu, frères très chers, écoutez, écoutez et réjouissez-vous, en justes, dans le Seigneur ! Réjouissez-vous en vivant avec droiture, afin que ses louanges soient bien placées dans votre bouche ! Écoutez ce que vous savez déjà, rappelez-vous ce que vous avez déjà entendu ; aimez l'objet de votre foi, célébrez l'objet de votre amour.

Nous célébrons aujourd'hui la fête de Noël et vous attendez le sermon que je vous dois.

Le Christ est né ! Comme Dieu, il est né de son Père. Comme homme, il est né de sa mère. Il est né de l'éternité de son Père, de la virginité de sa mère. Dieu, il a un Père, mais pas de mère ; homme, il a une mère et pas de père. Sa naissance divine est éternelle, sa naissance humaine est virginale. Son Père lui donne un principe de vie, sa mère lui donne cette vie humaine qui se termine par la mort. Fils de son Père, il dispose de la marche des jours ; fils de sa mère, en naissant c'est un jour particulier qu'il consacre, ce jour même où nous sommes.

Il envoya pour le précéder un homme, Jean. Jean naquit à ce moment de l'année, où les jours commencent à diminuer, tandis que lui-même naquit au moment où les jours commencent à grandir, ce

qui préfigure leurs rapports, selon la parole du même Jean : *Il faut qu'il croisse et que je diminue*[1]. Il faut, en effet, que la vie de l'homme diminue en elle-même, mais s'accroisse dans le Christ, *afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux.*[2]. Il serait bon que chacun de nous puisse dire ce que dit l'Apôtre: *Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi*[3], *car il faut qu'il croisse et que je diminue.*

Le Christ est loué comme il le mérite par tous les anges, dont il est la nourriture éternelle ; il leur donne la vie au moyen d'un aliment incorruptible, car il est le Verbe de Dieu. Ils vivent de sa vie ; ils vivent à jamais parce qu'ils vivent de sa vie éternelle ; ils vivent dans un bonheur sans fin, parce qu'ils vivent de sa bonté. Ce sont eux qui le louent, lui, Dieu parfait, et qui rendent gloire au Très-Haut dans le ciel.

Pour nous qui sommes son peuple, et ses brebis qu'il conduit comme avec la main[4], selon les moyens de notre faiblesse, ayons bonne volonté afin d'être pardonnés et de mériter la paix. Les anges eux-mêmes l'on dit en ce jour, lorsqu'après la naissance du Sauveur, ils nous annoncèrent dans l'allégresse : *Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* ![5]. Les anges savent louer Dieu, louons-le, nous aussi, dans l'obéissance. Ils sont ses messagers, nous, nous sommes son troupeau. Ils ont dans le ciel leur table servie par lui ; pour nous, sur la terre, il a rempli notre étable[6]. L'abondance

1. Jo, III, 30.
2. *II Cor.*, V, 15.
3. *Gal.*, II, 20.
4. *Ps.*, XCIV, 7.
5. Lc, II, 14.
6. A la table divine où Dieu fait manger ses Anges. S. Augustin oppose littéralement la *mangeoire* où il nourrit les hommes qui sont ses troupeaux.

de leur table, c'est : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* Et l'abondance de notre étable c'est : *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*[1]. Pour que l'homme pût manger le pain des anges, le créateur des anges s'est fait homme. Les anges le louent par leur vie même ; nous, nous lui rendons hommage par notre foi ; ils jouissent de lui, nous aspirons vers lui ; ils le saisissent, nous le cherchons, ils entrent, nous frappons.

Quel est l'homme qui connaît tous les trésors de sagesse et de science cachés dans le Christ, dissimulés en lui sous la pauvreté humaine ? *Etant riche, il s'est rendu pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté*[2]. Il se montre pauvre lorsqu'il se fait mortel, lorsqu'il meurt : mais ses richesses ne lui sont pas ôtées, il n'en est pas dépouillé ; il les garde pour plus tard et nous promet de nous les partager. Quelle immense richesse de joie en lui ! Il la cache à ceux qui le craignent, mais il la donne à ceux qui espèrent en lui[3]. Nous ne saurons que lors de son dernier avènement tout ce qu'il a fait pour nous, mais dès maintenant nous l'entrevoyons. Pour nous rendre aptes à le posséder, le Fils de Dieu, égal au Père dans la forme divine, s'est rendu pareil à nous sous notre forme d'esclaves, afin de nous rendre notre ressemblance avec Dieu. Devenu Fils de l'homme, le Fils unique de Dieu transforme en fils de Dieu une multitude d'enfants des hommes ; prenant la forme visible d'un esclave, il transforme des esclaves de naissance, il en fait des fils, appelés

1. Jo, I, 1-14.
2. *II Cor.*, VIII, 9.
3. *Ps.* XXX, 20.

à voir la forme, l'être de Dieu : *Nous sommes déjà enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que, lorsqu'il se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui par ce que nous le verrons tel qu'il est*[1]. Nous parlons de trésors de sagesse et de science ; nous parlons de richesses divines ; pourquoi ? sinon parce que nous y trouverons tout ce qu'il nous faut. Nous parlons d'une abondance de joie, pourquoi ? sinon parce qu'elle nous rassasiera. *Montrez-nous le Père et cela nous suffit*[2]. Et dans un psaume, l'auteur, un homme comme nous, dit à Dieu, soit en se mêlant à nous, soit à notre place : *Je serai rassasié lorsque vous aurez fait paraître votre gloire*[3]. *Or, le Fils et le Père sont un*[4], et *celui qui voit le Fils voit aussi le Père*[5]. Donc *le Seigneur des puissances est lui-même le roi de gloire*[6]. *Il nous convertira, nous montrera son visage et nous serons sauvés*[7], et nous serons rassasiés et nous ne désirerons plus rien.

Que notre cœur lui dise : *Mes yeux vous ont cherché ; je chercherai, Seigneur, votre visage ; ne détournez pas de moi votre face*[8]. Et Lui-même. qu'il réponde à notre cœur : *Celui qui m'aime garde mes commandements, et celui qui m'aime sera aimé de mon père, et je l'aimerai, et je me découvrirai moi-même à lui*[9]. Les disciples, quand il leur parlait ainsi, le voyaient de leurs yeux, entendaient de leurs oreilles le son de sa voix et, dans leurs pensées humaines, ils le prenaient pour un homme ; ce qu'il leur promettait,

1. I Jo, III, 2.
2. Jo., XIV, 8.
3. *Ps.* XVI, 15.
4. Jo., X, 30.
5. Jo, XIV, 9.
6. *Ps* XXIII, 10.
7. *Ps.* LXXIX, 4.
8. *Ps.* XXVI, 8, 9.
9. Jo., XIV, 21.

l'œil ne le voit pas, l'oreille ne l'entend pas, la pensée humaine ne le conçoit pas, car il promettait de se manifester lui-même à ceux qui l'aiment. En attendant la réalisation de cette promesse, en attendant qu'il nous montre ce qui nous comblera, en attendant de boire à la source de justice et de nous y désaltérer, tandis que nous cheminons dans la foi, séparés de lui, tandis que nous avons faim et soif de la justice et que nous aspirons, avec un désir indicible, à contempler la beauté de la forme divine, célébrons avec une pieuse soumission l'anniversaire du jour où il est né sous sa forme d'esclave. Puisque nous ne pouvons pas contempler encore la forme divine engendrée par le Père avant l'aurore des temps, serrons-nous autour de celui qui est né pour nous d'une vierge au milieu de la nuit. Nous ne comprenons pas encore que son nom existe avant le soleil[1], reconnaissons au moins que sa tente est établie dans le soleil. Nous ne contemplons pas encore le Fils unique demeurant au sein du Père ; représentons-nous au moins l'époux quittant sa couche nuptiale[2]. Nous ne sommes pas encore dignes du festin de notre Père, connaissons au moins l'étable de Notre Seigneur Jésus-Christ.

1. *Ps.* LXXI, 17.
2. *Ps.* XVIII, 6.

IV

Autre sermon de Saint Augustin

pour le jour de Noël

Le jour de Noël est le jour où la Sagesse de Dieu s'est révélée sous la forme d'un enfant, où la Parole de Dieu fit entendre la voix encore inarticulée de la chair. Bien qu'elle fût cachée, cette divinité fut annoncée aux mages par un témoin céleste, aux bergers par la parole d'un ange. Nous fêtons cet anniversaire, nous célébrons le jour où s'accomplit la prophétie : *La Vérité a germé de la terre et la justice a présidé du haut du ciel*[1]. La Vérité qui est dans le sein du Père a germé de la terre pour reposer sur des genoux maternels. La Vérité qui contient le monde a germé de la terre pour être portée par des mains féminines. La Vérité qui entretient inaltérable la béatitude des Anges, a germé de la terre pour s'allaiter à un sein de chair. La Vérité, pour qui le ciel est trop petit, a germé de la terre pour reposer dans une étable.

Ainsi la grandeur suprême s'humilie dans un suprême abaissement. Pour le bien de qui ? Assurément pas pour le sien, mais pour le nôtre, si nous avons la foi. Homme, réveille-toi ! Dieu s'est fait homme pour toi ! *Debout, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts et le Christ t'éclairera*[2]. C'est pour toi que

1. *Ps.* LXXXIV, 12.
2. *Ephes.*, V, 14.

Dieu s'est fait homme. Tu serais mort pour l'éternité s'il n'était né dans le temps. Jamais tu n'aurais été délivré de la chair pécheresse s'il n'avait pris la ressemblance de cette chair pécheresse. Tu serais la proie d'une misère sans fin s'il n'avait eu cette miséricorde. Tu ne ressusciterais pas s'il n'avait épousé ta mort. Tu serais tombé, s'il n'était pas venu à ton secours. Tu serais mort, s'il n'était venu.

Fêtons dans la joie l'avènement de notre salut et notre libération. Fêtons ce jour qui a vu venir un jour éternel du grand Jour de l'éternité vers l'écoulement rapide de nos jours temporels. Celui qui est le grand Jour éternel, *Dieu, s'est fait pour nous justice, sanctification et rédemption : aussi, que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur, selon ce qui est écrit*[1], de crainte que nous ne ressemblions aux Juifs orgueilleux *qui méconnaissant la justice de Dieu, veulent établir la leur et ne se soumettent pas à la justice de Dieu*[2]. Le Psalmiste, ayant dit *La Vérité a germé de la terre*, ajoute aussitôt : *et la justice a présidé du haut du ciel.* Il craint, en effet, que la faiblesse humaine ne s'attribue la justice, qu'elle ne se l'approprie, ainsi que la vérité, que l'homme ne s'imagine qu'il se justifie, c'est-à-dire qu'il se rend juste par lui-même, méconnaissant ainsi la justice de Dieu.

La Vérité a donc germé de la terre, le Christ qui a dit : *Je suis la Vérité*[3], est né d'une vierge. Et la Justice a regardé du haut du ciel parce que l'homme qui croit en Celui qui est né aujourd'hui est justifié non par lui-même, mais par Dieu. *La Vérité a germé de la terre* parce que *le Verbe s'est fait chair*[4]. Et *la*

1. *I Cor.*, I, 30, 31.
2. *Rom.*, X, 3.
3. Jo, XIV, 6.
4. Jo., XIV, 1-14.

Justice a présidé du haut du ciel parce que *tout don parfait vient d'en haut*[1]. *La Vérité a germé de la terre*, la chair est née de Marie. *Et la justice a présidé du haut du ciel, parce que l'homme ne peut rien recevoir qui ne lui ait été donné du ciel*[2].

Justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui nous donne accès à cette grâce dans laquelle nous demeurons fermes et nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu[3]. Mes frères, à ces quelques mots de l'apôtre — vous les avez reconnus — il est agréable de mêler quelques mots du psaume et de relever leur accord. *Justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu* parce que *la justice et la paix se sont embrassées. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ*, parce que *la Vérité a germé de la terre. C'est lui qui nous donne accès à cette grâce dans laquelle nous demeurons fermes et nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu.* Il ne dit pas : *de notre gloire*, mais : *de la gloire de Dieu*, parce que *la Justice ne vient pas de nous*, mais *préside du haut du ciel.* Donc, que *celui qui se glorifie, se glorifie*, non en lui-même, mais dans le *Seigneur.* Voilà pourquoi, même quand c'est le Seigneur qui naît de la Vierge, comme nous le rappelle la fête d'aujourd'hui, le message de la voix angélique dit : *Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[4].

Mais d'où vient la paix sur la terre, sinon parce que la *Vérité a germé de la terre*, c'est-à-dire : le Christ est né de la chair ? *C'est lui qui est notre paix, qui réunit deux en un*[5], afin que nous soyons des

1. *Jac.*, I, 17.
2. Jo., III, 27.
3. *Rom.*, V, 1-2.
4. Lc, II, 14.
5. *Ephes.*, II, 14.

hommes de bonne volonté, doucement attachés par les liens de l'unité. *Réjouissons-nous donc dans cette grâce, de telle sorte que notre gloire soit dans le témoignage de notre conscience*[1] et, là, glorifions-nous, non en nous-mêmes, mais dans le Seigneur. Ainsi le psalmiste : *Tu es ma gloire*, dit-il, *et celui par qui je relève la tête*[2]. Car Dieu pouvait-il faire briller sur nous une gloire plus grande ? Son Fils Unique, Il le fait Fils de l'homme, et, en retour, du fils de l'homme, il fait un fils de Dieu. Cherchez le mérite, cherchez-en la cause, cherchez la justice et voyez si vous trouverez autre chose que la grâce.

1. *II Cor.*, I, 12.
2. *Ps.* III, 4.

V

Sermon de Saint Léon

pour le jour de Noël

Notre Sauveur est né aujourd'hui, mes bien aimés : réjouissons-nous ! Car il ne doit pas y avoir de place pour la tristesse en ce jour où naît la vie. Jour qui chasse la crainte que nous inspirait notre nature mortelle, et qui nous ravit de joie par la promesse de l'éternité. Personne n'est exclu de cette allégresse. Tous nous n'avons qu'une même raison de nous réjouir : Notre-Seigneur voulant détruire le péché et la mort, et ne trouvant aucun homme qui échappe à la condamnation, vient pour les libérer tous. Que celui qui est saint tressaille d'allégrese, parce qu'il approche de la récompense ! Que le pécheur se réjouisse car le pardon lui est offert ! Que le « gentil » prenne courage, parce qu'il est appelé à la vie !

Car le fils de Dieu, au terme des délais prévus par la sagesse divine dans sa profondeur insondable, s'est revêtu de la nature humaine pour la réconcilier avec son Créateur, afin que le démon, auteur de la mort, fût vaincu grâce à cette nature même qu'il avait vaincue. Et, dans ce combat entrepris pour nous sauver, la loi de l'équité fut respectée d'une manière grandiose : le Seigneur tout puissant lutta contre le plus terrible ennemi, non dans l'éclat de sa majesté, mais dans l'abaissement de notre condition, lui opposant la même forme, la même

nature que la nôtre, mais exempte de toute trace de péché, participant de notre mortalité. A cette nativité en effet ne s'applique pas ce que nous lisons de celle de tous les hommes : *Personne n'est exempt de souillure : pas même l'enfant qui n'a vécu qu'un seul jour sur la terre*[1]. Ainsi cette naissance extraordinaire est demeurée totalement étrangère aux désirs charnels, imperméable à la loi du péché.

Une jeune fille est élue de la race royale de David, pour porter vierge, dans son sein le Fruit sacré, et concevoir en esprit cet enfant, à la fois Dieu et homme, avant de le concevoir matériellement. Pour empêcher la frayeur qu'elle aurait eue de ces effets inaccoutumés, si elle était restée dans l'ignorance des desseins d'En-haut, l'Ange du Seigneur entretient Marie et l'instruit de l'opération qui devait s'accomplir en elle par l'Esprit saint. Alors sa future qualité de mère de Dieu la rassure contre la crainte de voir blesser sa pudeur. Comment la nouveauté de cette conception pourrait-elle lui paraître impossible, puisqu'on l'assure qu'elle sera l'effet de la puissance du Très-Haut ? Sa foi, déjà forte, l'attestation d'un précédent miraculeux vient la confirmer d'une manière extraordinaire, Élisabeth est devenue féconde, afin que Marie ne doute point que Celui qui avait donné la fécondité à une femme stérile, ne puisse aussi la donner à une vierge.

Ainsi le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, le Fils de Dieu qui était dès le commencement avec Dieu, par qui toutes choses ont été faites, et sans qui rien n'a été fait[2], s'est fait homme pour délivrer l'homme de la mort éternelle. Sans rien perdre

1. *Job.*, XIV, 4.
2. Cf. Jo., I, 1-3.

de sa majesté, il s'est abaissé jusqu'à revêtir notre humilité. Si bien que, demeurant toujours ce qu'il était tout en se faisant ce qu'il n'était pas, il a uni la condition véritable du serviteur à cette condition divine qui le rend égal à son père [1] et il a si étroitement allié ces deux natures en sa personne que l'humaine n'a pas été absorbée par la majesté divine et que la divine n'a point été dégradée par l'incarnation. Les deux substances donc conservant leurs attributs particuliers et s'unissant en une seule personne, la majesté s'est revêtue d'humilité, la force de faiblesse, l'éternité d'éphémère, pour payer la dette qui pèse sur notre condition ; une nature impassible s'est unie à une nature passible et Jésus-Christ a réuni dans sa personne le vrai Dieu et le vrai homme, afin que, médiateur à lui seul entre Dieu et les hommes [2], il pût mourir du fait de son humanité, ressusciter par la vertu de sa divinité et procurer ainsi le remède qu'il fallait à nos maux.

Cet enfantement du salut n'a donc logiquement souillé en rien la pureté ni la virginité de sa mère : il servit de garde à la pudeur, en même temps qu'il donnait la jour à la vérité. Une telle naissance, mes frères, convenait à la vertu, et à la sagesse de Dieu, au Christ qui prenait ainsi des affinités avec nous par son humanité, tandis qu'il demeurait au-dessus de nous par sa divinité. Il n'aurait pu remédier à nos maux, s'il n'était effectivement Dieu ; et s'il n'était vraiment homme, il ne nous servirait pas d'exemple. Ainsi entendons-nous les Anges ravis de joie à la naissance du Seigneur, chanter : *gloire à Dieu au plus haut des cieux*, et annoncer *la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* [3] parce qu'ils

1. Cf. *Philip.*, II, 6.
2. Cf. *I Tim.*, II, 5.
3. Lc. II, 14,

voient déjà la Jérusalem céleste se former de toutes les nations du monde. Devant cet ineffable ouvrage de la pitié divine, quelle doit être la joie de l'humble condition humaine, quand exulte ainsi la grandeur angélique !

C'est pourquoi, mes bien aimés, rendons grâces à Dieu le Père, par son Fils, dans le Saint-Esprit, de ce que, par l'infinie charité dont il nous a aimés, il ait eu pitié de nous. *Alors que nous étions morts du fait de nos péchés, il nous a rendu la vie en Jésus-Christ*[1], afin que nous fussions en lui une nouvelle créature et un ouvrage nouveau. Dépouillons donc le vieil homme en renonçant à ses œuvres[2] charnelles puisque nous avons le bonheur de participer à la génération de Jésus-Christ. Reconnais, ô Chrétien, ta dignité ; toi qui as été fait participant de la nature divine, ne retombe pas dans ta bassesse première par une dégradation indigne. Souviens-toi quelle est la tête qui dirige, et quel est le corps dont tu es membre ; aie toujours gravé dans l'esprit que tu as été arraché à la puissance des ténèbres, et transporté dans le royaume de Dieu et dans sa lumière. Tu es devenu le temple de l'Esprit-saint par le mystère du baptême. Ne chasse pas par des actions mauvaises un hôte si grand, et veille à ne pas retomber sous la servitude du démon, parce que le sang de Jésus-Christ est le prix de ta rançon, parce qu'il te jugera dans la vérité, lui qui t'a racheté par l'effet de sa pitié pour toi, lui qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles. Amen.

1. *Ephes.*, II, 5.
2. *Ephes.*, IV, 12 ; *Coloss.*, III, 9.

VI

Homélie de Saint Grégoire-le-Grand

pour le jour de Noël

Nous devons aujourd'hui célébrer trois messes. Aussi ne pouvons-nous pas vous parler longtemps sur cet évangile. Néanmoins la naissance de notre Rédempteur nous oblige elle-même d'en dire au moins, brièvement, quelque chose.

Pourquoi est-ce que l'on fait un recensement du monde entier à la naissance du Seigneur, sinon, de toute évidence, parce que venait s'incarner celui-là même qui devait enrôler tous les élus dans l'éternité ? Le Prophète dit au contraire des réprouvés : *Qu'ils soient effacés du Livre des vivants, qu'ils ne soient pas inscrits avec les justes*[1]. Il est bien aussi que le Seigneur naisse à Bethléem : car Bethléem signifie la « Maison du pain ». Or, c'est Lui qui dit : « *Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel*[2]. Ainsi le lieu où Jésus est né était auparavant appelé « Maison du pain » parce que celui qui rassasiera un jour les âmes de ses élus pour toute l'éternité devait y paraître revêtu de chair.

Il ne naît pas dans la maison de ses parents mais en voyage. C'est pour nous faire voir qu'ayant pris

1. *Ps.* LXVIII, 29.
2. Jo., VI, 41, 52.

sur soi notre humanité, il y prenait naissance comme en un lieu étranger. Quand je dis un lieu étranger, je ne l'entends pas à l'égard de sa puissance, mais de sa nature. Car touchant sa puissance il est écrit : *Il est venu chez lui*[1]. Mais quant à la nature, quoiqu'il soit né dans la sienne avant tous les temps, c'est néanmoins dans l'ordre du temps qu'il a voulu naître avec la nôtre. Celui donc qui, tout en demeurant éternel, consentait à se soumettre au temps, c'est bien dans un lieu étranger qu'il descendait.

Et, parce qu'un Prophète a dit : *Toute chair n'est que de l'herbe fanée*[2], s'étant fait homme, le Christ a changé notre herbe sèche en froment : parlant de lui-même, il dit en effet : *Si le grain de froment, une fois qu'il est tombé à terre, ne meurt, il demeure seul*[3]. De là vient qu'aussitôt qu'il fut né, on le coucha dans la crèche : tous les fidèles, — qui nous sont figurés par les animaux rassemblés dans l'étable — il devait, en effet, les nourrir du froment de sa propre chair, afin qu'ils ne fussent point privés de cette nourriture qu'est la science éternelle.

Mais pourquoi est-ce que l'Ange apparut aux bergers lorsqu'ils veillaient et que la lumière divine les environna de son éclat, sinon parce que les hommes qui savent se tenir avec vigilance à la tête des troupeaux fidèles sont ceux qui méritent entre tous de voir les réalités sublimes ? Ainsi, durant qu'ils veillent avec une pieuse sollicitude sur leur troupeau, la grâce divine se répand sur eux éclatante et surabondante.

Mais la naissance du Roi, c'est un ange qui l'annonce, et les chœurs des anges joignent leurs voix

1. Jo., I, II.
2. *Isai.*, XL, 6.
3. Jo., XII, 24.

à la sienne et chantent avec allégresse : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté*[1]. Avant que notre Seigneur naquit nous étions en discorde avec les anges. De leur éclat et de leur pureté, par l'effet mérité de la première faute, comme par nos péchés de chaque jour, nous étions infiniment éloignés. Et comme nous, par suite de nos péchés, nous étions étrangers à Dieu, tels des gens étrangers à leur société nous regardaient les anges, ces citoyens de Dieu. Mais, depuis, nous avons reconnu notre Roi. Alors, les anges nous ont aussi reconnus pour leurs concitoyens. Et le Roi du Ciel s'étant revêtu de notre chair terrestre, la sublimité des anges a cessé de mépriser notre faiblesse .Ainsi les anges font la paix avec les hommes, ils oublient tous les sujets de leur ancienne discorde ; ceux qu'ils avaient auparavant dédaignés, ceux qu'ils tenaient pour des êtres infâmes et abjects, voilà qu'ils les honorent comme des compagnons. Loth et Josué[2] avaient adoré des anges et n'en avaient pas été repris. Par contre Jean, dans son Apocalypse, voulant adorer un ange, celui-ci l'en reprit comme d'un hommage qui ne lui était pas dû et lui dit : *Garde-toi de le faire, car je suis ton compagnon de service et celui de tes frères*[3]. Ainsi les anges n'estiment plus abjecte et inférieure cette nature qu'ils révèrent comme infiniment supérieure dans la personne du Roi du Ciel. Ainsi les anges ne dédaignent plus d'avoir l'homme pour compagnon, eux qui élèvent leur adoration vers l'Homme-Dieu.

Ayons donc soin, mes frères bien aimés, qu'aucune impureté ne nous souille, nous qui, dans l'éternelle

1. Lc, II, 14.
2. *Gen.*, XIX, 1 ; *Jos.*, V, 15.
3. *Apoc.*, XXII, 9.

prescience de Dieu, sommes citoyens du ciel et les égaux de ses anges. Soutenons, par la sainteté de notre vie, notre dignité et notre rang. Qu'aucune luxure ne nous salisse, que la méchanceté ne morde pas notre esprit, que la rouille de l'envie ne nous ronge pas, que l'orgueil ne nous enfle pas, que la colère ne nous enflamme pas. Car dans l'Écriture les hommes sont appelés des dieux ! Défends donc, ô homme, contre les vices, l'honneur de Dieu, puisque Dieu s'est fait homme pour l'amour de toi, lui qui vit et règne dans tous les siècles. Amen.

VII

Homélie de Saint Jean Chrysostome

pour le baptême du Christ

Tous vous êtes pleins de joie aujourd'hui, et je suis seul à être plongé dans la tristesse : car je pense à cet océan qu'est l'Esprit, je songe aux richesses immenses qu'offre l'Église, et je me dis qu'après cette fête, votre foule va s'éloigner et se disperser une fois encore ; alors, je sens mon cœur déchiré par le chagrin à l'idée que l'Église, qui a mis au monde tant d'enfants, ne peut goûter le bonheur de leur présence à tous les offices et ne les a pour elle que les jours de fête. Quel bonheur tout spirituel, quelle joie, quelle gloire pour Dieu, quel profit pour les âmes, n'apporterait pas le spectacle de l'Église remplie, à chaque cérémonie, comme elle l'est aujourd'hui ? Marins et pilotes font tout pour franchir la mer au plus vite et atteindre le port. Nous, au contraire, nous recherchons les houles du large, et, sans cesse roulés au gré des tempêtes du Monde, ballotés sur les places publiques et dans les tribunaux, c'est à peine si nous nous montrons dans ces murs une ou deux fois l'an.

Ne savez-vous donc pas que Dieu a bâti son église au cœur des cités comme un port au milieu des eaux, afin que nous venions y goûter, loin des orages et

des remous du Monde, un calme souverain ? Les vagues déchaînées, les pirates, les brigands, les vents furieux, les bêtes féroces, tout sujet de crainte en est écarté, car elle est un port à l'abri de tous ces maux, elle est le port spirituel des âmes. Et ce que je dis là, vous-mêmes pouvez en témoigner. Consultez en effet votre conscience en cette minute même : quelle paix immense vous allez y trouver. Pas de colères qui se gonflent, pas de désirs brûlants, pas de jalousies dévorantes, pas d'étalage d'un fol orgueil, pas de cet amour plein de pourriture pour la fausse gloire : toutes ces bêtes féroces sont matées aussitôt que les Saintes Écritures, telles le chant charmeur d'un Dieu, ont frappé vos oreilles, inondé vos âmes, et endormi toutes ces passions qu'ignore la raison. Aussi, quelle misère ce serait alors pour vous qui devez y connaître des joies aussi pures et aussi nobles, de ne pas fréquenter, la mère commune de tous les hommes, l'Église ? Quelle occupation plus impérieuse que celle-là pourriez-vous bien m'opposer ? Quel rendez-vous plus utile ? Quel empêchement à vous trouver ici ? Bien sûr, vous allez me dire que votre pauvreté ne vous permet pas de venir à cette belle réunion, mais c'est un mauvais prétexte ; il y a sept jours dans la semaine, et Dieu les a partagés avec nous, mais il n'a pas pris la plus grande part pour lui, en ne nous laissant qu'un reste, il n'a même pas fait un partage égal : trois à lui et trois à nous. Non, il vous en a accordé six et n'en a gardé qu'un pour lui. Et même cette journée-là vous ne voulez pas la laisser libre des travaux de la vie présente, au contraire, vous osez faire la même chose que les pilleurs de biens sacrés, et ce jour saint que doivent seuls remplir les enseignements spirituels, vous le volez au profit des occupations de la vie présente. Mais pourquoi parler d'un jour entier ? Ce que la veuve a fait pour

son aumône, faites-le pour l'emploi de cette journée : elle a donné deux oboles, et Dieu l'a comblée de ses grâces[1]. Imitez-là, prêtez deux heures à Dieu, et vous acheminerez dans vos maisons le bénéfice de mille journées de travail. Mais si vous n'y consentez pas, prenez garde, en ne voulant pas renoncer un court instant à des profits matériels, de réduire à rien le produit d'années entières. Car Dieu a l'habitude de dissiper les biens amassés par ceux qui le méprisent. C'est le châtiment dont il menaçait les juifs lorsqu'ils négligeaient le temple : *Vous avez porté vos biens dans vos maisons, et mon souffle les a dissipés*[2], dit le Seigneur. Dites-moi donc, en effet, comment nous pourrons, si vous ne venez nous voir qu'une ou deux fois l'an, vous donner les connaissances nécessaires sur toutes ces questions : l'âme, le corps, l'immortalité, le Royaume des Cieux, la punition des fautes, l'Enfer, l'indulgence divine, le pardon, le repentir, le baptême, la remise des péchés, les créatures célestes et humaines, la nature de l'homme, les anges, la perversité des démons, les ruses du Diable, la morale, les dogmes, l'orthodoxie, les hérésies et leur pourriture ? Or, un Chrétien doit savoir cela et beaucoup plus que cela ; il doit pouvoir s'en expliquer à ceux qui l'interrogent ; vous ne pourrez en savoir la plus petite bribe en venant ici une fois par hasard, sans même y penser et par habitude de la fête plutôt que par piété. Car on doit s'estimer heureux si l'on parvient à savoir à fond tout cela au prix d'une présence assidue à chaque réunion. Beaucoup d'entre vous ici même, ont des serviteurs et des fils ; eh bien, à partir du moment où vous les confiez aux maîtres que vous

1. Mc, XII, 42 sq.
2. *Agg.* XIX.

leur avez choisis, vous leur fermez catégoriquement votre maison. Vous les munissez de couvertures, de vivres et de tout ce dont ils ont besoin, et vous les envoyez habiter avec leur maître en leur interdisant de venir chez vous, et cet éloignement soutenu doit permettre de les instruire plus solidement, en mettant leurs études à l'abri de toute préoccupation étrangères à celles-ci. Et voilà que, maintenant qu'il s'agit non pas d'une science vulgaire, mais de celle qui dépasse toutes les autres : le moyen de plaire à Dieu, maintenant qu'il s'agit de gagner les joies du ciel, vous pensez y réussir sans vous y appliquer ? Pure folie ! Pour vous convaincre que cette science demande beaucoup d'attention, écoutez Jésus : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[1]. Et le prophète ajoute : *Venez, mes enfants, écoutez-moi. Je vous apprendrai la crainte du Seigneur*[2]. Et encore : *Soyez attentifs, et voyez que je suis le vrai Dieu*[3]. Il faut donc une grande application pour atteindre aux joies de cette vie spirituelle.

Mais c'est assez de temps perdu à nous plaindre des tièdes. Contentons-nous de ce que nous avons dit pour les corriger de leur indifférence, et voyons un peu ce qu'est la fête d'aujourd'hui. Beaucoup de gens célèbrent les fêtes et connaissent leur nom, mais leurs raisons d'être et leurs origines leur sont inconnues. Que la fête d'aujourd'hui s'appelle l'Épiphanie, tout le monde sait cela, mais pas plus. Ce qu'est l'Épiphanie elle-même, et s'il y en a une ou deux, on l'ignore. Voilà bien la chose honteuse et ridicule entre toutes : célébrer chaque année une

1. Mt., XI, 29.
2. *Ps.* XXXIII, 12.
3. *Ps.* XLV, 11.

fête et ne pas en connaître la raison d'être ! Il importe donc, avant tout, d'éclairer votre amour de Dieu en vous disant qu'il n'y a pas une, mais deux Épiphanies : celle que nous fêtons aujourd'hui, qui a déjà eu lieu, et celle qui doit se produire et qui se réalisera dans toute la gloire de Dieu, à la fin des temps. Vous avez entendu aujourd'hui Paul parler à Tite de l'une et de l'autre. Il dit de la première : *La grâce de Dieu, notre sauveur, apparut à tous les hommes, et elle nous a appris que, renonçant à l'impiété et aux passions habituelles sur cette terre, nous devions vivre dans le siècle présent avec modestie, avec justice, et avec piété*[1], et de la seconde : *Attendant, pleins d'espoir, le bonheur de voir apparaître le grand Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ, dans toute sa gloire*[2]. Et le prophète disait à propos de cette apparition : *Le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang, avant que vienne le jour du Seigneur, jour grand et remarquable entre tous*[3].

Mais pourquoi est-ce le jour de son baptême et non celui de sa naissance qu'on appelle l'Épiphanie ? La raison, la voici : c'est en ce jour qu'il fut baptisé et qu'il sanctifia les eaux...

Pourquoi donc nomme-t-on cette fête Épiphanie, c'est-à-dire *Manifestation* ? Parce que le Christ s'est manifesté à tous, non pas au moment de sa naissance, mais au moment de son baptême. Jusqu'à ce jour, peu de gens le connaissaient. Presque tous ignoraient qu'il existait et qui il était ; c'est ce qui ressort nettement des paroles de Jean-Baptiste : *Il y a quelqu'un parmi vous que vous ne connaissez pas*[4].

1. *Tit.*, II, 11-12.
2. *Tit.*, II, 13.
3. *Joel*, II, 31.
4. Jo., I, 26.

Et faut-il s'étonner de cette ignorance, puisque le Baptiste même la partageait jusqu'à ce jour ? : *Je ne le connaissais pas moi-même*, dit-il, *mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : celui sur qui tu verras descendre et demeurer le Saint-Esprit est celui qui baptise dans le Saint-Esprit*[1]. Ce qui montre bien qu'il y a deux Épiphanies.

Et maintenant il faut dire pourquoi le Christ s'est fait baptiser, et quel baptême il a reçu : car ce sont deux points qu'il faut connaître également. Voici le premier point. C'est sur lui que votre amour de Dieu doit être éclairé d'abord, car c'est par lui que nous comprendrons le second. Il y avait le baptême juif, qui purifie le corps de ses souillures, mais non l'âme de ses péchés. Il n'absolvait pas l'adultère ni le voleur, ni aucun coupable de ce genre. Mais, quand on avait touché des ossements humains, absorbé une nourriture interdite par la Loi, fréquenté un lieu impur, approché des lépreux, il suffisait de se baigner ; jusqu'au soir on était impur, ensuite on était pur : *Il lavera son corps dans l'eau pure*, est-il écrit, *et il sera impur jusqu'au soir, puis il sera pur*[2] ; c'est que tout cela ne constituait pas véritablement un péché, ni une souillure. Mais, comme la conduite des juifs laissait à désirer, Dieu développait leur piété par des prescriptions pour les préparer, longtemps à l'avance, à observer des commandements plus importants.

Ainsi, la purification des juifs n'effaçait pas les péchés, mais seulement les souillures du corps. Rien de tel avec notre baptême, infiniment supérieur et riche d'une plus grande grâce, puisqu'il efface

1. Jo., I, 33.
2. *Lev.*, XV, 5 sq., 15.

les péchés, purifie l'âme, et répand les trésors du Saint-Esprit. Quant au baptême de Jean, beaucoup plus élevé que celui des Juifs, il était pourtant inférieur au nôtre : sorte de pont jeté entre ces deux baptêmes et les reliant l'un à l'autre. Loin d'engager les pécheurs à purifier leur corps, il les détournait au contraire et les poussait à préférer la vertu au vice, et à mettre leur espoir du salut dans les bonnes actions, et non dans différents baptêmes ou dans des purifications par l'eau. Il ne disait pas : Lavez vos vêtements, baignez vos corps et vous serez purs. Il disait : *Faites de dignes fruits de pénitence*[1]. A cet égard, le baptême de Jean était supérieur à celui des Juifs, mais inférieur au nôtre, puisqu'il ne donnait pas le Saint-Esprit et ne dispensait pas la grâce qui remet les péchés. Il incitait au repentir, mais il n'avait pas le pouvoir d'effacer les fautes. C'est pourquoi Jean disait encore : *Je vous baptise dans l'eau, mais lui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu*[2]. Ce qui montre évidemment que lui-même ne baptisait point par le Saint-Esprit. Mais que veut-il dire par *dans le Saint-Esprit et dans le feu* ? Vous n'avez, pour le comprendre, qu'à vous souvenir du jour où les apôtres eurent la vision de langues, de feu leur sembla-t-il, qui vinrent se placer séparément au-dessus de la tête de chacun d'eux[3]. Quant à la preuve que le baptême de Jean était incomplet et n'apportait ni la grâce du Saint-Esprit ni la remise des péchés, la voici : Paul rencontre des disciples et leur dit : *Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous avez embrassé la foi ? Ils répondirent : « Nous n'avons pas seulement entendu dire*

1. *Mt.*, III, 8.
2. Mt., III, 11.
3. *Act.* II, 3.

qu'il y ait un Saint-Esprit. Il leur dit : « Quel baptême avez-vous donc reçu ? Ils répondirent : Le baptême de Jean ». Alors Paul leur dit : Jean a baptisé du baptême de la pénitence. Et non du baptême qui remet les péchés. Pourquoi alors a-t-il baptisé ? Il a baptisé *disant au peuple qu'il devait croire en Celui qui viendrait après lui, c'est-à-dire en Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ce qu'ayant entendu, ils furent baptisés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et lorsque Paul leur eût imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux*[1] ».

Voyez-vous maintenant en quoi le baptême de Jean était incomplet ? S'il n'avait pas été incomplet, Paul ne les aurait pas baptisés à nouveau, il ne leur aurait pas imposé les mains ; s'il l'a fait, c'est que le baptême des apôtres était supérieur, et que celui de Jean lui était inférieur. Voilà donc connues par ces explications les différences entre les trois baptêmes. Il nous reste à dire maintenant pourquoi le Christ est baptisé, et quel baptême il a reçu. Ce ne fut ni le baptême juif que nous avons examiné en premier lieu, ni celui dont nous venons de parler. Jésus n'avait évidemment pas besoin qu'on lui pardonnât ses péchés, lui qui n'avait jamais péché. *Il n'a commis aucun péché, et de sa bouche aucune parole trompeuse n'est sortie*[2] est-il dit. Et le Christ a dit encore : *Qui de vous me convaincra de péché*[3] ? Par ailleurs, comment aurait-il été privé du Saint-Esprit, lui dont le corps avait eu le Saint-Esprit pour principe ? Si donc ce corps n'était pas privé du Saint-Esprit, et s'il échappait au péché, pourquoi se faisait-il baptiser ? Voyons d'abord quel baptême il se fit

1. *Act.* XIX, 2-6.
2. *I petr.*, II, 22.
3. Jo., VIII, 46.

donner, nous pourrons répondre alors plus clairement à la seconde question.

Quel fut donc son baptême ? Ni le baptême juif, ni le nôtre. Celui de Jean. A quelle fin ? Afin que la nature de son baptême montrât qu'il ne se faisait baptiser ni pour ses péchés, ni parce qu'il manquait de la grâce du Saint-Esprit, car un tel baptême est sans effet sur ces deux points, ainsi que nous l'avons démontré. Il ne venait chercher aux bords du Jourdain ni la remise de ses péchés ni la grâce du Saint-Esprit, et voilà qu'il le prouve. Écoutez comment Jean-Baptiste rétablit la vérité afin que personne n'aille imaginer que Jésus était venu là, comme les autres, dans un esprit de repentir. Lui qui disait aux autres : *Faites de dignes fruits de pénitence*[1], écoutez ce qu'il dit à Jésus : *C'est moi qui dois être baptisé par toi, et tu viens à moi*[2] ? Par ces paroles, il témoignait que le Seigneur n'était pas venu à lui poussé par la même nécessité que la foule, et que la même différence qui faisait Jésus infiniment plus grand et incomparablement plus pur que lui, existait aussi entre le baptême des autres et celui de Jésus.

Pourquoi donc Jésus se faisait-il baptiser, si ce n'est ni parce qu'il se repentait, ni pour obtenir remise de ses péchés, ni pour recevoir le Saint-Esprit ? Pour deux raisons : le disciple nous en a donné une, et lui-même a dit l'autre à Jean. Quelle raison Jean donne-t-il du baptême de notre Seigneur ? Ce fut pour que tout le monde sache, ainsi que l'a dit Paul, que *Jean a baptisé du baptême de la pénitence, afin que tous croient en celui qui devait venir après*[3] *lui*, c'est à cela que devait servir le baptême

1. Mt., III, 8.
2. Mt., III, 14
3. *Act.* XIX, 4.

de Jésus. En effet, aller de maison en maison, se présenter sur le pas de chaque porte pour appeler les habitants dehors, et dire, en présentant le Christ, que c'était là le fils de Dieu, tout cela rendait le témoignage de Jean bien suspect et bien difficile. Par ailleurs, le conduire avec soi à la synagogue et le désigner comme le Sauveur, cela aussi rendait le témoignage bien suspect. Mais qu'au milieu des populations de toutes les villes, descendues vers le Jourdain et répandues sur les rives du fleuve, il soit venu lui-même recevoir le baptême, qu'il y ait reçu une approbation émise d'en-haut par la voix de son Père, que le Saint-Esprit soit descendu sur lui sous la forme d'une colombe, voilà qui lavait de tout soupçon le témoignage de Jean sur son compte. C'est pourquoi celui-ci dit : *Moi-même, je ne le connaissais pas*[1] rendant par là son témoignage digne de foi. Sans doute, ils étaient parents par la chair car *Élisabeth ta cousine, vient de concevoir un fils*[2], dit l'Ange à Marie en parlant de la mère de Jean. Mais justement pour éviter que son témoignage en faveur du Christ parût dicté par des raisons de parenté, la grâce du Saint-Esprit fit en sorte que Jean passât dans le désert les premières années de sa jeunesse. Ainsi son témoignage ne semblât pas dû à l'amitié ou à quelque autre considération du même ordre. Il devenait donc évident au contraire, qu'il annonçait la venue du Christ telle qu'il l'avait apprise de Dieu même. C'est pourquoi il dit : *Moi-même, je ne le connaissais pas.* — Où l'as-tu donc connu ? — *Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit...* — Et qu'a-t-il dit ? — *Celui sur lequel tu verras le Saint-Esprit descendre comme une colombe et se reposer,*

1. Jo., I, 31.
2. Lc, I, 36.

c'est lui qui baptise dans le Saint-Esprit[1]. — Voyez-vous maintenant pourquoi le Saint-Esprit, au lieu de se manifester comme il le faisait d'abord, est descendu cette fois afin d'indiquer celui dont on annonçait la venue, en le désignant clairement à tous par son vol, comme s'il le montrait du doigt ? Voilà pourquoi Jésus se fit baptiser.

L'autre raison, c'est lui-même qui l'a dite. Quelle est-elle ? A Jean qui lui déclarait : *C'est moi qui dois être baptisé par toi et tu viens à moi*[2], il répondit : *Laisse-moi faire, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice.* Voyez-vous la noble simplicité du serviteur ? Voyez-vous l'humilité du maître ? Mais que comprendre par *accomplir toute justice* ? Justice s'entend comme l'éxécution de tous les ordres de Dieu, comme lorsqu'il dit : *Ils étaient deux justes qui marchaient dans la voie des commandements du Seigneur de manière irréprochable*[3]. Et puisqu'il fallait que tous les hommes accomplissent cette justice, et que personne n'y satisfaisait ni ne l'accomplissait, le Christ est venu et a accompli cette justice. Quelle justice y avait-il donc à se faire baptiser ? dira-t-on. Obéir au prophète était la justice. De même qu'il était circoncis, qu'il offrit les sacrifices et qu'il observa le sabbat et les fêtes juives, Jésus fit aussi ce qui restait à faire en obéissant au prophète qui baptisait. Et pour savoir que Dieu voulait voir tout le monde baptisé, vous n'avez qu'à écouter Jean-Baptiste : *Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau*[4]... Et le Christ à son tour : *Les gens du fisc et le peuple sont entrés dans le dessein de*

1. Jo., I, 33.
2. Mt., III, 14, 15.
3. Lc, I, 6.
4. Jo., I, 33.

Dieu en recevant le baptême de Jean. Mais les Pharisiens et les scribes ont méprisé les vues de Dieu sur eux en refusant le baptême de Jean[1].

Puisque c'était la justice d'obéir à Dieu, et puisque Dieu envoya Jean baptiser le peuple, après tous les autres commandements de la Loi le Christ observa aussi celui-là. Supposez maintenant que les commandements de la Loi soient de verser deux, cents deniers. Il fallait que notre race acquittât cette dette. Si nous ne l'acquittions pas, exposés à nous voir reprocher une telle faute, nous n'avions plus qu'à mourir. Mais le Christ vint et nous trouva réduits à cette extrémité ; alors il a acquitté la dette, il a rempli cette obligation et libéré ceux qui ne pouvaient pas payer. C'est pourquoi il n'a pas dit : Il nous convient de faire ceci ou cela, mais bien : *Il convient d'accomplir toute justice*. Il me convient, dit-il, à moi le maître, qui en ai les moyens, d'acquitter pour ceux qui ne les ont pas. Telle est la raison de son baptême : montrer qu'il accomplissait la Loi dans tous ses commandements... C'est pourquoi le Saint-Esprit est descendu sous la forme d'une colombe ; car partout où Dieu se réconcilie avec son peuple, il se trouve une colombe. Sur l'Arche de Noé, c'est une colombe qui vient apporter un rameau d'olivier, en signe de l'amour de Dieu pour l'homme et de la fin du déluge[2]. Et maintenant c'est sous la forme d'une colombe (je dis *sous la forme* et non pas *dans le corps*, ce sont deux choses qu'il faut bien distinguer) que le Saint-Esprit vient annoncer au Monde que Dieu prend pitié de lui, et indiquer que l'homme doit fuir la méchanceté, rechercher la simplicité, éviter le mal. Et c'est bien ce que dit

1. Lc, VIII, 29-30.
2. *Gen.*, VIII.

le Christ : *Si vous ne vous convertissez pas et ne devenez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux*[1]. Mais l'arche de Noé, une fois le déluge calmé, restait sur terre, tandis que cette arche que fut le Christ, une fois calmée la colère de Dieu, était enlevée au ciel : et ce corps irréprochable et sans tache est maintenant assis à la droite du Père. Amen.

1. MT., XVIII, 3.

VIII

Sermon de Saint Léon
pour l'Épiphanie

Vous le savez, mes bien aimés, l'incarnation de Notre-Seigneur et Sauveur donne tout son éclat à la fête de ce jour. C'est aujourd'hui que trois mages éclairés et guidés par une étoile, ont été conduits à la connaissance et à l'adoration du Fils de Dieu. C'est à bon droit qu'on a décidé de célébrer chaque année le souvenir de cet événement, afin que, l'entendant rapporter sans cesse dans l'Évangile, la grandeur de ce miracle fasse pénétrer dans l'esprit de ceux qui en sont capables, l'intelligence du mystère qui nous sauve. Bien des témoignages avaient annoncé d'avance la naissance temporelle du Seigneur : la bienheureuse Vierge Marie avait entendu et cru qu'elle deviendrait mère par l'opération du Saint-Esprit, qu'elle mettrait au monde le Fils de Dieu ; porté par Elisabeth, Jean-Baptiste, qui n'était pas encore né, avait tressailli d'une joie prophétique[1], pour saluer cette naissance, comme si du sein de sa mère il s'était écrié : *Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde*[2]. Quand l'Ange annonça la naissance du Seigneur, les bergers furent entourés de l'éclat de l'armée céleste[3]. C'était pour qu'ils n'aient aucun doute sur la majesté de l'enfant qu'ils allaient voir

1. Cf. Lc, I, 24.
2. Lc, I, 29.
3. Cf. Lc, II, 1e.

couché dans une étable, et qu'ils n'imaginent pas cet être que l'armée céleste servait, revêtu seulement de la nature humaine. Mais ces révélations et celles du même genre paraissent n'avoir été connues que de peu de monde, par des gens qui touchaient de près la Vierge Marie ou la famille de S. Joseph, tandis que le signe qui eut pour effet de mettre en route les mages, et qui, de si loin, les fit venir avec tant de persévérance jusqu'au Christ Jésus, était assurément le mystère de sa grâce. C'était aussi le commencement de cet appel de Dieu à prêcher le message du Christ, non seulement en Judée, mais dans le monde entier. Cette étoile qui resplendit aux yeux des Mages et qui s'éteignit devant ceux des Juifs, symbolisait l'illumination promise aux gentils et l'aveuglement d'Israël.

Reste donc, mes bien aimés, apparaissant avec évidence, le sens de ces signes mystiques. Ce que l'image avait ébauché, la vérité l'a accompli. La bonté de Dieu fait briller une nouvelle étoile dans le ciel, et trois Mages, déjà attirés par l'éclat de la lumière évangélique, figurent toutes les nations qui accourent en foule chaque jour pour adorer la puissance du roi de l'univers. Hérode représente le démon qui frémit de rage[1] et qui gémit de se voir dépouillé de la tyrannie qu'il exerçait sur ceux qui passent dans le royaume du Christ ; de là vient qu'en égorgeant les enfants, il croit faire mourir le Christ lui-même. Il continue cette persécution lorsqu'il tâche de faire perdre la grâce de l'Esprit-Saint aux nouveaux baptisés et d'éteindre en eux, si l'on peut dire, l'enfance d'une foi encore fragile.

Quant aux juifs, qui ont voulu rester en dehors du royaume du Christ, ils sont encore en quelque

1. Cf. Mt., ii, 3.

sorte sous la domination d'Hérode, et sous le joug de l'ennemi du Sauveur ; ils sont soumis à une puissance étrangère comme s'ils ignoraient la prophétie de Jacob où il est dit : *Les princes ne manqueront pas dans la famille de Juda, et le Chef de la nation en sortira toujours jusqu'à l'avènement de celui qui est l'objet de nos espérances, et c'est lui que les nations attendent*[1]. Mais ils ne comprennent pas encore ce qu'ils ne peuvent pourtant pas nier ; ils ne saisissent pas le sens de ce qu'ils connaissent par le récit des Écritures. La vérité est un scandale pour ces maîtres insensés. Ce qui est lumière devient ténèbres pour ces docteurs aveugles. Ainsi, quand on les interroge, ils répondent que c'est dans Bethléem que doit naître le Christ ; mais ils ne font pas usage pour eux-mêmes de la science qu'ils possèdent et qui en instruit d'autres. La succession de leurs rois est perdue. Ils n'ont plus de victimes pour apaiser, plus de temples pour supplier, ils n'ont plus de collèges de prêtres ; quand ils voient que toutes les voies leur sont fermées, ils éprouvent que tout est perdu pour eux, mais ils ne comprennent pas encore que tout cela a été transféré dans le Christ. Depuis ce moment, la grâce dont les trois Mages, qui représentaient toutes les nations, se sont rendus dignes en adorant le Seigneur à sa naissance, s'est répandue sur tous les peuples du monde au moyen de *la foi qui justifie les impies.* Les fils adoptifs entrent dans l'héritage qui leur a été préparé avant tous les siècles, et ceux qui s'en regardaient comme les héritiers légitimes en sont exclus.

Mais enfin, reviens à toi, Juif, reviens à toi ! Renonce à ton infidélité et reviens à ton Rédempteur ! Ne

1. *Gen.*, XLIX, 10.

demeure pas terrifié par l'atrocité de ton crime, car Jésus n'appelle pas les justes mais les pécheurs[1]. Celui qui a prié pour toi pendant qu'on le crucifiait[2], ne repousse pas ton impiété. Délivre-toi de la cruelle imprécation de tes pères, et ne te laisse pas lier par la malédiction qu'ils ont prononcée lorsqu'ils criaient contre le Christ : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*[3]. Ils ont renversé sur toi le crime de leur accusation ; reviens à un maître plein de pitié, profite de la clémence du dieu qui veut pardonner. La cruauté de votre injustice est devenue le prix de votre salut. Celui que vous avez cru faire périr est vivant ; vous ne l'avez pas reconnu alors, confessez-le maintenant ! Adorez celui que vous avez vendu, afin que vous sauve sa bonté quand votre haine n'a pu lui nuire.

Mais, pour ce qui est, mes bien aimés, de cette vraie charité dont nous sommes redevables même à nos ennemis, suivant la prière du Seigneur[4], il nous faut la désirer et nous y appliquer pour que ce peuple lui aussi, qui a dégénéré de la noblesse spirituelle de ses ancêtres, reprenne les droits de sa première origine. Cette bienfaisance nous aide beaucoup à plaire à Dieu, parce que le crime des Juifs nous a fait bénéficier de la pitié de Dieu, afin que la vue de notre foi les excite à rentrer dans la voie du salut. Car la sainteté de la vie des âmes pieuses ne doit pas seulement servir pour elles-mêmes ; elle doit encore être utile aux autres, et gagner par l'exemple ce que les paroles ne peuvent obtenir.

Considérant donc, mes bien aimés, la grandeur

1. Cf. Mt., IX, 13.
2. Cf. Lc, XXIII, 54.
3. Mt., XXVII, 25.
4. Cf. Mt., V, 44.

indicible des bienfaits dont Dieu nous a comblés, rendons-nous les coopérateurs de la grâce qui opère en nous. Ce n'est pas en dormant qu'on gagne le royaume des cieux, et la béatitude éternelle n'est pas donnée à ceux qui somnolent dans l'oisiveté et la paresse. Mais, comme nous dit l'Apôtre, *nous serons glorifiés avec Jésus-Christ si nous souffrons avec lui*[1]. Il faut donc courir dans cette voie dont le Seigneur a dit qu'elle se confondait avec lui-même[2], car, sans aucune œuvre méritoire de notre part, il nous a sauvés par le mystère des sacrements et par l'exemple, afin par l'un de conduire au salut ses enfants adoptifs et par l'autre de les encourager à l'effort.

Or, mes bien aimés, cet effort, loin de paraître dur et accablant aux serviteurs et aux plus pieux des enfants de Dieu, leur devient doux et agréable, puisque le Seigneur a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous ; et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau est léger*[3]. Il n'y a donc rien de pénible, mes bien aimés, pour les âmes vraiment humbles. Rien ne paraît rude à ceux qui sont doux ; on accomplit sans peine tous les commandements lorsqu'on est aidé par la grâce, et que l'obéissance vient adoucir la dureté même du commandement. La parole de Dieu se fait si souvent entendre à nos oreilles, qu'il n'est pas d'homme qui puisse prétendre ignorer ce qu'il doit faire pour plaire à la justice divine. Mais Dieu, dans sa patience et sa bonté, a différé ce jugement

1. *Rom.*, VIII, 17, 11.
2. Cf. *Rom.*, XIV, 6.
3. MT., XI, 28-30.

où chacun de nous recevra selon ses actes, bons ou mauvais[1]. Aussi les cœurs infidèles se flattent-ils que leurs crimes resteront impunis. Ils s'imaginent que la qualité des actes humains n'est pas du ressort de la Providence divine, comme si parfois, les méchants n'étaient pas punis très visiblement dès cette vie. Ne voyons-nous pas assez souvent paraître des signes de la colère d'en-haut, ces signes qui sont des avertissements à la foi, et des blâmes à l'infidélité.

Cependant, Dieu ne cesse de répandre les effets de sa bonté sur nous. Il ne refuse sa pitié à personne puisqu'à tous indistinctement il distribue ses biens. Il préfère gagner par ses bienfaits ceux qu'il pourrait avec justice livrer à sa vengeance. Si la peine est retardée, c'est pour permettre le repentir. Pourtant, on ne saurait dire que Dieu ne se venge pas de celui qui néglige de changer de vie : la dureté et l'ingratitude du pécheur sont déjà son supplice ; il souffre déjà dans sa conscience les peines que Dieu diffère par bonté. Que ceux qui faiblissent ne se laissent pas enivrer dans leurs péchés au point que la mort les y surprenne, parce qu'il n'est plus temps de se corriger dans l'enfer ! Il n'est plus de remède pour réparer les péchés commis, dès que la volonté ne peut plus agir, comme le dit le prophète David : *puisqu'il n'est personne qui dans la mort puisse se souvenir de vous, qui pourra confesser votre nom au milieu de l'enfer* ?[2] Fuyez les voluptés coupables, les joies funestes et les désirs pour tout ce qui bientôt va périr. Quelle utilité, quel fruit peut-on retirer de la recherche inlassable des biens qu'il faudra abandonner, s'ils ne nous abandonnent pas les premiers ? Plutôt que

1. *I Cor.*, V, 10.
2. *Ps.* VI, 6.

les choses qui sont destinées à vous manquer, aimez celles qui sont incorruptibles ! Qu'une âme appelée vers les sommets ne trouve de plaisirs que dans les choses du Ciel. Liez une amitié solide avec les anges. Entrez dans la cité de Dieu où nous avons l'espérance d'être un jour avec les patriarches, les prophètes, les apôtres et les martyrs. Là où sont leurs joies, que là soient aussi les vôtres ! Désirez leurs richesses et qu'une bonne émulation vous fasse réclamer leurs souffrances, car nous ne partagerons leur gloire qu'après avoir partagé leur piété ; ainsi, pendant le temps qui vous est accordé pour mettre en pratique les commandements de Dieu, *glorifiez Dieu dans votre corps*[1] *et resplendissez, mes bien aimés, comme des astres dans le monde*[2]. Que les lampes de vos esprits soient toujours ardentes[3]. Et ne laissez rien de ténébreux dans vos cœurs, parce que, comme vous l'apprenez de l'Apôtre : *Vous n'étiez autrefois que ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur ; vivez donc comme des enfants de lumière*[4]. Qu'en vous soit réalisé ce que la figure des trois mages ne faisait qu'ébaucher. *Que votre lumière brille tellement devant les hommes que, voyant la bonté de vos œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux*[5]. Car, si les mauvais chrétiens se rendent coupables d'un grand péché lorsqu'ils sont cause que le nom du Seigneur est blasphémé par les nations, les bons serviteurs assurent un grand mérite à leur piété en faisant que le nom soit béni de Celui à qui honneur et gloire sont rendus dans tous les siècles. Amen.

1. *I Cor.*, VI, 20.
2. *Philip.* V. 15.
3. Cf. Lc, XI, 35.
4. *Ephes.*, V, 8.
5. MT., V, 16.

IX

Sermon attribué à Saint Maxime de Turin

pour l'Épiphanie

Certes, mes très chers frères, les récits que nous ont laissés nos ancêtres sur ce jour solennel varient, mais unique est la foi qui anime une sainte piété. Il y a de nos jours des gens qui soutiennent que les mages, guidés par une étoile, vinrent d'Orient adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ ; d'autres professent qu'il a changé l'eau en vin, cependant que certains prétendent qu'en ce jour il fut baptisé par Jean. Mais tous croient en lui comme au fils de Dieu, et l'allégresse que nous en tirons est le partage de tous. Et de fait, qu'il soit donné aux mages, aux païens d'adorer le Seigneur et de lui offrir des présents, c'est bien la préfiguration de la vocation des peuples. Et si l'eau du Jourdain sert au baptême du Christ, elle se trouve dès lors consacrée pour notre baptême à nous. Aussi, convient-il maintenant, mes frères, que je livre aux pieuses méditations dont Dieu vous a rendus capables, quelques réflexions sur le baptême lui-même. Ainsi vous apprendrez à connaître à la fois l'humilité de notre Sauveur et l'éclat des mystères divins.

Jean prêchait dans le désert, parmi un peuple de pécheurs, sur le baptême et la pénitence qui l'accompagne. Et cela, non point pour effacer les

péchés déjà commis, mais bien pour ramener les âmes égarées, car la remise des fautes commises était réservée à la bonté compatissante du Christ. Jean voyait donc accourir à lui une foule innombrable des gens les plus variés, que poussait le désir d'être purifiés par l'eau du baptême ; et c'étaient des gens à la conduite si infâme, à l'existence si dépravée que le vénérable Baptiste les comparait à une engeance de serpents. Or, c'est au milieu de tels hommes que le Maître des vertus célestes, qui fait trembler la Terre en abaissant sur elle son regard, que le Christ accepta de venir, humble et effacé, recevoir le baptême des mains de son serviteur. Mais faut-il nous étonner de voir notre Sauveur s'abaisser de lui-même devant son prophète alors qu'il a souffert d'être mis en croix par ses ennemis ?

Pendant qu'il se hâtait vers le fleuve, Jean cria à la foule qui se pressait autour de lui : *Voici l'agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde*[1]. Ce qui voulait dire : ne recherchez plus le baptême de ma main : il exige de vous une pénitence. Voici un Baptiste par qui les péchés se trouvent remis. Renoncez désormais à vouloir être baptisé par votre compagnon d'esclavage. Voici parmi nous notre Seigneur à tous, qui baptise pour la vie entière. Suivez-le, croyez en lui, et, de tout votre cœur, le suppliant de vous sauver, demandez-lui de vous purifier par le baptême, lui par qui, moi-même qui suis venu pour baptiser, je désire ardemment être baptisé. Et sans doute, Jésus ne récusa pas ce témoignage ; mais, parce qu'il voulait accomplir toutes choses selon leur ordre, il demanda pourtant à être baptisé par Jean. Alors le pieux Jean-Baptiste, effrayé du pouvoir de baptiser

1. Jo., I, 39.

dont il disposait, lui dit : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens à moi* ![1] c'est-à-dire : je suis le serviteur, et tu es le Maître, je suis l'apparence et tu es la Vérité. Mais Jésus dit : *Laisse faire maintenant car il est convenable que nous accomplissions ainsi tout ce qui est juste*[2], c'est-à-dire : « Que vas-tu me rappeler cela maintenant ? Car tout ce que demande l'humble condition que l'on a acceptée doit être accompli ». Alors Jean, qui redoutait de pécher par orgueil, s'empressa d'obéir à l'ordre qui lui était donné. Jésus se fait donc baptiser, non pour lui, mais pour nous ; il se fait baptiser non pas pour être purifié par les eaux, mais bien pour sanctifier lui-même les eaux. Nouvel homme, il se fait baptiser pour fonder ce mystère du nouveau baptême. *Les cieux se sont ouverts*[3] dit Jean. Et, je crois, ce qui se passait sur la terre fut chez les habitants des cieux un sujet d'étonnement ainsi qu'il le dit : *Les anges sont remplis du désir de le voir*[4]. Comment, en effet, les vertus et les puissances des cieux, chérubins et séraphins, auraient-ils pu ne pas s'étonner quand ils voyaient aux bords d'un fleuve le Seigneur Sabaoth baptisé par un homme. Et, pour que le témoignage de Jean fût confirmé par une manifestation du Ciel, il vit le Saint-Esprit, sous une forme matérielle, descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter au-dessus de Jésus. Et il entendit aussi le Père qui disait : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection*[5].

Réfléchissez, mes biens chers frères, combien la bienveillance de Jésus à notre égard s'est largement

1. Mt., III, 14.
2. Mt., III, 15.
3. Mt., III, 16.
4. *I petr.*, I, 12.
5. Mt., III, 17 ; Mc, I, 11 ; Cf. Lc, III, 12.

manifestée dans le baptême, et combien est subtil le mystère par lequel la Trinité s'est révélée à l'homme en ce jour : le Père se décèle dans sa parole, le Fils apparaît dans l'homme, le Saint-Esprit se laisse reconnaître dans la colombe. Magnifique mystère, en vérité, que celui par lequel notre Seigneur Jésus-Christ, par le contact de son corps ou le passage de sa gloire, sanctifie, vivifie et rehausse à chaque instant la créature : il consacre les eaux, en se faisant baptiser ; il sanctifie la terre, en étant enseveli ; il fait se dresser les morts, en ressuscitant. Il glorifie toutes choses célestes, dans le même temps qu'il monte au ciel et est assis à la droite de Dieu le Père. Amen.

X

Homélie de Saint Grégoire-le-Grand

pour l'Épiphanie (Extraits)

Vous avez entendu, mes frères, quand on a lu l'Évangile, qu'à la naissance du Roi du ciel, un roi de la terre se troubla : la grandeur terrestre est confondue quand la sublimité céleste apparaît. Mais il nous faut rechercher pourquoi, notre Rédempteur étant né, ce fut un ange qui apparut aux bergers dans la Judée, tandis que ce ne fut pas un ange mais une étoile qui conduisit les mages de l'Orient pour venir l'adorer. Ce fut, sans doute, parce que les juifs se servant de leur raison, il convenait qu'un être raisonnable, un ange, leur annonçât la naissance du Christ ; en revanche, les gentils qui ne savaient user de leur raison pour connaître Dieu, sont conduits non par la voix intelligible, mais par des signes. De là vient que S. Paul dit : *Les Prophètes sont donnés pour les croyants et non pour les incroyants* ; *les signes pour les incroyants et non pour les croyants*[1]. Ainsi les prophéties avaient été données aux juifs comme à des croyants, les signes aux mages comme à des incroyants...

Suit un développement pour expliquer que le Christ ait été prêché par des hommes, ses apôtres.

1. *I Cor.*, XIV, 22.

Mais nous devons ici considérer, dans tous ces signes qui ont marqué la naissance et la mort du Seigneur, combien fut grande la dureté de cœur de certains juifs, qui ne l'ont reconnu ni grâce aux prophéties ni à la lumière des miracles. Car enfin, tous les éléments ont rendu témoignage à l'avènement de leur créateur ! Pour en parler à notre manière humaine, les cieux l'ont reconnu pour leur Dieu, qui aussitôt lui ont envoyé une étoile. La mer, qui s'est affermie sous ses pas. La terre qui a tremblé à sa mort. Le soleil qui voila les rayons de sa lumière. Les pierres et les murailles qui, au moment de sa mort se sont fendues. L'Enfer qui rendit les morts qu'il détenait...

Mais pour le comble de leur condamnation, les juifs négligèrent, lorsqu'il naquit, celui dont il savaient depuis longtemps la naissance future. Non seulement ils avaient su qu'il naîtrait, mais le lieu même de sa naissance. Car Hérode les ayant interrogés ils lui indiquèrent le lieu de cette naissance, qu'ils savaient sur la foi des Écritures. Ils en tirèrent une preuve que Bethléem devait être honorée par la naissance du nouveau prince. Ainsi, leur propre science devint pour eux la preuve de leur condamnation, pour nous un secours à notre foi. Isaac était bien la parfaite figure des juifs lorsqu'il bénit son fils Jacob : aveugle et prophétisant, il ne voyait pas son fils, quoique celui-ci fut présent, son fils pour qui il prévit tant de choses à venir. Car le peuple juif, rempli de l'esprit prophétique et pourtant aveugle, ne reconnut pas, quand il fut au milieu de lui, Celui dont il avait prédit l'avènement futur.

S. Grégoire montre ensuite que les hypocrites sont bien symbolisés par Hérode : comme lui, ils cherchent le Christ avec un esprit plein de ruse, et comme lui, ne méritent pas de le découvrir. Puis il saisit l'occasion

pour s'attaquer à la superstition suivant laquelle chaque homme naît avec une étoile. *Bien loin que l'étoile fût la destinée de l'enfant, ce fut au contraire l'Enfant qui fût, si l'on peut dire, la destinée de l'étoile,* conclut-il assez joliment.

Les mages offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. L'or convient au roi, l'encens servait au sacrifice divin, la myrrhe à l'embaumement des morts. Ainsi ces présents mystiques des mages exprimaient : l'or, la royauté de celui qu'ils adorent ; l'encens, sa divinité ; la myrrhe, son humanité mortelle. Car il est des hérétiques qui le croient Dieu mais qui n'admettent pas l'universalité de son règne. Ils lui offrent l'encens en lui refusant l'or. Et d'autres qui estiment qu'il est roi mais nient sa divinité, lui présentent l'or mais refusent l'encens. Enfin certains le confessent Dieu et roi, mais nient qu'il ait revêtu une chair mortelle. Ceux-là lui offrent bien l'or et l'encens mais lui refusent la myrrhe, symbole de la mortalité dont il s'est revêtu. Pour nous, à la naissance du Seigneur, offrons l'or en confessant son règne, l'encens en croyant qu'apparu dans le temps, il est avant tous les temps, la myrrhe en croyant qu'impassible dans sa divinité, il fut aussi mortel dans notre chair. A vrai dire, on peut encore donner un autre sens à ces trois présents. L'or signifie la sagesse suivant Salomon qui dit : *un trésor désirable repose sur la langue du sage*[1]. L'encens que l'on brûle devant Dieu, c'est la puissance de la prière, selon ces paroles du psaume : *Que ma prière monte vers vous ainsi que l'encens en votre présence*[2]. Et la myrrhe signifie la mortification de la chair, d'où vient que la sainte Église fait dire à ceux de ses ouvriers qui

1. *Prov.*, XXI, 20 (LXX).
2. *Ps.* XL, 2.

combattent pour Dieu jusqu'à la mort : *Nos mains ont distillé de la myrrhe*[1]. Nous offrons donc de l'or au roi qui vient de naître si notre âme en sa présence resplendit de la céleste sagesse. Nous offrons l'encens si nous brûlons sur l'autel de notre cœur dans la sainte ardeur de la prière, les pensées charnelles ; ainsi nous parvenons à répandre une odeur suave en montant vers Dieu, portés par nos désirs du ciel. Nous offrons la myrrhe si nous faisons mourir nos vices dans l'abstinence de la chair. Car la myrrhe empêche, nous l'avons déjà dit, les morts de se corrompre, et la pourriture d'un corps mort représente pour un corps mortel le fait de s'adonner à la luxure, comme un prophète l'a dit : *Les bêtes ont pourri dans leurs ordures*[2]. Les hommes charnels meurent de même dans la pourriture de leur luxure...

S. Grégoire expose encore la raison pour laquelle les mages reviennent pas un autre chemin, puis il conclut:

... C'est pourquoi, mes frères, il est nécessaire que, toujours dans la crainte et toujours dans l'incertitude, nous plaçions, sous le regard de notre cœur, d'une part nos fautes et de l'autre la sécurité du jugement suprême. Considérons que ce juge sévère viendra, qui menace et cache encore son jugement ; qui inspire la terreur aux pécheurs et cependant les supporte encore ; qui ne diffère de venir pour les juger qu'afin de trouver en eux moins à condamner. Punissons nos fautes par nos larmes et selon les paroles du psaume : *Prévenons sa présence par notre confession...*[3]

Que les commandements de Dieu nous remplissent

1. *Cant* v, 5.
2. *Joel* I, 17.
3. *Ps.* XCIV, 2.

de crainte si nous voulons bien célébrer la solennité de cette fête. Car la tristesse qui nous retourne contre nos péchés, c'est le sacrifice qui plaît à Dieu : *Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un esprit accablé*[1]. Puisque, depuis notre baptême, nous avons souillé notre vie, baptisons notre carrière dans les larmes, afin que, retournant à notre vraie patrie par une autre route, après nous en être écartés dans l'attrait du plaisir, nous y revenions dans l'amertume de la souffrance, avec la grâce de notre Seigneur qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles. Amen.

1. *Ps.* L, 19.

TEMPS PASCAL

XI

Homélie pascale de Saint Cyrille d'Alexandrie

De nouveau resplendit le temps de notre fête sacrée. Rappelons la parole de Dieu Maître du monde : *Écoutez, prêtres et protestez auprès de la maison de Jacob*[1]... Nous protesterons donc que le- le temps est venu pour nous de nous couvrir de gloire avec la justice des saints et de nous enrichir des institutions glorieuses de l'Évangile. Mais on doit vénérer, me semble-t-il, les orateurs qui initient aux plus beaux sujets, s'il est vrai, comme le dit le Prophète, que *les pieds sont beaux de qui apporte une bonne nouvelle*[2]. Or il ne s'agit pas ici de ces choses temporelles, sujettes à mourir et tout au plus capables de servir la vie sensuelle des corps nés de la terre, mais bien plutôt de celles qui tiennent leur ordre de la grâce du Sauveur, qui font le bonheur des êtres qui les ont reçues en les aidant à vaincre les inquiètes passions de l'âme et du corps. *Car bonne renommée vaut mieux que grandes richesses*[3], comme dit Salomon. Vraiment, la sagesse veut qu'en tout temps on s'oppose à ses passions. Si quelque occasion se présente aussi d'endurer des fatigues de son propre gré et par vertu, alors les

1. *Ose.*, v, 1.
2. *Nahum* , 1, 15.
3. *Prov.* XXII, 1.

sages, écartent toute lâcheté de leur cœur, s'élancent vivement vers tout ce qu'ils admirent, et trouvent leur volupté dans ces fatigues et dans ces sueurs, tant leur confiance est soutenue par l'espoir des biens futurs.

Pour peu qu'ils soient vigoureux et durs à la peine, les paysans, lorsque vient le temps du labour et des semailles, comptent pour rien eux aussi le long et grand effort qu'il faut pour que la terre produise les moissons ; et en cela ils sont sages. Ils mettent le joug aux bœufs mais contemplent déjà en pensée la toison d'épis des champs. Ils confient le grain à la terre, mais joyeux, imaginent la moisson, voient déjà en espérance les gerbes tomber sous les faucilles, et rêvent à leurs greniers remplis. Le marin qui se prépare à naviguer pour son commerce, à peine a-t-il vu les brises printanières lui ouvrir les routes marines, qu'il ose, sans plus attendre, se confier au large : il sait pourtant qu'il lui arrivera parfois de souffrir de la violence des vagues et du vent. Mais il ne craint pas les difficultés tant qu'il songe à ses profits et à ses bénéfices. Or, je prétends qu'il est honteux de supporter d'aussi grandes fatigues pour des biens terrestres et fugitifs. Mais pour nous qui travaillons à acquérir des biens divins d'inconvenables biens, la honte serait de ne pas trouver notre volupté dans ce temps qui précède cette fête sacrée. Ce qu'elle enlève au superflu de la nourriture et de la boisson, elle le remplace par la plénitude des grâces spirituelles. Ce temps nous pousse aux résolutions courageuses. Que personne donc ne s'abandonne à une vie de paresse, et tendons plutôt énergiquement nos efforts vers le but que Dieu nous a fixé.

Je crois devoir vous rappeler ce que dit Jérémie : *Préparez le grand et le petit bouclier, montez à cheval.*

A vos rangs, casque en tête, faites briller les lances, endossez la cuirasse[1]. Car il nous faut résister habituellement aux voluptés qui nous dégradent et mener la guerre, spirituellement armés, contre les passions. Comme l'écrit saint Paul : *La chair désire contre l'esprit et l'esprit contre la chair ; l'un et l'autre s'opposent*[2], mais si la chair l'emporte, quel ignoble, quel impudique vainqueur et plus sale que la boue ! Si c'est elle qui plie et qui se soumet à l'esprit, quelle couronne éclatante et désirable revient aux vainqueurs ! Ils deviennent aussitôt libres de craintes, étrangers au mal ; l'éclat de leurs vertus attire sur eux les regards. Il nous faut donc, je pense, refouler toujours, et de tous nos efforts, nos mauvaises habitudes, afin que nous nous séparions à jamais de ce qui nous nuit, et que nous nous détournions du mal pour nous attacher seulement à ce qui mérite d'être admiré. Car il ne viendra, j'imagine, à l'esprit de personne de demander la santé physique. Si nous tombons malades, appelons tout de suite un médecin qui sache nous guérir et qui oppose avec compétence les remèdes de son art au mal qui nous assaille. Il arrive d'ailleurs fréquemment qu'en écartant les plaisirs de la table nous tarissions la maladie à sa source, qu'en évitant la satiété nous supprimions par notre frugalité la cause de notre mal. Voilà tout le soin que nous avons à prendre de notre corps. Mais si, découvrant — et combien c'est plus grave — que l'âme elle-même est tombée malade, nous ne voyons d'autre remède que la tempérance, que ne nous mettons-nous à pratiquer le jeûne, si nous avons assez de bons sens pour préférer la santé à la maladie ?

1. *Jer.*, XLVI, 3-4.
2. *Gal.*, V, 17.

Purifions-nous donc de toute souillure de la chair ou de l'esprit, suivant qu'il est écrit[1], et rappelons-nous les prophéties par lesquelles Dieu nous a dit : *Soyez saints, car moi je le suis*[2], et mettons-nous à la sainte école de celui qui a dit : *Je vous en conjure, mes frères, abstenez-vous, comme des gens qui ne sont pas d'ici et qui ne font que passer, de ces désirs charnels qui combattent contre l'âme*[3]. On admire, on loue beaucoup les hommes qui acceptent de courir tous les dangers et offrent leur vie pour sauver leur femme et leurs enfants. Que des pillards viennent exercer leurs ravages dans les villes et les campagnes, dévastent les cultures, dépouillent les habitants de leurs ressources, il serait sans gloire de souffrir leurs déprédations : mieux vaudrait aller à leur rencontre et, dire qu'on préfère à une vie malheureuse une vaillante mort. Personne ne me contredira donc, je pense, si je dis qu'il est nécessaire de combattre pour la défense de notre âme quand la chair la dévaste, et de nous donner autant de mal que nous le pouvons pour dompter son orgueil et pour la mettre à la discrétion de l'esprit, pour qu'elle s'incline enfin devant sa volonté. Nous aurons ainsi l'honneur d'une vie droite, en nous maintenant sur le chemin de la gloire, en nous préparant l'espoir de la vie éternelle. Car nous sommes, en ce monde, des hôtes de passage, et certes le temps de cette vie est court, tandis que ce qui suit est long et sans fin. Aussi faut-il que nous nous éloignions des choses présentes et qui ne sont que pour un temps, et que nous repoussions les plaisirs ignoblement impies, afin d'aspirer aux biens futurs et de n'accorder de prix qu'à ceux que Dieu

1. *II Cor.*, VII, 1.
2. *Lev.*, XI, 64.
3. *I Petr.*, II, 11.

a préparés pour ses saints. *Car l'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme ne sait pas combien magnifique est ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*[1]. Je vais maintenant, autant que je le pourrai, vous expliquer quelle est la meilleure manière pour ceux qui aiment Dieu d'obtenir cette gloire. Je voudrais aussi vous encourager dans votre bonne volonté et votre désir de faire le bien.

Quoiqu'il eût en mains les rênes du pouvoir, qu'il fût entouré d'une foule de sujets, et qu'il sût se couvrir de gloire dans les combats, le bienheureux David, lorsque les peuples voisins venaient par les armes troubler la paix des Juifs, faisait, bien entendu, lever des troupes pour soutenir le choc de l'ennemi, mais il n'oubliait pas non plus de se munir, lui et les siens, des secours célestes : il se répandait ardemment en prières continuelles, il suppliait le Dieu des Armées de l'assister, de consentir à sa victoire et contre la cruauté ennemie d'honorer la justice de sa cause. Écoutez-le rapporter comment il fut exaucé, écoutez-le : *Pour moi, alors qu'ils me voulaient du mal, je portais un sac comme vêtement, j'humiliais mon âme dans le jeûne, et ma prière, se retournant vers moi, me chargeait les bras.*[2]

Vous entendez : il a jeûné, il s'est revêtu d'un sac, il a pris l'aspect de la désolation, il était triste et tout en larmes. Il n'était pas plein de noblesse, de gaîté et de lascivité ; ce qui l'abattait c'était la fatigue d'être à jeun. Quel avantage y trouvait-il donc, quelle utilité pensait-il en tirer ? Écoutez sa réponse : *Et ma prière se retournant vers moi me chargeait les bras.* Quand on fait des cadeaux à quelqu'un et qu'on veut agir avec largesse, on les verse dans ses bras,

1. *Isai.*, LXIV, 4.
2. *Ps.* XXXIV, 13.

ce qui indique bien que les mains ne suffiraient pas à les saisir. Quand donc Dieu, le Maître du monde, comble quelqu'un d'une joie qui surabonde, c'est comme s'il la déposait pour la même raison dans ses bras et dépassait par l'ampleur de ses dons l'attente de celui qu'il exauce. C'est pourquoi David a jeûné, digne en cela du plus haut éloge ou plutôt de la plus vive admiration : il était sage que, bien qu'il pût se glorifier du diadème, bien qu'il eût à foison des biens et des plaisirs, il passât son temps dans la tristesse et le jeûne pour s'attirer un peu de la bienveillance divine. Aussi renversait-il les ennemis ; il sortait vainqueur du combat et, aux yeux de tous, comblé de bonheur et de gloire.

Veut-on maintenant considérer les trois jeunes gens, Ananias, Azarias et Misael, on verra en eux aussi la tempérance porter tous ses fruits[1]. Ils étaient de race juive, mais après que les généraux perses eurent pris Jérusalem et les eurent déportés avec les autres, on les choisit pour exercer une fonction à la cour dans la maison du Grand Roi. Car, suivant leurs habitudes de luxe, les Perses entretenaient au service du Roi tout ce qu'il y avait de mieux parmi leurs prisonniers pour la beauté ou la jeunesse. Ils leur donnaient bien à manger afin qu'ils devinssent de beaux hommes et qu'ils offrissent dans la suite du Roi le spectacle d'une beauté qui ne fût pas indigne de la dignité royale. Que firent donc nos trois jeunes gens ? Ils dédaignèrent les repas de sybarites, les assaisonnements compliqués. S'attachant à l'abstinence comme à la mère de toute leur beauté, il trouvèrent leur volupté dans leurs souffrances. Or, qu'arriva-t-il ? Ils firent l'admiration de l'ennemi, ils échappèrent à tous les pièges et ils surpassèrent

1. Cf. *Dan.*, 1, 1 sq.

la fortune de ceux qui passaient là-bas pour les plus illustres et tout cela, avec l'aide de Dieu, le Maître du monde. Ils eurent raison des flammes et après avoir vaincu la force vive du feu, ensemble avec les puissances célestes, ils chantaient en chœur et, devenant comme les maîtres de tout ce qui est sous les cieux, ils firent chanter à toute la création la louange due à Dieu.

Donc, si l'on se décide à imiter la beauté de la justice des saints, on obtiendra leur récompense. On vaincra sans peine ses adversaires, on dominera sans mal la cruauté de ses ennemis. Si même les voluptés impures, comme des flammes, donnent l'assaut à l'âme, on les fera plier avec une puissance que Dieu aura donnée. C'est un ange, qui adoucit la violence des flammes, quand Ananias fut entré dans la fournaise, et qui commanda au feu de céder le pas, miraculeusement, au corps humain. De même le Christ, entrant dans nos âmes par l'Esprit-Saint, endort vraiment la flamme cruelle des désirs mauvais, nous fait échapper aux pièges des démons, nous fait citoyens de sa Cité céleste et nous ouvre la route de toutes les vertus.

Que l'assistance divine pendant notre voyage soit pour nous le fruit du jeûne et des bonnes œuvres, les saintes Écritures le montrent clairement. C'est ainsi qu'il est écrit dans le prophète Esdras : *Là je publiai un jeûne pour nous affliger devant notre Dieu afin d'implorer de lui un heureux voyage pour nous, pour nos enfants, et pour tout ce qui nous appartenait. Car j'aurais eu honte de demander au roi une escorte et des cavaliers pour nous protéger contre l'ennemi pendant la route, parce que nous avions dit au roi :*

La main de notre Dieu est pour leur bien sur tous ceux qui le cherchent, mais sa puissante colère atteint tous ceux qui l'abandonnent. Et à cause de cela nous

jeûnâmes et nous invoquâmes notre Dieu et il nous exauça.[1]

Vous comprenez que le jeûne prépare un voyage sans encombres et l'appui du ciel, le secours, indéfectible entre tous, de celui qui peut nous sauver ; et vous comprenez aussi que le jeûne nous attire la bienveillance du Dieu qui sans effort gouverne le monde, accordant ses biens d'une main munificente à ceux qui l'en prient. Il nous libérera donc si nous jeûnons nous aussi, il nous arrachera à tous nos malheurs, il nous mettra sur la voie de toute justice, il adoucira ce qui nous semblait difficile, il rendra faciles et unis les chemins impraticables.

Mais avec le jeûne je dois aussi vous parler de la prière. Ces vertus sont voisines et s'unissent avec le plus grand profit. L'une manque-t-elle, l'autre me semble moins féconde et comme boiteuse. Aussi prierons-nous en même temps que nous jeûnerons sincèrement. C'est aussi que la prière est très puissante auprès de Dieu, comme il est aisé de s'en rendre compte au témoignage des Livres inspirés.

Israël était encore dans le désert lorsque les stupides Amalécites (c'était un peuple barbare) animés à son égard de sentiments violents, entrèrent en guerre et prirent les armes. Le bienheureux Moïse donna cet ordre à Josué : *Choisis-toi des hommes forts, demain fais une sortie et livre combat à Amalec.*[2] Certes la jeunesse était sous les armes, une grande multitude bien instruite et forte faisait face aux phalanges ennemies. Cependant Moïse lui-même s'était posté au sommet d'une colline et il adressait des prières à Dieu. De quelle utilité ces prières étaient aux combattants, l'Écriture nous l'apprend : *Quand*

1. *Esdr.*, VIII, 21-24.
2. *Ex.*, XVII, 5.

Moïse levait les mains, Israël l'emportait ; c'était Amalec, quand il les laissait retomber un peu[1]. Voyez, les mains de Moïse sont plus puissantes que les armes et que la cavalerie. Or saint Paul nous dit au sujet des événements passés que *tout est arrivé en figure et que l'histoire en a été faite pour notre instruction, à nous que la fin des temps a rencontrés*[2].

J'en ai, je crois, assez dit comme cela sur l'utilité de la prière. Il n'y a pas, toutefois, d'inconvénient à ce que je vous raconte encore une histoire d'où se dégage une conclusion bien proche de celle que nous venons de tirer. Autrefois les Juifs voyaient aisément dans les pierres et les arbres des divinités à adorer. Ayant délaissé le Dieu unique, ils se fabriquaient des idoles à leur gré. Ils s'attiraient ainsi la colère divine, ils étaient livrés à leurs voisins, ils voyaient leur contrée prise par les ennemis, et, déportés, ils étaient réduits en esclavage. Il ne fallut pas moins que l'assaut terrible de tous ces malheurs pour les convertir et les faire renoncer à leur volonté sacrilège. Désapprenant ces cultes honteux, ils cherchèrent enfin à émouvoir la pitié de Dieu par leur pénitence et le grand prophète Samuel les assembla pour leur dire : « *Réunissez tous les hommes d'Israël à Masphath et je prierai Dieu pour vous* ». *Ils s'assemblèrent à Masphath. Ils puisèrent de l'eau et la répandirent sur la terre, devant Dieu, ils jeûnèrent ce jour-là en disant* : « *Nous avons péché contre Dieu* » *et encore* : *Les princes des Philistins se levèrent contre Israël. A cette nouvelle les enfants d'Israël eurent peur des Philistins et dirent à Samuel* : « *Ne cesse pas de crier pour nous vers Dieu, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins* ». *Samuel prit un agneau de lait*

1. *Ex.*, XVII, 11.
2. *I Cor.*, X, 11.

et l'offrit tout entier en holocauste à Dieu, puis il cria vers Dieu pour Israël et Dieu l'exauça. Pendant que Samuel offrait l'holocauste, les Philistins s'approchèrent pour attaquer Israël. Mais Dieu fit retentir en ce jour le tonnerre sur les Philistins et les mit en déroute si bien qu'ils furent battus devant Israël[1]. C'est donc pour les âmes droites une chose merveilleusement profitable que le jeûne accompagné de la prière : ce que nous avons dit d'abord comme ce que je viens de vous raconter le montre bien...

Recherchons maintenant quelle fut la forme des sacrifices. Nous découvrons qu'elle a été conservée dans le Christ pour y triompher, encore qu'en figures et en énigmes, de manière a faire entrevoir subtilement la vertu du mystère du Christ. *Le peuple fut réuni à Masphath et ils puisèrent de l'eau qu'ils répandirent sur la terre devant Dieu*[2]. Quoi, pourrait-on dire, quelle est ici l'efficacité du sacrifice, en quoi pouvait-il plaire à Dieu ? Car la loi donnée par Moïse prescrivait d'immoler des bœufs, de sacrifier à Dieu des tourterelles ou des colombes, mais elle n'avait institué aucun sacrifice dont le rite voulût que de l'eau fût versée sur la terre. Quelle raison poussa donc les anciens, et avec eux le prophète ? Quelle raison dont l'intelligence suffise à nous expliquer les sacrifices et les oracles divins ? Je réponds que le prophète, rempli de l'Esprit-saint, n'ignorait pas le grand et vénérable mystère de l'incarnation du Fils unique de Dieu. Bien plus, il pensait que même l'ombre de la vérité pouvait apporter le salut à ceux qui étaient en péril, et il décrivait, comme pour lui-même, l'efficacité du salut par le Christ. Mais pourquoi la vérité s'accomplissait-elle dans ces ombres ?

1. *I Sam.*, VII, 5-10.
2. *I Sam.*, VII, 5-10.

c'est ce que je vais maintenant essayer de vous exposer.

Le Fils réellement engendré par le Père, le Verbe de Dieu qu'est la vie s'envoya lui-même à la mort et se fit homme, semblable à nous. Non qu'il introduisît dans sa chair terrestre quelque changement provenant de sa propre nature — car la nature divine demeure entière dans ses propriétés — mais parce qu'il a revêtu notre corps terrestre pourvu d'une âme douée de raison. C'est parce que Samuel voulait signifier cela aux anciens sous le symbole de l'eau qu'il en répandit sur la terre. L'eau est en effet le symbole de la vie, la terre celui de la chair. Or *le Verbe s'est fait chair* [1], comme dit Jean le Théologien. Alors se sont mêlées pour ne faire qu'une, d'une manière aussi inexplicable qu'inconnaissable, la nature divine qui vivifie et la nature humaine qui est terrestre. Nous comprenons, de ce fait, que des deux natures un seul Emmanuel soit apparu, qui n'est point sorti des limites de sa divinité à cause de la chair qu'il avait revêtue, de même qu'il n'a pas repoussé notre ressemblance en y faisant naître sa bonté essentielle. Ainsi l'avait décidé, ainsi l'avait arrêté la Providence avec une infinie sagesse. Car, puisque la Vie devait subir la mort pour tous (la mort de la chair s'entend), afin que, réveillé d'entre les morts, le Christ foulât aux pieds la puissance de la mort, lui qui était la Vie, lui qui était Dieu, il rendit son propre corps sujet à la mort, c'est-à-dire humain, c'est-à-dire qu'il se fit chair. Il le fit aussi, afin qu'après avoir souffert la corruption dont jusque là le triomphe restait définitif, il rappelât à la vie la nature humaine. Mais il ne ressuscita point, on le conçoit, pour que sa propre nature qui est divine réussît le miracle de sa résurrection ; il

1. Jo., I, I.

ressuscita surtout afin de nous enrichir de cette acquisition. De là vient qu'ils l'ont appelé *le premier de ceux qui dorment*[1] et *le premier-né d'entre les morts*[2].

Quand Samuel indiquait cela aux anciens, alors qu'il priait pour Israël, il ne se contentait pas (en versant de l'eau sur la terre) de leur montrer la figure parfaite de l'Incarnation comme en ombres et en énigmes, car il ajouta aussitôt le complément, je veux dire une victime sacrifiée pour le salut du monde entier : *Samuel prit, en effet, un agneau de lait et l'offrit tout entier en holocauste à Dieu ; puis il cria vers Dieu pour Israël et Dieu l'exauça*[3]. Voyez, un agneau a été immolé, image et figure de l'Agneau véritable que le bienheureux Jean-Baptiste montra du doigt en disant : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde*[4]. Car le Christ est une victime sans tache dont le sang précieux nous a sauvés et nous a sanctifiés. Dieu le Père nous a encore fait désigner d'avance ce mystère par Moïse, dont la science était si profonde. Les Israélites étaient esclaves des Égyptiens et ceux-ci se montraient durs envers eux ; la souffrance d'Israël était profonde, on leur rendait la vie amère par de durs travaux, suivant ce que l'histoire rapporte : *la fabrication du mortier et des briques, les mauvais traitements et toutes les tâches dont on les accablait*[5]. Mais Dieu eut pitié de leur malheur et décida de les venger de l'esprit de domination de leurs vainqueurs. Il ordonna donc à Moïse de leur annoncer que lui-même aurait pitié d'eux et qu'ils se mettraient en route peu après vers la terre promise à leurs pères, après avoir été

1. *I Cor.*, xv, 20.
2. *Coloss.*, II, 15.
3. *I Sam.*, VII, 9.
4. Jo., I, 29.
5. *Ex.*, I, 14.

délivrés de cette intolérable servitude. Cependant, il pouvait arriver qu'ils rejettassent dans un avenir lointain l'espoir d'un sort meilleur et qu'ils n'écoutassent pas les paroles de Moïse. Le Créateur lui fit donc accomplir des miracles. Car le miracle a le pouvoir certain de faire venir à la foi et, ce qui n'est pas rien, de gagner à l'espérance une âme encore abattue et résignée. Aussi, lorsqu'il eut donné ses ordres à Moïse au sujet des deux signes qu'il devait produire, Dieu ajouta : *Mais s'ils ne te croient pas et s'ils n'écoutent pas la voix du premier signe, ils croiront celle du second. Et s'ils ne croient même pas ces deux signes et s'ils n'écoutent pas ta voix, tu prendras de l'eau du fleuve et tu la répandras sur la terre, et l'eau que tu auras prise au fleuve deviendra du sang sur la terre*[1].

La nature divine, celle du Père et celle du Fils, est en effet comparée à une source. Sous le nom de fleuve et d'eau, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint sont désignés de la même manière. Car le Père parle ainsi de lui-même dans Jérémie : *Le ciel s'est étonné, le ciel a frémi d'horreur*, dit Dieu, *car mon peuple a commis un double péché : ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau*[2]. Le Fils dit de lui-même par les Prophètes : *Je vais verser la paix sur elle comme un fleuve et la gloire des nations comme un torrent qui déborde*[3]. C'est de lui encore que David, saisissant la lyre spirituelle, dit au Père : *Tu as multiplié les preuves de ta bonté, Seigneur. Les enfants des hommes se réfugient à l'ombre de tes ailes, ils se rassasient de la graisse de ta maison ; tu les abreuves au torrent de tes délices. Car c'est auprès de toi que se*

1. *Ex.*, IV, 8-9.
2. *Jer.*, II, 12-14.
3. *Isai.*, LXXVI, 12.

trouve la source de vie[1]. Notre-Seigneur lui-même appelait eau l'esprit vivifiant qui se répand du Père par son intermédiaire, lorsqu'il discutait avec la Samaritaine : *Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu l'aurais imploré toi-même et il t'aurait donné de l'eau vive*[2]. Et aussi : *Quiconque boit de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle*[3].

Le Fils qui vivifie tout, est donc né comme une eau vivifiante de la source, du fleuve de Dieu, et c'est *en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être*[4]. C'est ainsi, pour nous montrer ce mystère comme par des figures et à l'aide d'humbles exemples, que Dieu dit à Moïse : *Tu prendras de l'eau du fleuve et tu la verseras sur la terre.* Car, comme je l'ai déjà dit, la nature du Père est, on ne peut mieux, comparée au fleuve, tandis que c'est à l'eau qu'est comparée celle du Fils. Car le Fils est né de lui suivant sa propre nature, il est vraiment son fils et non un fils adoptif. Cette eau qui jaillissait du fleuve fut mélangée à la terre : *Le Verbe s'est fait chair* par l'effet d'une union très intime que la Providence avait déterminée. En outre il était prévu qu'après s'être fait homme, il devait mourir pour nous réellement et dans sa chair, comme il le signifie en disant : *Et l'eau que tu puiseras dans le fleuve deviendra du sang sur le sol*[5]. Dans ce présage le sang ne signifie rien d'autre que la mort. Avant que le Verbe fût chair, il n'était pas sang,

1. *Ps.*, XXXV, 8-10.
2. Jo., IV, 10.
3. Jo., IV, 13-14.
4. *Act.* XVII, 28.
5. *Ex.*, IV, 9.

car sa nature échappe à la condition mortelle, elle qui vit pas sa propre puissance et qui engendre la vie. Mais quand il se fut fait semblable à nous, alors il exigea vraiment que sa chair connût la mort comme si la mort lui était propre. Il est donc dit qu'il a souffert la mort pour nous, qu'il nous a acquis de son sang cette nature qui est au ciel, — la sienne d'ailleurs, puisqu'il est l'auteur de toute chose, — mais qui s'était brutalement retirée du ciel en s'inclinant excessivement vers le péché et qui, voulant vénérer les choses créées, avait rendu un culte aux éléments. Voilà qui concerne les Grecs. Mais les Juifs, se souciant fort peu des oracles de Moïse, ont tourné en instructions des préceptes humains et, comme dit David : *Tous se sont égarés ; avec ensemble ils se sont pervertis, il n'en est pas un qui fasse le bien, pas un seul*[1]. Aussi le Fils unique, Verbe de Dieu, apparut revêtu de chair, et il *vécut parmi les hommes*[2], comme dit l'Écriture. Il annonça aux Israélites, du moins avant les autres, les instruments du salut et de la vie. Mais, comme le dit saint Jean, *il vînt chez lui et les siens ne l'ont pas reçu*[3]. De fait, ils n'écoutèrent pas le Sauveur du monde ; au contraire ils ne cessèrent de l'injurier comme des ivrognes et ils exercèrent contre lui leur cruauté inventive. Ils poussaient si loin leur démence qu'ils clouèrent à la croix le Père de la vie et qu'ils croyaient pouvoir le vaincre par la mort, lui plus fort que la mort. Il ressuscita le troisième jour : après avoir spolié les Enfers et les esprits qui y demeurent, il ouvrit les portes de la mort, lui qui est la Voie et la Porte, lui qui s'est fait les prémices de la nature humaine en marche vers l'immortalité. Il monte vers Dieu,

1. *Ps.* XIII, 3.
2. *Bar.*, III, 38.
3. Jo., I, 11.

son Père céleste, et partage son trône, gouvernant l'univers avec lui. Or, il viendra, lorsque le temps sera venu, *afin de juger la terre*[1], ainsi qu'il est écrit.

Donc, puisque, selon saint Paul, *nous tous nous devons comparaître devant le tribunal du Christ pour que chacun reçoive ce qu'il a mérité alors qu'il était dans son corps, suivant ses actes, bons ou mauvais*[2], jeûnons sincèrement, rejetant toute espèce de péché et toute impureté de nos âmes ; montrons-nous bons et bienveillants, nous aimant les uns les autres, ouverts à la pitié, ayant compassion des orphelins, secourant les veuves, assistant les malades, témoignant notre sympathie aux prisonniers. En un mot exerçons-nous à l'accomplissement de toutes les vertus. Ainsi, nous distinguant par une vie éblouissante et agréable à Dieu, nous célébrerons dignement la fête : nous commencerons la sainte Quarantaine le 23 février, la semaine de la Pâque salvatrice le 28 mars ; nous mettrons fin aux jeûnes tard dans la soirée du 3 avril, conformément aux indications de l'Évangile ; nous célèbrerons la fête le matin du dimanche suivant, c'est-à-dire le 4 avril, et nous y ajouterons les sept semaines de la sainte Pentecôte. Ainsi nous gagnerons notre part du royaume des cieux dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire et puissance sont au Père et au Saint-Esprit. Amen.

1. *Ps.* I, 9.
2. *II Cor.*, V, 11.

XII

Sermon de Saint Augustin

pour le Carême

Ces jours saints que nous passons dans l'observance du Carême me font souvenir de vous prêcher la concorde fraternelle. Il faut que tous ceux qui ont à se plaindre des autres mettent fin à leur plainte, de peur qu'eux-mêmes n'y trouvent leur fin. Mes frères, ne méprisez pas ce commandement. Notre existence mortelle est de faible durée, elle est sans cesse exposée au vent des tentations terrestres et sa prière est de n'être pas engloutie. Aussi ne parvient-elle pas à se tenir dans la voie droite sans commettre aucune faute, d'une manière ou d'une autre. Il n'y a pour nous qu'un seul moyen de remédier à cette situation et de sauver notre vie. Ce remède, Dieu, notre maître, nous l'a enseigné[1]. Il nous fait dire dans l'Oraison dominicale : *Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons les leurs à nos débiteurs*[2]. Nous avons fait avec Dieu une convention, un règlement ; nous avons signé l'acte de garantie qui stipule une

1. La traduction allonge et développe la phrase latine afin de mieux souligner la suite des idées. S. Augustin sous-entend la comparaison de l'homme aux prises avec la tentation et son navire aux prises avec la tempête (*periclitatur, submergatur*). L'image permet de resserrer sa psychologie : dans la tempête le navire a du mal à garder sa direction et ne la garde pas sans quelques écarts. De même l'homme aux prises avec les tentations.

2. Mt., vi, 12.

condition à la remise de notre dette. Nous demandons avec pleine confiance qu'elle nous soit remise si nous remettons, nous aussi ; mais si nous ne remettons pas, n'allons pas nous imaginer que nos péchés nous sont remis ; ce serait nous tromper nous-mêmes. Que l'homme ne se trompe pas : Dieu, lui, ne trompe personne. Il n'est que trop humain de se mettre en colère, et plût à Dieu que cela fût impossible ! Il est humain, dis-je, de se mettre en colère, mais votre colère n'est d'abord que comme une petite herbe. Ne l'arrosez pas de l'eau des rancunes, elle ne deviendra pas un arbre de haine. Il arrive à un père de se fâcher contre son fils, mais il ne hait pas son fils ; s'il s'abandonne à la colère, c'est pour le corriger. Si donc il se met en colère pour le corriger, c'est par amour pour lui qu'il se met en colère. C'est à ce propos qu'il est écrit : *Tu vois le fétu de paille qui est dans l'œil de ton frère, mais tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien*[1]. Vous blâmez la colère chez autrui, vous gardez en vous la haine. En comparaison de la haine, la colère n'est qu'un fétu de paille, mais entretenez-la, elle deviendra une poutre. Si vous la déracinez et la jetez, ce n'est qu'un rien.

Si vous avez fait attention pendant la lecture de l'Épître, vous avez dû être épouvanté par un mot de l'Apôtre Jean. Il dit, en effet : *Les ténèbres sont passées et la vraie lumière commence déjà à luire.* Puis il ajoute : *Celui qui prétend être dans la lumière et néanmoins haît son frère, est toujours dans les ténèbres*[2]. Mais peut-être quelqu'un comprend-il qu'il s'agit de ténèbres pareilles à celles que supportent les prisonniers. Plût à Dieu qu'il fut question de ces ténèbres

1. Mt., vii, 3.
2. Jo., ii, 8-9.

là ! Et pourtant, personne ne veut être dans les ténèbres. Mais il arrive que des innocents soient jetés dans les ténèbres des cachots. Les martyrs y ont été jetés. Les ténèbres les entouraient de toutes parts, mais la lumière brillait dans leur cœur. Dans l'obscurité de la prison, leurs yeux ne voyaient rien, mais, grâce à leur amour pour leurs frères, ils voyaient Dieu. Voulez-vous savoir quelles sont ces ténèbres dont il est écrit : *Celui qui hait son frère est toujours dans les ténèbres*[1]. En un autre endroit on lit : *Celui qui hait son frère est un assassin*[2]. Celui qui hait son frère, se promène, entre, sort librement : ni chaîne pour l'entraver, ni prison pour l'enfermer ; cependant il est lié par un acte d'accusation. Ne croyez pas qu'il n'ait rien à voir avec la prison, il a une prison, et c'est son cœur. Quand vous entendez ces paroles : *Celui qui hait son frère est toujours dans les ténèbres*, n'allez pas négliger ce genre de ténèbres, sachez plutôt que l'Apôtre ajoute que quiconque hait son frère est un assassin.

Vous haïssez votre frère et vous vous vivez tranquillement ? Et vous ne voulez pas vous réconcilier avec lui pendant que Dieu vous en donne le temps ? Voici donc que vous êtes un assassin. Mais vous vivez encore ; si Dieu venait à s'irriter contre vous, vous seriez enlevé de ce monde tout à coup, avec la haine de votre frère rivée à votre cœur. Dieu vous épargne, épargnez vous vous-même et réconciliez-vous avec votre frère.

Mais peut-être arrive-t-il que vous, vous voulez vous réconcilier et que c'est lui qui ne veut pas. En ce cas, dites en toute sécurité : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*[3].

1. Jo., II, 8-9.
2. I Jo., III, 15.
3. Mt., VI, 12.

La chose peut arriver. Vous avez offensé votre frère, vous voulez vous réconcilier avec lui, vous voulez lui dire : « Mon frère, pardonne-moi ce que je t'ai fait ». Lui, il ne veut pas pardonner, il ne veut pas vous remettre votre dette... Qu'il fasse attention quand il devra prier... Quand il en viendra à l'oraison dominicale, que fera-t-il ? Qu'il dise *Notre Père qui êtes aux cieux*, qu'il dise encore : *Que votre nom soit sanctifié*. Allons, continuez, *Que votre règne arrive*. Poursuivez *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*. Avancez encore : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*. Vous avez commencé, mais gardez-vous de vouloir passer outre, car vous êtes pris. Parlez donc, et dites la vérité, ou bien, si vous n'avez pas sujet de dire : *Pardonnez-nous nos offenses*, ne le dites pas. Mais où donc est ce passage du même apôtre : *Si nous disons que nous n'avons pas de péché en nous, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous*[1]. Eh bien ! si la conscience de votre fragilité vous mord, si vous vous souvenez qu'en ce monde le péché abonde partout, ajoutez : *Pardonnez-nous nos offenses*. Mais faites attention aux mots qui suivent. Vous n'avez pas voulu pardonner une offense à votre frère et vous allez dire : *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, ou bien peut-être ne le direz-vous pas ? Si vous ne le dites pas, vous ne serez pas pardonné ; si vous le dites, vous mentirez. Allons, dites-le, et dites-le en toute vérité. Mais comment le direz-vous en toute vérité, vous qui n'avez pas voulu pardonner son offense à votre frère ?

J'ai repris celui qui refuse le pardon, maintenant je veux vous consoler, vous, qui que vous soyez si toutefois vous êtes ici, vous qui avez dit à votre frère :

1. I Jo., 1, 8.

« Pardonne-moi ce que je t'ai fait ». Si vous l'avez dit de tout cœur, par humilité vraie et non par hypocrisie, et sous le regard de Dieu qui voit dans votre cœur, mais que l'offensé n'ait pas voulu vous pardonner, ne vous inquiétez pas. Tous deux, vous êtes serviteurs, vous avez le même maître. Celui qui sert avec vous n'a pas voulu vous remettre votre dette, appelez-en à votre maître commun. Ce que ce maître vous aura remis, que son serviteur l'exige, s'il le peut !

Après avoir averti celui qui refuse de pardonner, après avoir consolé celui qui a demandé pardon sans l'obtenir, je dois traiter encore d'un autre cas. Votre frère a péché contre vous, mais il n'a pas voulu vous dire : « Pardonne-moi ce que je t'ai fait ». Ce mal est très fréquent. Dieu veuille l'arracher de son champ, c'est-à-dire de nos cœurs ! Combien sont-ils, en effet, ceux qui savent qu'ils ont offensé leurs frères et qui refusent de dire : « Pardonne-moi ». Ils n'ont pas eu honte d'offenser, mais ils rougissent de demander pardon ; ils n'ont pas rougi de commettre l'iniquité, ils rougissent de s'humilier.

C'est ceux-là que j'avertis plus particulièrement. Vous, qui que vous soyez, qui vous êtes brouillé avec votre frère, et qui rentrez en vous-même, et qui vous examinez, et qui portez sur vous-mêmes un jugement bien fondé dans l'intime de votre cœur, et qui pensez que vous n'auriez pas dû faire ce que vous avez fait, que vous n'auriez pas dû dire ce que vous avez dit, demandez pardon, en frère, à votre frère, faites avec votre frère ce que dit l'Apôtre : *Pardonnez-vous mutuellement, comme Dieu vous a pardonné en Jésus-Christ*[1]. Faites-le, ne rougissez pas de demander pardon. Je le dis à tous également

1. *Ephes.*, IV, 32.

aux hommes et aux femmes, aux jeunes et aux vieux, aux laïcs et aux clercs ; je me le dis aussi à moi-même. Écoutons tous, tenons-nous tous dans la crainte. Supposons que nous ayons péché contre nos frères, nous avons reçu un délai pour vivre encore, nous ne sommes pas morts, nous sommes vivants, pas encore condamnés. Faisons donc ce qu'ordonne notre Père en qui nous verrons plus tard Dieu, notre juge, et demandons pardon à notre frère, quand nous l'avons blessé ou quand nous lui avons fait du tort.

Il est certaines personnes de condition inférieure qui s'exaltent et s'enorgueillissent quand on leur demande pardon. Voici ce que je conseille à leur sujet. Qu'un maître pêche contre son serviteur, cela peut arriver. Et, quoique l'un soit maître et l'autre serviteur, ils sont tous deux serviteurs d'un Autre, car tous deux ont été rachetés par le sang du Christ. Cependant, quand le maître se trouve avoir péché contre son serviteur, soit en le grondant à tort, soit en le frappant injustement, il parait difficile de lui ordonner de dire : « Pardonne-moi », et de lui en faire une obligation. Ce n'est pas qu'il ne doive pas le faire, mais il ne faudrait pas que le serviteur en devînt arrogant. Que faire ? Que le maître se repente donc devant Dieu ; qu'il châtie son cœur devant Dieu, et puisqu'il ne peut pas dire à son serviteur : « Pardonne-moi », parce que cela ne serait guère convenable, qu'il lui parle plus aimablement, ce sera comme s'il lui demandait pardon.

Il me reste à parler de ceux que d'autres ont offensés, sans vouloir leur demander pardon. J'ai déjà parlé à ceux qui refusent d'accorder à leurs frères le pardon demandé. Mais aujourd'hui, parce que nous sommes en une période sainte, je parle à tous, afin que nos discordes soient effacées, et je pense que, parmi nous,

il est des personnes qui pensent en elles-mêmes, et savent qu'elles ont des brouilles avec leurs frères, mais que ce ne sont pas elles qui ont péché contre leurs frères, mais leurs frères contre elles. Vous ne me le dites pas maintenant, parce que dans ce lieu, c'est mon rôle de parler, tandis que le vôtre est de vous taire et d'écouter, mais vous parlez peut-être en votre esprit et vous vous dites : « Je veux me réconcilier, mais c'est lui qui m'a fait tort, c'est lui qui a péché contre moi, et il ne veut pas me demander pardon ». Que vous dirai-je ? d'aller le trouver et, de lui demander pardon ? Non, je ne vous parlerai pas ainsi. Je ne veux pas que vous mentiez je ne veux pas que vous disiez : « Pardonne-moi », quand vous savez que vous n'avez pas péché contre votre frère. De quoi vous servirait-il de vous accuser ? Pourquoi demander le pardon de quelqu'un contre qui vous n'avez pas péché, à qui vous n'avez pas fait tort ? Cela ne vous servirait de rien ; je ne veux pas que vous le fassiez ; vous êtes certain, vous avez bien pesé le pour et le contre, vous êtes sûr que c'est lui qui a péché contre vous, et non pas vous contre lui. « — Oui, dites-vous, j'en suis sûr. » Que votre conscience se repose alors dans cette certitude. N'allez pas trouver votre frère qui a péché contre vous pour lui demander pardon. Que des pacificateurs s'entremettent et l'exhortent à vous demander pardon ; pour vous, il vous suffit d'être prêt à lui pardonner du fond du cœur. Si vous êtes prêt à pardonner, vous avez déjà pardonné. Ce que vous avez encore à demander à Dieu, c'est pour votre frère, afin qu'il vous demande pardon, puisque vous savez qu'il est mauvais pour lui de ne pas le faire, priez donc pour qu'il vous demande pardon. Dites au Seigneur dans votre prière : « Seigneur, vous savez que je n'ai pas péché contre mon frère, que c'est lui au contraire

qui a péché contre moi, et que ce péché l'accable s'il ne me demande point pardon ; pour moi, je vous prie de bon cœur de lui pardonner. »

Je voudrais me réjouir, moi aussi, de votre concorde, moi que vos dissensions affligent. Je voudrais que vous vous pardonniez tous, si vous avez eu des motifs de vous plaindre les uns des autres ; je voudrais que nous fassions la Pâque d'une âme tranquille, que nous célébrions d'une âme tranquille la passion de Celui qui ne devait rien à personne et qui a payé les dettes des autres, je veux dire le Seigneur Jésus-Christ. Il n'avait péché contre personne, lui ; presque tout le monde a péché contre lui ; or il n'a pas réclamé de châtiment ; il a promis des récompenses. C'est lui que nous avons comme témoin dans nos cœurs ; si nous avons péché contre quelqu'un, demandons-lui pardon d'un cœur sincère, si quelqu'un a péché contre nous, soyons prêts à pardonner et prions pour nos ennemis. N'attendons pas de vengeance, mes frères. Qu'est-ce qu'être vengé, sinon se repaître du mal d'autrui ?

Je le sais, il y a des gens qui viennent tous les jours, s'enracinent à genoux, ébranlent la terre de leur front, parfois même inondent leur visage de larmes, et dans cette attitude si humble, dans cette émotion si vive, ils disent : « Seigneur, vengez-moi, tuez mon ennemi » Soit ! Priez pour qu'il tue votre ennemi et en même temps sauve votre frère ; qu'il tue la haine et qu'il sauve l'âme ! Priez pour que Dieu vous venge ; périsse celui qui vous persécutait, pour faire place au frère qui vous est rendu !

XIII

Homélie de Saint Basile-le-Grand

sur la charité

Il y a deux sortes d'épreuves dans la vie. Parfois ce sont les difficultés de l'existence qui éprouvent le cœur de l'homme, comme l'or au fond du creuset[1], et qui détruisent la haute opinion qu'il se faisait de lui-même en révélant combien il est faible à les supporter. Mais parfois aussi, et même assez souvent, c'est la prospérité elle-même qui devient une épreuve pour beaucoup de gens. Car il est également difficile de traverser sans se laisser abattre les moments difficiles, et de garder une juste mesure dans les situations avantageuses qui nous exposent aux regards de tous. De la première de ces épreuves, le grand Job, cet athlète invincible, est un exemple : à toute la violence du diable, aussi impétueuse qu'un torrent, il sut résister d'un cœur inébranlable, d'une pensée que rien ne put fléchir, et il sortit d'autant plus grand de ces épreuves que l'ennemi l'avait assailli sous des coups plus terribles et plus drus.

Entre autres exemples des épreuves qui sont attachées au bonheur, il y a ce riche dont l'Évangile vient de nous parler. Il possédait la richesse ; il n'en avait pas assez à son gré. Le bon Dieu avait

1. *Sap.*, III, 6.

d'abord laissé sa dureté de cœur impunie. Bien plus, Dieu ne cessait d'accroître sa fortune, afin de voir si après l'avoir rassasié, il pourrait l'incliner enfin à l'altruisme et à la douceur.

Il y avait un homme riche, dit l'Évangile ; *ses terres avaient beaucoup rapporté, et il se disait : que dois-je faire ? je vais abattre mes granges et j'en éléverai de plus vastes*[1]. Pourquoi donc les terres de cet homme avaient-elles autant rapporté, alors qu'il ne devait faire servir ses revenus à aucun bien ? C'est afin que parût davantage la patience d'un Dieu dont la bonté s'étend jusqu'à des hommes de cette sorte. *Il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons*[2]. Mais une telle bonté de la part de Dieu appelle sur les criminels des coups bien plus terribles. Il a répandu ses pluies sur la terre que des mains avares avaient cultivée, il a donné son soleil pour faire germer les semences et pour multiplier les fruits, ajoutant ainsi à la fertilité du sol. De tels biens viennent de Dieu : la fertilité de la terre, la douceur du climat, l'abondance des semences, l'aide que procure la force des bœufs, bref tout ce qui fait la prospérité de l'agriculture. Voilà tout ce qui venait de Dieu. Et de notre homme ? Un caractère odieux, la haine des autres, l'égoïsme d'un être qui n'aime point partager ce qu'il possède. Voilà tout ce qu'il offrait en retour à son bienfaiteur, à Dieu. Il oubliait le lien naturel qui unit tous les hommes, il ne songeait pas que son devoir était de distribuer aux pauvres ce qu'il avait en excédent. *Ne manque pas de faire du bien aux pauvres*[3], dit l'Écriture, et encore : *Que la bonté et*

1. Lc, XII, 16-18.
2. Mt., V, 45.
3. *Prov.*, III, 27.

la fidélité ne t'abandonnent jamais[1], ou encore : *Avec l'affamé partage ton pain*[2]. De tous ces préceptes il ne tenait aucun compte. Tous les prophètes, tous les docteurs le lui criaient, mais en vain. Ses granges craquaient, trop étroites pour contenir tout le blé qu'on y avait entassé ; mais son cœur cupide n'était pas encore comblé. Il ajoutait sans cesse de nouvelles récoltes aux anciennes ; chaque année augmentait sa fortune. Il avait fini par tomber dans un embarras inextricable. Poussé par le désir de posséder toujours davantage, il se refusait à laisser partir les vieilles récoltes, alors que la place lui manquait déjà pour recevoir les nouvelles. C'est en vain qu'il échafaudait des projets ; sa perplexité était insurmontable. - *Que faire* ? Qui n'aurait pitié d'un homme aussi préoccupé ? Malheureux d'avoir des terres trop fertiles, à plaindre à cause des biens dont il dispose, plus encore à cause de ceux qu'il attend. Eh ! Ce ne sont pas des revenus que sa terre lui procure, ce sont des motifs de se lamenter qui y poussent ! Elle ne lui apporte pas l'abondance des récoltes, mais des soucis, des chagrins, un terrible embarras. Il ne se plaint pas autrement que les pauvres. - *Que faire* ? D'où tirer ma subsistance ? Mes vêtements ? » C'est ce que l'indigence fait dire au pauvre qu'elle tourmente ; et le riche ne dit pas autre chose. Lui aussi s'afflige, lui aussi l'inquiétude le dévore. Ce qui ferait la joie des autres, désole l'avare. Ses greniers remplis ne le rendent pas heureux. Au contraire la richesse qui afflue, qui déborde de ses entrepôts, lui devient une souffrance pour peu qu'il pense qu'en jetant un regard sur les autres, il pourrait apporter un peu de bonheur aux pauvres.

1. *Prov.*, III, 3.
2. *Isai.*, LVIII, 7.

Le mal dont souffre son âme ne diffère pas de celui qu'éprouvent les goinfres, plus décidés à crever de leur gloutonnerie qu'à partager avec les pauvres ce qui reste de leurs festins. Homme riche, écoute enfin celui à qui tu dois ce que tu possèdes. Souviens-toi de toi-même, rappelle-toi qui tu es, ce que tu administres, de qui tu le tiens ; demande-toi pourquoi c'est toi plutôt que beaucoup d'autres. Tu étais primitivement destiné à être le serviteur d'un Dieu bon, et tu étais placé comme un intendant au-dessus de tes compagnons de service ; ce n'est point pour ton ventre que tout cela a été ainsi réglé ! Quand tu décides ce que tu vas faire des biens qui sont entre tes mains, songe que ces biens ne t'appartiennent pas : ils t'enchantent un moment, bien vite ils s'évanouissent, et pourtant, c'est un compte très exact qui t'en sera demandé. Tu tiens toute ta fortune entassée, enfermée, bien à l'abri des portes et des verrous, sous la protection des scellés. Mais tu ne peux fermer l'œil à cause de tes soucis, tu te hâtes pour savoir quoi faire et tu ne tires de toi-même que d'insensés conseils. - *Que faire* ? N'était-il pas plus facile de dire : Je vais combler les indigents, j'ouvrirai mes granges, je vais inviter tous les pauvres. J'imiterai Joseph, je vais me faire comme lui le hérault de la bonté et je dirai bien haut de tout mon cœur : « Vous tous qui manquez de pain, venez à moi. De tout ce dont Dieu m'a favorisé vous aurez votre part ; comme aux fontaines publiques vous pourrez puiser chacun ce qu'il vous faut. »

Mais toi, tu n'es pas ainsi. Et pourquoi donc ? Tu envies, tu refuses cette jouissance aux hommes, tu rassembles dans ton cœur un conseil de méchants, enfin tu te préoccupes : non pas de savoir comment donner à chacun le nécessaire mais comment, toi

qui as tout reçu, tu pourrais bien les priver tous d'en jouir.

Cependant ceux qui allaient lui réclamer son âme se tenaient là tout près [1], et lui avec son âme s'entretenait d'aliments, de choses qui se mangent ! Or, cette nuit même il était enlevé, tandis qu'il savourait encore en imagination des années de jouissances. On lui laissa le temps de faire tous ces projets, de laisser voir ses intentions ; ainsi la sentence qui allait le frapper, son choix l'avait d'avance justifiée.

Ce destin, prenez garde, qu'il ne soit le vôtre. Si son histoire a été écrite, c'est bien pour que nous évitions de lui ressembler. Hommes, imitez donc la terre : comme elle, portez du fruit ; ne soyez pas moins bon qu'elle qui, pourtant, est sans âme. Ce n'est pas pour en jouir elle-même que la terre nourrit ses fruits, c'est pour votre service. Mais vous vous possédez cet avantage que les bénéfices de votre bienfaisance, c'est finalement à vous-mêmes qu'ils reviennent ; car c'est aux bienfaiteurs que revient toujours la récompense du bien qu'ils ont fait. Vous avez donné aux pauvres ; ce que vous avez donné est de nouveau à vous, vous revient avec des intérêts. Le blé lorsqu'il tombe en terre, produit pour le semeur. De même le pain que vous donnez aux pauvres est une source de profits futurs. Alors, en achevant de cultiver la terre, ébauchez les célestes semailles : *Semez*, dit l'Écriture, *semez pour vous-même suivant ce qui est juste* [2]. Pourquoi donc, homme riche, te tourmenter autant et faire tant d'efforts pour mettre ta richesse à l'abri derrière le mortier et les briques ? *Une bonne renommée vaut mieux que*

1. Lc, XII, 20.
2. *Ose.*, X, 12.

de grandes richesses[1]. Tu aimes l'argent à cause de la considération qu'il te procure. Songe combien plus grande sera ta renommée si l'on peut t'appeller le père, le protecteur de milliers d'enfants, plutôt que de garder dans tes sacs des milliers de pièces d'or. Que tu le veuilles ou non, tu devras bien un jour laisser là ton argent ; au contraire la gloire de tout le bien que tu auras fait, tu l'emporteras avec toi jusque devant le souverain maître, quand tout un peuple, se pressant pour te défendre auprès du Juge commun, t'appellera des noms qui diront que tu l'as nourri, que tu l'as assisté, que tu as été bon. On voit des gens jeter leur fortune aux lutteurs, aux comédiens, à de répugnants gladiateurs, et cela dans les théâtres, pour la gloire d'un moment, pour les acclamations bruyantes du peuple. Et toi, tu regarderais à la dépense, alors que tu peux t'élever à une gloire si grande ? C'est Dieu qui t'approuvera, ce sont les anges qui t'acclameront, ce sont tous les hommes depuis la création du monde qui célèbreront ton bonheur : une gloire impérissable, une couronne de justice, le royaume des cieux, tels seront les prix que tu recevras pour avoir bien assumé la gestion de ces biens périssables. Hélas ! tu te moques bien de tout cela et tu te consacres trop à ces biens présents pour ne pas dédaigner ceux que tu devrais espérer. Distribue donc sur le champ tes richesses, tu as mille manières de le faire. Mets ton ambition à dépenser pour les pauvres. Que l'on dise de toi : *Il a jeté ses biens aux vents, il en a comblé les pauvres et sa justice demeure éternellement*[2]. Ne compte pas sur la détresse générale pour vendre cher, n'attends pas la disette pour ouvrir tes granges : *Celui qui*

1. *Prov.*, XXII, 1.
2. *Ps.* CXI, 9.

vend son blé au poids de l'or est maudit du peuple[1]. N'attends pas la famine pour en faire de l'or, la misère de tous pour augmenter ta fortune personnelle. Ne trafique pas des malheurs de l'humanité, ne fais pas de la colère divine une occasion d'accroître ta richesse. N'avive pas les plaies de ceux que ces fléaux ont blessés. Mais je parle en vain : c'est du côté de l'or que tes regards se tournent ; de ton frère, tu les détournes. Tu connais bien la marque des monnaies, tu sais distinguer une pièce vraie d'une pièce fausse ; mais ton frère dans la détresse, tu l'ignores complètement. Tu jouis de la couleur de l'or, mais les plaintes dont le pauvre te poursuis, elles ne comptent point pour toi. Ah ! comment te mettre sous les yeux les souffrances du pauvre ?

Suit la prosopopée pathétique du pauvre qui, en période de disette, est obligé de vendre un de ses fils comme esclave afin d'assurer la subsistance du reste de la famille. S. Basile dit encore au riche : Les richesses affluent vers toi, c'est comme une vague que tu veux endiguer et qui brisera tout sur son passage. Laisse-la comme un grand fleuve se diviser en mille canaux qui fertiliseront la terre, laisse tes richesses aller jusqu'aux maisons des pauvres. La terre est généreuse, sois généreux comme elle. Attire sur toi les bénédictions du ciel.

C'est en secret que tu t'entretiens avec toi-même, mais tes paroles sont examinées dans le ciel ; c'est du ciel que l'on y répond. Tu dis à ton âme : *nous avons en réserve beaucoup de biens* ; *mange donc, bois, jouis de chaque jour*[2]. Quelle folie ! Si tu avais l'âme d'un porc, qu'aurais-tu de mieux à lui annoncer ?... Puisque tes pensées sont terrestres, puisque ton dieu c'est ton ventre, homme tout charnel, esclave

1. *Prov.*, XI, 26.
2. Lc, XII, 19.

de tes passions, écoute le nom qui te revient, écoute le nom, que non pas un homme, mais le Seigneur lui-même te donne : « *Insensé* ! » *Cette nuit même on te redemandera ton âme. Pour qui sera tout ce que tu as mis en réserve*[1] ?

Quels commandements tu dédaignes, toi que l'avarice a rendu sourd ! Combien tu devrais être reconnaissant, heureux et fier de l'honneur qui t'est fait : ce n'est pas toi qui dois aller importuner les autres à leur porte, ce sont les autres qui se pressent à la tienne. Mais, quand ils viennent tu t'assombris, tu deviens inabordable, tu fuis les rencontres de peur de devoir lâcher un peu de ce que tu gardes si jalousement. Et tu ne connais qu'un seul mot : « Je n'ai rien, je ne vous donnerai rien, car je suis pauvre ». Pauvre, tu l'es en réalité, et pauvre de tout bien : pauvre d'amour, pauvre de bonté, pauvre de confiance en Dieu, pauvre d'espérance éternelle. Donne donc à tes frères une part au moins des vers qui grouillent dans tes stocks ! Partage avec le pauvre aujourd'hui-même ce qui demain sera pourri...

« Mais, dit-il, je ne fais tort à personne, je ne garde que ce qui m'appartient. » - Réponds-moi : qu'y a-t-il qui soit vraiment à toi ? D'où l'as-tu pris pour l'introduire dans ta vie ? Tu fais penser aux gens qui, après avoir occupé une place au théâtre, repousseraient les nouveaux arrivants, comme si ce qui est à la disposition de tous n'était réservé qu'à leur seul usage. C'est ainsi que sont les riches. Ils prennent d'avance ce qui est à tous, ils en font leurs biens personnels sous prétexte qu'ils sont les premiers occupants. Si chacun prenait seulement de quoi

1. Lc, XII, 20.

subvenir à ses besoins et abandonnait le superflu aux pauvres, personne ne serait riche, personne ne serait pauvre, personne ne connaîtrait la misère... Les biens présents d'où les tiens-tu ? N'aies pas l'impiété de dire que c'est du hasard, ce serait ignorer le Créateur, oublier celui qui t'a donné tout ce que tu possèdes. Si tu conviens que c'est de Dieu, alors dis-moi, pourquoi as-tu reçu ces biens ? Dieu serait-il injuste, en nous distribuant inégalement les biens qui sont nécessaires à la vie ? Pourquoi serais-tu riche, toi, quand tel autre est pauvre ? Tu es riche pour que ta charité et ta bonne gestion trouvent leur récompense ; tel autre est pauvre afin de recevoir un jour le prix de sa patience. Mais quand tu fais tout disparaître dans les insatiables replis de ta cupidité, t'imagines-tu ne faire de tort à personne alors que tu spolies tant de gens ? Qu'est-ce qu'un homme avare sinon celui à qui le nécessaire ne suffit pas ? Un voleur, sinon celui qui prive chacun des biens qui lui reviennent ? N'es-tu pas un avare, n'es-tu pas un voleur, quand tu t'appropries ce que tu n'as reçu qu'en gérance ? Dépouiller un homme de ses vêtements, c'est le propre d'un voleur. Quel autre nom mérite celui qui pourrait vêtir ceux qui sont nus et qui ne le fait pas ? Le pain que tu gardes il appartient aux pauvres, le manteau que tu serres dans tes armoires il est à celui qui est nu ; les chaussures qui pourrissent chez toi, elles sont à qui en manque, l'argent que tu caches il est à l'indigent. Tu fais donc tort à tous ceux que tu pourrais aider.

Mais S. Basile sait bien que ces discours sont vains, que le riche avare ne veut rien voir des souffrances du pauvre, et il conclut :

De quel prix te paraîtra au jour du jugement la parole du Christ : *Venez, les bénis de mon Père, venez*

hériter du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu et vous m'avez vêtu[1]. En revanche, quelle peur, quel tremblement, quelle sueur d'angoisse, quelle nuit pour ton âme, si tu entends la condamnation : *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans les ténèbres extérieures celles qui ont été préparées pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu*[2]. Ici, ce n'est pas le voleur qui est accusé ; la condamnation tombe sur qui se refuse à partager.

Voilà. J'ai dit ce que je croyais utile. Vous, si vous voulez bien vous laisser convaincre, vous voyez clairement tous les biens que renferment les promesses de Dieu. Si vous refusez, vous ne pouvez pas dire que vous ignorez la menace : elle est écrite. Je prie Dieu que, formant de meilleures intentions vous ne fassiez pas l'essai d'une telle menace. Puissiez-vous au contraire tirer de vos richesses le prix de votre rachat. Alors vous parviendrez aux richesses célestes qui vous attendent, - par la grâce de Celui qui vous a tous appelés à son Royaume et qui possède la gloire et la puissance dans tous les siècles. Amen.

1. MT., XXV, 34-36.
2. MT., XXV, 41-43.

XIV

Extraits de deux sermons de Saint Augustin

sur la charité

PREMIER EXTRAIT

Ne vous amassez pas des trésors sur la terre[1], dit l'Évangile.Peut-être savez-vous trop bien, par votre expérience personnelle, comment se perd ce qu'on a enfoui dans la terre : si vous n'avez pas été personnellement ruinés, du moins tremblez-vous que cela ne vous arrive. Les paroles de l'Évangile ne vous ont peut-être pas convaincus : alors que les faits eux-mêmes vous convainquent ! On ne se lève pas, on ne fait pas un pas sans entendre dire par tout le monde et d'une seule voix : « Malheur à nous ! Le monde s'écroule ! » Puisque tout s'écroule en ce monde, pourquoi ne le quittez-vous pas ? Si un architecte vous disait que votre maison va s'écrouler, vous commenceriez, n'est-ce pas, non par protester, mais par vous en aller ? Or, le bâtisseur de ce monde vous prévient que le monde s'écroulera et vous ne le croyez pas !

Écoutez la parole prophétique, écoutez le conseil du Maître. Voici la parole prophétique : *Le ciel et la terre passeront*[2], et voici le conseil : *Ne vous amassez*

1. Mt., vi, 19-21.
2. Mt., xxiv, 35.

pas de trésors sur la terre. Puisque vous croyez aux prophéties de Dieu, puisque vous ne méprisez pas ses avertissements, faites ce qu'il vous dit. Car il ne vous trompe pas en vous donnant ce conseil, il ne vous fait pas perdre ce que vous avez donné, et que vous irez rejoindre un jour. Je vous transmets donc le conseil : *Donnez au pauvre et vous posséderez un trésor dans le ciel.* Vous ne resterez pas sans rien ; au contraire, ce que vous possédez sur terre et qui vous donne tant de soucis, vous le posséderez au ciel, en toute sécurité. Prenez-en donc le chemin. Le conseil que je vous donne n'est pas de perdre mais de garder. *Tu auras, dit Jésus, un trésor dans le ciel, alors viens et suis moi*[1], pour que je te mène à ton trésor. Ce n'est pas du gaspillage, c'est de l'économie. Qu'on ne se laisse pas prendre. Qu'on écoute les paroles de Dieu, et si vous avez éprouvé par vous-même combien la ruine est à craindre, faites en sorte de ne plus avoir à vivre dans l'inquiétude : mettez-vous en route pour le ciel.

Vous semez du blé. Arrive un ami qui s'y connaît en terrains à blé et en semences ; il vous apprend que vous procédez mal, il vous dit : — « Que fais-tu ? Tu as semé du blé dans un bas-fond ; le terrain est humide, ton blé va pourrir et tu auras travaillé pour rien ». Vous répondez : — « Que dois-je faire ? » — « Choisir, dit-il, un terrain plus élevé ». Et voilà que vous suivez le conseil qu'un ami vous donne au sujet de votre blé, vous qui n'écoutez pas le conseil que Dieu vous donne au sujet de votre cœur. Vous avez peur de perdre votre semence dans la terre, mais votre cœur, c'est sur la terre que vous le perdez. Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu lorsqu'il vous conseille au sujet de votre cœur : *Où est votre*

1. Mt., xix, 21.

trésor, là est aussi votre cœur. Élevez donc votre cœur au ciel, ne le laissez pas se corrompre sur la terre. Ce conseil vient de Celui qui ne veut pas perdre mais sauver.

S'il en est ainsi, que de regrets pour ceux qui n'ont pas suivi ce conseil ! Que se disent-ils maintenant ? « Nous aurions au ciel ce que nous avons perdu sur la terre ». L'ennemi a pris leur maison ; aurait-il pris le ciel ? L'ennemi a tué le gardien ; aurait-il tué Dieu, gardien des trésors que vous auriez au ciel, *où le voleur n'entre pas, où la rouille ne ronge pas* ? Que de gens disent : « Nous les aurions encore là-haut, nos trésors, nous les aurions placés là-haut, où nous serions allés les retrouver sans tarder. Pourquoi n'avons-nous pas écouté le Seigneur notre Dieu ? Pourquoi avons-nous méprisé le conseil de notre père ? Nous avons vu l'ennemi s'emparer de nos biens ! »

Allons ! tel est le conseil. Ne mettons aucune paresse à suivre un si bon conseil ; et, puisqu'il faut placer ailleurs les biens que nous possédons, plaçons-les en un endroit où nous ne les perdions pas. Que sont les pauvres à qui nous donnons, sinon des porteurs qui vont nous porter de la terre au ciel ? Quand vous donnez, vous donnez à votre porteur et lui, il porte au ciel ce que vous lui donnez. — « Comment se peut-il qu'il le porte au ciel ? dites-vous, puisque je le vois manger et faire disparaître ce que je lui donne ? » — Bien sûr, c'est en le mangeant qu'il l'y transporte, non en le conservant. Auriez-vous oublié la parole du Christ : *Venez, les bénis de mon Père et entrez dans le royaume, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger*, et cette autre : *Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le ferez.* Le Christ a reçu ce que tu lui as donné. Il l'a reçu, et c'est lui qui t'avait donné

de quoi lui donner ; il l'a reçu, et à la fin il se donnera lui-même à toi.

Ce sujet, mes frères, je vous en ai déjà entretenus ; et, parce qu'il me frappe particulièrement, quand je lis l'Écriture sainte, je dois vous en entretenir encore. Je vous prie de penser aux paroles que dira Notre-Seigneur Jésus-Christ à la fin des temps, lorsqu'il viendra pour juger, lorsqu'il rassemblera toutes les nations devant lui et qu'il séparera les hommes en deux groupes, plaçant les uns à sa droite, les autres à sa gauche. Il dira à ceux qui seront à sa droite : *Venez, les bénis de mon Père, entrez dans le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement.* Mais à ceux qui seront à sa gauche, il dira : *Allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.* Demandez les raisons d'une si grande récompense et d'un si grand châtiment : *Entrez dans le royaume... Allez au feu éternel...* Pourquoi les uns entreront-ils dans le royaume ? — *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger.* Pourquoi les autres iront-ils au feu éternel ? — *J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger*[1]. Qu'est cela ? je vous le demande.

Je vois que ceux qui entreront dans le royaume sont ceux qui ont donné, en bons et fidèles chrétiens, qui ne méprisent pas les paroles du Seigneur ; ils l'ont fait, pleins de confiance, en espérant la récompense promise. S'ils ne l'avaient pas fait, cette stérilité ne s'accorderait pas avec la bonté de leur vie. Qu'ils soient chastes, qu'ils ne volent ni ne s'enivrent, qu'ils s'abstiennent de faire le mal, c'est possible, mais s'ils n'ont pas donné de leurs biens, ils sont restés stériles. Ils ont accompli le commandement : *Éloigne-toi du mal,* mais ils n'ont

1. MT., XXV, 31-42.

pas accompli : *Et fais le bien*[1]. Et malgré la pureté de leur vie, le Seigneur ne leur dit pas : « Venez, entrez dans le royaume, car vous avez vécu dans la chasteté, vous n'avez volé personne, vous n'avez exploité aucun pauvre, vous n'avez pas franchi les bornes de vos voisins, vous n'avez trompé personne par de faux serments ». Le Seigneur ne dit pas cela ; il dit : *Entrez dans le royaume parce que j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger.* Combien cette charité l'emporte sur les autres œuvres, puisque le Seigneur ne nomme qu'elle seule, et passe tout le reste sous silence !

En se tournant vers les autres, il leur dit : *Allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.* Que de choses il aurait pu reprocher aux impies s'ils avaient demandé : « Pourquoi allons-nous au feu éternel ? » — « Pourquoi ? tu le demandes, adultère que tu es, homicide, voleur, sacrilège, blasphémateur, incroyant ! » Il ne dit rien de tout cela, mais seulement : *J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger.*

Je vois que vous êtes aussi émus que moi. Vraiment, on peut s'étonner. Je recherche de mon mieux la raison de ce jugement extraordinaire et vais vous dire ce que j'en pense. L'Écriture dit : *Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché*[2]. Il est encore écrit : *Versez l'aumône dans la main des pauvres, et elle priera le Seigneur pour vous*[3]. Et encore : *Écoute mon conseil, ô roi, et rachète tes péchés par des aumônes*[4]. De nombreux autres passages de la Parole divine montrent également combien l'aumône est efficace pour éteindre et pour détruire les péchés. Aussi,

1. *Ps.* XXXIII, 15.
2. *Eccli.*, III, 33.
3. *Eccli*, XXIX. 15,
4. *Dan.*, IV, 24.

lorsque le Seigneur parlera à ceux qu'il condamnera, et surtout à ceux qu'il couronnera, il ne parlera que de l'aumône. Cela revient à dire : « Si je vous examinais, si je vous pesais, si je scrutais très en détail toutes vos actions, il serait bien difficile que je ne trouve pas de quoi vous condamner, mais *entrez dans le royaume car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger.* Entrez dans le royaume, non parce que vous n'avez pas péché, mais parce que vous avez racheté vos péchés par vos aumônes ».

Tourné vers les autres, il leur dira : *Allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.* Eux qui, se sachant coupables, s'attendaient depuis longtemps à leur condamnation, pris d'un tremblement tardif, anxieux d'entendre nommer leurs péchés, diraient bien qu'ils sont damnés à tort, qu'un juge si juste n'avait pas le droit d'aller chercher contre eux cet étrange motif de condamnation ; mais ils n'oseraient pas protester. Ils connaissent l'état de leur conscience, les plaies vives de leur âme. Ils n'oseraient jamais dire : « Nous sommes condamnés à tort ». C'est pour eux qu'il était écrit dans le livre de la Sagesse : *Leurs iniquités se soulèveront contre eux pour les accuser*[1].

Ils comprendront, sans aucun doute, que leur condamnation est méritée à cause de leurs fautes et de leurs crimes ; mais Dieu semble leur dire : — « Non, la raison de ma sentence n'est pas celle que vous supposez ; je vous condamne *parce que j'ai eu faim et que vous ne m'avez pas donné à manger.* Vous pouviez vous détourner de toutes vos œuvres mauvaises, vous tourner vers moi, racheter tous ces péchés, tous ces crimes par des aumônes, et ces aumônes, maintenant, vous délivreraient, vous vau-

1. *Sap.*, IV, 20.

draient l'acquittement, en dépit d'une accusation si chargée. *Heureux, en effet, les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde*[1]. Mais maintenant allez au feu éternel *car celui qui aura été sans pitié sera jugé sans pitié*[2].

Donc, mes frères, je vous recommande de donner le pain de la terre et de mendier le pain céleste, ce pain qui est le Seigneur lui-même. *C'est moi*, dit-il, *qui suis le pain de vie*[3]. Comment vous donnera-t-il, si vous ne donnez pas à celui qui est dans le besoin ? Tel a besoin de vous, mais vous, vous avez besoin d'un autre ; et, puisque vous avez besoin d'un autre, et qu'un autre a besoin de vous, c'est d'un besogneux que ce dernier a besoin. Mais celui dont vous avez besoin n'a besoin de personne. Faites donc pour les autres ce que Dieu fera pour vous. Pourtant, il n'en va pas dans nos rapports avec Dieu comme entre des amis qui généralement se reprochent en quelque sorte leurs bienfaits : « Je t'ai donné cela ! » « Et moi, je t'ai donné cela ! » Il veut que nous lui donnions parce que c'est lui qui nous a donné le premier. Il n'a besoin de personne, il est le vrai Seigneur. *J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, car vous n'avez aucun besoin de mes biens*[4]. Puisqu'il est le Seigneur, le vrai Maître, qu'il n'a pas besoin de nos biens, s'il a daigné avoir faim dans ses pauvres, c'est pour que nous puissions faire quelque chose pour lui.

J'ai eu faim, dit-il, *et vous m'avez donné à manger. — Seigneur, quand nous avons-vous vu avoir faim ? — « Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait.* » Bref, que tout le monde

1. Mt., v, 7.
2. *Jac.*, II, 13.
3. Jo., VI, 35.
4. *Ps.*, xv, 2.

écoute et considère que c'est un très grand mérite de donner à manger au Christ qui a faim, et un très grand crime de refuser au Christ qui demande à manger.

DEUXIÈME EXTRAIT

en guise de conclusion au précédent

Donc, mes frères, donnez aux pauvres. C'est une prière que je vous adresse, c'est un conseil, c'est un commandement, c'est un ordre. Donnez ce que vous voulez, mais donnez aux pauvres. Je ne vous cacherai par la raison qui m'a obligé à vous faire ce sermon. Depuis que je suis ici, soit que j'aille à l'église, soit que j'en vienne, des pauvres m'arrêtent et me demandent de vous prêcher dans l'espoir que vous leur donnerez quelque chose. Ils m'ont donc demandé de vous prêcher, mais ils voient qu'ils ne reçoivent toujours rien et pensent que je perds ma peine avec vous.

Ils attendent aussi la charité de moi-même. Je leur donne ce que j'ai, je leur donne dans la mesure de mes moyens ; mais me croyez-vous à même de subvenir à toutes leurs nécessités ? Non, je ne le puis matériellement pas. Je suis donc leur mandataire auprès de vous.

Vous avez entendu mon sermon et vous le trouvez beau : grâces en soient rendues à Dieu ! Vous avez reçu la semence, vous produisez des mots ! Ces vaines louanges que vous me donnez m'accablent plutôt et me mettent en danger : je les souffre mais elles me font trembler. Mes frères, les compliments que vous me faites, ce sont les feuilles de l'arbre : où sont les fruits ?

XV

Sermon de Saint Léon

pour le Carême

Je sais, mes bien aimés, pour ce qui est des jeûnes qui précèdent la Pâque du Seigneur, quelle dévotion fervente fait devancer à beaucoup d'entre vous mes exhortations. Mais puisque l'abstinence est utile pour mater la chair et qu'elle est encore nécessaire à la pureté de l'esprit, je voudrais que vous l'observiez d'une manière parfaite. Je voudrais que, cessant de tirer vos plaisirs des désirs charnels, vous fermiez aussi les sens de votre âme aux doctrines d'erreur. Car, pour se purifier vraiment et intelligemment en vue de la fête pascale où se rejoignent tous les mystères de notre religion, le cœur ne doit être souillé d'aucune infidélité. L'Apôtre a dit : *Tout ce qui ne se fait pas selon la foi, est péché*[1]. Il sera donc parfaitement inutile le jeûne de ceux que le père du mensonge a trompés de ses illusions[2] et que n'a pas nourris la vraie chair du Christ.

Nous devons sans doute observer de toute notre âme les commandements de Dieu et la saine doctrine, mais nous devons aussi nous abstenir en toute prudence des interprétations impies. C'est alors seulement que l'esprit pratique un jeûne saint et riche de spiritualité, en rejetant la nourriture d'erreur et le poison de fausseté que l'ennemi, plein de ruses subtiles,

1. *Rom.*, XIV, 23.
2. Cf. Jo., VIII, 41.

insinue en nous, maintenant surtout, et avec d'autant plus d'astuce, que toute l'Église profite du retour de la fête vénérable pour inviter tous les fidèles à comprendre les mystères de leur salut. Car, pour confesser le Christ ressuscité et lui rendre le culte qui lui convient, il ne faut pas se laisser scandaliser par sa passion ni concevoir sa nativité corporelle d'une manière erronée. En effet, par honte de la croix du Christ et afin de diminuer avec plus d'audace le supplice que lui-même accepta pour le rachat du monde, plusieurs vont jusqu'à nier la vraie nature charnelle dans la personne du Seigneur. Ils ne comprennent pas que la divinité impassible et immuable du Verbe de Dieu s'était penchée sur le salut de l'humanité de telle sorte que, sans rien perdre de ses attributs par l'effet de sa puissance, elle assuma les nôtres par l'effet de sa bonté compatissante. C'est pourquoi, dans la personne du Christ, il y a une double nature : il est Fils de Dieu et fils de l'homme, mais un seul Seigneur. Car, s'il a pris la condition servile, c'est dans un but religieux et nullement forcé par la nécessité. C'est en vertu de sa puissance qu'il s'est fait passible, qu'il s'est fait mortel, et que, pour détruire le pouvoir que détenaient le péché et la mort, la substance humaine, avec sa faiblesse, était capable de souffrir sans que la nature divine, avec sa force, perdît rien de sa gloire.

Aussi, mes bien aimés, quand à la lecture de l'Évangile, vous apprenez que certains aspects de la personnalité du Seigneur ont été exposés aux outrages et que d'autres ont été éclairés par des miracles, si bien que dans la même personne l'humanité apparaît et la divinité resplendit, n'allez pas taxer de fausseté l'un ou l'autre de ces aspects, comme si le Christ était seulement homme ou seulement Dieu. Au contraire, croyez avec foi qu'il est

l'un et l'autre, et adorez l'un et l'autre avec humilité. Ne prétendez pas briser l'unité du Verbe et de la chair. Les signes divins manifestés en Jésus ne doivent pas vous faire paraître fausses les preuves de son humanité. De fait, les vrais témoignages de sa double nature ne manquent pas. La sagesse divine, dans sa profondeur, les a fait concourir pour que tous fissent comprendre à l'homme que, dans le Verbe, inviolable et lié si intimement à la chair passible, la divinité participe à la chair et la chair à la divinité. Ainsi donc, âmes chrétiennes, fuyez le mensonge, mettez-vous à l'école de la vérité, usez avec foi du récit évangélique et, quand les actes du Seigneur vous y sont clairement représentés, discernez, comme si vous étiez mêlés à la petite troupe des apôtres, ce qui relève de l'esprit et ce qui relève des apparences physiques.

Attribuez à l'homme, en lui, qu'il soit né d'une femme, petit enfant ; mais attribuez à Dieu que pas plus l'enfantement que la conception n'aient porté atteinte à la virginité de sa mère. Serré dans un lange, couché dans une étable, reconnaissez en lui la forme du serviteur, mais confessez que sa forme divine est annoncée par les anges, saluée par les éléments, adorée par les Mages. Comprenez que l'homme n'a pas refusé d'assister au banquet des noces, mais reconnaissez Dieu au changement de l'eau en vin[1]. Apprenez à connaître l'affection qu'il a pour vous, quand il pleure la mort de son ami ; mais voyez sa puissance divine quand au seul commandement de sa voix il fait se dresser vivant ce mort qui sentait déjà depuis quatre jours qu'il était au tombeau[2].

1. Cf. Jo., II, 9.
2. Cf., Jo., IX, 39.

Faire de la boue avec de la salive et de la terre était un acte humain, mais rendre la lumière à l'aveugle en en frottant ses yeux[1], aucun doute, cela venait de sa puissance. C'est à la manifestation de sa gloire qu'il réservait un pouvoir qu'il n'avait pas accordé à la nature. Il était d'un homme vraiment homme de trouver dans le sommeil un repos à la fatigue physique[2], mais du vrai Dieu, d'apaiser d'un ordre la violence des tempêtes. Donner à manger à ceux qui ont faim[3] relève d'une bonté tout humaine, d'une âme sociale, mais rassasier avec cinq pains et deux poissons cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, qui oserait dire que ce n'est pas l'œuvre de la divinité ? Ainsi sa chair bien réelle coopérait avec sa divinité dans tous ces actes afin de nous montrer que l'homme était en Dieu et Dieu dans l'homme. Les blessures de la vieille tache originelle ne pouvaient pas être guéries autrement : il fallait que le Verbe de Dieu prît chair dans le sein de la Vierge et que dans la même personne naquissent en même temps la chair et le Verbe.

C'est cette foi, mes bien aimés, dans l'incarnation du Seigneur, cette foi qui réunit toute l'Église dans le corps du Christ, que vous devez garder d'un cœur ferme en vous abstenant de toutes les rêveries des hérétiques. Croyez à l'utilité pour vous des œuvres de charité, à la nécessité pour vous d'obtenir avec fruit la pureté de la continence, mais à la condition que vos esprits ne soient pas souillés par la contagion des mauvaises doctrines. Rejetez les arguments de la sagesse mondaine, le Seigneur les déteste, et

1. Cf. Jo., IX, 6.
2. Cf. Mc, IV, 11.
3. Cf. Jo., VI, 38.

personne n'a pu parvenir avec leur aide à la connaissance de la vérité. Mais ayez gravé dans votre âme ce que vous récitez dans le Symbole. Croyez coéternel au Père le Fils de Dieu, par qui tout a été fait et sans qui rien n'a été fait[1], lui qui fut engendré à la fin des temps selon la chair. Croyez que c'est dans son corps qu'il a été crucifié, qu'il est mort, qu'il a ressuscité et qu'il s'est élevé au dessus des plus hautes altitudes des dominations célestes, que c'est corporellement qu'il s'est assis à la droite du Père et qu'il viendra pour juger les vivants et les morts dans la même chair avec laquelle il est monté au ciel. De fait, c'est cela que prêche l'Apôtre à tous les fidèles : *Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez ce qui est en haut, là où le Christ siège à la droite de Dieu, goûtez les réalités célestes, non celles de la terre. Car vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ. Lorsque le Christ, notre vie, viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire*[2].

Ayez donc confiance, mes bien aimés, dans une telle promesse et n'appartenez pas qu'en espérance au ciel, vivez y déjà. Bien que, en tout temps, il faille s'appliquer à sanctifier le corps et l'esprit, maintenant surtout, pendant les jeûnes du carême, vous devez vous perfectionner par la pratique d'une piété plus active. Faites l'aumône, qui est si efficace à nous corriger de nos fautes, mais aussi pardonnez les offenses, faites tomber les griefs que vous avez contre ceux qui vous ont fait du mal. Ainsi la condition que Dieu a posée à l'homme n'entravera pas vos pas. Car lorsque nous disons, comme le Seigneur nous l'a appris : *Pardonnez-nous nos offenses comme*

1. Cf. Jo., I, 3.
2. *Coloss.*, III, 1-4.

nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés[1], nous devons faire de tout cœur ce que nous récitons. Alors nous obtiendrons l'effet des prières qui suivent : ne pas succomber à la tentation, et être délivrés du mal, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans tous les siècles avec le Père et l'Esprit-Saint. Amen.

1. Mt., vi, 12.

XVI

Sermon attribué à Saint Maxime de Turin

pour le Carême

Considérez, mes biens chers frères, quelles preuves nouvelles de la vie spirituelle nous trouvons, nous que d'éclatants exemples conduisent déjà à affirmer la sainteté du Christ, lorsque nous apprenons que le bienheureux Moïse et le Fils de Dieu ont jeûné pendant quarante jours. Comprenez bien que la distance qui sépare le serviteur du maître doit se retrouver dans leur jeûne - car Moïse propage l'ancienne Loi, tandis que le Christ fonde le Nouveau Testament. Moïse ne jeûne que pour former son seul peuple dans les commandements de la Loi, le Christ jeûne pour racheter toutes les nations du monde. Moïse jeûne pour remplir les devoirs de la vie terrestre et le Christ jeûne, pour instituer les mystères qui donnent la vie éternelle. Moïse jeûne pour voir Dieu et Jésus, pour montrer qu'en triomphant du Diable, il se confond avec Dieu même. Moïse après son jeûne a brisé les Tables écrites du doigt de Dieu, parce que son peuple se perdait dans la corruption ; le Christ par son jeûne a sauvé l'Évangile qui devait traverser les siècles. Et pourquoi, alors qu'ils ont tous deux jeûné pendant quarante jours ne nous est-il pas rapporté que tous deux aient eu faim après leur jeûne ? C'est que Moïse n'a pas eu faim,

pour montrer la Divinité présente dans la faiblesse de l'homme, tandis que le Fils de Dieu a eu faim pour prouver qu'en se faisant de chair comme nous, il prenait sur lui la faiblesse de l'homme. Que Moïse n'ait pas eu faim est un exemple de ce que peut le ciel, mais que le Christ ait eu faim garantit le mystère de notre rédemption. Ainsi notre Seigneur a accompli dans sa chair un mystère tel qu'on puisse croire à ses pouvoirs divins qu'il était Dieu, et qu'on puisse reconnaître à ses imperfections humaines, qu'il était homme. De là vient que le Christ a faim en tant qu'homme, et qu'il nourrit en tant que Dieu ceux qui ont faim. De là vient que le chemin parcouru le fatigue et qu'il a donné le pouvoir de marcher à des paralytiques. De là vient que les larmes aveuglent ses yeux, et qu'il rend miraculeusement la vue aux aveugles. De là vient qu'il s'attriste à l'approche de la mort, et qu'il fait se lever de son tombeau Lazare qui était mort. Tout cela, mes frères, notre créateur et rédempteur le fait en tant que Dieu et en tant qu'homme. Et non point parce qu'il lui a été imposé de naître, mais parce qu'il a voulu que régnât, au ciel et sur la terre, un tel miracle.

Quelle admiration encore ne devons-nous pas avoir pour le Christ lorsque nous voyons qu'il sut répondre à toutes les questions du tentateur de manière à ne pas révéler au Tyran la vérité sur son royaume, et à laisser ignorer à celui qui l'interrogeait le mystère de l'Incarnation. Il a parlé avec tant de finesse que son ennemi, pourtant rompu à toutes les ruses, s'est laissé égarer par sa propre colère, et, tentant le Christ comme il l'eut fait d'un homme, n'a pas su voir le Dieu dans l'homme.

Mais nous, mes frères, à qui le Combattant invaincu a dédié l'auguste pratique du Carême, repoussons nos désirs charnels et matons notre corps par les

jeûnes, pour nourrir de vertus nos âmes. Que jeûne en nous le funeste amour des plaisirs, que jeûne toute injustice, que jeûne l'odieux esprit de rivalité, renonçons aux festins, mais renonçons plus encore à nos vices. Soyons tempérants, abstenons-nous de vin, pour éviter de céder à l'ivresse des plaisirs. Que sert en effet d'observer le jeûne quarante jours durant, et de ne pas respecter la loi du jeûne ? Que nous sert de déserter les banquets, et de passer tout le jour à des procès ? Que sert-il de ne pas manger le pain qui vous appartient, si vous dérobez la nourriture des pauvres ? Le jeûne du chrétien qui s'impose des privations doit être une nourriture spirituelle. Le jeûne du chrétien doit alimenter la paix, et non pas les querelles. A quoi bon ne pas manger de viande, si de ta bouche sortent des injures pires que tous les aliments ? A quoi bon sanctifier ton estomac par le jeûne si les mensonges souillent ta bouche ? Tu n'auras vraiment le droit de fréquenter l'Église, ô mon frère, que si l'usure rapace n'a pas égaré et emmêlé tes pas dans ses mortels filets, tu n'auras le droit de prier ton Seigneur que si tes prières ne rencontrent pas l'envie dans ton cœur, tu n'auras le droit de te frapper la poitrine que si tu en as chassé toutes les volontés mauvaises. Tu ne donneras un denier au pauvre en toute justice que s'il ne vient pas d'un autre pauvre.

C'est là, mes très chers frères, la faim vraiment religieuse, c'est là la nourriture des âmes fidèles à Dieu, de celles où la chasteté sanctifie le jeûne, où la charité le rend joyeux, où la patience l'embellit, où la bonté le réchauffe, où l'humilité lui donne tout son prix. Autant que nous le pouvons, imitons le Carême du Christ par la pratique de ces vertus, afin d'attirer toujours sur nous, par ces deux jeûnes jumeaux du corps et de l'esprit, la grâce divine. Amen.

XVII

Homélie de Saint Jean Chrysostome

pour le vendredi saint : sur la Croix et sur le bon voleur

Aujourd'hui voit Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix, et nous en fête, afin qu'on apprenne que la croix est fête, et fête solennelle dans sa spiritualité. Autrefois, la croix était le nom de la condamnation, elle est maintenant devenue objet d'honneur. Autrefois symbole de mort, aujourd'hui principe de salut. Car elle a été cause pour nous de biens innombrables : elle nous a délivrés de l'erreur, elle nous a éclairés alors que nous étions dans les ténèbres ; vaincus, elle nous a réconciliés avec Dieu ; ennemis, elle nous a rendu l'amitié de Dieu ; éloignés, elle nous a rapprochés de lui. Destruction de l'inimitié, garantie de paix, et trésor de mille biens. Grâce à elle nous n'errons plus dans les déserts, mais nous connaissons la vraie route ; nous n'habitons plus hors du palais royal, car nous avons trouvé la porte, nous ne craignons plus les flèches de feu du démon, car nous avons découvert une source. Grâce à la croix, nous ne sommes plus dans le veuvage, nous avons reçu l'Époux ; nous ne vivons plus dans la crainte du loup, car nous avons le bon Berger : *Je suis le bon Berger* dit-il[1]. Par elle nous ne craignons pas l'usurpateur

1. Jo., x, 11,

car nous sommes auprès du roi, et voilà pourquoi nous sommes en fête en célébrant le souvenir de la croix. Saint Paul, de même, fit célébrer la fête de la croix : *Célébrons cette fête*, dit-il, *non avec le vieux levain, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité*[1]. Et pour justifier cet ordre, il ajoute : *Parce que le Christ, notre Pâque, a été immolé pour nous.* Voyez-vous pourquoi il fait célébrer une fête en l'honneur de la croix ? C'est parce que le Christ a été immolé sur la croix ; parce que là où est le sacrifice, là les péchés sont abolis, là nous sommes réconciliés avec le Seigneur, là tout n'est que fête et joie : *Le Christ, notre Pâque, a été immolé pour nous.* Où, immolé ? Sur un gibet élevé. L'autel de ce sacrifice est nouveau, parce que le sacrifice lui-même est extraordinaire et nouveau. Car c'est le même qui est ici prêtre et victime : victime selon la chair, prêtre selon l'esprit ; le même offrait le sacrifice et était offert selon la chair.

Apprenez comment saint Paul explique ce double fait : *Tout pontife*, dit-il, *est pris d'entre les hommes et est établi pour les hommes : c'est pourquoi il est nécessaire qu'il ait quelque chose qu'il puisse offrir. Or voici que le Christ s'offre lui-même*[2]. Ailleurs encore il dit : *Jésus-Christ a été offert une fois pour effacer les péchés de plusieurs, et la seconde fois il apparaîtra pour le salut de ceux qui l'attendent*[3]. Il a été offert ici, mais là il s'est offert. Voyez-vous comment il a été victime et prêtre, et comment la croix a été son autel ? Mais pourquoi, direz-vous, la victime est-elle offerte hors de la ville et des murs et non dans le temple ? C'était pour l'accomplissement de cette

1. *I Cor.*, v, 8.
2. *Haeb.*, v, 1 ; viii, 3.
3. *Haeb.*, ix, 28.

parole : *Il a été mis au nombre des criminels*[1]. Pourquoi est-elle immolée sur un gibet élevé et non sous un toit ? Pour purifier l'air sur un lieu élevé d'où il ne soit pas dominé par un toit, mais par le ciel seul. L'air est purifié, puisque l'agneau était immolé sur un haut-lieu, la terre l'était aussi car elle était arrosée par le sang qui coulait de son côté. Ainsi ni sous un toit ni dans le temple des Juifs, dans la crainte que ces derniers ne gardassent pour eux seuls cette victime, et qu'on ne crût qu'elle était offerte pour leur seul peuple. Ce fut en dehors de la ville et des murs, pour nous apprendre que c'était un sacrifice universel puisque l'oblation était faite pour la terre entière ; enfin pour que ce fut une purification générale et non particulière comme celle des Juifs. Dieu ordonna aux Juifs de venir de toutes les contrées de la terre pour lui offrir des victimes et des prières dans un lieu unique, parce que toute la terre était confuse, souillée partout par la fumée, l'odeur et toutes les autres impuretés des sacrifices païens. Mais nous, nous pouvons prier en tout lieu depuis que le Christ par sa venue a purifié toute la terre. C'est pourquoi saint Paul exhortait instamment à prier partout sans crainte : *Je veux que les hommes prient en tout lieu, levant au ciel des mains pures*[2]. Comprenez-vous que l'univers a été purifié, puisqu'en tout lieu on peut lever des mains pures ? que toute la terre a été sanctifiée, et rendue plus sainte que les saints sanctuaires des temples, puisqu'on n'y offrait qu'une brebis sans intelligence, tandis que nous avons une victime spirituelle. Or, plus est grand le sacrifice, plus abonde la grâce qui sanctifie. C'est à cause de cela que nous fêtons la croix.

1. *Isai.*, LIII, 12.
2. *I Tim.*, II, 8.

Voulez-vous connaître un autre prodige de la Croix ? Elle nous a ouvert aujourd'hui le paradis fermé depuis cinq mille ans et plus : car c'est aujourd'hui à cette heure, que Dieu y a introduit le bon voleur... Aujourd'hui le Seigneur nous a rendu notre antique patrie, aujourd'hui il nous a ramenés dans la cité de nos pères et il a ouvert une demeure à toute la nature humaine. *Aujourd'hui*, dit-il, *tu seras avec moi dans le paradis*[1]. Que dites-vous ? Vous êtes crucifié, fixé avec des clous, et vous promettez le paradis ? - Oui, afin que vous appreniez ma puissance sur la croix. Triste spectacle que celui de Jésus sur la croix ; pour vous en détourner et vous faire connaître la puissance du Crucifié, sur la croix même il fait ce miracle qui, plus que tout autre, était fait pour montrer l'étendue de sa puissance. Ce n'est pas en ressuscitant un mort, en commandant aux vents et à la mer, en chassant les démons, mais c'est crucifié, percé de clous, couvert d'outrages, de crachats, d'insultes et de honte, qu'il peut révoquer le jugement qui accablait le voleur. Afin que de toutes parts on vît sa puissance, il ébranla en même temps toute la création, il brisa les rochers, et l'âme du bon voleur, plus dure que la pierre, il l'attira, il la remplit d'honneur en lui disant : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.* Les chérubins sans doute gardaient le paradis, mais il est le maître des chérubins ; ils y faisaient tournoyer le glaive de feu, mais il a tout pouvoir sur le feu et sur l'enfer, sur la vie et sur la mort. Sans doute aucun roi n'a jamais permis à un voleur ou à l'un de ses serviteurs de s'asseoir à ses côtés lorsqu'il fait son entrée dans sa capitale. Mais le Christ l'a fait : en entrant dans la sainte Patrie, il y introduit un voleur à ses côtés, et ce n'est pas

1. Lc, XXIII, 43.

déshonorer le paradis ni le souiller, c'est l'honorer, car c'est une gloire pour le paradis d'avoir un maître qui puisse rendre un voleur digne du bonheur qu'on y goûte. Lorsqu'il introduisait les publicains et les prostituées dans le royaume des cieux. ce n'était pas non plus un deshonneur, c'était une gloire pour le royaume, car il montrait ainsi que le maître du royaume des cieux était si puissant qu'il pouvait changer les publicains et les pécheresses au point de les rendre dignes d'une telle gloire et d'une telle récompense. Nous admirons surtout un médecin lorsque nous le voyons rendre la santé à des hommes souffrant de maladies incurables. Il est donc juste d'admirer le Christ quand il guérit des plaies incurables, quand il ramène le publicain et la prostituée à une telle santé spirituelle qu'alors ils paraissent dignes du ciel.

Mais, dites-vous, qu'a donc fait de si grand le voleur pour recevoir le paradis après le supplice ? Si vous voulez, je vais vous montrer brièvement son mérite. Tandis que Pierre reniait au pied de la croix, lui confessait sur la croix. Loin de moi que je dise cela pour accuser saint Pierre. Je le dis pour souligner le grand courage du voleur. Le disciple ne résiste pas aux menaces d'une fille de rien ; le voleur, au contraire, en présence de tout ce peuple qui l'environne en hurlant, en criant des blasphèmes et des insultes, n'y fait pas attention, ne songe pas au déshonneur actuel du Crucifié, mais, parcourant tout cela avec les yeux de la foi, rejetant ces obstacles abjects, il reconnait le Maître des cieux et se prosternant en esprit devant lui il dit : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez dans votre royaume*[1]. Arrêtons-nous à ce voleur, sans rougir d'avoir comme

1. Lc, XXIII, 42.

maître celui que le Seigneur ne rougit pas d'introduire le premier dans le paradis. N'ayons pas honte d'avoir pour maître celui qui, avant toutes les créatures, parut digne de la vie du ciel, mais examinons attentivement tous les détails pour bien apprendre toute la puissance de la croix. Le Christ ne lui dit pas comme à Pierre : *Viens, suis-moi et je te ferai pêcheur d'hommes*[1]. Il ne lui dit pas comme aux douze : *Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël*[2]. Il ne daigna même pas lui adresser la parole, il ne lui montra pas de miracles, il ne lui fit pas voir un mort ressuscité, les démons chassés, la mer soumise, il ne lui parla ni du royaume des cieux, ni de l'enfer, et cependant celui-ci confessa le Christ avant tous les autres, malgré les insultes de son compagnon. L'autre voleur, en effet, insultait le Sauveur, car il y avait encore un voleur crucifié avec Notre-Seigneur afin que fut accomplie cette prophétie : *Il a été mis entre les criminels*[3]. Les Juifs voulaient ainsi obscurcir sa gloire et ils l'insultaient dans tous leurs actes, mais la vérité éclatait de toutes parts et d'autant plus éclatante qu'on cherchait à y mettre obstacle. Donc, l'autre voleur insultait. Voyez-vous ces deux voleurs ? Tous deux sont sur la croix, tous deux pour leur vie de bandits, tous deux pour leur perversité. Mais tous deux n'eurent pas la même fin. L'un a hérité du royaume des cieux, l'autre a été mis en enfer. C'est ainsi qu'hier déjà nous distinguions le disciple et les disciples, Judas et les onze. Ces derniers disaient : *Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque ?* Judas au contraire se disposait à trahir et disait :

1. MT., IV, 19.
2. MT., XIX, 28.
3. *Isai.*, LIII, 12.

Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai[1]. Les uns se préparaient à servir et à être initiés au saint mystère, l'autre avait hâte de livrer le Christ. De même aujourd'hui nous voyons voleur et voleur, mais l'un insulte, l'autre adore, le premier blasphème, l'autre bénit, et celui-ci muselle le blasphémateur en lui disant : *Tu ne crains donc pas Dieu ? Car nous avons eu ce que nous méritions*[2].

Avez-vous vu la foi du bon voleur ? Avez-vous vu sa foi sur la croix, sa sagesse dans le supplice, sa piété dans les tourments ? Qu'il ait conservé sa présence d'esprit, qu'il ne se soit pas évanoui alors qu'il était percé de clous, qui ne s'en étonnerait ? Non seulement il avait toute sa lucidité, mais laissant ses propres affaires, il s'occupait de celles des autres enseignant sur la croix et reprenant l'autre voleur en ces mots : « *Ne crains-tu donc pas Dieu* ? Ne tiens pas compte, dit-il, de ce tribunal d'en-bas ; il est un autre juge invisible, un tribunal sans corruption. Ne sois pas troublé de ce qu'ici bas, celui-ci ait été condamné : les jugements d'En-haut ne sont pas de cette sorte. A ce tribunal terrestre les justes sont parfois condamnés et les méchants échappent à la peine, les coupables sont absous, les innocents punis. Qu'ils le veuillent ou non, les juges se trompent souvent, et souvent aussi, par surprise peut-être et par ignorance du bon droit, ou encore sciemment, s'étant laissé acheter, ils trahissent la justice. Là-haut il n'en va pas de même : Dieu est un juste juge et son jugement paraîtra comme la lumière, exempt d'aveuglement, exempt d'ignorance ». Ainsi pour qu'il ne vint pas lui répondre que Jésus avait été jugé et condamné, il le menait devant le tribunal d'En-haut,

1. Mt., xxvi, 15-17.
2. Lc, xxiii, 40-41.

il lui rappelait cette redoutable tribune comme s'il lui disait : « Regarde là ; alors tu verras sans trouble ce verdict et cette condamnation ; tu ne seras plus ici-bas avec des juges corrompus ; mais tu concevras le jugement d'En-haut ». Avez-vous observé la sagesse du voleur ? son intelligence et la leçon qu'il sut donner ? Aussitôt, de sa croix, c'est au ciel qu'il s'élève sans attendre. Puis pour imposer silence à l'autre en usant encore d'un autre argument, il lui dit : « *Ne crains -tu pas Dieu ? Car enfin nous subissons la même condamnation*[1]. » Que veut-il dire ? — Nous subissons la même condamnation, la même peine. N'es-tu pas toi aussi sur la croix ? Quand donc tu l'insultes, tu t'attaques toi-même. De même que lorsqu'on est coupable, on s'accuse le premier en accusant ceux qui sont dans le même cas que soi, ainsi lorsqu'on est dans le malheur se condamne-t-on soi-même en condamnant le malheur d'autrui. Car nous subissons la même condamnation. Et c'est comme s'il lui donnait lecture de la loi apostolique, je veux dire de cette phrase de l'Évangile : *Ne jugez pas afin de n'être pas jugés*[2], — *car nous subissons la même condamnation.* Voleur, que fais-tu ? En défendant Jésus, est-ce que tu ne t'associes pas aux insultes de l'autre ? Non, dit-il, et la suite va rejeter cette crainte : il ne fallait pas qu'on pût croire que, dans sa pensée, l'identité des supplices signifiait l'identité des fautes ; aussi corrige-t-il ainsi ses premières paroles *Nous du moins sommes punis justement, car nous subissons ce que nous avons mérité*[3]. Voyez-vous la confession parfaite ? Voyez-vous comment sur la croix il s'est dépouillé de ses péchés. Car il est écrit : *Dis toi-*

1. Lc, XXIII, 40.
2. Mt., VII, 1.
3. Lc, XXIII, 26.

même tes péchés pour être justifié[1], Personne ne l'a contraint, personne ne l'a forcé, mais il s'est livré lui-même en disant : *Nous du moins nous sommes punis justement, puisque nous subissons ce que nous avions mérité, tandis que lui, il est innocent*[2], et il ajoute aussitôt : « *Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume.* » Il n'a pas osé dire : « *Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume* », avant d'avoir déposé par la confession le fardeau de ses péchés.

Concevez-vous bien le prix de la confession ? Il se confessa et il s'ouvrit le ciel, il se confessa et il prit une telle liberté de parole qu'il put renier sa vie de banditisme pour demander le ciel aussitôt. Vous découvrez de quels grands biens la croix a été pour nous la cause ? Tu parles d'un royaume, mais à quoi le vois-tu ? D'énormes clous, une croix, voilà ce que tu as sous les yeux ; mais cette croix, répond-il, est signe de royauté. Lui, je l'appelle roi, parce que je le vois crucifié, car c'est le propre d'un roi de mourir pour ses sujets. Lui-même a dit : « *Le bon Berger donne sa vie pour ses brebis*[3] » ; donc le bon roi lui aussi donne sa vie pour ses sujets. Et parce qu'il a donné sa vie, je l'appelle roi. « *Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume* ».

Ce n'est pas seulement dans la croix mais encore dans les paroles prononcées sur la croix qu'on peut voir une ineffable bonté. Bien qu'il fut cloué, bafoué, ridiculisé, couvert de crachats, Jésus disait : « *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font*[4]. »

1. *Isai.*, XLIII, 26.
2. Lc, XXIII, 41-42.
3. Jo., X, 11.
4. Lc, XXIII, 34.

Crucifié, il prie pour ses bourreaux, alors qu'on lui répond : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi*[1]. Mais justement à cause de cela il ne descend pas de la croix, et c'est encore parce qu'il est Fils de Dieu qu'il est venu, afin d'être crucifié pour nous : *Descends de la croix*, lui disent-ils, *et nous croirons en toi.* Ce ne sont que des mots, simple prétexte pour ne pas croire. Car il était beaucoup plus difficile de sortir d'un tombeau fermé avec une pierre que de descendre de la croix, il était beaucoup plus difficile de tirer de la tombe Lazare mort depuis quatre jours et enseveli dans ses bandelettes, que de descendre de la croix. Mais eux disaient : « *Si tu es le Fils de Dieu sauve-toi toi-même.* » Or, il faisait tout pour sauver ceux-là même qui l'insultaient, et il disait : « *Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* »[2]. Quoi donc ? Les a-t-il absous de leur péché ? Il l'aurait fait s'ils eussent voulu se repentir. Car s'il n'avait point pardonné leur péché, jamais Paul n'eut été apôtre. S'il n'avait point pardonné leur péché ils n'auraient pas été et trois mille et cinq mille et bien d'autres milliers encore à venir à la foi. Pour ce qui est de ces milliers de Juifs qui ont cru, écoutez ce que les apôtres disent à Paul : « *Tu vois, frère, combien de milliers de Juifs ont cru*[3]. »

Imitons donc le Seigneur, prions pour nos ennemis. Je répète encore la même exhortation et c'est le cinquième jour que je vous entretiens du même sujet, non que je vous accuse de ne pas le suivre, loin de là ; mais justement parce que j'espère bien que vous vous laisserez convaincre. S'il y en a parmi vous qui soient durs, accessibles à la colère et assez

1. Mt., XXVII, 40-42.
2. Lc, XXIII, 34.
3. *Act.* XXI, 20.

intraitables pour n'avoir pas encore tenu compte de ce que j'ai dit de la prière pour les ennemis, que, honteux d'avoir résisté tant de jours à mes instances, ils déposent leur haine et des sentiments aussi bas. Imitez le Seigneur : il a été crucifié et il a invoqué son Père pour ceux qui le crucifiaient. Mais comment dites-vous, puis-je imiter le Maître ? Vous le pouvez, si vous voulez, car si vous ne le pouviez pas, il n'aurait pas dit : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[1]. » Si vous ne le pouviez pas, S. Paul ne crierait pas : « *Soyez mes imitateurs comme je suis celui du Christ*[2] ». Mais si vous ne voulez pas imiter le Seigneur, imitez votre compagnon de service, l'apôtre saint Étienne ; car lui, il a imité le Maître. Et de même que le Christ au milieu de ceux qui le crucifiaient, oubliant la croix, oubliant tout ce qui le touchait personnellement, priait son Père pour eux, ainsi le serviteur, au milieu de ceux qui le lapidaient, frappé par tous, recevant les coups des pierres sans s'occuper de sa douleur, disait : « *Seigneur, ne leur comptez pas ce péché*[3]. » Voyez-vous comment parle le Maître ? Voyez-vous comment prie le serviteur ? Le premier dit : « *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font*[4] », et le second : « *Ne leur comptez pas ce péché* ». Mais voyez avec quelle ferveur il implore cette grâce : il n'est pas debout, bien qu'on soit en train de le lapider, mais il se tient à genoux et c'est avec une profonde tristesse, avec une grande compassion qu'il prie pour leur péché.

Voulez-vous que je vous montre un autre de vos frères qui a souffert de bien plus rudes tourments que celui-là ? S. Paul dit : *Trois fois, j'ai été battu*

1. MT., XI, 29.
2. *I Cor.*, XI, 1.
3. *Act.* VII, 59.
4. LC, XXIII, 34.

de verges par les Juifs, j'ai été lapidé et une fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer[1]. Et quoi encore ? *Je souhaitais*, continue-t-il, *d'être anathème pour mes frères, mes parents selon la chair*[2]. En voulez-vous un autre, non du Nouveau Testament mais de l'Ancien ? Celui-ci est d'autant plus admirable qu'il n'était pas alors ordonné d'aimer ses ennemis, mais bien plutôt de détruire *œil pour œil, dent pour dent*[3], et de rendre le mal pour le mal, et que les hommes parvinrent néanmoins à une sagesse digne des apôtres. Écoutez Moïse si souvent lapidé et méprisé par les Juifs : « *Si vous leur pardonnez leur faute, ayez pitié de moi, mais si vous ne leur pardonnez pas, effacez-moi de votre livre*[4]. Voyez-vous quelle assurance ces justes veulent avoir du salut des autres et comment ils la font passer avant leur propre salut ? Ils n'ont pas péché et ils veulent partager le châtiment de leurs frères, parce que, disent-ils, les maux dont souffrent les autres nous rendent insensibles à notre propre bonheur. Ces exemples devraient suffire ; mais pour que nous soyons portés à nous corriger davantage, j'en donnerai encore un qui illustre la même sagesse. David, cet homme heureux et bienveillant, avait vu toute son armée se soulever contre lui et soutenir son fils Absalon pour donner le pouvoir à celui-ci et chercher à le faire mourir. Dieu, irrité de cet acte (il importe peu qu'il y ait eu une autre cause à la mort d'Absalon) envoya un ange armé d'un glaive pour infliger un châtiment céleste. Lorsque David les voit tous périr sous le glaive, il s'écrie : « *C'est moi le berger qui ai péché, c'est moi le berger qui ai fait le mal. Que votre main, je vous en prie,*

1. *II Cor.*, II, 24-25.
2. *Rom.*, IX, 3.
3. *Ex.*, XXI, 24-25.
4. *Ex.*, XXXII, 31-32.

se tourne contre moi et contre la maison de mon père[1]. »

Vous voyez de nouveau des actes semblables à ceux que nous avons relevés dans le Nouveau Testament. En voulez-vous encore un ? Il n'en manque pas. Samuel était ce prophète accablé d'outrages par les Juifs, haï, méprisé, au point que Dieu lui-même disait pour le consoler : « *Ce n'est pas toi, mais moi-même qu'ils ont méprisé*[2]. » Méprisé, détesté, insulté, que disait-il ? « *Dieu me préserve de commettre le péché de ne plus prier pour vous le Seigneur*[3]. » Il regardait comme un péché de ne pas prier pour ses ennemis : « *Dieu me garde de commettre le péché de ne plus prier pour vous.* » Le Christ dit : « *Père, pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font.*[4] » S. Étienne : « *Seigneur, ne leur comptez pas ce péché*[5]. S. Paul : « *Je souhaitais d'être anathème pour mes frères mes parents selon la chair*[6]. » Moïse : « *Si vous leur pardonnez leur faute, ayez pitié de moi, sinon effacez-moi de votre livre*[7]. »David : « *Que votre main s'appesantisse sur moi et sur la maison de mon père*[8]. » Samuel : « *Dieu me garde de commettre le péché de ne plus prier pour vous*[9]. »

Quel pardon obtiendrons-nous donc si après avoir été si souvent pressés par le Maître et par ses serviteurs, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, de prier pour nos ennemis, nous prions au contraire contre nos ennemis ? Non, je vous en prie,

1. *II Reg.*, XXIV, 17.
2. *I Reg.*, VIII, 7.
3. *I Reg.*, XII, 23.
4. Lc, XXIII, 34.
5. *Act.* VII, 59.
6. *Rom.*, IX, 3.
7. *Ex.*, XXXII, 31-33.
8. *I Reg.*, XXIV, 17.
9. *I Reg.*, XII, 23.

non, frères, car plus les exemples sont nombreux, plus le châtiment sera grand si nous ne les suivons pas. Il vaut mieux prier pour ses ennemis que pour ses amis, car l'une de ces prières vous est plus utile que l'autre : *si vous n'aimez que ceux qui vous aiment vous ne faites rien de grand, car les publicains le font aussi*[1]. Si nous ne prions que pour nos amis nous ne sommes pas encore meilleurs que les païens et les publicains. Mais si nous aimons nos ennemis, nous devenons, dans la mesure où notre nature le permet, semblables à Dieu, puisque Dieu *fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons et fait pleuvoir sur les justes comme sur ceux qui ne le sont pas*[2]. Soyons donc semblables au Père : *Soyez parfaits*, dit Jésus, *comme notre Père qui est dans les cieux.* Alors nous mériterons d'obtenir le royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur, Dieu et Sauveur, Jésus-Christ à qui gloire et puissance soient à jamais, dans tous les siècles. Amen.

1. Mt., v, 46.
2. Mt., v, 45.

XVIII

Autre homélie de Saint Jean Chrysostome

pour le vendredi saint : sur le sens du mot « cimetière » et sur la croix

Je me suis souvent demandé pourquoi nos pères avaient décidé qu'en ce jour, quittant les églises urbaines, nous irions nous rassembler hors de la cité. Car, il me semble qu'ils ne l'ont pas fait sans raison. J'en ai donc cherché, et, par la grâce de Dieu, je crois en avoir trouvé la cause, celle qui me paraît la plus juste et la plus compréhensible, la plus convenable enfin à la fête d'aujourd'hui. Quelle est-elle ? C'est que nous célébrons le souvenir de la croix ; Jésus a été crucifié hors des portes de la ville ; c'est pour cette raison qu'on nous fait sortir de la ville. *Les brebis*, dit l'Écriture, *suivent leur berger* ; *où est le roi, doivent être les soldats* ; *où est le corps, c'est là que les aigles s'assemblent*[1]. Voilà donc pourquoi nous allons hors de la ville. Mais que ce soit là l'explication, il nous le faut prouver à l'aide des Écritures ; pour que vous ne croyiez pas que c'est là pure conjecture de ma part, je ferai appel au témoignage de saint Paul. Que dit donc celui-ci des sacrifices ? *Car de ces animaux dont le sang est porté par le grand-prêtre, pour le péché, dans le*

1. Mt., xxiv, 28.

sanctuaire, les corps sont brûlés en dehors du camp. C'est pour cela aussi que Jésus, afin de sanctifier le peuple par son propre sang a souffert en dehors des portes. Ainsi donc sortons vers lui hors du camp en portant sa honte[1]. Paul l'a dit, Paul l'a ordonné : nous avons obéi, et nous sommes sortis des portes. Voilà donc pourquoi nous nous assemblons hors de la ville.

Mais pourquoi dans ce lieu consacré aux martyrs et non ailleurs ? car, par la grâce de Dieu, notre ville de tous côtés, est entourée comme d'une enceinte par les restes des saints. Pourquoi donc nos pères ont-ils voulu que nous nous assemblions dans ce « martyrion » et non dans un autre ? C'est qu'il y a ici une grande multitude de morts. Comme Jésus-Christ est descendu aujourd'hui vers les morts, voilà pourquoi aujourd'hui nous nous rassemblons ici.

Le lieu même est appelé « cimetière » (le lieu où l'on dort) afin de vous apprendre que les morts, et ceux qui sont ici en particulier, ne sont pas morts mais sont seulement assoupis et dorment. Avant la venue du Christ la mort s'appelait mort. *Le jour,* dit l'Écriture, *où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez de mort*[2]. Et encore : *L'âme qui pèche mourra de mort*[3]. Et David : *La mort des pécheurs est mauvaise*[4] *tandis que la mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur*[5]. *La mort,* dit Job, *est le repos*

1. *Haeb.*, XIII, 11-13.
2. *Gen.*, II, 17.
3. *Ex.*, XVIII, 20.
4. *Ps.*, XXXIII, 22.
5. *Ps.* CXV, 15.

pour l'homme[1]. Non seulement notre fin était appelée mort, mais *enfer*. Écoutez ce que dit David : *Mais Dieu arrachera mon âme des mains de l'enfer qui s'en sera saisi.*[2] *Vous ferez descendre avec douleur,* dit Jacob, *ma vieillesse dans l'enfer*[3]. Voilà les noms qu'avait la fin de l'homme avant le Christ ; mais depuis que le Fils de Dieu est venu, et qu'il est mort pour rendre la vie au monde, la fin de l'homme n'est plus appelée mort, mais sommeil et dormition. La preuve en est dans ces paroles du Christ : *Notre ami Lazare dort*[4]. Il ne dit pas : Lazare est mort, quoiqu'il fût vraiment mort. Mais afin que vous compreniez que ce mot de dormir était étranger à leur manière habituelle de penser, voyez comme à ce mot les disciples sont troublés. *Maître,* disent-ils, *si Lazare dort, il sera guéri,* tellement leur échappait le sens de ce qu'il leur avait dit. S. Paul dit encore à certains de ses correspondants : *Ceux qui dorment ont-ils péri*[5] ? *Nous qui vivons nous ne préviendrons pas ceux qui sont endormis*[6]. Et ailleurs encore : *Réveillez-vous, vous qui dormez*[7] et pour faire voir qu'il parle d'un mort, il ajoute : *Et levez-vous d'entre les morts.*

Voyez comme partout la mort est appelée sommeil. Voilà pourquoi ce lieu est nommé « cimetière » (lieu où l'on dort), mot qui fait du bien, mot riche de sens. Quand donc vous amenez ici un mort, ne vous frappez pas : ce n'est pas à la mort que vous

1. *Job.*, III, 13.
2. *Ps.* XLVIII, 15.
3. *Gen.*, XLII, 38.
4. Jo., XI, 11.
5. *I Cor.*, XV, 18.
6. *Thess.*, IV, 14.
7. *Ephes.*, V, 14.

l'amenez, mais au sommeil. Le seul nom du lieu suffit pour alléger votre peine. Songez au lieu où vous l'amenez et dans quel temps. C'est au « cimetière », et c'est après la mort du Christ, après que le Christ a tranché les nerfs de la mort ; alors du lieu et du temps vous tirerez maintes consolations. C'est surtout aux femmes que je m'adresse, car ce sexe est plus impressionnable, plus prompt à se laisser abattre par le malheur. Mais vous avez dans le nom seul du lieu le remède qui convient à votre peine. Voilà pourquoi nous nous rassemblons ici.

Aujourd'hui Notre-Seigneur parcourt tout l'Enfer, aujourd'hui *il a brisé les portes d'airain* ; aujourd'hui *il a rompu les verrous de fer*[1]. Voyez l'exactitude des termes. Il n'est pas dit qu'il a ouvert les portes d'airain, mais qu'il les *a brisées*, afin de rendre la prison inutile. Il n'est pas dit : Il a enlevé les verrous, mais : *Il les a rompus*, afin d'enlever toute efficacité à la geôle sans portes ni verrous. Y entre-t-on ? Rien ne vous y retient. Quand donc le Christ a brisé les portes, qui pourra les relever ? ce qu'un Dieu a détruit, quel homme le rétablira ? Les rois n'agissent pas ainsi quand ils veulent faire relâcher un prisonnier. Ils envoient des lettres de grâce, mais ils laissent les portes et maintiennent les gardiens en fonction pour bien montrer à ceux qui sortent de la prison, qu'eux-mêmes, ou d'autres à leur place, peuvent encore y rentrer. Le Christ, au contraire, voulant faire connaître que c'en était fini de la mort, a brisé ses portes d'airain. On les dit d'airain pour exprimer la nécessité cruelle, inexorable de la mort. Et pour comprendre que le fer comme l'airain expriment quelque chose de rigide et d'inflexible, écoutez

1. *Isai.*, XLV, 3.

ce que dit Dieu à quelqu'un d'impudent : *C'est un tendon de fer que ta nuque, et ton front est d'airain*[1]. Il dit cela car cet homme avait un air implacable, sans pudeur, cruel. Voulez-vous savoir comment la mort était impitoyable, inflexible, dure comme le diamant ? C'est que pendant une si longue durée, personne n'a pu lui persuader de relâcher aucun de ceux qu'elle tenait prisonniers, jusqu'à ce que le Maître des anges, y descendant, l'y eût forcée. Le Seigneur *a enchaîné le fort et l'a dépouillé de ses armes* ; de là vient qu'on lit encore qu'il l'a dépouillé des *trésors ténébreux et invisibles*[2]. Ici l'expression est simple, pourtant son sens est double. Car il est des lieux obscurs mais où l'on peut voir en y portant la lumière d'une lampe. Or les enfers étaient très ténébreux et tristes et jamais la lumière n'y avait pénétré. C'est pourquoi on dit qu'ils étaient *ténébreux et invisibles*. Vraiment ils furent ténébreux jusqu'à ce que le soleil de justice y fût descendu, qu'il les eût éclairés et qu'il eût fait le ciel de l'enfer. Car le ciel est partout où est le Christ. Mais l'enfer est appelé « trésors obscurs » et ce n'est pas sans raison, car des richesses sans nombre y étaient déposées. Toute la nature humaine, qui est la richesse de Dieu, avait été volée par le diable, lorsqu'il avait trompé le premier homme, et depuis, elle restait soumise à la mort. Que toute la nature humaine soit la richesse de Dieu, c'est saint Paul qui l'atteste quand il dit : *Dieu est riche pour tous ceux et par tous ceux qui l'invoquent*[3]. Ainsi, de même qu'un roi, après avoir trouvé le chef d'une bande de voleurs qui parcourait les villes, qui les pillait, et qui se retirait ensuite

1. *Isai.*, XLVIII, 4.
2. *Isai.*, XLV, 3.
3. *Rom.*, X, 12.

dans ses repaires pour y déposer son butin, l'enchaîne, le livre au supplice, mais fait mettre son trésor dans les coffres de l'État, de même le Christ, après avoir enchaîné par sa mort le chef des bandits, le gardien de la prison infernale, c'est-à-dire le diable et la mort en même temps, a fait passer les richesses de celui-ci, je veux dire la race humaine, dans les trésors de son propre royaume. C'est encore ce que nous indique saint Paul quand il dit : *Il nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume de son amour*[1]. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que le Roi est venu en personne. Cependant aucun prince ne vient jamais délivrer lui-même les prisonniers, il envoie ses serviteurs. Ici il n'en est pas ainsi : le Roi est venu lui-même ; il n'a eu honte ni de la prison ni des prisonniers. Allait-il avoir honte de l'homme, de l'homme qui est l'œuvre de ses mains ? *Il a brisé les portes, rompu les verrous*, il s'est tenu debout au-dessus de l'enfer, il a rendu la geôle déserte, et nous en a ramené le geôlier enchaîné. Le tyran était conduit prisonnier, le fort enchaîné, et la mort elle-même, jetant bas ses armes, s'est jetée désarmée aux pieds du roi.

Vous avez vu l'admirable victoire, vous avez vu les exploits et le miracle de la croix. Je vais vous dire quelque chose de plus admirable encore. Apprenez la manière dont la victoire a été remportée, et vous serez au comble de l'étonnement.

C'est par les moyens mêmes avec lesquels le diable avait vaincu le monde que le Christ a vaincu le diable ; il l'a combattu avec les propres armes dont celui-ci s'était servi. Comment ? Voici : une vierge, le bois, la mort, avaient été les signes de notre défaite. La vierge était Eve qui n'avait pas encore connu

1. *Coloss.*, I, 13 ; (Vulg. : Dans le royaume de son fils bien-aimé.)

l'homme ; le bois était l'arbre ; et la mort, la punition d'Adam. Une vierge, le bois et la mort qui avaient été les signes, de la défaite, sont devenus les signes de la victoire elle-même. Marie a remplacé Eve ; le bois de la croix, l'arbre de la science du bien et du mal ; la mort du Christ, la mort d'Adam. Vous voyez que le diable a bien été vaincu par les mêmes moyens qui avaient servi à sa victoire. Il avait renversé Adam avec le bois de l'arbre, le Christ a terrassé le diable avec le bois de la croix. Le bois de l'arbre jetait les hommes dans l'enfer, le bois de la croix en a retiré ceux qui déjà y étaient descendus. Le premier bois avait désarmé l'homme et l'avait fait disparaître, le second a désarmé ce vainqueur et l'a exposé, vaincu, aux yeux du monde. La mort d'Adam avait condamné tous ceux qui étaient venus après elle, la mort du Christ a ressuscité ceux qui étaient nés avant elle. *Qui dira la puissance du Seigneur*[1] ? Nous avons passé de la mort à l'immortalité : tel est le miracle de la croix.

Vous avez compris la victoire, vous avez compris la manière dont elle a été remportée. Apprenez maintenant comment la victoire nous a été acquise sans que nous ayons eu à nous donner le moindre mal. Nous n'avons pas ensanglanté nos armes, nous ne nous sommes pas rangés en bataille, nous n'avons pas reçu de blessures, nous n'avons pas vu la guerre, et pourtant nous avons remporté la victoire : le Seigneur a combattu, la couronne est à nous. Alors, puisque la victoire est à nous, imitons les soldats et chantons aujourd'hui dans notre allégresse le chant de victoire ; disons en louant le Seigneur : *La mort*

1. *Ps.* cv, 2.

a été absorbée dans la victoire. Mort, où est ta victoire ? Enfer, où est ton aiguillon[1] ?

Tels sont les bienfaits que la croix a enfantés pour nous, trophée dressé contre les démons, glaive contre le péché, glaive avec lequel le Christ a transpercé le serpent. La croix, volonté du Père, gloire du Fils, exaltation de l'Esprit-saint, honneur des anges, sûreté de l'Église, sujet de gloire pour Paul, rempart des saints, lumière de l'univers. Car de même qu'on dissipe les ténèbres d'une demeure obscure en allumant une lampe et en la tenant élevée, de même, le Christ, allumant la croix comme une lampe et la tenant dressée, a chassé toutes les ténèbres de la terre. Et de même qu'une lampe porte de la lumière à son sommet, de même la croix portait éblouissant à son sommet, le Soleil de justice. Le monde a frémi, la terre a tremblé, les pierres se sont fendues de le voir crucifié. Les pierres s'étaient fendues mais non la dureté des Juifs. Le voile du temple s'est déchiré, mais leur complot infâme n'a pas cédé...

Suit un bref développement pour expliquer ce que signifiait le fait que le voile du temple se fût déchiré. — La communion donnant lieu fréquemment à une véritable bousculade, saint Jean invite les fidèles à s'approcher de la sainte Table avec un recueillement au moins égal à celui que les anges observaient auprès du tombeau qui avait contenu le corps du Christ.

Pensez à ce qui coule sur l'autel. C'est du sang ; le sang qui a détruit l'acte où de vos péchés vous aviez signé votre avertissement, le sang qui a purifié votre âme, qui a effacé toutes vos taches, qui a triomphé des principautés et des puissances : *Le Christ*, dit saint Paul, *a désarmé les puissances, il les a menées*

1. *I Cor.*, XV, 54-55.

librement en triomphe après les avoir vaincues par sa croix[1]. Son trophée porte les signes sans nombre de sa victoire, et les dépouilles sont suspendues au sommet de sa croix. Comme un grand roi, après avoir gagné une guerre difficile, place sur un haut trophée les cuirasses, les boucliers, les armes du tyran vaincu et de ses soldats, de même le Christ, après avoir gagné la guerre contre le diable, a suspendu au haut de la croix, comme sur une trophée, toutes les armes de son ennemi, c'est-à-dire la mort et la malédiction. Ainsi tous les êtres peuvent voir ce trophée : les puissances d'en-haut qui sont dans les cieux, ici-bas, les hommes qui sont sur la terre, les démons eux-mêmes qui ont été vaincus. Puisque nous jouissons d'une si grande grâce, montrons-nous dignes, autant que nous le pouvons, des biens que nous avons reçus, afin que nous obtenions le royaume des cieux par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et la puissance, dans tous les siècles. Amen.

1. *Coloss.*, II, 15.

XIX

Sermon de Saint Léon

sur la Résurrection

(Extraits)

... *Le premier homme est de la terre, terrestre,* nous dit l'Apôtre, *le second est du ciel. Tel le terrestre, tels aussi les terrestres, et tel le céleste, tels aussi les célestes. Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste*[1]. Mes bien aimés, nous pouvons vraiment nous réjouir de ce changement qui nous a tirés de notre obscurité terrestre pour nous faire passer à un rang céleste, grâce à l'indicible bienveillance de Celui qui, pour nous introduire chez lui, est descendu jusque chez nous, non seulement en se revêtant de notre substance, mais en prenant sur lui-même la condition de notre nature pécheresse, et en laissant sa divinité impassible souffrir tous les maux qu'endure notre humanité mortelle. De peur qu'une longue tristesse ne tourmentât ses disciples déjà troublés par sa passion et, comme il était prédit qu'il ne ressusciterait qu'au bout de trois jours, réduisant le premier jour à sa fin, le dernier à son commencement, il abrégea ce délai de manière à en écourter la durée sans diminuer le nombre des jours fixés. La résurrection du Sauveur n'a donc pas retenu longtemps son âme aux Enfers et son corps dans la tombe. Il rendit si vite la vie à sa

1. *I Cor.*, XV, 47-49.

chair incorruptible qu'il sembla davantage s'être endormi qu'avoir cessé de vivre. La divinité, qui ne s'est pas retirée des deux substances composantes de l'humanité qu'il avait revêtue, réunit par sa puissance ce que sa puissance avait séparé.

Bien d'autres détails de cette résurrection ont fondé l'autorité de la foi qui devait être prêchée au monde : la pierre levée, le tombeau trouvé vide, les linceuls mis à part, le récit des anges, établissaient largement la vérité de la résurrection du Seigneur. Il apparut lui-même plusieurs fois et se fit voir aux femmes et aux Apôtres : non seulement il leur parlait, mais il s'attardait au milieu d'eux, mangeait avec eux, et se laissait toucher, examiner attentivement par ceux qui doutaient encore. Il se tenait au milieu de ses disciples, étant entré alors que les portes étaient fermées[1] ; il leur communiquait les dons du Saint-Esprit en soufflant sur eux, et, leur donnant les lumières de l'intelligence, il leur dévoilait les mystères cachés des saintes Écritures[2]. Il leur montrait la plaie de son côté, les trous faits par les clous, les traces de sa passion encore si proche[3]. Il leur faisait ainsi connaître que les propriétés de la nature divine et de la nature humaine subsistaient indivisibles en lui. Il nous apprenait que la substance du Verbe diffère de celle de la chair de l'homme, pour qu'en distinguant ses deux natures, nous confessions toujours que le Fils de Dieu est à la fois Verbe et chair.

Paul, l'Apôtre des nations, ne contredit pas notre foi quand il dit : *Quoique nous ayons connu le Christ*

1. Cf. Jo., xx, 19.
2. Cf. Lc, xxiv, 27.
3. Cf. Jo., xx, 27.

selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de cette manière[1]. Car la résurrection du Seigneur n'a pas mis fin à sa chair, elle l'a transformée. La substance corporelle n'a pas été consumée par l'accroissement de sa puissance. Il a perdu sa qualité première, non sa nature. Ce corps est devenu inaccessible à la douleur, qui avait pu souffrir le supplice de la croix ; qui avait été mis à mort, immortel ; qui avait pu être blessé, incorruptible. Aussi l'Apôtre nous dit-il avec raison qu'il ne connaît plus la chair de Jésus-Christ dans l'état où on l'avait vue auparavant parce qu'il n'y a plus rien en elle qui soit faible et accessible à la souffrance ; tout en demeurant dans son essence ce qu'elle était, elle est changée par sa gloire. Il n'est pas surprenant que l'Apôtre s'exprime ainsi en parlant du corps du Christ, puisque parlant de tous les vrais chrétiens, ceux qui vivent selon l'esprit, il dit aussi : *Nous ne connaissons plus désormais personne selon la chair*[2]. Il entend par là que notre résurrection a commencé en Jésus-Christ : en lui qui est mort pour tous, notre espérance a pris forme et marche devant nous. Nous ne doutons plus, nous ne flottons plus dans l'incertitude de notre attente, mais nous voyons déjà des yeux de la foi ce qui arrivera, nous qui avons reçu l'ébauche de ce qui nous est promis. Remplis de joie par la promotion de notre nature, nous possédons l'objet de notre foi.

Ne nous laissons donc pas entraîner par l'apparence des réalités temporelles. Que les biens terrestres ne détournent pas à leur profit notre contemplation de ceux du ciel. Regardons comme déjà passé ce qui

1. *II Cor.* v, 16.
2. *Ibidem.*

n'a commencé d'être qu'à peine, et que l'esprit attaché à ce qui doit rester, fixe son désir sur le lieu où se trouve ce qu'on lui offre d'éternel. Encore que nous ne soyions sauvés qu'en espérance et que nous portions toujours une chair corruptible et mortelle, on a bien raison de dire que nous ne sommes pas dans la chair lorsque les passions charnelles ne nous dominent pas, et que nous ne saurions être appelés charnels quand nous ne leur obéissons plus. Ainsi lorsque l'Apôtre dit : *Ne faites pas ce que veut la chair pour la satisfaction de vos désirs* [1], nous n'entendons pas qu'il nous interdise l'usage de ce qui est utile à notre santé et répond aux besoins de notre faiblesse humaine. Mais parce qu'il ne faut pas céder à n'importe quel désir ni remplir tous ceux de la chair, nous comprenons que l'Apôtre nous avertit de pratiquer la tempérance, afin de retirer le superflu, à la chair qui doit être soumise à la raison, sans lui refuser le nécessaire. Aussi dit-il encore : *Personne ne déteste sa propre chair ; au contraire, on la nourrit et on l'entretient* [2]. Nous le devons, en effet, pour entretenir et favoriser non les vices, non la volupté, mais nos obligations et notre service, afin que notre nature renovée maintienne l'ordre en elle-même, c'est-à-dire que ses parties inférieures ne prévalent pas ignoblement en nous sur ses parties supérieures, et que, les vices usurpant les pouvoirs de l'âme, l'esclave ne domine pas là où le maître doit régner.

Que le peuple de Dieu reconnaisse donc qu'il est devenu une créature nouvelle en Jésus-Christ. Qu'il réfléchisse bien et comprenne qui l'a adoptée ou qui elle a adopté. Que ce qui a été rénové ne retourne pas à l'inconstance de son état ancien.

1. *Rom.*, XIII, 14.
2. *Ephes.* V, 29.

Qu'il ne cesse pas de travailler, l'homme qui a mis une fois la main à la charrue, mais qu'il surveille ce qu'il a semé, sans regarder ce qu'il laisse derrière lui[1]. Que nul ne retombe dans les vices d'où il s'était relevé, et, bien qu'à sa faiblesse corporelle il doive de souffrir encore de différentes maladies, qu'il réclame instamment des soins et un soulagement. Telle est la voie du salut. C'est ainsi qu'on imite cette résurrection de l'humanité dont l'initiative s'est trouvé dans le Christ. Les accidents, les chutes ne manquent pas sur la pente glissante de cette vie : que notre marche en avant quitte donc les sables mouvants pour le roc, puisque, suivant ce qui est écrit : *les pas de l'homme sont conduits par le Seigneur, et il se complaira dans ses voies. Si le juste vient à tomber, il ne se brisera pas, parce que le Seigneur étendra sa main pour le soutenir*[2].

Cette méditation, mes bien aimés, ne convient pas seulement à la fête pascale, nous devons encore la retenir pour sanctifier toute notre vie. Les exercices actuels de notre piété doivent tendre a transformer en habitude les pratiques dont, en ce temps si court, les fidèles ont éprouvé l'agrément, à en conserver la pureté, à détruire dans une prompte pénitence le mal qui pourrait s'y glisser. La guérison des maladies est d'autant plus difficile et plus longue que ces maladies sont anciennes : qu'on applique donc les remèdes quand les blessures sont encore fraîches, afin que nous relevant toujours de toutes nos chutes, nous méritions de parvenir au jour de la résurrection où notre chair incorruptible sera glorifiée en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec son Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles. Amen.

1. Cf. Lc, IX, 62.
2. *Ps.* XXXVI, 23-24.

XX

Sermon de Saint Léon

sur la Passion

(Extraits)

... *L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié*[1]. *Maintenant*, dit-il encore, *mon âme est troublée. Que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure? Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure. Père, glorifie ton Fils !*[2] et la voix du Père qui venait du ciel disait : *Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore*[3]. Jésus répondant aux assistants dit alors : *Ce n'est pas à cause de moi que cette voix s'est fait entendre, c'est à cause de vous. Maintenant a lieu le jugement de ce monde, maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors. Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi*[4].

Admirable pouvoir de la Croix ! Indicible gloire de la Passion ! Tribunal du Seigneur, jugement du monde, puissance du crucifié, tout y est réuni. Oui, Seigneur, tu as tout tiré à toi, lorsque tu as tenu, un jour entier, tes bras ouverts à ce peuple incrédule et qui te blasphémait, c'est le monde entier qui apprit à confesser

1. Jo., XII, 23.
2. Jo., XII, 27. (Vulg. : glorifie ton nom.)
3. Jo., XII, 28.
4. Jo., XII, 30-32.

ta majesté. Tu as tout tiré à toi, Seigneur, lorsque dans la réprobation du crime juif, tous les éléments n'ont prononcé qu'un seul et même verdict, quand, les luminaires célestes s'étant obscurcis et le jour s'étant fait nuit, la terre aussi s'est ébranlée de manière insolite et que toute la création s'est refusée à servir les impies. Tu as tout tiré à toi, Seigneur, puisque le voile du temple s'étant déchiré, le saint-des-Saints s'est retiré hors de la portée des pontifes indignes, afin que la figure passât à la vérité, la prophétie à la manifestation réelle, la Loi à l'Évangile. Seigneur, tu as tout tiré à toi, pour que ce mystère accompli sous le voile des signes dans un seul temple de Judée, la piété de toutes les nations du monde le célébrât partout dans sa perfection dévoilée. Car maintenant l'ordre des lévites est plus illustre, la dignité des Anciens plus élevée, la consécration des Prêtres plus sainte, parce que ta Croix est source de toutes bénédictions, principe de toutes grâces. C'est par elle qu'il est donné aux croyants de tirer la vertu de la faiblesse, la gloire de la honte, la vie de la mort. Maintenant aussi les divers sacrifices d'animaux ont cessé, l'offrande seule de ton corps et de ton sang remplit toutes les différences des victimes[1], puisque tu es le véritable *Agneau de Dieu qui enlèves les péchés du monde*[2], et qu'ainsi en toi tu parachèves tous les mystères, faisant de toutes les nations un seul royaume, comme par toutes les hosties tu n'as institué qu'un seul sacrifice.

Reconnaissons donc, mes frères, ce que le bienheureux Apôtre Paul, le Docteur des nations, a glorieusement confessé : *C'est une parole digne de foi*

1. C'est-à-dire : remplit la fin de tous les sacrifices de la Loi et par conséquent les unifie.
2. Jo., I, 29.

et qui mérite toute créance, que le Christ Jésus est venu dans le monde sauver les pécheurs[1]. Ce qui rend en effet, la pitié de Dieu pour nous plus étonnante, c'est que le Christ est mort non pour les justes ni pour les saints, mais pour les gens qui péchent contre la justice et contre Dieu[2] ; et la nature divine ne pouvant être atteinte par la mort, il a pris, en naissant parmi nous, de quoi lui offrir pour nous. Il avait, en effet, menacé d'avance notre mort du pouvoir de la sienne, lorsqu'il faisait dire au prophète Osée : *Mort, je serai ta mort* ; *Enfer, je serai ta morsure*[3] ! Car sa mort l'a soumis aux lois de l'Enfer, et sa résurrection les a détruites. Il a tellement brisé la perpétuité de la mort que d'éternelle il l'a faite temporaire. *Comme tous meurent en Adam, tous dans le Christ retrouveront la vie*[4].

Ainsi, mes frères, que se réalise la parole de l'Apôtre: *Que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour celui qui pour tous, est mort et est ressuscité*[5], et puisque ce qui était ancien a passé et que tout est devenu nouveau, que personne ne demeure dans la vieillesse de la vie charnelle ! Tous, progressant de jour en jour, rénovons-nous en augmentant notre piété. Si justifiés que nous soyons, nous avons toujours en cette vie la possibilité d'être plus purs, d'être meilleurs. Qui ne progresse pas, régresse ; qui ne gagne rien, perd quelque chose. Il nous faut donc courir soutenus par notre foi, par la charité de nos actes et par notre amour de la justice. Célébrons

1. *I Tim.*, I, 15.
2. Cf. *Rom.*, V, 6.
3. *Ose.*, XIII, 14.
4. *I Cor.*, XV, 22.
5. *II Cor.*, V, 15.

donc le jour de notre rédemption d'une manière toute spirituelle, *non dans le vieux levain de méchanceté et d'injustice, mais dans les azymes de la pureté et de la vérité*[1], nous mériterons alors de participer à la résurrection du Christ dans tous les siècles. Amen.

1. *I Cor.*, v, 8.

XXI

Homélie de Saint Grégoire de Naziance

pour la fête de Pâques

Je me tiendrai à mon poste de veille[1], dit l'admirable prophète Habacuc. Avec lui aujourd'hui, puisque le Saint-Esprit m'en a donné le pouvoir et le don, moi aussi, observant de loin, observant avec soin, je ne laisserai rien échapper de ce qui me sera mis devant les yeux ou me sera dit. M'étant donc arrêté, j'ai regardé de loin : et voici qu'un homme était debout sur les nuées, très haut dans le ciel ; son aspect était celui d'un ange et sa robe avait l'éclat de la foudre qui déchire l'air[2]. Il étendit la main vers l'Orient et cria d'une voix forte ; sa voix avait la résonance de la trompette et, tout autour de lui, j'ai cru voir un attroupement de l'armée céleste ; et voici ce qu'il dit : « C'est aujourd'hui le jour, du salut pour le monde visible et invisible. Le Christ est ressuscité, ressuscitez avec Lui ; le Christ est redevenu Lui-même, revenez à vous. Le Christ est sorti du tombeau, affranchissez vous des chaînes du péché. Les portes de l'Enfer sont ouvertes, la mort est écrasée, on abat le viel Adam, on parfait le nouveau. Pour la rénovation qu'il y a en Jésus-

1. *Habac.*, II, 1.
2. *Nahum*, II, 4.

Christ, redevenez neufs ! » Voilà quelles étaient ses paroles, et eux tous entonnaient l'hymne, déjà entonné lorsque le Christ se révèla à nous par sa nativité terrestre, *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[1].

M'associant à eux, à mon tour, je vous fais entendre ces paroles. Ah ! si je pouvais être gratifié d'une voix qui vaille celle des anges et qui fasse résonner les extrémités du monde !

C'est la Pâque du Seigneur, c'est la Pâque, oui la Pâque, redisons le encore, à la gloire de la Trinité. C'est pour nous la fête des fêtes, la solennité des solennités, qui éclipse toutes les autres — celles non seulement des hommes et qui sont purement terrestres ; mais aussi celles qui sont du Christ lui-même et qu'on célèbre en son honneur — comme le soleil éclipse les étoiles. Quel beau spectacle que ces vêtements éclatants et ces illuminations d'hier, notre œuvre à la fois personnelle et commune, où des hommes à peu près de toutes conditions et de tout mérite, embrasaient la nuit d'une vaste lueur ; et quel reflet de la grande lumière, que le ciel fait tomber en signaux brillants, illuminant tout l'univers de ses propres ornements, et de celle supra-céleste, que possèdent les anges : leur luminosité vient immédiatement en second rang, puisqu'elle est le produit de la luminosité première, que possède la Trinité, de qui procède toute lumière, fragments séparés de la lumière indivisible et tirant d'elle tout son prix. Mais plus belle encore est celle d'aujourd'hui, et plus éclatante. Car la lumière d'hier servait de précurseur à la grande lumière qui se lève, c'était comme un prélude joyeux à la fête.

1. Lc, II, 14.

C'est aujourd'hui que nous fêtons cette résurrection, qui n'est plus du domaine de l'espérance, mais désormais de la réalité, et qui entraîne avec elle l'univers tout entier. Que chacun donc célèbre l'événement par un don et offre son cadeau de fête, dans la mesure de ses moyens, modeste ou riche il n'importe, pourvu qu'il soit d'ordre spirituel et qu'il plaise à Dieu. Car un présent digne de Lui, les anges seraient à peine capables de le faire, eux les premiers, les possesseurs de l'intelligence, les plus purs, initiés et témoins de la gloire d'En-haut, — si toutefois ils ont reçu dans sa plénitude le pouvoir de célébrer Dieu. Pour nous, nous apporterons le sermons le plus beau et le plus soigné que nous ayons, célébrant avant tout le Verbe pour le bienfait que représente notre nature douée de raison. Tel sera mon point de départ : je ne puis souffrir en effet, dans cette homélie que j'offre comme un sacrifice pour la grande victime et le plus grand des jours, de ne pas m'élancer vers Dieu et de ne pas tirer de là mon exorde. Et vous, purifiez votre esprit, vos oreilles, votre raison, vous qui en faites le siège de la jouissance (car c'est sur Dieu que porte mon discours et il est chose divine), afin qu'en partant d'ici vous ayez connu la véritable jouissance, celle dont l'objet n'est pas vain...

Dieu a toujours été, est et sera : ou mieux il « est » continuellement, car « a été » sont des divisions de notre temps, fugitives par nature. Celui qui « est » sans fin, c'est ainsi qu'il se nomma lui-même lorsqu'il donna ses commandements à Moïse sur la montagne[1]. Il tient concentré en Lui la plénitude de l'être, qui n'a ni commencement ni fin, comme un océan d'existence immense et sans limite, dépassant la mesure

1. *Exod.*, III, 13.

du temps et de la nature ; il n'est qu'à peine ébauché par la seule représentation de l'esprit, et encore d'une façon trop étroite et trop faible, non pas à l'aide des éléments qui lui appartiennent, mais de ceux qui l'entourent, par un jeu d'images rassemblées de partout, pour former une sorte de fantôme de la vérité, qui s'échappe avant qu'on puisse le tenir, et s'enfuit avant qu'on puisse le concevoir ; éblouissant la partie conductrice de nous-mêmes, purifiée de ce fait, tout comme éblouit l'œil la promptitude de l'éclair qui ne s'arrête pas ; et celà, me semble-t-il, afin de nous attirer à lui par ce qu'il a de convenable (car ce qui est parfaitement inconvenable est désespérément inabordable), mais par ce qu'il a d'inconcevable, de s'imposer à notre admiration ; par l'admiration, d'entraîner un désir plus ardent, par le désir, la purification, par la purification de nous rendre semblables à Dieu ; et quand nous sommes devenus tels, de nous traîter désormais comme des intimes (si l'expression n'a pas quelque chose de trop hardi) ; Dieu s'unissant à des dieux et se rendant familier à eux, et d'autant mieux peut-être qu'Il connaît déjà ceux qui apprennent à Le connaître. Ainsi donc le divin est immense et difficile à examiner, et cette immensité est la seule chose qui se laisse totalement concevoir en Lui, malgré ceux qui pensent que, de par l'unité de sa nature, Il est ou tout à fait inconcevable, ou parfaitement concevable. Quelle est en effet sa nature, à Lui, essence douée de simplicité, c'est ce que nous allons rechercher. Car ce n'est pas sa nature que la simplicité, s'il est vrai que ce n'est pas (non plus) celle des natures composées, que le seul fait d'être composées.

Si l'on contemple l'immensité d'un double point de vue, suivant le commencement et la fin, (car ce

qui les dépasse et n'est pas embrassé par ces deux termes est immense), lorsque l'esprit essaie de sonder vers le haut la profondeur, sans pouvoir se fixer ni s'appuyer sur les images qu'il se fait de Dieu, cette immensité sans issue qu'il trouve là, il l'a dénommée « sans commencement », et lorsqu'il regarde en bas jusqu'au plus profond, il l'a nommée « l'immortel », l' « impérissable » ; et quand il réunit l'ensemble, « l'éternel ». L'éternité en effet, ce n'est ni le temps, ni aucune partie du temps, car elle n'est pas mesurable ; mais ce qu'est pour nous le temps, mesuré par le mouvement du soleil, l'éternité l'est pour les êtres éternels, ce qui se déroule parallèlement aux essences, comme une sorte de mouvement et d'intervalle temporels. Voilà pour le présent assez de philosophie sur Dieu ; ce n'est pas en effet le moment de s'étendre sur ce point, car le sujet que je me suis proposé n'est pas l'essence divine, mais « l'économie » divine (du salut).

Quand je parle de Dieu, j'entends du Père, du Fils et du Saint-Esprit, étant entendu que l'essence divine ne se diffuse pas au-delà d'Eux, ceci pour que nous ne puissions y introduire la foule des dieux, pas plus qu'à l'intérieur de leur cercle elle n'est bornée, ceci pour que nous ne tombions pas dans l'erreur qui consiste à lui reconnaître moins de divinité qu'elle n'en comporte, soit, comme les Juifs, en prônant la suprématie d'une seule personne, soit, comme les Grecs, en multipliant les dieux. L'erreur est en effet la même dans les deux cas, bien que résidant dans des excès contraires. Ainsi le Saint des Saints, qui est caché même aux séraphins, est célébré par trois sanctifications qui se réunissent en une même souveraineté et en une même divinité[1],

1. *Isai.*, VI, 2 sq.

Mais comme il ne suffisait pas à la bonté de se mouvoir dans la seule contemplation de soi-même, mais qu'il fallait déverser et propager le bien, afin d'augmenter le nombre d'objets touchés par elle (c'est le fait en effet, de l'extrême bonté), il conçut tout d'abord les puissances angéliques et célestes, et dans cette œuvre de conception, le Verbe donna la forme et l'Esprit paracheva ; et ainsi apparurent les splendeurs secondes, compagnes de la splendeur première, qu'il faut se représenter soit comme des esprits doués d'intelligence, soit comme du feu pour ainsi dire sans matière ni corps, soit comme toute autre nature s'apparentant de très près à celles-là. J'avais envie de dire qu'elles ne se meuvent pas vers le mal, mais qu'elles n'ont de propension que pour le bien, comme se tenant autour de Dieu, et bénéficiant de la lumière primitive de Dieu (les choses d'ici-bas ne bénéficiant que d'une illumination secondaire) ; mais ce qui me fait penser et dire qu'elles ne sont pas tout à fait sans propension vers le mal, mais qu'elles se meuvent vers lui difficilement, c'est Lucifer, ainsi nommé pour sa splendeur et qui, à cause de son orgueil, devint ténèbres et en reçut le nom, ainsi que les puissances rebelles soumises à ses ordres, les artisans du vice par la fuite du bien et ses protecteurs en nous.

C'est ainsi et pour ces raisons qu'est né le monde spirituel, autant du moins que la faiblesse de mon jugement me permet de discuter de ces réalités sublimes. Après avoir institué, dans leur gloire les substances premières, Il conçoit le monde des substances secondes, matériel et visible ; et c'est l'agglomération et le composé formé du ciel, de la terre et des substances intermédiaires ; œuvre louable pour la bonne constitution de ses éléments, mais

plus digne de louanges encore pour l'ajustement et l'harmonie du tout, les parties s'adaptant bien l'une à l'autre et toutes à l'ensemble, pour obtenir la formation d'un monde ; et cela afin de montrer qu'Il était capable de créer non seulement une nature qui Lui fût apparentée, mais encore une nature qui Lui fût totalement étrangère. En effet, ce qui est apparenté à la divinité, ce sont les natures spirituelles et concevables par le seul entendement et ce qui lui est totalement étranger, ce sont celles qui sont perceptibles aux sens, et en allant plus loin encore, celles qui sont entièrement dépourvues d'âme et de mouvement.

L'esprit donc et la sensibilité, ainsi distingués l'un de l'autre, se tenaient chacun dans ses limites respectives, et portaient en eux-mêmes la majesté du Verbe Créateur, rendant hommage en silence à la grandeur de l'œuvre et la proclamant avec force. Il n'y avait pas encore de mélange formé de l'un et de l'autre, ni aucune union de contraires, témoignage d'une sagesse supérieure et de la profusion dans la création des natures ; et l'on ne pouvait connaître toute la richesse de la bonté (divine). C'est alors que le Verbe Créateur voulut donner sa pleine mesure en façonnant au moyen de ces deux natures, j'entends l'invisible et le visible, un seul être, l'homme ; après avoir tiré son corps de la matière déjà créée, et y avoir fait passer un souffle issu de Lui-même (ce que l'Écriture désigne sous le nom d'âme spirituelle et d'image de Dieu[1], il s'établit sur la terre comme un autre monde, grand dans sa petitesse, une nouvelle sorte d'ange, un adorateur mixte, spectateur de l'univers visible, initié à celui

1. *Gen.*, I, 27 ; II, 7.

de l'esprit, roi de la création d'ici-bas, sujet de la royauté d'En-haut, terrestre et céleste, éphémère et immortel, visible et spirituel, à égale distance entre la grandeur et l'humilité, tout à la fois esprit et chair ; esprit par sa reconnaissance, chair par son orgueil ; susceptible grâce au premier de subsister et de glorifier son bienfaiteur, grâce à l'autre de souffrir et de tirer la leçon de sa souffrance et, dans son ambition, d'être édifié sur sa véritable grandeur ; être qui préside à l'activité terrestre, qui émigre dans un autre lieu, et qui, c'est là le point culminant du mystère, est divinisé dans sa course vers Dieu. Car, pour moi, cet éclat de la vérité, qui nous est mesuré ici-bas, nous conduit à contempler et à ressentir la splendeur de Dieu, digne de Celui qui a assemblé, puis dissoudra et de nouveau assemblera sur un mode plus grandiose.

Cet homme, Il le plaça dans le paradis, quel que fût alors ce paradis, en lui faisant don du libre arbitre, afin que le bien appartînt à celui qui l'aurait choisi autant qu'à Celui qui l'avait fait germer, (il le plaça dis-je[1]) comme cultivateur des plantes éternelles, des pensées divines, sans doute les plus simples comme les plus achevées, nu dans sa simplicité, avec des mœurs rudimentaires, sans connaître ni vêtements ni abris ; car tel devait être celui qui fut créé à l'origine ; puis Il lui donna une loi, pour y appliquer son libre arbitre. Et cette loi portait prescription des plantes dont il pouvait user, et de celle où il ne devait pas porter la main. C'était l'arbre de la Connaissance, qui n'était pas originellement planté sous un signe funeste, ni interdit par jalousie (que les ennemis de Dieu se gardent de lancer là-

1. *Gen.*, II, 15 sq.

dessus les assauts de leur langue et d'imiter le serpent), mais bon si l'on en usait à propos (cette plante en effet représentait une contemplation semblable à la nôtre, à laquelle pouvaient seuls s'élever sans risque ceux dont la qualité d'âme était suffisamment parfaite), néfaste au contraire pour les âmes encore trop simples et trop avides dans leurs désirs ; aussi véritablement qu'une nourriture solide est sans profit pour les êtres qui sont encore trop délicats et ont besoin de lait. Mais lorsque la jalousie du diable et l'acte coupable de la femme, auquel elle succomba par manque de résistance et qu'elle fit commettre par excès de persuasion... lui eurent fait oublier la loi qu'on lui avait prescrite, et l'eurent fait céder à ce pauvre besoin de goûter du fruit, il fut aussitôt coupé de l'arbre de vie, banni du Paradis et du sein de Dieu à cause de sa perversité ; alors il se revêtit de peaux, c'est-à-dire d'une chair plus épaisse, putréfiable et résistante. Et c'est ainsi que pour la première fois il prit conscience de sa turpitude et se déroba aux regards de Dieu[1]. Mais de plus il y gagna la mort, qui tranchait les liens qui l'unissaient au péché, pour que le mal ne fût pas éternel. Et le châtiment aboutit à la pitié. Car c'est ainsi, j'en suis sûr, que Dieu se fâche.

Pendant les premiers temps, l'homme en qui le vice avait été la racine et le germe de fautes nomnombreuses, fut éclairé sur la nécessité d'un redressement et de l'extermination du vice, de maintes manières : c'étaient, suivant les cas et les circonstances, les exhortations, les lois, les (messages des) prophètes, les bienfaits et les menaces (de Dieu), les fléaux, les inondations et les incendies, les guerres

1. *Gen.*, III, 1 sq.

avec des défaites et des victoires, les signes dans le ciel ainsi que sur la terre, sur mer et dans les airs, c'était enfin les bouleversements imprévus parmi les hommes, les cités et les races. Mais à la fin il fallut un remède plus efficace pour venir à bout de maladies plus dangereuses : homicide, adultère, parjure, passions entre hommes, et, le dernier de tous les maux, mais le premier en gravité, l'idolâtrie, qui substituait au Créateur les créatures, comme objet de l'adoration. Or ces maux, puisqu'ils avaient besoin d'un grand secours, reçurent précisément un grand secours. Et ce fut le Verbe de Dieu lui-même, celui qui existait avant le temps, Lui l'Invisible, l'Incompréhensible, l'Incorporel, le Principe issu du Principe, la Lumière issue de la Lumière, la Source de vie et d'immortalité, l'Empreinte de l'Archétype, le Sceau de l'Immuable, l'Image en tout fidèle, le but et la raison du Père, qui s'approcha de sa propre image, se fit chair à cause de la chair, et l'unit à une âme douée d'intelligence à cause de notre âme, les purifiant chacun par son semblable, et se fit homme en tout, le péché excepté. Enfanté par la Vierge, auparavant purifiée de corps et d'âme par le Saint-Esprit (car il fallait honorer la génération, mais plus encore la virginité), et demeurant Dieu à travers l'Incarnation, il unit en Lui deux contraires, chair et esprit, dont l'un conférait la divinité, et l'autre la recevait. O étonnante union ! ô merveilleuse conciliation ! Celui qui est, devient ; l'Incréé est créé ; Celui qui est sans limites, est délimité par une âme spirituelle appartenant à un milieu divin, et une chair appartenant à la matière épaisse ; Lui qui enrichit, Il s'appauvrit : Il s'appauvrit dans ma chair pour que je m'enrichisse de sa divinité ; Lui qui est plénitude, Il se dépouille : Il se dépouille de sa gloire pour quelque temps, afin que j'aie part à sa plénitude.

Quels sont ces trésors de bonté ? Quel est ce mystère qui m'enveloppe ? J'ai eu part à la ressemblance de Dieu et ne l'ai pas sauvegardée ; Il participe de ma chair afin de sauvegarder la ressemblance et d'immortaliser la chair. Pour la seconde fois, Il s'associe étroitement à nous, et de façon plus extraordinaire que la première : alors, en effet, Il nous faisait participer au meilleur, maintenant Il prend sa part du pire. Ceci ressemble plus à Dieu que cela ; ceci, pour ceux qui possèdent l'intelligence, est d'un degré plus élevé.

Mais pourquoi tout ce discours, pourrait me dire quelqu'un de ceux qui sont trop amis des fêtes et qui sont de nature impatiente ? Stimule ton cheval pour qu'il arrive au but ; expose nous ce qui a trait à la solennité et ce pourquoi nous sommes assis à t'écouter aujourd'hui. — Cela, je vais y venir, et si j'ai pris mon point de départ un peu plus haut, c'est pour obéir aux exigences de la raison et de l'amour. Et je ne pense pas vraiment que les amateurs d'enseignements et de belles choses puissent trouver mauvais que je leur donne quelques détails sur la dénomination même de la Pâque. Cette digression, je l'espère, ne leur paraîtra pas mauvaise. Ce terme de Pâque, grand et vénérable, est appelé « Phaska » en langue hébraïque, afin d'évoquer le « passage »[1] représentant historiquement la fuite d'Égypte vers Chanaan et l'émigration, spirituellement la progression et l'ascension partant d'ici-bas vers les régions d'En-haut et le pays de la Promesse. Le phénomène, que nous avons vu se produire en bien des endroits de l'Écriture, par lequel certains noms passent, par suite d'une réformation, d'un sens obscur à un

1. *Exod.*, XII, 11.

sens plus clair, ou d'un emploi vulgaire à un emploi plus noble, nous l'avons constaté ici encore. C'est ainsi qu'après avoir adopté ce nom comme celui de la Passion du Christ et l'avoir transposé en grec, en changeant le φ en π et le κ en χ, on a appelé ce jour la Pâque (Πασχα)[1]. Puis l'usage s'empara de cette forme et lui donna plus de force, l'oreille de la majorité des gens s'étant de préférence fait à ce mot, qui paraissait plus pieux. —

Ainsi toute la loi n'est que l'ombre des choses à venir et contenues dans l'Esprit, comme nous l'a fait voir le saint Apôtre[2]. C'est aussi ce qu'avant lui, Dieu avait dit à Moïse dans son message, lorsqu'il lui avait prescrit ces commandements : *Veille à accomplir toutes choses suivant l'exemple qui t'a été proposé sur la montagne*[3], lui montrant que les choses visibles sont comme un dessein et une esquisse des invisibles. Et je suis persuadé qu'aucun de ces commandements n'a été disposé au hasard, sans raison ou de façon basse et indigne de la législation de Dieu et de l'obéissance de Moïse ; j'en suis persuadé encore qu'il soit difficile de trouver pour chacune de ces ombres, la vision spirituelle correspondante, en examinant dans le détail tous les commandements relatifs à l'Arche elle-même, à ses dimensions, à la matière dont elle est faite, et aux Lévites et serviteurs chargés de la porter, et tous ceux qui se rattachent aux sacrifices, aux purifications et aux offrandes.

Ces choses étaient visibles à ceux-là seuls qui

1. Ce témoignage confirme l'hypothèse de Beaumstark sur l'identité pour les chrétiens des premiers siècles du jour de Pâque avec la commémoraison non seulement de la Résurrection mais encore de toute la passion du Christ.

2. *Colos.*, II, 17.

3. *Exod.*, XXV, 40.

s'inspiraient de Moïse en pratiquant la vertu, ou qui suivaient ses instructions du plus près qu'ils pouvaient. Car c'est sur la montagne même que Dieu se manifeste aux hommes, à la fois en descendant un peu Lui-même de ses hauteurs habituelles, et en nous exhaussant au-dessus de notre humilité d'ici-bas, afin de se laisser embrasser dans une nature mortelle, Lui qui ne peut être borné, autant du moins que le permettaient la mesure et la prudence. En effet la masse d'un corps matériel et d'un esprit captif n'est capable de saisir Dieu que si l'on vient à son aide. Et dès lors il ne semble pas que tous aient été jugés dignes du même rang ni du même point d'observation ; mais chacun dans une mesure différente, suivant, je pense, le degré de sa pureté personnelle. Et ceux-là en étaient absolument écartés, et autorisés à n'entendre que la voix seule d'En-Haut, qui avaient un caractère bestial et étaient indignes des mystères de Dieu.

Et nous cependant, nous tiendrons le milieu entre les hommes dont la perspicacité est par trop alourdie et ceux qui ont un goût trop vif pour la contemplation et les hautes spéculations, afin de ne pas rester entièrement amorphe et inerte, ou de n'être pas plus curieux qu'il ne faut, et de ne pas nous écarter ni nous détacher (défauts dont l'un est en quelque manière Juif et vil, et dont l'autre s'apparente à l'interprétation des songes, l'un et l'autre étant également réprouvés) ; c'est ainsi que nous allons développer ce sujet, dans la mesure de nos moyens, sans être trop déplacé et sans prêter à rire. Nous pensons qu'après avoir subi la chute dûe à notre faute originelle, et après nous être laissé surprendre par la jouissance jusqu'à tomber dans l'idolâtrie et les crimes sanguinaires, il fallait que

nous fussions rappelés et réintégrés dans notre condition première, grâce à la pitié profonde de Dieu le Père qui ne pouvait souffrir que fût condamné ce si grand ouvrage de ses propres mains : j'entends l'homme. Mais comment opérer cette restauration et que faire ? Écarter le remède violent, comme impuissant à le persuader et capable de le blesser, à cause de son orgueil durable, et l'orienter vers la réhabilitation par la douceur et la bienveillance des soins. Pas plus qu'il ne faudrait à une jeune plante tordue infliger un redressement brutal et une violente poussée de la main, (car on arriverait plus vite à la briser qu'à la redresser), ni à un cheval ardent et ayant passé l'âge de la jeunesse, la tyrannie d'un mors, sans lui donner quelques caresses et l'appeler avec des paroles. C'est pourquoi une loi nous est donnée pour notre salut, tel un retranchement intermédiaire entre Dieu et les idoles, pour nous détourner de celles-ci et nous ramener vers Lui. Et Il commence par faire quelques concessions de détail, pour obtenir l'essentiel. Il tolère pour un temps les sacrifices, afin d'établir le siège de Dieu, puis quand le moment sera venu, afin de détruire à leur tour les sacrifices en nous transformant par une substitution progressive, et en nous faisant passer du côté de l'Évangile, nous qui serons entraînés désormais à l'obéissance.

C'est ainsi et pour ces raisons que fut introduite la loi écrite, qui nous rassemble dans la voie du Christ ; et c'est elle, à mon avis, qui règle les sacrifices. Pour qu'on n'ignore pas la profondeur de sa sagesse et la richesse de ses décisions, dont on ne peut saisir la trace, Il n'a pas permis qu'ils demeurassent absolument impies, inutiles et allant jusqu'au sang versé en pure perte, mais il a uni la grande Victime non

sacrifiable, si je puis m'exprimer ainsi, comme il convenait à la nature première, à des sacrifices réglementés, et cela non pas en une petite partie de la terre et pour peu de temps, mais comme une purification de l'univers entier et valable pour l'éternité. Et c'est pourquoi l'Agneau est choisi [1], à cause de son innocence et du vêtement qu'il apporte à notre nudité première. Telle est en effet la victime immolée pour nous, celle qui est et qu'on appelle vêtement d'incorruptibilité. Agneau parfait, non seulement par sa divinité, la plus parfaite de toutes les choses, mais encore par son incarnation, ointe de divinité, et devenue cela même qui l'a ointe et pour employer un mot plus hardi, Homme-Dieu. Mâle, puisqu'offerte en raison d'Adam, mais encore plus fort qu'il ne fut fort, lui qui tomba sous les coups du péché, et surtout ne possédant rien en lui de féminin et qui ne soit pas d'un homme ; mais aussi s'étant dégagé des liens maternels et virginaux, en usant de sa grande puissance et enfanté mâle par l'interprête des vues de Dieu, comme Isaïe nous en fait l'heureuse prédiction [2]. Soleil de justice au cours annuel, descendant du Ciel, ou encore défini par sa partie visible et tournant sur lui-même. Couronne bénie de bienfaisance [3] et en tout égale et semblable à elle-même, et, qui plus est, génitrice, si l'on peut dire, du chœur des vertus, se mêlant et s'alliant doucement les unes avec les autres, suivant une loi d'amitié et d'harmonie. Irréprochable et sans altération, guérisseur de blâmes, ainsi que des dommages et des souillures causées par le vice. Car s'il a endossé nos péchés et supporté nos tares [4],

1. *Exod.*, XII, 3 sq.
2. *Isai.*, VIII, 5.
3. *Ps.* LXIV, 12.
4. *Isai.*, LIII, 4.

sa personne n'a été atteinte d'aucun des maux qu'il fallait guérir. Il a fait, en tout, l'épreuve de notre ressemblance, sauf dans le domaine du péché[1]. Celui, en effet, qui a poursuivi la lumière qui brille dans les ténèbres[2], ne l'a jamais étouffée.

Que vous dire encore ? C'est le premier mois, ou mieux la source des mois[3] soit qu'il ait représenté à l'origine quelque chose chez les Hébreux, soit qu'il se soit formé plus tard à partir de là, et qu'il ait reçu du mystère sa qualité de premier mois. C'est dans la dixième partie du mois : c'est en effet le plus achevé des nombres, l'unité parfaite entre les unités, et source de perfection. On le conserve jusqu'au cinquième jour, peut-être parce que notre victime a la vertu de purifier les sens, d'où naît la faute, et autour desquels se livre combat, puisqu'ils reçoivent l'aiguillon du péché. Il est choisi du reste non seulement parmi les agneaux[4], mais encore parmi une espèce inférieure, celle des jeunes boucs, au signe funeste[5] parce qu'on l'égorge non seulement pour les justes, mais aussi pour les pécheurs ; et peut-être d'autant plus pour ceux-ci que nous avons plus grand besoin qu'on ait pitié de nous. Il n'est donc pas étonnant qu'avant tout on cherche dans chaque maison à se procurer un agneau, et que, si c'est impossible, on aille, en raison de sa pauvreté, en demander l'aumône dans la maison de ses proches parents. Comme c'est la meilleure solution, il est préférable que chacun se suffise à soi-même dans l'accomplissement de ce rite et offre à Dieu vivante

1. *Hebr.*, IV, 15.
2. Jo., I, 5.
3. *Exod.*, XII, 2.
4. *Exod.*, XII, 5.
5. MT., XXV, 33.

la victime sacrée qu'il réclame, se consacrant ainsi toujours et en tout ; mais sinon, il faut avoir recours pour cela à l'aide de ceux qui sont sous le rapport de la vertu, nos frères de race et de mœurs. Tel est en effet, selon moi, le sens qu'il faut donner à l'ordre de partager avec nos plus proches la victime, s'il en est besoin.

Puis c'est la nuit sacrée, l'ennemie de cette nuit répandue sur notre vie présente, la nuit qui disperse les ténèbres primitives qui ramène tout à la lumière, à l'ordre et à la beauté, et qui apporte l'harmonie à ce qui était auparavant confusion. C'est alors que nous fuyons l'Égypte, c'est-à-dire le sombre péché qui nous poursuit, et le Pharaon, cet invisible tyran et ses cruels gouverneurs dans notre migration vers le monde d'En-Haut. Et nous sommes libérés de l'argile et de la cuisson des briques, et de l'assemblage de notre chair, chancelant comme de la paille et qui sur tant de points se trouve impuissant avec ses raisonnements légers comme des fétus. Puis l'Agneau est immolé, et du sceau du Précieux Sang sont marquées l'action et la réflexion, ou si l'on veut, la contemplation et l'activité, les montants de nos portes, je veux dire des mouvements et des arrêts de notre esprit, qui s'ouvre et se ferme bien grâce à la contemplation, puisqu'il y a quelque mesure à nos possibilités de conception. Puis la dernière et la plus terrible des plaies pour les persécuteurs, et bien digne de la nuit ; l'Égypte pleure les premiers-nés de ses pensées et de ses actions (ce que l'Écriture appelle la semence Chaldaïque détruite)[1], et les petits enfants de Babylone frappés et brisés par la pierre[2], et chez les Égyptiens tout est plein de cris

1. *Judith.*, v, 6.
2. *Ps.* cxxxvi, 8, 9.

et de gémissements. Mais de nous l'Exterminateur se tiendra à l'écart, par crainte respectueuse de l'onction. Puis c'est l'élimination du levain pendant sept jours[1] (c'est en effet le plus mystique des nombres, et il a des affinités avec l'essence de ce monde), c'est-à-dire du vice ancien et fermenté (et non de la partie panifiable et vivifiante), afin que ne nous approvisionnions pour le voyage d'aucun pain égyptien[2] ni d'aucun reste de l'enseignement pharisaïque et impie.

Qu'ils pleurent donc ; pour nous, nous mangerons l'Agneau. Sur le soir[3], puisque c'est pour la consommation des siècles que s'accomplit la Passion du Christ, et puisque c'est le soir qu'il fait participer ses disciples au mystère, dissipant les ténèbres du péché. L'Agneau n'est pas bouilli, mais rôti[4], de façon que notre dogme ne comporte rien d'inconcevable et ne soit pas mélangé d'eau, et que rien ne puisse être dissous, mais qu'il forme un tout bien compact et consistant, mis à l'épreuve du feu purificateur, libre de tous liens matériels et de toute superfluité, et que nous recevions le secours de ces charbons bienfaisants, qui enflamment et purifient notre intelligence, de par celui qui est venu sur la terre pour apporter le feu[5] qui consume nos habitudes perverses et pour hâter l'embrasement. Et tout ce que le dogme contient de charnu et de nutritif, sera consommé et assimilé[6] par les entrailles et les

1. *Exod.*, XII, 19.
2. *Ibidem.*
3. MT., XVI, 6.
4. *Exod.*, XII, 18.
5. Lc, XII, 49.
6. *Exod.*, XII, 8.

parties intestines de l'esprit, et réparti pour une digestion spirituelle depuis la tête jusqu'aux pieds, c'est-à-dire depuis les plus hautes contemplations de la divinité jusqu'aux dernières méditations sur l'incarnation.

Mais nous n'emporterons rien au dehors ni ne différerons rien jusqu'au matin[1] pas plus qu'on ne peut transmettre à ceux de l'extérieur la majeure partie de nos mystères, il n'existe de purification possible au delà de cette nuit, et le principe de remettre au lendemain ne doit pas être en honneur chez ceux qui participent au Verbe. De même en effet qu'il est beau et qu'il plaît à Dieu que la colère ne dure pas tout le jour, mais tombe avant le coucher du soleil, et ceci en un sens temporel aussi bien que spirituel (car il est dangereux pour nous que le soleil de la justice se couche sur notre colère[2] de même il ne faut pas que le repas dont nous parlons se prolonge pendant toute la nuit, ni qu'il soit remis au lendemain. Mais tout ce qui est osseux, impropre à être mangé et difficile pour nous à identifier, ne sera ni broyé[3] étant mal défini et compris, (je n'insiste pas en effet sur ce point d'histoire d'après lequel les jambes du Christ ne furent pas brisées, lorsque les bourreaux voulaient hâter sa mort à cause du Sabbat[4], ni jetés au loin et lacérés afin de ne pas donner les restes sacrés aux chiens ni à ceux qui sont indignes de déchirer le Verbe, ni aux pourceaux[5] ce qu'il y a dans le Verbe de brillant et de chatoyant ;

1. *Ibid.*, 10.
2. *Ephes.*, IV, 26.
3. *Exod.*, XII, 46.
4. Jo., XIX, 33.
5. Mt., VII, 6.

mais il sera consumé par le feu et par le Saint-Esprit qui recherche et connaît tous les holocaustes, il sera réduit et conservé et non pas détruit dans les eaux ni dispersé, comme la tête du Veau d'Or construit en hâte par Israël le fut par les soins de Moïse, pour faire rougir le peuple de son endurcissement[1].

Or il convient de ne point négliger les modalités de la manducation, puisque aussi bien la loi n'a pas négligé de règler à la lettre la contemplation et jusqu'à ces détails. Nous consommerons la victime promptement, en l'accompagnant de pains azymes, avec des laitues sauvages, les hanches ceintes et les pieds hautement chaussés, enfin appuyés sur le bâton des vieillards[2].

Promptement d'abord, pour ne pas tomber dans la faute de Loth, qui lui valut l'interdiction divine ; ne pas regarder tout autour de soi, ni s'attarder dans tous les environs, mais chercher son salut dans la montagne, de façon à n'être pas saisi par le feu Sodomite et étranger ni pétrifié en statue de sel pour s'être retourné vers le mal, en s'attardant[3]. Les laitues sauvages[4] sont nécessitées par ce qu'a d'amer, de rude, surtout au début, et de supérieur aux plaisirs, une vie orientée vers Dieu. Car bien que le nouveau joug soit bénin et le fardeau léger, comme nous le dit l'Écriture[5], ils ne le sont que grâce à l'espérance d'une contre-partie beaucoup plus généreuse que les misères d'ici-bas. Car sans cela

1. *Exod.*, XXXII, 19 sq.
2. *Exod.*, XII, 3 sq.
3. *Gen.*, XIX, 24 sq.
4. *Exod.*, XII, 8.
5. MT., XI, 30.

qui n'avouerait que l'Évangile est plus pénible et plus douloureux à suivre que les prescriptions des lois ? Car tandis que la loi n'incrimine que l'accomplissement des délits, on nous fait encore grief à nous des intentions, au même titre que des actes véritables. *Tu ne commettras pas l'adultère*[1], prescrit la Loi ; mais à nous il est dit : Tu ne convoiteras même pas, en allumant ta passion par des regards indiscrets et attentifs[2]. *Tu ne tueras pas*, prescrit la Loi[3] ; mais à nous il est dit : Tu ne riposteras même pas, mais au contraire tu t'exposeras toi-même aux coups[4]. Comme ces préceptes sont plus remplis de sagesse ! — *Tu ne seras pas parjure*, prescrit la Loi[5] ; mais à nous il est dit : Abstiens-toi de jurer peu ou prou, car du serment naît le parjure[6]. — *Tu n'entasseras pas maison sur maison, champ sur champ*, prescrit la loi[7], en opprimant tyranniquement les pauvres ; mais à nous il est dit : De bon cœur mets de côté tes biens, même justement acquis, et défais-t'en au profit des pauvres[8] pour que ta croix soit plus légère et que tu acquières les richesses invisibles.

Que les insensés conservent les hanches libres et sans ceinture[9], puisqu'ils ne possèdent pas la raison qui domine les plaisirs, et pourtant dans ce domaine aussi il existe une limite pour les mouvements de la nature. Mais toi, serre avec la ceinture de la sagesse cette partie pleine de passion et comme

1. *Exod.*, XX, 14.
2. MT., V, 28.
3. *Exod.*, XX, 15.
4. MT., V, 39.
5. *Exod.*, XX. 7.
6. MT., V, 34.
7. *Isai.*, V, 8.
8. MT., XXI, 21.
9. *Exod.*, XII, 11.

hennissante[1] (ainsi s'exprime la divine Écriture, quand elle stigmatise la honte du vice), afin de manger la Pâque en état de grâce, en mortifiant tes membres sur la terre[2] et en prenant modèle sur le cilice de Jean, le solitaire, le Précurseur[3], le grand héraut de la vérité. Je sais également une autre ceinture, une ceinture militaire et virile, qui a valu leur nom aux Syriens « à-la-belle-ceinture » et à certains ainsi appelés « ceux-qui-n'ont-qu'une-ceinture[4] ». C'est d'elle aussi que Dieu parle à Job en ces termes : « *Au contraire ceins tes hanches virilement*[5] et donne une réponse mâle ». C'est de sa puissance que le divin David se glorifie d'avoir été ceint grâce à Dieu[6] ; et il conduit Dieu lui-même revêtu et ceint de sa puissance contre les impies[7], de toutes évidence. A moins que l'on ne préfère croire que le surplus de la puissance est ainsi présenté comme relevé et que par suite la lumière se retrousse comme un vêtement[8]. En effet, qui pourra supporter ce qu'il y a d'intolérable dans la puissance et la lumière ? Je cherche ce qu'il y a de commun entre les hanches et la vérité ; que voulait donc dire S. Paul par ces mots : *Demeurez donc les hanches ceintes de la vérité*[9] ? Cela ne vient-il pas de ce que la contemplation contraint les désirs charnels et les empêche de se porter autre part ? Car ce qui brûle d'amour pour un objet ne peut s'adonner aux autres plaisirs avec la même force.

1. *Jerem.*, V, 8.
2. *Colos.*, III, 5.
3. MT., III, 4.
4. *IV Reg.*, V, 2.
5. *Job.*, XXXVIII, 3.
6. *Ps.* XVII, 33.
7. *Ps.* XCII, 1.
8. *Ps.* CIII, 2.
9. *Ephes.*, VI, 14.

Pour les sandales, que celui qui va fouler la Terre Sainte et le sol foulé par Dieu, les retire, comme fit Moïse sur la montagne[1], afin de ne transporter aucune parcelle de substance morte, ni rien qui constitue un intermédiaire entre l'homme et Dieu. Ainsi, si quelque disciple reçoit la mission de porter l'Évangile[2], qu'il vive dans la sagesse et la simplicité : il faut qu'en plus de cette obligation de ne posséder ni argent, ni bâton, ni tunique de rechange, il marche pieds-nus afin qu'apparaissent beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile de la paix[3] et de tout autre bien. Mais celui qui fuit l'Égypte et ses œuvres, doit les chausser[4], afin de se préserver en particulier des scorpions et des serpents que nourrit en grand nombre l'Égypte, de façon à ne pas subir l'atteinte de ceux qui épient nos talons et que nous avons reçu l'ordre d'écraser[5]. Sur le baton de marche[6] et l'énigme qui s'y rattache, voici mon opinion : il y a, je le sais, celui qui sert d'appui, celui du berger et celui du maître, qui ramène dans le droit chemin les troupeaux doués de raison. Mais à toi, la Loi te prescrit maintenant le bâton de soutien, afin de ne pas défaillir dans ta pensée, en entendant évoquer le Sang de Dieu, sa Passion et sa mort, et de ne pas t'égarer dans l'athéisme, en défendant la cause de Dieu ; mais sans pudeur ni scrupule, mange le corps, bois le sang, si tu es désireux de la vie, sans te défier des paroles relatives à la Chair, et sans te laisser troubler par celles qui concernent la Passion. Tiens-toi solidement sur tes pieds, ferme, en équilibre, ne te

1. *Exod.*, III, 5.
2. Lc, X, 3 sq.
3. *Isai.*, LII, 7.
4. *Exod.*, XII, 11.
5. Lc., X,19.
6. *Exod.*, XII, 11.

laisse ébranler en rien par tes adversaires, ni entraîner par les séductions du langage. Redresse-toi de toute ta hauteur, pose solidement tes pieds dans le temple de Jérusalem[1], prends appui sur la pierre, afin que ne t'ébranle pas la marche contre Dieu.

Eh ! bien, si tu as décidé de quitter l'Égypte, fournaise de fer[2], et d'abandonner le polythéisme qui y sévit, pour te placer sous la conduite de Moïse, de ses lois et de ses commandements, voici un conseil que je te donne, conseil qui ne m'appartient pas, ou plutôt qui m'appartient vraiment, si tu le prends au sens spirituel. Emprunte aux Égyptiens de la vaisselle d'or et d'argent[3], et mets-toi en route avec ce bagage ; ménage-toi des positions avec les biens d'autrui, que dis-je, avec ceux qui t'appartiennent : car on te doit un salaire pour payer ton esclavage et la bâtisse de brique ; effectue par la ruse ta réclamation ; commets un vol légitime. Car tu as été malheureux dans ce pays, en luttant avec l'argile, c'est-à-dire avec un corps perverti et impur, et en construisant les chancelantes cités d'autrui, dont le souvenir se perd avec les bruits. Eh ! quoi ? tu t'en irais gracieusement et sans être payé ? Et ! quoi ? tu abandonnerais aux Égyptiens et aux puissances ennemies ce qu'ils ont mal acquis et plus mal encore utilisé ? Cela ne leur appartient pas, ils en ont dépouillé et volé Celui qui a dit : *Ceci est mon argent, ceci est mon or*[4] *et je les donnerai à qui je voudrai*[5]. Hier ils le possédaient, car ils en avaient la permission. Aujourd'hui c'est à toi que le Seigneur les offre,

1. *Ps.* CXXI, 2.
2. *Deut.*, IV, 20.
3. *Exod.*, XI, 2.
4. *Agge.*, II, 9.
5. *Dan.*, IV, 14.

pour que tu en fasses un bon et salutaire usage. Nous nous acquerrons des amis avec le Mammon de l'injustice, afin que, lorsque nous les aurons quittés, nous les retrouvions à l'heure du jugement[1].

Si tu es une Rachel ou une Lia, c'est-à-dire une âme patriarcale et noble, dérobe les idoles de ton père lui-même, non pour les conserver, mais pour les faire disparaître[2] ; mais si tu es un habile Israélite, emporte-les avec toi dans la Terre Promise, fais en un sujet de tourment pour le persécuteur et apprends-lui par cette ruse que c'est en vain que s'exerçait sa tyrannie et qu'il asservissait les bons. Si tu agis ainsi, et si tu quittes l'Égypte de cette façon, tu seras guidé dans ta route nuit et jour par une colonne de feu et de nuées[3], le désert s'adoucira, la mer se séparera pour te laisser passer, le Pharaon sera englouti, le pain tombera sur toi comme une pluie, du rocher jaillira une source, Amalec sera vaincu non seulement par les armes, mais par les mains hostiles des justes, qui impriment en même temps le sceau de la prière et élèvent le trophée inégalé de la Croix, les fleuves s'arrêteront de couler[4], le soleil s'immobilisera, la lune sera écartée, les remparts seront renversés sans le secours des machines, les guêpiers se mettront en mouvement, frayant une route à Israël et repoussant les races étrangères etc... (tous les détails complémentaires et supplémentaires, pour ne pas allonger par trop mon discours, je laisse à la grâce de Dieu le soin de vous en instruire). Telle est la fête que vous célébrez aujourd'hui, tel est le repas qu'il vous faut manger, repas d'anniversaire

1. Lc, XVI, 9.
2. *Gen.*, XXXI, 19.
3. *Exod.*, XIII, 12.
4. *Jos.*, III, 15.

de celui qui est né pour vous, repas funèbre de celui qui a souffert pour vous. Voilà ce qu'est pour vous le mystère de la Pâque. Ces prescriptions, la Loi en contenait l'ébauche, et le Christ les a accomplies, Lui qui a abrogé la lettre et réalisé l'esprit, et qui, nous enseignant à souffrir par sa propre souffrance, nous accorde la grâce d'être associés à sa propre gloire.

Il convient donc d'examiner soigneusement les faits et la doctrine, ce que négligent la plupart, mais qui, à mes yeux, doit être examiné de très près. A qui, et pour quelles raisons a été payée la rançon de ce sang noble et illustre de Dieu, à la fois sacrificateur et victime ? En effet nous étions en la puissance du démon, soumis à la vénalité du péché, et nous avions échangé le plaisir contre le vice. Si donc la rançon n'appartient pas à un autre qu'à Celui qui nous retenait captifs, je me demande à qui et pourquoi elle a été payée. Est-ce au démon ? Quel scandale alors ! ce ne serait pas seulement de la main de Dieu que le voleur serait payé, mais ce serait Dieu Lui-même qu'il recevrait comme rançon et comme salaire combien magnifique de sa tyrannie, salaire qui aurait pu nous valoir d'être justement épargnés ! Mais si c'est au Père, voyons d'abord comment. En effet nous n'étions pas sous sa domination. Et puis, quelle raison y a-t-il pour que le Père puisse trouver plaisir à voir verser le sang de son Fils Unique, Lui qui n'a pas même accepté l'offrande d'Isaac faite par son père et qui a modifié le sacrifice en substituant un bélier à la victime douée de raison ? Il est manifeste en tout cas que le Père reçoit l'offrande non parce qu'Il l'a exigée, ou qu'Il en a besoin, mais suivant l'ordonnance de ses desseins et parce que l'homme devait

être sanctifié par l'humanité de Dieu ; afin de nous libérer en maîtrisant par la force le tyran et de nous ramener vers Lui par la médiation de son Fils, accomplissant cela pour la gloire de son Père, à la volonté duquel nous le voyons céder en tous points. Voilà ce que nous voulions dire du Christ, sans compter les autres faits beaucoup plus nombreux que nous devons révérer en silence. Et le serpent d'airain est suspendu sur les serpents qui mordent [1], non comme le symbole, mais comme l'antithèse de Celui qui a souffert pour nous, et il sauve ceux qui regardent vers Lui, dans la mesure où ils croient non qu'il vit, mais qu'il est mort et qu'il entraîne dans la mort les puissances qui lui sont soumises, anéanti comme il devait l'être. Et quel sera le chant funèbre que nous entonnerons en son honneur ? *Mort, où est ton aiguillon, enfer où est ta victoire* [2] ? Tu as été écrasé par la Croix, mis à mort par Celui qui donne la vie. Tu gis inanimé, mort, sans mouvement, inerte, et, pour conserver l'image du serpent, honteusement suspendu dans les airs.

Nous allons participer à la Pâque pour le moment encore sous sa forme réelle, bien que plus dépouillée qu'elle ne l'était primitivement. La Pâque de la Loi en effet, je ne crains pas de le dire, était une assez obscure image de l'Image ; mais un peu plus tard nous le ferons d'une manière plus parfaite et plus pure, quand le Verbe boira avec nous cette boisson nouvelle dans le royaume de son Père [3], nous révélant et nous enseignant ce que pour l'instant Il ne nous a qu'en partie découvert. Car c'est une chose toujours nouvelle que ce qui nous est aujourd'hui révélé.

1. *Num.*, XXI, 8.
2. *Ose.*, XIII, 14 ; *I Cor.*, XV, 55.
3. Mt., XXVI, 29.

Quelle est cette boisson, et quel en est le profit ? Voilà ce qu'il nous appartient à nous d'apprendre et à Lui de nous enseigner, en associant ses disciples à sa doctrine. Car l'enseignement est une nourriture, même pour celui qui nourrit. Mais de grâce, prenons part à la Loi suivant l'Évangile et non suivant la lettre, de façon parfaite et non incomplètement, pour l'éternité et non pour un temps. Prenons comme capitale non celle d'ici-bas, Jérusalem, mais la métropole d'En-Haut ; non celle que foulent les armées, mais celle que célèbrent les anges. Faisons des sacrifices non de tout jeunes veaux ni d'agneaux aux cornes et aux sabots naissants[1], qui possèdent beaucoup de substance morte et privée de sentiment, mais sacrifions à Dieu la victime de la gloire[2], sur l'autel d'En-Haut, au milieu des chœurs d'En-Haut. Écartons le premier voile, approchons-nous du second et plongeons notre regard vers le Saint-des-Saints. Et, pour dire mieux, immolons-nous nous-mêmes à Dieu, et qui plus est, chaque jour et dans chacun de nos gestes. Acceptons tout au nom du Verbe, dans nos souffrances imitons sa souffrance, par notre sang rendons hommage à son Sang, crucifions-nous avec empressement. Doux sont les clous, même s'ils sont par trop douloureux. Car souffrir avec le Christ et pour le Christ est plus souhaitable que de vivre avec d'autres au milieu des délices.

Si tu es Simon de Cyrène, soulève la Croix et suis-Le[3]. Si, comme le voleur, tu partages sa crucifixion[4], en homme généreux, reconnais ton Dieu ; et même si Celui-ci est mis au rang des hors-la-loi, à cause de toi et de ton péché, toi, rentre grâce à

1. *Ps.* LXVII, 32.
2. *Ps.* XCIX, 14.
3. Lc, XXIII, 26.
4. Lc., XXIII, 40 sq.

Lui dans la Loi [1]. Adore Celui qui est pendu à la Croix à cause de toi, et, si tu y es pendu toi-même, tire profit de ta perversité même ; achète à la mort ton salut et pénètre avec Jésus dans le Paradis, de façon à apprendre de quoi tu t'étais détaché. Contemple les splendeurs qui s'y trouvent et laisse expirer au dehors le blasphémateur qui murmure sourdement. Et si tu es Joseph d'Arimathie [2], réclame le corps au bourreau et fais tienne la victime expiatoire du monde. Et si tu es Nicodème, celui qui vient adorer Dieu la nuit [3], embaume de parfums le corps qui va être enseveli. Et si tu es comme la Vierge Marie ou l'autre Marie, ou Salomé, ou Jeanne, répands tes larmes à la pointe du jour. Sois la première à voir la pierre déplacée et à apercevoir les Anges et Jésus Lui-même [4]. Si tu entends ces mots : *Ne me touche pas* [5], tiens-toi à distance, vénère le Verbe, mais ne t'afflige pas. Car il connaît ceux à qui Il se montrera en premier. Consacre le fait de la Résurrection, viens en aide à Ève, qui, première pécheresse, fut aussi la première à saluer le Christ et à avertir les disciples. Imite Pierre ou Jean ; hâte-toi vers le Sépulcre, prends ta course avec l'autre comme avec un rival, luttant avec lui dans une noble émulation [6]. Et si tu es gagné de vitesse, prends une revanche par ton zèle, en ne te penchant pas seulement pour regarder dans le Sépulcre, mais en y pénétrant tout à fait. Et si, comme Thomas, tu es absent du cercle des disciples au moment où le Christ leur apparaît, quand tu verras, ne sois pas incrédule [7] ;

1. *Isai.*, LIII, 12.
2. Lc, XXIII, 50.
3. Jo., XIX, 39.
4. Mc, XVI, 1.
5. Jo., XX, 17.
6. Jo., XX, 2.
7. *Ibid.*, 24 sq.

et si tu es incrédule, ajoute foi au récit qu'on te fait ; et si tu n'y ajoutes pas foi, aie confiance dans la marque des clous. Et s'Il descend aux Enfers, descends-y avec Lui. Apprends à connaître quels mystères du Christ s'y cachent, quel est le plan de cette descente de deux jours et quelle en est la raison : le Christ accorde-t-il le salut à tous ceux qu'Il y trouve, sans exception, ou bien, là aussi, ne sauve-t-Il que ceux qui ont cru ?

Puis il monte aux Cieux, monte avec Lui ; joins-toi aux Anges qui l'escortent ou qui l'accueillent. Ordonne aux portes de se soulever et de devenir plus hautes[1] afin de recevoir Celui que la Passion a rendu plus grand. Réponds à ceux que plongent dans l'incertitude ce Corps et ces stygmates de la Passion, qu'Il ne portait pas lors de la descente et avec lesquels Il est remonté, et qui interrogent de ce fait : *Quel est ce Roi de gloire*[2] ?, réponds leur que c'est le Christ fort et puissant, dans tout ce qu'Il a toujours fait et continue de faire, dans la guerre présente et dans le trophée dressé pour la nature humaine ; et donne à leur double question une réponse qui soit double. Et s'ils sont frappés d'étonnement, disant, suivant le texte dialogué d'Isaïe : *Quel est donc celui-ci qui est issu d'Edom*, autrement dit de choses terrestres[3] ?, ou bien : *Comment ses vêtements sont-ils rouges, s'il n'a ni corps ni sang, comme ceux d'un fouleur de raisin qui vient d'écraser une pleine cuve* ? Alors fais leur voir la beauté de la robe portée par le Corps souffrant, embelli par la Passion et rehaussé par

1. *Ps.* XXIII, 7, 9.
2. *Ibid.*, 8.
3. *Isai.*, LXIII, 1 sq.

l'éclat de la Divinité, cette robe, l'objet le plus aimable de tous, et le plus beau !

Contre cela que nous prétendent les calomniateurs de la foi, les critiques acerbes de la Divinité, les détracteurs de choses louables, ces enténébrés jugeant la Lumière, ces ignorants jugeant la Sagesse, pour qui le Christ a offert en don gratuit sa vie, ces créatures ingrates, objets façonnés du démon ? Fais-tu à Dieu un grief de son bienfait ? Est-Il petit du fait qu'Il s'est fait humble à cause de toi ? Du fait que le bon Berger, offrant sa vie pour son troupeau[1], est venu chercher le mouton égaré, puis l'ayant trouvé, l'a porté sur ses épaules, qui portèrent aussi la Croix[2], puis, l'ayant pris, l'a ramené à la vie d'En-Haut, et, l'ayant ramené, l'a mis au nombre de ceux qui étaient restés ? du fait qu'Il a allumé une lampe, sa propre chair, et qu'Il a balayé sa maison, purifiant le monde du péché, et qu'Il a cherché la drachme[3], l'effigie royale souillée par la Passion, appelant les forces amies à la recherche de la drachme et faisant participer à son allégresse celles qu'Il avait invitées à l'organisation de sa maison ? du fait que la lumière resplendissante suit le flambeau précurseur, que le Verbe suit la voix, et l'époux l'assistant de l'épouse, celui qui prépare pour le Seigneur le peuple élu et le purifie dans l'eau en vue de l'Esprit. Sont-ce là tes griefs contre Dieu ? Est-ce que tu l'estimes moins grand parce qu'Il se ceint d'un linge et lave les pieds de ses disciples[4] prouvant que le plus sûr moyen pour s'élever est de s'abaisser ? parce

1. Jo., x, 11.
2. *Ose.*, iv, 13.
3. Lc, xv, 8.
4. Jo., xiii, 4 sq.

qu'en inclinant son âme vers la terre, Il s'abaisse, afin de relever avec Lui ce qui plie sous le poids du péché ? Comment ne lui reproches-tu pas aussi de manger avec des gens du fisc, chez des « publicains », et d'enseigner des publicains, pour en retirer Lui-même quelque profit ? Et lequel ? Le salut des pécheurs. A moins qu'on n'incrimine aussi le médecin qui se penche sur les souffrances et supporte les odeurs fétides pour apporter aux malades la guérison, et celui qui, par humanité, se penche au-dessus d'un trou pour sauver sa bête qui y est tombée[1], comme le prescrit la Loi.

Il fut envoyé de Dieu, mais comme homme, sa nature était double. En effet d'un côté Il connut la fatigue, la faim, la soif, l'inquiétude et les larmes, suivant la loi de notre nature. Mais d'un autre, comme Dieu, qu'a-t-Il fait ? Sa mission[2], dis-toi bien qu'elle consiste à faire la volonté de son Père, auquel Il rapporta ses propres actes, l'honorant comme le principe intemporel et ne voulant pas paraître un Dieu en face d'un Dieu. Car en même temps on dit qu'Il fut livré et l'Écriture rapporte qu'Il se livra lui-même[3] ; car il fut réveillé à la vie et rappelé par son Père, tout en se sauvant lui-même[4] et en s'élevant aux cieux de nouveau, témoignage à la fois de sa soumission et de sa puissance. Mais toi, tu cites les faits qui l'humilient, et tu omets ceux qui l'exaltent ; de ce qu'Il a subi tu fais bien le compte, mais tu n'y joins pas ses souffrances volontaires. Ah ! quels sont encore maintenant les tourments du Verbe ! Par les uns Il est vénéré et unifié comme

1. *Deut.*, XXII, 4.
2. *Galat.*, IV, 4.
3. *Act.*, X, 14.
4. *Ephes.*, IV, 8 sq.

Dieu, alors que, par les autres, Il est, en tant que chair, ravalé et divisé. Contre lesquels doit-Il s'irriter le plus ? ou plutôt à qui fera-t-Il grâce de préférence, à ceux qui pèchent en Le limitant ou en Le démembrant ? Car les uns devraient Le diviser et les autres L'unifier, les premiers par le nombre, les autres par la Divinité. Te scandalises-tu de la chair ? Tu agis comme les Juifs. Est-ce que tu Le traites aussi de Samaritain (pour ne pas citer la suite)[1] ? Ne crois-tu pas à sa Divinité ? Les démons ne sont pas même allés jusque-là. Te voilà donc, toi, plus incrédule que les démons et plus endurci que les Juifs ! Car ceux-ci considéraient l'appellation de Fils comme l'expression de l'égalité dans la vénération[2] ; et ceux-là reconnurent le Dieu qui les chassait[3]. Tandis que toi, tu ne veux accepter ni l'égalité des Personnes, ni reconnaître la Divinité[4]. Mais la guerre contre de telles gens doit ou cesser, s'ils consentent à devenir sages, aussi tard que ce soit, ou se prolonger, s'ils refusent et conservent leur état d'esprit. De toute façon nous ne craindrons rien, puisque nous combattons pour la Trinité et avec Elle.

Maintenant il me faut conclure : nous avons été créés pour être l'objet d'un bienfait, nous avons reçu ce bienfait après avoir été créés. Le paradis nous a été confié pour que nous jouissions de ses délices. Nous avons reçu une consigne, afin de connaître la gloire en la respectant : Dieu certes n'ignorait pas l'avenir, mais Il établissait la loi du libre-arbitre. Nous avons été trompés, après avoir provoqué l'envie ; nous sommes tombés après avoir

1. Jo., VIII, 48.
2. Lc, V, 7.
3. *Ibid.*, 14 sq.
4. Suit une phrase renfermant un jeu de mot intraduisible.

transgressé la consigne. Nous avons jeûné, après avoir refusé de jeûner, en cédant à la force de l'arbre de la science du bien et du mal. Car la consigne était ancienne, mais en même temps nous avions reçu une discipline d'âme et un principe de modération dans les délices ; or cette discipline nous avait été imposée avec raison afin que ce que nous avions perdu faute de vigilance, nous puissions à force de vigilance le recouvrer. Nous avions besoin d'un Dieu incarné et devenu mortel, pour pouvoir vivre ; nous avons partagé sa mort, pour nous purifier ; nous avons partagé sa résurrection, après avoir partagé sa mort ; nous avons partagé sa gloire après avoir partagé sa résurrection.

Nombreux furent les miracles qui se produisirent alors : un Dieu suspendu à la Croix, le soleil s'obscurcissant et de nouveau s'enflammant (car il fallait que les créatures souffrissent en même temps que le Christ) ; le voile se déchirant, le sang et l'eau coulant du flanc du Christ, l'un comme signe de son humanité, l'autre de sa sur-humanité ; la terre tremblant, les pierres renversées sur la pierre, les morts se relevant pour affirmer leur foi en la résurrection définitive et commune. Ces signes qui ont accompagné ou suivi l'ensevelissement, qui serait capable de les célébrer comme ils le méritent ? Aucun miracle n'est comparable à celui de mon salut. Quelques gouttes de sang restaurent tout un monde et donnent à l'humanité entière ce que la présure donne au lait : elles nous agglomèrent et nous unissent en un tout compact.

O toi, Pâque, grande et sacrée, purificatrice de l'Univers tout entier (je vais m'adresser à toi comme à une personne vivante), ô Verbe de Dieu, lumière,

vie, sagesse et force ! Je me réjouis en effet de tous ces noms qui sont les tiens. O produit, ardeur, marque du sceau de l'Esprit Supérieur ! O Verbe, pur Esprit et homme visible, qui portes toutes choses enchaînées à l'expression de ta puissance ! Puisses-tu considérer cette homélie, non pas comme des prémices, mais comme le complément de nos offrandes, elle que je t'adresse à la fois comme actions de grâces et comme prière, te suppliant de ne pas ajouter de souffrances à celles, nécessaires et saintes, qui sont inhérentes à notre nature. Puisses-tu aussi suspendre la tyrannie que notre corps exerce contre nous (et tu vois comme elle est grande et comme je me courbe sous elle) ou ton jugement, si nous sommes purifiées par Toi. Et si nous pouvions mourir de la façon que nous souhaitons, et être reçus dans les Tabernacles du Ciel, sur le champ et ici-même nous accomplirions les sacrifices qui vous sont agréables, sur votre autel sacré, ô Père, Fils et Saint-Esprit ; car à vous revient toute gloire, tout honneur et tout pouvoir dans les siècles des siècles. Amen.

XXII

Homélie de Saint Grégoire de Nysse

pour la fête de Pâques

Si la bénédiction des Patriarches a été confirmée par l'Esprit-Saint, si une récompense a été promise dans la loi à ceux qui régleraient leur vie selon la vertu, si les obscurités de l'Histoire Sainte ont annoncé d'avance la Vérité, si les oracles des prophètes ont prédit un bien surnaturel, c'est dans le bienfait de ce jour que toutes ces grâces sont renfermées. Comme une seule lumière faite de torches sans nombre qui frapperait nos regards, toute la bénédiction du Christ, lumière tirant d'elle-même son éclat, projette sur nos âmes les rayons éclatants, les rayons innombrables et changeants de l'Écriture. On peut en effet tirer de chacun de ces exemples divins un muet témoignage en faveur de la fête que nous célébrons.

Prenez la bénédiction d'Abraham. Considérez le temps présent, et vous trouverez ce que vous cherchez dans cette bénédiction. Ne voyez-vous pas les étoiles du ciel[1] ? ces étoiles, j'entends bien, qui viennent de naître pour nous de l'Esprit, et qui, sur-le-champ, ont fait de l'Église un firmament. Car c'est par les rayons des étoiles qu'est figurée l'éminente vertu des grands hommes comme la

1. *Gen.*, XXVI, 4.

piété de ceux qu'a remplis la grâce. Vous pouvez dire en toute vérité que ces hommes nés de la promesse sont semblables aux astres du ciel.

Vous admirez la science sublime du grand Moïse qui comprit comment Dieu créa toute chose. Or voici pour vous le Sabbat de la première création du monde, ce jour que Dieu a béni. Dans ce sabbat ancien reconnaissez le sabbat présent, ce jour de repos que Dieu a béni entre tous les jours. Aujourd'hui, en effet, le Fils unique qui est Dieu, s'est vraiment reposé de toutes ses œuvres. Dans le but divin de venir en aide à l'homme pour le sauver, il apportait par sa mort le repos à la chair, et par sa résurrection, il retournait à ce qu'il était ; ressuscitant en lui tout ce qui gisait dans la mort, il s'est fait la vie, la résurrection, l'aurore, le matin et le jour pour ceux qui vivaient dans les ténèbres et l'ombre de la mort[1]. L'Écriture est pleine de bénédictions semblables[2]. C'est le père d'Isaac qui n'épargne point son fils bien-aimé, c'est le fils unique devenu oblation et victime, c'est le bélier qui est immolé à sa place. Car on peut voir dans ce récit le mystère entier de notre religion. Le bélier était suspendu à un arbre auquel il était attaché par les cornes, le fils unique portait le bois de l'holocauste. Vous voyez comment celui qui porte tout par le verbe de sa puissance, porte le bois de sa croix et sur la croix est élevé, portant comme Dieu mais souffrant comme le bélier. Ainsi l'Esprit-Saint, par l'un et l'autre détails nous a communiqué la figure de ce grand mystère en nous montrant le fils bien-aimé et le bélier, afin que, par l'agneau, fût signifié le mystère de la mort, et

1. *Isai*, IX, 2.
2. *Gen.*, XXII, 1 qs.

que, par le fils, fût prouvée l'impuissance de la mort à ôter la vie.

Si vous voulez considérer Moïse lui-même décrivant la croix par l'extension de ses mains et, par ce geste, mettant en fuite les Amalécites, vous pouvez observer dans sa véritable manifestation ce qui n'en était que la figure, c'est-à-dire Amalech reculant devant la croix [1]. Vous avez aussi Isaïe qui contribue fort à éclairer la fête de ce jour : c'est de lui que vous avez appris d'avance que la Vierge serait mère sans être mariée, que la chair n'aurait pas de père, que l'enfantement serait sans douleur et l'accouchement sans tache. Car c'est ainsi que parle le prophète : *Voici qu'une Vierge concevra dans son sein et enfantera un fils : on le nommera Emmanuel, c'est-à-dire « Dieu avec nous »* [2]. Que l'enfantement ait été sans douleur, la logique de la chose vous l'enseignera. En effet, toute volupté entraînant la douleur avec elle, l'absence de volupté dans la conception entraîne nécessairement l'absence de douleur dans l'enfantement. Cela est d'ailleurs confirmé dans ces paroles du prophète : *Avant que vînt la douleur de son enfantement, l'enfant sortit et c'était un mâle* [3], ou, selon un autre interprète : *Avant qu'elle sentit les douleurs, elle accoucha* [4]. *Vierge mère*, dit-il, *un enfant vous est né, un fils vous a été donné : son empire est sur son épaule, il est appelé l'Ange du grand conseil, le Dieu fort, le Puissant, le prince de la Paix, le Père du siècle à venir.* Cet enfant, ce fils, *tel un mouton qu'on mène à la boucherie, tel un agneau devant le tondeur, n'ouvrit pas la bouche* [5]. Ou plutôt, dit Jérémie, *celui-ci est*

1. *Exod.*, XVII, II.
2. *Isai.*, VII, 4.
3. *Isai.*, LXVI, 7.
4. *Isai.*, IX, 6.
5. *Isai.*, LIII, 7.

l'agneau paisible qui est conduit au sacrifice[1]. Mais recueillons plutôt parmi les paroles du prophète ce qui est le plus clair, afin que le mystère soit annoncé avec le plus d'évidence. Le prodigieux exemple de Jonas[2] qui, sans souffrir, était entré dans le ventre du poisson et qui en ressortit de même après avoir passé trois jours et trois nuits dans le ventre de la bête, symbolise le séjour du Christ aux Enfers[3].

Ces faits et d'autres semblables, il importe de les rechercher dans tous les passages de l'Écriture et de les en extraire. Car toutes ces figures, vous les voyez à la lumière des temps présents. De la joie de ce jour dépendent, comme nous le lisons dans l'Évangile, *toute la Loi et les Prophètes*[4]. Comme le dit S. Paul[5], toutes les Écritures inspirées et toute la Loi sont confirmées dans cette fête. C'est en effet la fin des maux et le commencement des biens. La mort, par exemple, régnait depuis Adam[6], elle y avait pris le germe de sa puissance destructive : mais tout le temps de Moïse, elle maintînt son pouvoir néfaste, puisque la domination de la mort n'était en rien diminuée par la Loi. Vint le règne de la Vie, et l'empire de la mort fut dissous. Une autre génération apparut, une autre vie, une autre manière de vivre, un changement de notre nature même. Quelle génération ? *Celle qui ne vient pas du sang ni de la volonté de l'homme ni de la volonté de la chair, mais de Dieu*[7]. Comment cela ? Je vais vous l'expliquer : l'enfant de cette génération nouvelle est conçu par

1. *Jerem.*, XI, 19.
2. *Jon.*, II, 1 sq.
3. MT., XII, 40.
4. MT., XXII, 40.
5. *II Tim.*, III, 16.
6. *Rom.*, V, 14.
7. JO., I, 13.

la foi, il est mis au jour par la régénération du baptême, l'Église est sa nourrice qui l'allaite de sa doctrine, qui le nourrit du pain du ciel, sa maturité est d'être citoyen d'En-haut, son mariage c'est l'intimité de la sagesse ; il a pour enfants ses espérances, et pour demeure le royaume de Dieu ; les délices du Paradis constituent son héritage et sa fortune ; sa fin, ce n'est pas la mort mais la vie éternelle dans le bonheur préparé pour les saints. Vous avez vu le commencement de ce changement vers le bien. Le grand Zacharie se demande quel nom lui donner, comment appeler la grâce qu'il renferme. En effet, passant en revue ce qui concerne le crucifiement et la mort, voici ce qu'il dit du temps où cela se passera : *ce n'est pas le jour et ce n'est pas la nuit*[1], par quoi il montre que ce n'est pas du nom de jour qu'on peut appeler un moment où le soleil ne se montre pas, ni de nuit, où les ténèbres font défaut, puisque selon Moïse, c'est aux Ténèbres que Dieu a donné le nom de nuit[2].

Donc, puisque ce nom de nuit est imposé à ce temps-ci, le nom de jour à celui-là, le prophète a pu dire : *Ce n'est point le jour, ce n'est point la nuit.* Si ce moment, suivant le prophète ne peut être appelé ni jour ni nuit, c'est d'un autre nom qu'il faut désigner le mystère présent. Pour moi, c'est là *le jour qu'a fait le Seigneur*[3], bien différent de ceux qui ont été établis au commencement du monde. Car dans celui-ci Dieu fait *un ciel nouveau, une terre nouvelle*, comme dit le Prophète[4]. Quel ciel ? Le firmament de la foi dans le Christ. Quelle terre ? *Le cœur bon*, dit le Seigneur, *est une terre qui boit la pluie qui descend*

1. *Zach.*, XIV, 7.
2. *Gen.*, I, 3.
3, *Ps.* CXVII, 24.
4. *Isai.*. LXV, 17.

sur elle et qui produit de nombreux épis[1]. Dans cette création, le soleil, sans doute, c'est la pureté de la vie ; les étoiles, ce sont les vertus ; le climat, une vie limpide; la mer, la profondeur des richesses de la sagesse et de la science ; les herbes et les bourgeons, la bonne doctrine et les documents divers que le peuple, troupeau de Dieu, va comme brouter et paître ; les arbres qui portent des fruits ce sont les commandements qu'on observe. En ce jour, l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Ce commencement n'est-il pas pour vous un monde, *ce jour qu'a fait le Seigneur*, dont le prophète dit qu'il n'est pas un jour ni une nuit semblables aux autres ?

Mais nous n'avons pas encore expliqué ce qu'il y a de plus remarquable dans le mystère présent. Il a détruit les douleurs de la mort. Il a enfanté *le premier né d'entre les morts*. En lui, les portes de fer de la mort ont été brisées. En lui, les verrous de bronze de l'Enfer ont sauté. Maintenant la prison de la mort est ouverte. Maintenant la liberté est annoncé aux captifs. Maintenant la vue est donnée aux aveugles. Maintenant, ce jour, se levant des profondeurs, vient visiter ceux qui étaient *assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort*.

Voulez-vous aussi comprendre quelque chose des trois jours fixés d'avance ? Cet intervalle de temps fût si bref que, la sagesse toute puissante devenant maîtresse au cœur de la terre, a suffi à rendre stupide cette grande intelligence qui y demeurait. Car c'est ainsi que le prophète appelle le diable : *la Grande Intelligence* ou *l'Assyrien*[2]. Donc, puisque ce cœur est comme le siège de l'intelligence — on croit en effet qu'en lui est le pouvoir de l'âme —, le Seigneur

1. *Isai.*, LXI, 11.
2. *Isai.*, X, 12.

habite dans le cœur de la terre où est sa celeste demeure de sorte qu'il rend stupide le jugement de celui-ci, comme dit le prophète[1], et qu'il arrête le sage dans son astuce en bousculant son effort de sagesse. Car puisqu'il était impossible que le Prince des Ténèbres parvînt à la pure présence de la lumière s'il n'avait pas discerné en elle quelque partie charnelle, après qu'il vit la chair divine et qu'il contempla les merveilles qui découlaient par elle de la divinité, il espéra pouvoir vaincre toute la puissance de celle-ci s'il parvenait à vaincre la chair en la faisant mourir. C'est pourquoi, en tendant la gueule pour absorber cette nourriture de chair, il a été percé de l'hameçon de la divinité. Ainsi, comme le dit Job annonçant de lui-même ce qui devait arriver : *le dragon a été conduit avec un hameçon*[2]. Mais apprenons du prophète quels étaient les desseins que ce « cœur de la terre » avait contre le monde lorsqu'il ouvrit la gueule pour absorber la chair du Seigneur. Isaïe dit ce qu'il y avait en lui quand il le reprend en ces termes : *Tu as dit en ton cœur : Je monterai jusqu'au ciel, sur les astres du ciel j'assoierai mon trône et je serai semblable au Très-Haut*[3]. Telles étaient les pensées de ce cœur très criminel, mais avant d'aller plus loin, apprenons encore d'Isaïe ce que cette grande et fameuse intelligence pensait dans sa malice : *J'ai dit : c'est par la force de ma main que j'ai agi ; et par ma sagesse, car je suis intelligent*[4], *j'ai déplacé les bornes des peuples et pillé leurs trésors et, comme un héros, j'ai détrôné les princes ; ma main a saisi comme un nid les richesses des peuples ; comme on ramasse des œufs abandonnés, moi j'ai ramassé toute la terre, et nul n'a remué l'aile,*

1. *Isai.*, XXIX, 14.
2. *Job.*, V, 13.
3. *Isai.*, XIV, 13-14.
4. *Isai.*, X, 13-14.

ouvert le bec ou poussé un cri. Trompé dans son espoir, il reçut en lui celui qui par bonté pour le genre humain était venu partager notre vie sur la terre. Mais ce qui lui arriva au lieu de ce qu'il espérait, le prophète le dit clairement en nous annonçant sa chute : *Comment est tombé du ciel Lucifer qui s'était levé avec le jour ? Comment s'est-il fracassé sur la terre ? La pourriture s'est couchée sur lui, les vers l'ont recouvert d'un vêtement*[1] (J'abrège, car tout le monde n'a qu'à lire les textes des prophètes pour connaître les autres circonstances de sa chute. Pour moi, je reviens à mon sujet, il en est temps.)

C'est donc ainsi que la vraie Sagesse est allée dans le cœur arrogant de la terre pour y détruire cette Intelligence, grande en perversité, pour illuminer les Ténèbres, pour que la vie absorbe ce qui était mortel[2] et pour renverser le mal après avoir détruit l'ennemi, je veux dire la mort. Voilà l'œuvre de ces trois jours. Ce bienfait vous parait-il avoir été lent à s'accomplir ? Un tel bien a t-il mis trop de temps à être produit ? Voulez-vous concevoir la puissance qui a pu opérer tout cela en si peu de temps ? Comptez toutes les générations d'hommes qui se sont succédées depuis le commencement des maux jusqu'à leur fin. Comptez combien il y eut d'hommes dans chaque génération et combien de milliers dans toutes les générations. Leur foule est proprement innombrable. C'est par eux que la perversité s'est propagée d'une manière en quelque sorte héréditaire : les mauvaises richesses du mal réparties entre tous ont reçu accroissement de tous. Ainsi la prolifique perversité répandue largement dans la suite des âges, a grossi à l'infini, jusqu'à ce que, parvenant au plus haut comble du

1. *Isai.*, XIV, 12 sq.
2. *II Cor.*, V, 3.

mal, elle eût possédé toute la nature humaine. *Tous*, dit le Prophète, *sans faire exception pour personne, se sont égarés ; avec ensemble ils sont devenus inutiles*[1], au point qu'on ne pouvait rien trouver qui ne fût un instrument du mal. C'est donc un si grand amoncellement de maux, constitué à la création du monde et sans cesse accru dès lors jusqu'à la mort du Seigneur, que celui-ci a détruit et renversé en trois jours. Est-ce là le signe d'une faible puissance ? Sa force n'apparait-elle pas alors comme la plus remarquable de toutes les merveilles dont l'histoire nous offre la mémoire ?

Nous admirons d'autant plus l'exploit de Samson que non seulement il terrassa un lion mais le terrassa sans peine, et que, la main nue, comme en se jouant il tua et dépouilla un si grand fauve[2]. Eh bien, la puissance du Seigneur éclata dans le fait qu'il détruisit le mal par le moyen le plus simple. Il n'a pas ouvert les cataractes du ciel, les abîmes n'ont pas franchi leurs bornes, l'énorme puissance des eaux n'a pas inondé la terre habitée, elle ne l'a pas recouverte toute, la submergeant comme un navire perdu avec tout son équipage dans l'abîme, elle n'a pas escaladé les monts ni dépassé les sommets des montagnes. Ce n'est pas non plus, comme cela est arrivé du temps de Sodome, une pluie de flammes qui a purifié par le feu ce qui était corrompu. Rien de tel n'est arrivé, mais un simple et incompréhensible voyage, la seule présence de la Vie et de la Lumière dans les ténèbres, ont suffi à chasser toutes les ténèbres qui avaient leur siège dans la contrée de la mort, et à exterminer la mort elle-même.

C'est par sa volonté, et non par une nécessité naturelle, que le Christ a séparé son âme de son corps. En effet, celui, qui de sa propre puissance a organisé

1. *Ps.* XIII, 3.
2. *Judic.*, IV, 6.

l'univers, n'a pas besoin d'attendre comme une aide indispensable d'être trahi ni d'être assailli par les juifs, ni de subir la sentence inique de Pilate; autrement leur perversité deviendrait le principe et la cause du salut commun de tous les hommes. Au contraire le Christ prévoit d'avance ses moyens providentiels et il s'offre lui-même en victime pour nous, usant d'un sacrifice d'un genre mystérieux et qui échappe aux hommes. Immolant la victime, il est à la fois le prêtre et *l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.* A quel moment ? Quand il donna son corps à manger et son sang à boire, il montra clairement que le sacrifice de l'agneau était déjà achevé. Car le corps de la victime n'est pas propre à être consommé s'il est encore vivant. Aussi, lorsqu'il offre à ses disciples son corps et son sang à manger et à boire, son corps est immolé déjà d'une manière invisible et mystérieuse suivant sa volonté et par le pouvoir de l'auteur lui-même de ce mystère. L'âme était dans ce corps et dans ce sang : le même pouvoir l'avait déposée en eux, en même temps que la puissance divine qui lui est jointe était dans cette région du cœur de la terre dont nous avons parlé.

Aux pharisiens il avait dit : *De même que Jonas resta trois jours dans le ventre du poisson, de même le fils de l'homme en passera trois dans le cœur de la terre*[1]. Mais aux bandits crucifiés en même temps que lui : *Aujourd'hui tu seras avec moi au Paradis*[2]. A son Père : *Je remets mon esprit entre tes mains*[3]. Or personne ne dira que le Paradis est aux enfers ou les Enfers au Paradis, ce qui reviendrait à dire qu'il était à la fois dans les deux endroits ou que ces

1. Mt., XII, 40.
2. Lc, XXIII, 43.
3. Lc, XXIII, 46.

différentes régions sont appelées « les mains du Père ». Mais à considérer ces choses avec piété, on découvre qu'elles ne méritent même pas qu'on cherche à les éclaircir. Car celui qui est partout du fait de sa puissance divine, est présent en toutes choses et n'est exclu d'aucun lieu. Mais il me revient encore à la mémoire une autre explication que, si vous le voulez bien, je développerai brièvement. Quand l'Esprit-Saint vînt visiter la Vierge il la couvrit de la puissance du Très-Haut[1], afin que l'homme nouveau fût conçu en elle — cet homme qui est précisément appelé nouveau parce qu'il a été créé de Dieu, hors de la manière ordinaire des hommes, afin que la demeure de Dieu ne soit pas faite des mains de l'homme, et de fait, le Très-Haut ne prit pas sa demeure dans un édifice qui fût l'ouvrage de l'homme[2] — ; alors la Sagesse se faisant elle-même sa demeure[3] et la façonnant de l'intérieur par l'effet de cette obombration de la vertu du Très-Haut comme ferait l'empreinte d'un cachet, la puissance divine s'est unie aux deux parties qui constituent la nature de l'homme, j'entends l'âme et le corps, et s'est également mêlée de manière tout intime à l'une et à l'autre. Car il fallait que, l'une et l'autre, étant exposées à la peine de mort (la mort de l'âme, c'est la séparation de la vraie vie ; celle du corps, sa corruption et sa dissolution), il fallait que l'union de la vie chassât la mort de l'une et de l'autre. C'est pourquoi, la divinité s'étant unie à l'une et l'autre partie de l'homme, on put voir dans l'une et l'autre des indices de cette nature supérieure. Car le corps, en guérissant les maladies par son contact, manifestait sa divinité, mais l'âme, par l'efficacité de sa volonté, révélait aussi sa puissance divine.

1. Lc, I, 35.
2. *Act.* XVII, 24.
3. *Prov.*, IX, I.

De même que le toucher est un sens propre au corps, de même la volonté est un mouvement propre à l'âme. Un lépreux, le corps décomposé et tout épuisé, vient-il à lui, comment le Seigneur le guérit-il ? L'âme veut, le corps le touche et la lèpre disparaît[1]. Une autre fois, lorsque tant de milliers d'hommes s'étaient assis autour de lui dans le désert, il ne voulut pas les renvoyer à jeûn. Alors c'est avec les mains qu'il rompit le pain[2].

Vous voyez donc comment la divinité est unie visiblement à l'une et à l'autre partie, à la fois quand le corps opère et quand l'âme décide. Mais il n'est pas nécessaire que nous passions en revue tous les miracles accomplis de la même manière. Ils sont connus de tous. Revenons donc à ce dont la grâce de cette fête nous oblige à rappeler les particularités. Nous cherchions comment le Seigneur a pu être simultanément aux Enfers et au Paradis. A cette question, je le répéte, il n'est que de répondre : rien n'est inaccessible à Dieu en qui tout demeure à la fois. Mais mon propos tend à une autre solution, à savoir que Dieu qui a changé l'homme tout entier en s'unissant à lui et l'a élevé à sa nature divine, ne s'est pas éloigné, au moment de la mort, ni de l'une ni de l'autre partie de celui qu'il avait assumé une fois pour toute (car jamais il ne se repent de ses bienfaits[3]). Donc la divinité sépara volontairement l'âme du corps mais montra qu'elle demeurait pourtant dans l'une comme dans l'autre. Par son corps où le Christ n'a pas admis la corruption[4] qui est fille de la mort, il repoussa celui qui en détenait l'empire[5] et, par son âme, il

1. MT., VIII, 3.
2. MT., XV, 32 sq.
3. *Rom*,, XI, 29.
4. *Act.* II, 27.
5. *Haebr.*, II, 14.

ouvrit au bandit l'entrée du Paradis. Ces deux actes ont été réalisés au même moment, la divinité accordant ces bienfaits par l'intermédiaire de l'âme et du corps humain. En rendant le corps inaccessible à la corruption, elle détruisit la mort elle-même et, par l'établissement de l'âme dans sa propre demeure, elle ouvrit aux hommes l'accès du Paradis. Donc puisque le mélange dont est fait l'homme est double, tandis que la nature divine est simple et une, au moment où le corps est séparé de l'âme, la divinité, elle-même indivisible, n'est pas divisée ; au contraire l'unité de la nature divine, à égalité dans les deux parties de l'homme, réunit à nouveau ce qui était séparé. La mort vient de la division des parties unies, la résurrection, de la réunion des parties divisées...

L'orateur répond ensuite à une objection des Juifs : ils ne comprennent pas que nous fêtions la Pâques le 14e jour de la lune, suivant la prescription mosaïque, mais que nous nous écartions de cette prescription en ne mangeant pas le pain sans levain et les laitues amères. C'est faute de reconnaître, répond S. Grégoire, l'enseignement purement spirituel auquel il faut se conformer et que recouvraient ces symboles. Il montre en particulier que le 14e jour étant le jour de la pleine lune est un jour d'où les ténèbres sont exclues. Nous devons nous abstenir pendant la Pâque de notre vie temporelle des œuvres des ténèbres.

S'appuyant sur S. Paul, *Ephes.* 3, 18-19, S. Grégoire explique ensuite le symbole d'universalité que contient la figure de la croix. Il évoque enfin les différentes circonstances de la Résurrection. Considérant la piété de Joseph d'Arimathie qui enveloppa le corps du Christ dans un lin pur et le déposa dans un tombeau neuf, il y voit le symbole de la pureté du cœur exigée de ceux qui reçoivent dans l'Eucharistie le corps du Christ. L'amertume de la vie, que symbolisent les laitues amères qu'avant la Pâque on mangeait avec le pain sans levain, se change en la douceur que figure, après la Résurrection, le rayon de miel auquel le Christ a porté les lèvres.

XXIII

Sermon de Saint Augustin

pour Pâques

(Extraits)

Vous avez entendu la lecture du saint Évangile sur la Résurrection du Christ. Or, c'est sur la Résurrection du Christ qu'est fondée notre foi. Les païens, les incroyants et les Juifs croient bien à la Passion du Sauveur, mais les chrétiens seuls, à sa Résurrection.

La Passion du Christ rappelle les souffrances de la vie présente ; la Résurrection du Christ montre la béatitude de la vie future. Travaillons durant cette vie, tendons tout notre espoir vers la vie future. Voici le temps d'agir, ce sera alors celui de recevoir notre récompense. L'homme qui travaille sans courage peut-il sans impudence réclamer son salaire ? Vous avez entendu encore ce que le Christ disait à ses disciples après sa résurrection. Il les envoya prêcher l'Évangile ; c'est un fait accompli : l'Évangile a été prêché, il est parvenu jusqu'à nous, et voici que *leur voix a retenti par toute la terre, leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde*[1]. Ainsi l'Évangile, en avançant et en avançant toujours, est parvenu jusqu'ici et jusqu'aux limites de la terre. Mais les paroles adressées aux disciples nous rappellent brièvement ce que nous avons à faire, ce que nous avons à espérer. Car il dit, comme vous l'avez entendu :

1. *Ps.* XVIII, 5.

Celui qui croira et qui recevra le baptême sera sauvé.[1] La foi est exigée de nous, mais le salut nous est offert : *Qui croira et recevra le baptême sera sauvé.* Devant ce qui nous est offert et qui est d'un si grand prix, ce qui nous est ordonné ne coûte rien...

En latin le mot *salus* signifie également *le salut* et *la santé*. Augustin précise donc que le *salut* promis à ceux qui possèdent la foi, ne doit pas être confondu avec la *santé* temporelle. Il rappelle ensuite que le Christ est la Source de vie, puis, expliquant *Ps.* 35, 7-10, où il est question des « enfants des hommes », il établit une distinction assez subtile entre « hommes » et « enfants des hommes ».

Mais est-ce de cette santé qu'il est dit : *Qui croira et recevra le baptême sera sauvé* ? Non, la santé dont il s'agit ici est toute autre, les anges la possèdent. Ne la cherchez pas sur la terre ; elle est grande, mais elle n'est pas ici, elle ne vient pas d'ici, il n'y en a pas ici de semblable. Élevez plus haut votre cœur. Pourquoi chercher ici une telle santé ? Elle y est venue, et elle y a trouvé la mort. Est-il vrai, qu'en venant parmi nous après s'être incarné, Jésus-Christ Notre-Seigneur a trouvé dans nos régions cette santé-là ? N'est-il pas vrai, plutôt, qu'en venant de son pays à lui, il était semblable à un marchand qui apporte quelque objet précieux pour l'échanger ensuite contre ce qu'il trouve dans une autre contrée ? Dans la nôtre, il n'a trouvé que ce qui s'y trouvait en abondance. Quoi ? Naître et mourir. La naissance et la mort, voilà les produits dont la terre regorge ; ainsi le Christ est né et le Christ est mort.

Mais comment est-il né ? Il est venu parmi nous mais ce n'est pas en suivant la voie que nous avons suivie, car il descendait du ciel et venait envoyé par son Père. Et pourtant, il est né sujet à la mort.

1. Mc, XVI, 16.

Il est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. Est-ce ainsi que nous sommes nés d'Adam et Ève ? Non, nous sommes nés de la chair, lui non ; car la Vierge Marie n'a ressenti ni l'étreinte virile, ni les ardeurs du désir et c'était pour la préserver de cette ardeur qu'il lui fut dit : *Le Saint-Esprit descendra en toi et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre* [1]. La Vierge mère le conçut donc sans aucun commerce charnel ; c'est par la foi qu'elle conçut, car il naquit sujet à la mort pour nous qui le sommes. Mais pourquoi était-il mortel ? C'est qu'il avait une chair semblable à la chair pécheresse ; non pas une chair pécheresse, mais une chair qui ressemblait à la chair pécheresse [2]. Celle-ci, que renferme-t-elle ? Le péché et la mort. Et que subit la chair qui est à sa ressemblance ? La mort sans le péché. Si elle avait eu le péché, elle aurait été une chair pécheresse, et sans la mort, elle n'eût pas été semblable à la chair pécheresse. Voilà comment notre Sauveur nous est venu ; il est mort, mais il a tué la mort ; il a mis en lui seul une fin à la mort, notre crainte ; il l'a prise et l'a étouffée comme un chasseur vigoureux s'empare d'un lion et le fait mourir.

Où est maintenant la mort ? Cherchez dans le Christ, elle n'y est déjà plus ; elle a été en lui, elle y est morte. O Vie, mort de la mort ! Ayez courage, mes frères, en nous aussi la mort mourra. Ce qui s'est fait d'abord dans la tête se fera aussi nécessairement dans les membres ; en nous aussi la mort mourra. Mais quand ? A la fin des siècles, à la résurrection des morts, sur laquelle notre foi n'est effleurée d'aucun doute : *Qui croira et recevra le baptême sera sauvé.* Continuez, voici de quoi trembler : *Mais qui ne croira pas sera condamné* [3]. Il est donc vrai qu'en nous la mort mourra et que

1. Lc, I, 35.
2. *Rom.*, VIII, 3.
3. Mc, XVI, 16.

dans les damnés elle vivra. Là où la mort ne saura point mourir, elle sera une mort éternelle, car éternels seront les supplices, tandis qu'elle mourra en nous et ne sera plus à jamais. Voulez-vous comprendre cela ?

Je vous rappelle quelques paroles des saints ces grands triomphants, pour que vous les méditiez, pour que vous les chantiez dans votre cœur, que de toute votre âme vous espériez et pour que vous recherchiez la foi et les bonnes œuvres. Écoutez donc ces paroles que répèteront les triomphateurs quand la mort ne sera plus, quand en nous la mort sera morte comme elle l'est en notre Chef. *Il faut*, dit l'Apôtre saint Paul, *que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que, mortel il revête l'immortalité. Alors s'accomplira cette parole de l'Ecriture : la mort a été engloutie dans sa victoire*[1]. Je vous ai dit qu'en nous-mêmes la mort serait anéantie : c'est que la mort *a été engloutie dans sa victoire* : la mort est ainsi devenue la mort de la mort. Elle sera engloutie pour ne plus se montrer. Pour ne plus se montrer, qu'est-ce à dire ? Pour n'exister plus ni au dedans, ni au dehors. *La mort a été engloutie dans sa victoire.* Qu'ils se réjouissent les heureux triomphateurs, qu'ils se réjouissent et redisent : *O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ?* Où es-tu, saisis-tu les hommes, t'empares-tu d'eux, triomphes-tu d'eux, les soumets-tu, en frappes-tu et les fais-tu périr encore ? *O mort où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ?* Mon Seigneur, ne l'a t-il pas brisé ? Quand tu t'es attaquée à lui, ô mort tu as cessé d'exister pour moi.

C'est donc de ce salut que sera sauvé celui *qui croira et aura reçu le baptême, tandis que sera condamné celui qui ne croira pas.* Fuyez donc cette condamnation, aimez et espérez le salut éternel. Amen.

1. *I Cor.*, xv, 53-55.

XXIV

Sermon de Saint Augustin

pour la fête de Pâques

(Résurrection de Jésus-Christ selon saint Marc).

Nous avons l'habitude de lire en ces fêtes pascales le récit de la Résurrection de Notre-Seigneur dans chacun des quatre Évangiles. Dans le récit d'aujourd'hui, nous remarquons que le Seigneur Jésus blâma lui-même ses disciples, les premiers de ses membres et les plus proches de lui. Il les blâma parce qu'après avoir eu de la tristesse de sa mort, ils ne croyaient pas qu'il fût revenu à la vie. Les pères de la foi n'étaient pas encore des fidèles. Ces maîtres qui devaient convertir la terre entière à ce qu'ils prêcheraient, qui devaient mourir pour en témoigner, ne croyaient pas encore. Ils avaient vu Jésus ressusciter des morts, ils ne croyaient pas à sa résurrection. Blâmés, ils ne l'étaient pas sans raison ; ils apprenaient ainsi à se connaître eux-mêmes, à savoir ce qu'ils valaient par eux-mêmes et ce qu'ils deviendraient par l'action de Dieu en eux. C'est de la même façon que Pierre apprit à se connaître, lorsqu'il se vanta témérairement à l'approche de la Passion et, la Passion venant chancela. Alors, il se vit en lui-même tel qu'il était, il souffrit, il pleura de s'être connu, et il se tourna vers son Créateur. Ainsi les Apôtres revoyaient Jésus, mais ne croyaient pas encore. Apprécions donc le bienfait de Dieu qui nous donne de croire ce que

nous ne voyons pas. Nous, nous croyons aux paroles des apôtres, et eux ne croyaient pas ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux.

La Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ est pour ceux qui croient en Jésus une vie nouvelle. C'est en cela que consiste le mystère de sa Passion et de sa Résurrection, mystère que vous devez connaître et dont vous devez profiter. Ce n'est pas sans raison que la Vie est allée à la mort. Ce n'est pas sans raison que la Source de vie boit ce calice qu'elle ne méritait pas. Car le Christ ne méritait pas de mourir. D'où vient la mort ? Cherchons son origine. Le père de la mort, c'est le péché. Si le péché n'avait pas existé, personne ne mourrait. Lorsque le premier homme reçut la loi de Dieu, le commandement de Dieu, ce fut avec cette condition qu'il vivrait s'il l'observait, qu'il mourrait s'il le méprisait. Mais, s'imaginant qu'il ne mourrait pas, il fit ce qui méritait la mort, et il s'aperçut que Celui qui lui avait donné sa loi avait dit vrai. Ce fut l'origine de la mort, de notre condition mortelle, de nos peines, de notre misère, enfin de cette seconde mort qui suit la première, c'est-à-dire de la mort éternelle après la mort temporelle.

Donc, tout homme qui vient au monde est déjà astreint à subir la mort, sujet des lois de l'enfer, mais pas tout homme, cependant ; il est une exception : Celui qui s'est fait homme afin que l'homme ne périsse pas. Celui-là, quand il vint au monde, n'était pas astreint à subir la mort. C'est pourquoi il est écrit dans le psaume : *libre entre les morts*[1]. Celui-là fut conçu en dehors des désirs de la chair par une vierge, fut enfanté par une vierge qui resta vierge. Il vécut sans

1. *Ps.* LXXXVII, 6.

péché, il n'est pas mort à cause de son péché, car il a participé à notre châtiment, non à notre péché. Le châtiment du péché, c'est la mort. Le Seigneur Jésus-Christ est venu pour mourir, non pour pécher ; en prenant part, quoique innocent, à notre châtiment, il nous a délivrés à la fois du péché et du châtiment. De quel châtiment nous a-t-il délivrés ? De celui qui nous était dû après la vie présente. Il a donc été crucifié pour rendre manifeste, sur la croix, la destruction du vieil homme pécheur, ensuite il est ressuscité pour rendre manifeste par sa vie le renouvellement de notre vie. C'est ce que nous enseigne l'Apôtre : *Il a été livré pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification*[1]. Voilà ce que figurait la circoncision donnée aux patriarches, qui les obligeait à circoncire tout enfant mâle le huitième jour[2]. On faisait la circoncision avec des couteaux de pierre[3], parce que *Jésus Christ est la pierre*[4]. La circoncision le huitième jour représentait le dépouillement de la vie charnelle par la résurrection du Christ. En effet, le septième jour de la semaine est celui où revient le Sabbat. Le Seigneur passa dans le sépulcre le jour du sabbat, septième de la semaine et le huitième jour, il ressuscita. C'est sa résurrection qui nous donne une vie nouvelle. Donc, en ressuscitant, il nous circoncit le huitième jour. Nous vivons dans l'espérance que nous donne sa resurrection.

Écoutons l'Apôtre nous dire : *Si vous êtes ressuscités avec le Christ...* Comment ressusciter, puisque nous ne sommes pas encore morts ? Qu'a donc voulu dire l'Apôtre ? Est-ce qu'il aurait pu ressusciter s'il

1. *Rom.*, IV, 25.
2. *Gen.*, XVII, 12.
3. *Jos.*, V, 2.
4. *I Cor.*, X, 4.

n'était mort auparavant ? L'Apôtre parlait à des vivants, qui n'en étaient pas encore à la mort ni à la résurrection. Qu'est-ce à dire ? Lisez çe qui suit : *Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, n'ayez de goût que pour les choses du ciel et non pour celles de la terre, car vous êtes morts*[1]. C'est l'Apôtre lui-même qui parle, ce n'est pas moi, mais puisqu'il dit vrai, j'affirme la même chose que lui. Ma raison d'affirmer ce qu'il affirme, c'est que : *j'ai cru, et par conséquent j'ai parlé*[2]. Si nous menons une vie bonne, nous sommes morts et ressuscités. Celui qui n'est encore ni mort ni ressuscité, c'est celui qui vit mal. Vivre mal, c'est ne pas vivre. Il faut mourir de peur de mourir : Mourir de peur de mourir ! Quelle est cette énigme ? Il faut changer de vie, de peur d'être damné. Je reviens aux paroles de l'Apôtre : *Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ recherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu ; n'ayez de goût que pour les choses du ciel et non pour celles de la terre. Car vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Lorsque paraîtra Jésus-Christ qui est votre vie, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire.* Telles sont les paroles de l'Apôtre. C'est pourquoi je dis de mourir à celui qui n'est pas encore mort, je dis de changer de vie à celui qui vit encore dans le mal. Celui qui vivait dans le mal et s'est retiré du bien, celui-là est mort ; qu'il vive dans le bien et il ressuscitera.

Mais qu'est-ce que vivre dans le bien ? C'est aimer les choses du ciel et non celles de la terre. Aussi

1. *Ps.* CXV, I.
2. *Coloss.*, III, I-4.

longtemps que vous êtes terre, vous vous tournez vers la terre[1]. Combien de temps encore lècherez vous la terre ? Aimer la terre, c'est cela, assurément : lècher la terre, et par conséquent être au nombre des ennemis de celui dont parle le psaume : *Ses ennemis lècheront la terre*[2]. Qu'étiez-vous ? Fils des hommes. Qu'êtes-vous ? Fils de Dieu. *Jusques à quand, enfants des hommes, aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ?* Quel mensonge cherchez-vous ? Je vais vous le dire : vous voulez être heureux. Je le sais. Montrez-moi un voleur, un criminel, quelqu'un d'impur, de méchant, de sacrilège, un malheureux souillé de tous les vices, accablé de toutes les hontes et de toutes les fautes, qui n'aspire pas à vivre dans le bonheur ? Oui, je le sais, vous voulez tous vivre heureux, seulement vous ne voulez pas vous demander d'où peut venir à l'homme le bonheur. Vous recherchez l'or, parce que vous croyez qu'avec de l'or vous serez heureux : mais l'or ne vous rend pas heureux : pourquoi chercher ce qui vous trompe ? Ou encore, pourquoi voulez-vous être honorés en ce monde ? Vous croyez que les honneurs humains et les cérémonies du monde vous rendront heureux, mais les cérémonies du monde ne vous rendent pas heureux. Pourquoi chercher ce qui vous trompe ? Tout ce que vous cherchez d'autre sur cette terre, si vous le cherchez dans l'esprit du monde, si vous le cherchez par amour de la terre, si vous le cherchez *en léchant la terre*, vous le cherchez dans une seule intention : être heureux, mais aucun objet terrestre ne vous rend heureux. Pourquoi ne pas laisser là cette recherche du mensonge ? Qu'est-ce qui peut vous rendre

1. Cf. *Gen.*, III, 19.
2. *Ps.* LXXI, 9.

heureux ? *Jusques à quand, enfants des hommes, aurez-vous le cœur appesanti* ? Comment voudriez-vous que votre cœur ne soit pas appesanti, puisque vous le chargez de terre ? Jusques à quand les hommes eurent-ils le cœur appesanti ? Jusqu'à ce que vînt le Christ, jusqu'à ce qu'il ressuscitât. *Jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge* ? Vous voulez être heureux, et vous cherchez de quoi vous rendre malheureux. Ce que vous cherchez vous trompe ; ce que vous cherchez est mensonge.

Vous voulez être heureux ? Je vais vous montrer, si vous le voulez bien, le moyen d'être heureux : *Jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti* ? *Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge* ? *Sachez*... Qu'allons-nous savoir ? *Sachez que le Seigneur a glorifié son Saint*[1]. Le Christ est descendu jusqu'à nos misères, il a eu faim, il a eu soif, il a été fatigué, il a dormi, il a fait des miracles, il a supporté de mauvais traitements, il a été flagellé, il a été couronné d'épines, il a été couvert de crachats, il a été souffleté, il a été cloué à la croix, blessé par la lance, déposé dans un tombeau, mais le troisième jour il est ressuscité, et son œuvre était accomplie : la mort était morte.

Contemplez maintenant sa résurrection : Dieu a glorifié son Saint jusqu'à le ressusciter d'entre les morts, jusqu'à lui donner l'honneur de s'asseoir à sa droite dans le ciel. Il vous montre par là ce qu'il vous importe de savoir si vous voulez être heureux : ce n'est pas ici-bas que vous pouvez l'être. Ce n'est pas en cette vie que vous pouvez être heureux : personne ne le peut. La chose que vous cherchez

1. *Ps.* IV, 3-4.

est bonne, mais cette terre où nous sommes n'est pas le pays où on la rencontre. Que cherchez-vous ? Une vie heureuse ? Il n'y en a pas ici. Si vous cherchiez de l'or dans un pays où l'on n'en trouve pas, il se trouverait bien quelqu'un qui sût qu'on n'en trouve pas et qui vous dirait : « Pourquoi creusez-vous ? pourquoi fouillez-vous la terre ? Vous pourrez descendre dans ce trou, mais vous n'y trouverez rien » Qu'est-ce que vous répondriez à celui qui vous avertirait ainsi ? — « Je cherche de l'or » — « Je ne vous dis pas que vous cherchez une chose qui n'existe pas ; je vous dis qu'elle ne se trouve pas là où vous la cherchez ». Il en est de même pour vous quand vous dites : « Je veux être heureux ». Vous cherchez quelque chose de bon, mais il n'y en a pas ici. Si le Christ l'a trouvé ici, vous l'y trouverez aussi. Mais voyez ce qu'il a trouvé dans votre pays de mort ! Il venait d'une autre région ; il n'a pu trouver ici que ce qu'on y rencontre à profusion. Il a mangé avec vous ce qu'on mange dans votre bouge de misère. Ici, il a bu du vinaigre, ici on lui a donné du fiel. Voilà ce qu'il a trouvé dans votre bouge. Mais il vous a invité à sa vaste table, la table du ciel, la table des anges, où le pain c'est lui-même. Il descendait du ciel ; il a trouvé dans votre bouge ces mets répugnants, et pourtant il a daigné s'asseoir à votre table et vous a invité à la sienne. Et, de plus, que nous dit-il ? Croyez, croyez que vous viendrez jouir des biens qu'offre ma table, puisque je n'ai pas repoussé les misères de la vôtre. Il a supporté nos misères et ne nous donnerait pas ses biens ? Il nous les donnera, assurément. Il nous a promis sa propre vie, mais il a fait une chose plus incroyable encore. Il a d'avance payé pour nous par sa mort. C'est comme s'il nous disait : « Je vous invite à partager ma vie, où personne ne meurt, où la vie est véritablement heureuse, où la nourriture

donne des forces, sans jamais faire défaut. Voici que je vous invite au pays des anges, à l'amitié du Père et du Saint-Esprit, au banquet éternel ; je vous invite à être mes frères ; enfin je vous invite à moi-même, à ma propre vie. Vous ne voulez pas croire que je vous donnerai ma vie ? Recevez ma mort en gage ».

Maintenant donc, pendant que nous vivons dans ce pauvre corps qui peut se décomposer, mourons avec le Christ en changeant notre vie ; vivons avec le Christ en aimant la justice. Nous ne connaîtrons pas le bonheur si ce n'est quand nous serons allés à Lui qui est venu à nous, et que nous commencerons à vivre avec Lui qui est mort pour nous. Amen.

XXV

Sermon de Saint Augustin

*sur l'*Alleluia *et le bonheur de la vie future prononcé pendant les fêtes de Pâques*

Le Seigneur ayant voulu que je vous voie pendant qu'on chantait l'Alléluia, c'est de l'Alléluia que je vous parlerai. Que je ne sois pas importun si je vous rappelle ce que vous connaissez, puisque nous répétons chaque jour l'Alléluia, et chaque jour avec plaisir. Vous savez qu'*Alléluia* signifie : *Louez Dieu* ; ainsi, en redisant ce mot avec l'accord de la bouche et du cœur, nous nous excitons mutuellement à louer Dieu. Dieu est le seul que l'homme loue avec sécurité, lui en qui n'est rien qui puisse déplaire à l'homme. Sans doute, pendant le temps de notre voyage, nous disons l'Alléluia pour adoucir les fatigues de la route ; pour nous l'Alléluia est le chant du voyageur ; mais nous tendons par une route pénible vers le repos de la patrie où toute autre occupation cessant, nous n'aurons plus qu'à redire sans fin l'Alléluia.

Cette part très suave, Marie se l'était choisie, Marie assise, attentive et pleine de louanges, tandis que Marthe sa sœur, était occupée à bien des choses. Sans doute, ce que celle-ci faisait était nécessaire, mais ne devait pas durer toujours ; c'était bon pour la route, ce ne le serait plus pour la patrie, bon pour le temps de l'exil, ce ne le serait plus pour celui du

séjour au pays. Elle donnait l'hospitalité au Seigneur et à ses compagnons ; car le Seigneur avait un corps ; et comme il a daigné pour nous s'incarner, de même il daignait avoir faim et soif. Et comme il daignait avoir faim et soif, il daignait aussi recevoir la nourriture de ceux qu'il avait comblés : il a daigné être reçu, non par besoin, mais par grâce, par ceux qu'il avait comblés. Ainsi donc Marthe s'occupait de ce que réclamaient la faim et la soif de ses hôtes ; elle préparait ce que devaient manger et boire dans sa maison les saints et le Saint des saints lui-même. Grande tâche mais tâche passagère ! Aura-t-on faim et soif toujours ? Dès que nous serons intimement unis à cette très pure et très parfaite Bonté, nous n'aurons plus besoin de subvenir aux besoins du corps, nous serons heureux ne manquant de rien, possédant beaucoup, n'ayant rien à chercher. Et qu'aurons-nous pour ne rien chercher ? Je l'ai dit : ce que vous croyez maintenant vous le verrez alors. Mais comment posséderons-nous beaucoup sans avoir rien à chercher, sans manquer de quoi que ce soit ? Qu'aurons-nous donc ?

A ceux qui le servent et qui l'adorent, qui croient en lui, qui espèrent en lui et qui l'aiment, qu'est-ce donc que Dieu donnera ? Mais, voyons combien il donne, pendant cette vie, à ceux mêmes qui se défient de lui, qui n'espèrent pas en lui, qui s'éloignent de lui et qui le blasphèment, nous voyons de quels biens il les comble ! C'est de lui d'abord que leur vient la santé, bien si doux que nul ne s'en lasse jamais. Quand il en jouit que manque-t-il au pauvre ? Quand il ne l'a pas, que servent au riche tous ses biens ? C'est de lui, c'est du Seigneur notre Dieu, du Dieu que nous adorons, du vrai Dieu en qui nous croyons et espérons et que nous aimons, c'est de lui que vient ce don précieux, qu'est la santé.

Mais voyez, si précieux que soit ce don, il l'accorde aux bons et aux méchants, à ceux qui le blasphèment et à ceux qui le louent. Et que dis-je ? Les uns et les autres sont hommes. Si mauvais que soit un homme, il vaut mieux encore qu'un animal. Or aux animaux même, aux bêtes de somme et aux dragons, jusqu'aux mouches et aux vermisseaux Dieu donne la santé, car il l'assure à tout, lui qui a tout créé... *Aux hommes et aux animaux, Seigneur,* dit le psalmiste, *vous assurerez la santé en proportion de l'étendue immense de votre compatissante bonté*[1]. Si Dieu fait à tous, aux bons et aux méchants, aux hommes et aux animaux, un don aussi précieux, mes frères, que ne réserve-t-il pas à ceux des fidèles qui sont bons ?...

Suit une distinction exégétique entre « *hommes* » et « *enfants des hommes* ».

Mais les enfants des hommes espéreront à l'ombre de vos ailes[2]. Ils espéreront tant qu'ils seront en route. *Les enfants des hommes espéreront à l'ombre de vos ailes,* car *c'est en espérance que nous sommes sauvés*[3]... Et voici que cette espérance nous allaite, nous nourrit, nous fortifie et nous soulage pendant cette vie pénible ; c'est dans cette espérance que nous chantons l'Alléluia. De quelle joie elle est la source ! Que ne sera donc pas la réalité ? Vous voulez le savoir, écoutez ce que suit : *Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison*[4]. C'est là notre espoir. Nous avons faim et soif, nous avons besoin d'être rassasiés, mais la faim sera avec nous pendant tout le voyage ; dans la patrie seulement nous serons rassasiés. Quand le serons-nous ? *Je*

1. *Ps.* XCV, 7-8.
2. *Ps.* XXXV, 7-8.
3. *Rom.*, VIII, 14.
4. *Ps.* XXXV, 7-9.

serai rassasié lorsque se manifestera votre gloire[1]. Aujourd'hui est voilée la gloire de notre Dieu, la gloire de notre Christ, et la nôtre avec la sienne est cachée ; mais *lorsqu'apparaîtra le Christ, votre vie, vous aussi vous apparaîtrez avec lui dans la gloire*[2]. Ce sera l'Alléluia dans la réalité, maintenant ce n'est qu'en espérance. Cette espérance le chante maintenant, l'amour le chante aussi et le chantera alors ; mais c'est aujourd'hui un amour affamé, tandis que ce sera alors l'amour comblé. En effet, mes frères, qu'est-ce que l'Alléluia ? Je l'ai déjà dit, c'est la louange de Dieu. Quand aujourd'hui, vous entendez ce mot vous y trouvez plaisir et la louange naît de votre plaisir. Ah, si vous aimez tant une goutte d'eau, que sera-ce de la source même ? C'est d'un cœur trop plein que la louange déborde[3]. Et si nous louons ce que nous croyons, comment louerons-nous quand nous verrons ?

Telle est la part que Marie s'était choisie, mais elle annonçait cette vie, elle ne la possédait pas encore.

Or, il y a deux vies : l'une regarde les jouissances de l'esprit et l'autre s'occupe des besoins du corps. Celle-ci est une vie d'effort, l'autre une vie de jouissances. Mais rentrez en vous-même, ne cherchez pas la jouissance au dehors ; prenez garde aussi de vous enorgueillir de cette jouissance et de ne pouvoir passer par la *porte étroite*. Marie voyait le Seigneur dans son corps et en l'entendant de la sorte, elle voyait comme à travers un voile, ainsi que le disait l'épître aux Hébreux qu'on vient de lire[4]. Il n'y aura plus de voile quand nous le verrons face à face.

1. *Ps.* XVI, 15.
2. *Coloss.*, III, 4.
3. Litt[t] : *Quod est enim stomacho ructanti ructatio, hoc est cordi saginato laudatio.*
4. *Haebr.*, x, 20.

Marie donc était assise, c'est-à-dire en repos, elle écoutait et louait (le Seigneur) tandis que Marthe s'appliquait aux nombreux soins du ménage. Le Seigneur lui dit alors : *Marthe, Marthe, tu t'occupes de bien des choses, mais il n'en est qu'une de nécessaire*[1]. Une seule vraiment, et toutes les autres ne seront pas nécessaires. Mais avant de parvenir à cette unique, nous avons besoin maintenant de bien d'autres. Que cette unique toutefois nous entraîne de peur que les autres ne nous en séparent en nous attirant à elles. L'Apôtre saint Paul disait de cette unique qu'il n'y était point parvenu encore : *Je ne crois pas l'avoir atteinte*, dit-il, *mais oubliant pour elle ce qui est en arrière et m'élançant vers ce qui est en avant*[2]. Il ne se disperse pas, il s'élance, car le but unique attire à lui, il ne divise pas ; c'est la pluralité qui divise, c'est l'unité qui attire. Pendant combien de temps ce but unique nous attire-t-il ? Durant toute notre vie, car une fois que nous l'aurons atteint, il ne nous attirera plus, il nous recueillera. *Oubliant donc pour ce but unique ce qui est en arrière et m'élançant vers ce qui est en avant...* (Voilà bien exprimée l'action de tendre vers un but et non celle de se disperser.) *Je tends au but vers la palme du céleste appel de Dieu dans le Christ Jésus.* Le texte exprime bien la tendance vers le but unique : *unum sequor.* Nous finirons donc par arriver et par jouir de l'unique nécessaire, mais cet unique nécessaire sera tout pour nous.

Que disais-je, mes frères, en commençant ? Nous nous demandions de quelle abondance nous jouirions quand nous serons sans besoins. Autrement dit, que Dieu nous donnera-t-il qu'il ne donne pas aux

1. Lc, x, 38, 42.
2. *Philip.*, III, 13, 14.

autres ? *Que l'impie disparaisse, pour qu'il ne voie point la gloire de Dieu*[1], dit Isaïe. Dieu nous donnera donc sa gloire pour que nous en jouissions, et c'est pour ne pas contempler la gloire de Dieu que l'impie sera emporté. Dieu sera ainsi tout ce que nous posséderons. Avare, que voulais-tu de lui ? Que demander à Dieu, quand Dieu ne suffit pas ?

Ainsi donc nous posséderons Dieu et de lui seul nous tirerons tout notre contentement ; bien plus, nous trouverons en lui seul tant de jouissances que nous ne chercherons rien d'autre. C'est de lui que nous jouirons en lui, de lui encore que nous jouirons en nous les uns des autres. (Que sommes nous, en effet, sans Dieu ? Devons-nous aimer en nous autre chose que Dieu, soit que nous l'y possédions, soit pour l'y posséder ?) Mais quand on dit que tout le reste nous sera enlevé et que Dieu sera notre seule jouissance, l'âme se resserre, inquiète, en quelque sorte, l'âme habituée à trouver des jouissances dans la multiplicité des biens ; âme charnelle, âme attachée à la chair, âme enveloppée dans des désirs charnels, âme dont les ailes sont prises à la glu des passions mauvaises et qui ne peut s'élever vers Dieu, elle se dit : « Qu'aurai-je encore lorsque je ne mangerai, lorsque je ne boirai plus, lorsque je ne dormirai plus avec ma femme ? Quelle joie aurai-je ? » — Mais cette joie, c'est de la maladie et non de la santé qu'elle vous vient... Les malades ont certains désirs particuliers, ils brûlent du désir d'un fruit ou de l'eau de quelque source, et ils sont tellement dévorés de ces désirs qu'ils imaginent combien, s'ils étaient guéris, ils seraient heureux, de les satisfaire. La santé revient et ces envies passent ; ce qu'on convoitait dégoûte, car c'est dans la fièvre qu'on le désirait.

1. *Isai.*, XXVI, 10.

Et quelle est pourtant cette santé que recouvre le malade ? Qu'est-ce que cette santé dont jouissent ceux qu'on dit bien portants ? Tirons-en toutefois un exemple. De même que la santé chasse bien des désirs qui tourmentaient les malades, de même l'immortalité les chasse tous, car l'immortalité même c'est là notre santé. Rappelez-vous l'Apôtre et voyez ce que ce sera : *Il faut*, dit-il, *que, corruptible, ce corps se revête d'incorruptibilité et que, mortel, il se revête d'immortalité*[1]. Nous serons alors les égaux des anges. Mais les anges sont-ils malheureux de ne point manger ? Ne sont-ils pas plus heureux sans ces besoins ? Quel riche sera jamais comparable aux anges ? Les anges sont les vrais riches. Qu'appelle-t-on richesses ? Les richesses sont les moyens qui permettent de se procurer ce dont on a besoin, (en vue d'une plus grande aisance)[2]. Or les anges ont d'immenses moyens puisque tout leur est aisé. Quand on fait l'éloge d'un riche on dit de lui : « Qu'il est heureux ! c'est un Seigneur, c'est un riche, c'est un puissant. C'est un homme important : il va où il veut ! Il a des équipages, il a des esclaves, un nombreux personnel ! » Tout cela le riche le possède, et sans fatigue, il va où il veut. L'ange aussi ne va-t-il pas où il veut, et sans dire : « Faites atteler, faites seller », comme ces riches qui tirent vanité de pouvoir répéter ces mots ? Malheureux, ces mots disent ta faiblesse bien plus que ta puissance !

Donc nous n'aurons besoin de rien et c'est ainsi que nous serons heureux. Nous serons pleinement satisfaits, mais de notre Dieu, et il nous tiendra lieu de tout ce que nous désirons ici comme étant si précieux. Ici vous cherchez la nourriture comme

1. *I Cor.*, XV, 53.
2. S. Augustin rapproche les mots *facultates* et *facilitates*.

une chose précieuse. Dieu sera votre nourriture. Ici vous recherchez les étreintes charnelles ? *Mon bonheur est de m'unir à Dieu*[1]. Ici vous cherchez les richesse ? Comment ne posséderez-vous pas tout, puisque vous jouirez de Celui qui a fait tout ? Pour enlever toute inquiétude à notre foi voici enfin ce que l'Apôtre dit de cette vie : *Dieu y est tout en tous*[2]. Amen.

1. *Ps.* LXXII, 28.
2. *I Cor.*, XV, 28.

XXVI

Sermon de Saint Augustin

sur la résurrection des corps

Durant ces jours pascals, comme vous le savez, on lit solennellement les passages de l'Évangile qui se rapportent à la Résurrection du Seigneur. Les Évangélistes, tous les quatre, n'ont pu passer sous silence la Passion ni la Résurrection. Durant sa vie, Jésus a fait tant de choses qu'aucun n'a pu tout raconter, mais l'un a écrit ceci, l'autre cela ; leur ensemble toutefois nous fait connaître la vérité.

L'Évangéliste Jean raconte beaucoup d'épisodes qu'aucun des autres n'avait racontés. Tout ce qui devait se faire aux jours de Jésus a été fait, tout ce qui devait être lu de nos jours a été écrit. S'il fallait montrer que les quatre Évangélistes ne se contredisent jamais en racontant tous les quatre la Passion et la Résurrection, ce serait beaucoup de travail. Certains pensent qu'ils offrent des passages contraires entre eux, mais ce sont surtout des gens qui sont eux-mêmes d'esprit contraire à l'Évangile. D'autres ont pris la peine de leur montrer que ces passages n'étaient pas vraiment contraires entre eux et y ont réussi, avec l'aide de Dieu. Mais, comme je vous le disais, si j'entreprenais devant vous cette démonstration, si je voulais traiter ce sujet devant votre assemblée, le plus grand nombre de ceux qui m'écoutent commenceraient à s'ennuyer bien avant que la vérité

ne soit établie. Mais je connais votre foi, la foi de toute cette assistance, la foi de ceux qui, sans être ici aujourd'hui, sont cependant croyants ; je sais qu'ils ont dans la véracité des Évangélistes une foi assez grande pour se passer de mes explications. Celui qui sait comment on résout ces difficultés est plus instruit que les autres ; il n'est pas plus fidèle pour autant. Il possède, en plus de la foi, le pouvoir de défendre la foi. Tel autre qui n'a ni les facultés, ni l'éloquence, ni la science nécessaires pour défendre la foi, possède cependant la foi elle-même. Celui qui sait défendre la foi a un rôle à jouer près de ceux qui chancellent, mais les croyants n'ont pas besoin de lui. La défense de la foi sert à panser les blessures que cause le doute ou l'infidélité. Celui qui défend la foi est un bon médecin, mais vous, vous n'êtes pas malades, vous n'êtes pas incroyants... *Ce ne sont pas les biens portants, mais les malades qui ont besoin du médecin*[1].

Cependant, il serait déraisonnable de passer sous silence certaines considérations qui prennent peu de temps et que vous pouvez suivre sans peine. Elles concernent la résurrection des corps. Le Seigneur en a donné un exemple dans sa propre personne, de sorte que nous pouvons savoir ce que nous sommes en droit d'espérer pour nos corps à la fin des temps. A ce sujet, beaucoup d'auteurs ont émis des opinions, les uns dans un esprit de foi, les autres dans un esprit d'hostilité à la foi. Ceux qui discutent dans un esprit de foi veulent savoir ce qu'il faut répondre aux incroyants ; ceux qui discutent dans un esprit d'hostilité, apportent des arguments qui se retournent contre eux-mêmes, car ils mettent en question la

1. MT., XI, 12.

puissance du Tout-Puissant. Ils disent : « Comment un mort peut-il ressusciter ? » Je leur réponds : « Dieu est celui qui fait tout » et vous, vous dites. « Telle chose ne peut pas se faire ». Or, je vous dirai : « Amenez-moi, non pas un chrétien ou un juif, mais un païen, un adorateur des idoles, un esclave des démons qui soutienne que Dieu n'est pas tout-puissant ! On peut refuser de croire au Christ, on ne peut refuser de croire à la toute-puissance de Dieu. Donc, m'adressant au païen, je lui dis : « Le Dieu que vous dites tout-puissant, je dis, moi, qu'il ressuscite les morts. Si vous dites : « C'est impossible », vous n'admettez plus la toute-puissance de Dieu. Et si vous admettez que Dieu est tout-puissant, vous n'avez pas le droit de sourire quand je dis qu'il ressuscitera les morts ».

Si nous disions que le corps ressuscitera pour avoir faim, avoir soif, être malade, peiner, être sujet à la corruption, vous auriez raison de ne pas le croire. Actuellement, le corps subit toutes ces nécessités, ou, si vous préférez, toutes ces misères. Mais pourquoi ? A cause du péché. Tous les hommes ont péché en un seul et depuis lors, nous sommes tous voués à la corruption. Le péché seul est la cause de tous nos maux, et s'ils sont tombés sur nous, ce n'est pas sans raison. Dieu est juste, Dieu est tout-puissant, nous ne serions nullement affligés si nous ne méritions pas de l'être. Mais, parce que nous étions malheureux, punis pour nos péchés, Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut prendre part à nos souffrances, sans avoir commis aucun péché. En se soumettant à notre châtiment, lui qui n'avait commis aucune faute, il nous a libérés à la fois de notre faute et de notre châtiment. Il nous a délivrés de notre faute en remettant les péchés ; il nous a

délivrés de notre châtiment par sa résurrection. Cela, il nous l'a promis, il a voulu que nous vivions dans l'espérance ; pour nous, soyons persévérants et nous verrons un jour l'effet de sa promesse. Notre corps ressuscitera incorruptible, il ressuscitera délivré de ses défauts, de ses laideurs, de la mort, de ses servitudes, de son poids. Ce qui, maintenant, vous le rend pénible, vous sera alors un plaisir. Et puisqu'il est bon pour nous d'avoir un corps incorruptible, pourquoi tenons-nous à refuser l'espoir que Dieu nous en donnera un ?

Les philosophes de notre siècle qui furent savants et grands et qui surpassèrent leurs prédécesseurs, ont soutenu que l'âme humaine est immortelle. Non seulement, ils l'ont affirmé, mais encore, ils l'ont démontré par tous les arguments qu'ils ont pu trouver, et ils ont écrit leurs démonstrations pour les laisser à la postérité. Nous avons leurs livres, on les lit. Quand je dis que ces philosophes sont meilleurs que les autres, c'est par comparaison avec les mauvais, car il a existé des philosophes qui disaient qu'après la mort l'âme était complètement anéantie. Évidemment, ceux de notre temps valent mieux que ceux-là. Et s'ils valent mieux qu'eux, en dépit de multiples erreurs, c'est que, là où ils leur sont supérieurs, ils s'approchent de la vérité. Ils disent donc que les âmes humaines sont immortelles et ils cherchent les causes des malheurs des hommes, de leurs misères, de leurs erreurs. Ils disent ce qu'ils ont pu trouver, ils disent que l'homme a commis dans une vie antérieure je ne sais quels péchés, en punition desquels leur âme est enfermée dans leur corps comme dans une prison. Ensuite, ils se demandent ce que deviendra l'homme après la mort. A ce sujet, ils se torturent l'esprit, ils se donnent

tout le mal possible pour trouver une réponse et l'enseigner aux autres. Les âmes de ceux qui ont fait le mal, souillées par les mauvaises mœurs, reviennent, disent-ils, dans d'autres corps aussitôt qu'elles ont quitté les leurs et elles supportent ici-bas comme châtiments ces maux dont nous sommes témoins. Quant aux âmes qui ont mené une vie bonne, à leur sortie du corps, elles montent en haut des cieux ; là, elles se reposent dans les étoiles et les astres visibles, à moins qu'elles n'aillent en quelque coin ignoré du ciel où elles oublieraient tous les maux passés ; elles se rejouiraient ensuite de revenir sur terre pour y supporter de nouveau les malheurs de la condition humaine. Ainsi nos philosophes ont voulu établir une différence de traitement entre les âmes des justes et celles des méchants, puisqu'ils font revenir les âmes des méchants dans d'autres corps tout de suite après la mort, tandis qu'ils accordent un long repos aux âmes des justes. Ce repos, cependant, ne serait pas éternel, les âmes seraient contentes de reprendre des corps et, après avoir connu la justice, elles retomberaient dans les maux d'ici-bas.

Voilà ce qu'ont enseigné de très grands philosophes. Ils n'ont pas pu trouver mieux, ces sages de ce monde, eux de qui il est écrit : *Dieu a convaincu de folie la sagesse de ce monde.* Si cela est vrai de la sagesse, combien plus de la folie ! Si la sagesse du monde est la folie devant Dieu, combien la vraie folie du monde sera-t-elle loin de Dieu ! Pourtant, il existe une certaine folie, que le monde juge telle, mais qui mène à Dieu. C'est d'elle que l'Apôtre dit : *Dieu, voyant que la sagesse humaine ne l'avait pas su reconnaître dans les ouvrages de la sagesse divine, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux*

qui croiraient en lui. Et il ajoute : *Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse ; quant à nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié qui est un scandale aux Juifs et une folie aux gentils, mais qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, qu'ils soient Juifs ou qu'ils soient Grecs*[1].

Le Seigneur, le Christ, sagesse de Dieu, est venu sur la terre : alors que les grenouilles se taisent ! Ce qu'a dit la Vérité est vrai. Elle a dit que le genre humain était dans le malheur à cause du péché : c'est évident. Mais si nous croyons au Médiateur établi entre Dieu et les hommes (entre un Dieu juste et des hommes injustes, il est l'intermédiaire : l'homme juste. Il tient de la terre son humanité, il tient du ciel sa justice ; il est donc bien intermédiaire ; un de ses caractères est d'en-bas, l'autre d'en-haut. Si tous deux étaient d'en-haut, c'est au ciel qu'il serait ; si tous deux étaient d'ici-bas, il serait dans la bassesse avec nous et ne serait plus intermédiaire). Celui donc qui croit au Médiateur, qui vit dans la foi et fait le bien, quittera un jour son corps pour trouver le repos ; puis, plus tard, il reprendra ce corps, non pour en souffrir, mais pour s'en parer, et il vivra éternellement avec Dieu. Amen.

1. *I Cor.*, I, 20-24.

XXVII

Sermon de Saint Augustin

pour les fêtes pascales

(Extraits)

Que venons-nous de lire dans l'Évangile de Marc ? Que le Seigneur était apparu sur la route à deux hommes, comme le dit aussi Luc..., *Il se montra*, dit Marc, *sous une autre forme à deux d'entre eux*[1]. *Leurs yeux étaient retenus de sorte qu'ils ne le reconnaîssaient pas*[2], dit Luc. Les termes diffèrent, le sens est le même... Avant la fraction du pain Notre-Seigneur Jésus-Christ s'entretient avec les hommes comme un inconnu, mais quand il rompt le pain, c'est alors que ceux-ci le reconnaîssent. Quand la vie éternelle paraît, c'est Lui qui est là.

Il reçoit l'hospitalité, lui qui prépare une demeure dans le ciel. Car il dit dans l'Évangile de Jean : *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père ; s'il en était autrement, je vous l'aurais dit, car je vais vous y préparer une place. Et lorsque je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi*[3]. Il a voulu être hôte sur la terre, voyageur dans le monde, le Seigneur par qui le monde a été fait ; il a bien voulu être

1. Mc, xvi, 12.
2. Lc, xxiv, 16.
3. Jo., xiv, 2, 3.

reçu chez vous, pour que votre hospitalité vous fasse mériter une bénédiction, mais lorsqu'il entrait comme invité dans une maison, ce n'était pas qu'il eût besoin de rien.

Le saint prophète Élie, au temps de la famine, était nourri par un corbeau qu'envoyait le Seigneur : les hommes le persécutaient, mais les oiseaux le servaient. Tous les matins, le corbeau apportait au serviteur de Dieu du pain, tous les soirs, de la viande. Donc, il ne manquait de rien, puisque Dieu lui envoyait à manger par un oiseau. Pourtant, quoiqu'il n'eût besoin de rien, Élie fut envoyé chez une veuve de Sarepta, il entendit ces paroles : « Va chez cette veuve, elle te nourrira ». Dieu n'avait-il plus d'autre moyen de nourrir Élie qu'il l'envoya à cette veuve ? Certes, il n'en manquait pas. Mais si Dieu avait continué à donner du pain à son serviteur sans aucun intermédiaire humain, comment la veuve aurait-elle mérité sa récompense ? Donc Élie, sans être dans le besoin, va trouver une femme qui s'y trouve ; il n'a pas faim, il s'adresse à une affamée; il lui dit : « Va me chercher un peu à manger ». Elle, elle avait encore de menues provisions. Elle pensait les manger, puis mourir. Elle parla au prophète, lui dit quelle faible quantité d'aliments lui restait. Il répondit : « Sers-moi d'abord ». Elle n'hésita pas, elle donna. Elle donna un repas, elle mérita une bénédiction. Le saint prophète Élie bénit le pot de farine et la cruche d'huile. Cette farine on la gardait précieusement dans la maison pour s'en servir, cette cruche d'huile qui restait, suspendue à un clou, on allait la vider ; une bénédiction descend, et voici que les deux récipients deviennent des trésors. Le petit flacon d'huile devient une source d'huile, le petit tas de farine au fond du pot, surpasse les

plus riches moissons. Élie n'avait besoin de rien. Le Christ, a-t-il besoin de quelque chose ? Non mes frères, mais l'Écriture sainte veut nous faire comprendre que, souvent, Dieu met dans l'indigence, des serviteurs qu'il peut nourrir, afin d'en trouver d'autres qui lui fassent des sacrifices. Ne vous enorgueillissez pas de donner aux pauvres : le Christ a été pauvre. Ne vous enorgueillissez pas d'accueillir un hôte : le Christ a reçu l'hospitalité. Mais, hébergé, il était meilleur que son hôte ; acceptant des présents, il était plus riche que le donateur. On lui donnait, à lui qui possède tout, et celui qui lui donnait avait reçu des dons de Celui-même à qui il donnait. Ne vous enorgueillissez pas mes frères, quand vous donnez à un pauvre ; ne dites-pas en vous-mêmes : « Moi, je fais la charité, lui il la reçoit ; moi j'ouvre ma maison, lui, il n'a pas même de toit ». Peut-être vos besoins sont-ils plus urgents que les siens. Peut-être est-ce un juste que vous hébergez, et s'il manque de pain, vous, c'est de la vérité que vous manquez ; il est banni de sa maison, mais, vous, vous êtes banni du ciel ; il n'a pas d'argent, mais vous, vous ne possédez pas la justice.

Faites-vous usuriers, prêtez pour vous enrichir. N'ayez pas peur que Dieu vous juge usuriers. Au contraire, faites-vous pleinement usuriers. Dieu vous dit : « Que veux-tu ? Tu veux t'enrichir par l'usure ? Mais qu'est-ce que prêter à usure ? C'est donner peu pour recevoir beaucoup. Eh bien ! donne-moi, vous dit Dieu ; moi, j'accepte des dons légers et je rends bien davantage. Combien je rends ? Mille pour cent, plus la vie éternelle. Le débiteur que tu cherches pour accroître ta fortune, le débiteur humain que tu cherches, quand il prend ton argent, il est content ; mais quand il te rend le sien, il pleure, il

supplie qu'on lui prête encore, il cherche querelle pour ne pas rendre. Donne cependant à qui te demande et ne cherche pas à éviter celui qui veut te faire un emprunt[1]. Mais ne redemande pas plus que tu n'as donné. Et ne fais pas pleurer celui à qui tu as donné, car ce serait détruire ton bienfait. Il peut arriver que ton débiteur n'ait pas dans sa caisse de quoi te rendre la somme due le jour où tu la lui réclames : puisque tu as été bon et lui as prêté quand il te demandait, sois aussi patient maintenant qu'il ne peut te rembourser ; lorsqu'il aura de l'argent, il s'acquittera. Ne va pas remettre dans l'angoisse l'homme que tu as délivré d'une première angoisse. Il est vrai, tu lui as prêté et, maintenant, tu as le droit d'exiger, mais il n'a pas le moyen de te rembourser ; il le fera quand il aura de l'argent. Ne te mets pas à crier et à dire : « Mais je ne réclame pas d'intérêt ! Je ne demande que ce que j'ai donné, mais ce que j'ai donné, je veux qu'on me le rende ! » Soit ! mais on te dit qu'il ne peut pas encore le faire. Alors, toi, qui n'es pas un usurier, tu voudrais que ton débiteur cherche un usurier pour pouvoir te rendre ton argent ? Tu ne veux pas prendre d'intérêt, tu ne veux pas que personne souffre de ton usure ; dès lors pourquoi voudrais-tu imposer de supporter l'usure des autres ? Tu insistes, tu prends ton débiteur à la gorge, toi qui ne fais pourtant que redemander la somme prêtée sans intérêt ; mais en le prenant ainsi à la gorge, en le jetant dans l'angoisse, ce n'est plus un bienfait que tu lui apportes ; au contraire, tu augmentes ses embarras. Peut-être dis-tu : « Il a les moyens de me rembourser ; il a une maison, qu'il la vende, il a des biens, qu'il les vende ! » Lorsqu'il t'a emprunté, c'était justement pour ne pas vendre ;

1. Cf. Mt., v, 42.

qu'il ne soit donc pas obligé de faire à cause de toi ce que ton prêt l'avait dispensé de faire. Voilà comme il faut agir envers les hommes ; Dieu l'ordonne, Dieu le veut.

Mais vous êtes avares ? Dieu vous dit : « Sois avare, sois avare tant que tu peux, mais viens à moi par avarice ». Dieu vous dit : *Viens à moi ; moi, j'ai dépouillé mon fils de ses richesses et l'ai fait pauvre à cause de toi*[1]. Et en effet, le Christ s'est fait pauvre, tout riche qu'il était. « Tu veux de l'or ? c'est lui qui l'a fait. Tu veux de l'argent ? c'est lui qui l'a fait. Tu veux une famille ? Il fait les familles. Tu veux des troupeaux ? Il fait les troupeaux. Tu veux des biens ? Il fait les biens. Pourquoi veux-tu seulement les choses qu'il fait ? Reçois-le, lui qui fait tout. Songe combien il t'a aimé. Tout ce qui a été fait a été fait par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. « Tout a été fait par lui, et lui-même fait partie de ce tout. Il a créé tous les êtres, et il s'est fait un être parmi les autres. Il a fait l'homme et il s'est fait homme ; il s'est fait lui-même ce qu'il avait fait, pour que ce qu'il avait fait ne périsse pas. Lui qui a tout fait, il s'est fait un homme parmi tous les êtres.

Tu veux des richesses ? Qui est plus riche que celui qui a tout créé ? Malgré sa richesse, il a pris un corps mortel dans le sein d'une vierge. Il est né, petit enfant ; on l'a enveloppé de langes, on l'a couché dans une crèche ; il a attendu avec patience que l'âge vînt, il a supporté avec patience l'écoulement du temps, lui, le créateur de tous les temps. Il a tété, il a pleuré, il s'est montré enfant. Mais, couché dans la crèche, il régnait ; il était dans un berceau, et

1. *II Cor.*, VIII, 9.

en même temps il contenait le monde ; sa mère le nourrissait, et les nations l'adoraient ; sa mère le nourrissait et les anges l'annonçaient ; sa mère le nourrissait et une étoile brillante proclamait sa naissance. Voilà ses richesses, voilà sa pauvreté : par ses richesses, nous avons été créés ; par sa pauvreté, nous avons été rachetés. Et lorsque ce grand pauvre reçoit l'hospitalité comme s'il était pauvre, c'est pour honorer celui qui le reçoit, ce n'est ni par misère ni par besoin.

Peut-être songez-vous : « Quelle chance ils eurent, ceux qui ont mérité de recevoir le Christ ! Si seulement ç'avait été moi ! Si seulement j'avais été un de ces deux-là qu'il rencontra sur la route ! »

Mettez-vous sur la route, l'hôte divin ne manquera pas de venir. Vous croyez que vous ne pouvez plus recevoir le Christ ? « Comment le pourrais-je ? dites-vous. Il s'est montré à ses disciples après sa résurrection ; il est monté au ciel, il y est à la droite du Père ; il ne reviendra pas, si ce n'est à la fin des siècles pour juger les vivants et les morts ; il viendra dans la splendeur, non dans la pauvreté ; il viendra donner un royaume et non plus réclamer l'hospitalité ». Mais quand il donnera son royaume, il dira, vous l'avez oublié : *Toutes les fois que vous l'avez fait à l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*[1]. Ce grand riche, il est pauvre jusqu'à la fin du monde. Il est dans un extrême besoin, lui, non pas sa tête, mais ses membres. Où est-il dans le besoin ? Là où sont ceux en qui il souffrait quand il disait : *Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu*[2] ? Obéissons donc au Christ. Il est avec nous dans les

1 Mt., xxxv, 40.
2. *Act.* ix, 4.

siens ; il est avec nous en nous. Ce n'est pas en vain qu'il a dit : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*[1]. En faisant le bien, nous reconnaissons le Christ par nos bonnes actions, non du corps, mais du cœur ; non des yeux de la chair, mais des yeux de la foi. *Parce que tu as vu, tu as cru*, dit-il à un disciple incrédule qui avait dit : *Je ne croirai pas si je ne touche pas. Viens*, lui dit le Seigneur, *touche et ne sois plus incrédule.* Il toucha, il s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu* ! Et le Seigneur : *Parce que tu as vu, Thomas*, lui dit-il, *tu as cru*[2]. Toute ta foi, à toi, c'est de croire ce que tu vois, je loue ceux qui croient sans voir : car, lorsqu'ils verront ils possèderont la joie. Amen.

1. Mt., xxxviii, 20.
2. Jo., xx, 25.

XXVIII

Sermon de Saint Augustin

pour le dimanche de l'octave de Pâques

Ce jour symbolise pour nous le grand mystère du bonheur éternel. Car, tandis que lui passera, la vie qu'il figure ne passera pas. Aussi, mes frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ par qui nos péchés ont été remis, qui a voulu nous racheter de son sang, qui a daigné faire de nous ses frères quand nous n'étions pas dignes d'être appelés ses serviteurs, je vous exhorte, je vous conjure, puisque vous êtes chrétiens, puisque vous portez son nom sur votre front, dans votre cœur, de tendre uniquement vers la vie que nous posséderons avec les anges, jouissant d'un repos sans fin, d'une joie éternelle, d'un bonheur inépuisable, sans souffrir le trouble, la tristesse ou la mort.

On ne peut connaître cette vie qu'en en faisant l'expérience mais les croyants seuls en feront l'expérience. Si vous me demandiez de vous montrer ce que Dieu nous a promis, je ne le pourrais pas. Mais vous avez entendu la conclusion du passage de S. Jean qu'on a lu à l'Évangile : *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui croient*[1]. N'ayons donc tous qu'une seule et même foi et nous verrons ensemble. Ne résistons pas à la parole de Dieu. Conviendrait-il, mes frères,

1. Jo., 1, 29.

que le Christ descendît du ciel pour nous montrer les traces de ses plaies ? Les montrant au disciple incrédule il en tirait un reproche à ceux qui doutent, une leçon pour les croyants.

Ce huitième jour figure donc la vie nouvelle qui suivra la fin du temps présent tandis que le septième symbolise le repos que connaîtront les saints sur cette terre. Car le Seigneur y régnera avec ses saints, comme le disent les Écritures, il y possédera son Église où n'entrera plus aucun homme mauvais, éloignée, purifiée qu'elle sera de tout contact avec le mal. C'est ce que désignent ces cent cinquante trois poissons, dont, autant que je me souvienne, nous avons déjà plusieurs fois parlé.

C'est sur cette terre, en effet, que l'Église apparaîtra d'abord dans une gloire, une beauté, une justice parfaites. Là, personne ne pourra plus ni tromper, ni mentir, ni cacher le loup sous une peau de brebis. *Le Seigneur viendra*, est-il écrit, *il éclairera ce qui est caché dans les ténèbres, il révélera les pensées des cœurs et chacun alors recevra de Dieu sa louange*[1]. Dans cette Église il n'y aura donc plus d'hommes mauvais, on les aura séparés d'avec les justes. Alors, telle un monceau de blé débarrassé de la paille, apparaîtra, comme sur l'aire où l'on vanne, la multitude des saints avant que Dieu l'envoie dans le grenier céleste de l'immortalité. Où l'on a battu le blé on le vanne. Sur le lieu où les épis ont été battus pour être séparés de la paille, rejaillit l'imposante beauté de ce tas de blé purifié. Nous voyons encore sur l'aire, après qu'on a vanné, d'un côté la paille mise en tas et de l'autre le blé. Mais nous savons à quoi la paille est destinée

1. *I Cor.*, IV, 5.

et quelle joie la vue de ce blé inspire au paysan. Il y a donc d'abord, sur l'aire, le blé séparé de la paille, le blé qu'après tant de fatigues on se réjouit de voir en amoncellements de grains autrefois cachés dans la paille, invisibles même quand on la battait. Puis on les met au grenier et on les conserve à l'abri des regards. De la même manière dans la vie présente nous voyons, sur cette aire foulée, la paille si étroitement mêlée au grain qu'il est difficile de l'en distinguer car on ne l'a pas encore vannée. Également, après le grand vannage du jugement dernier, apparaîtra la foule des saints, éclatante de beauté, riche de mérites et portant devant elle la charité de son Libérateur.

Mais en attendant et jusqu'à ce que nous parvenions à ce repos, maintenant que nous peinons et demeurons dans la nuit, aussi longtemps que nous ne voyons pas ce que nous espérons, maintenant que nous marchons dans le désert, et jusqu'à ce que nous arrivions à la Jérusalem céleste comme à la terre promise où coulent le lait et le miel, maintenant que les tentations nous assaillent sans relâche, faisons le bien. Ayons toujours à notre portée un remède pour nos blessures quotidiennes. Ce remède réside dans l'exercice de la charité. Si vous voulez que Dieu ait pitié de vous, ouvrez votre cœur à la pitié. Si vous refusez à l'homme, homme que vous êtes, votre humanité, Dieu vous refusera à son tour sa divinité, c'est-à-dire l'incorruptible immortalité. Car Dieu n'a pas besoin de vous, c'est vous qui avez besoin de Dieu. Pour être heureux il ne vous demande rien, et sans lui vous ne pourriez pas l'être. Or que recevez-vous de lui ? Oseriez-vous vous plaindre si, de lui qui a tout créé, vous receviez ce qu'il a créé de plus excellent ? Mais ce n'est rien de ce qu'il a créé, c'est lui-même qu'il vous donne pour que vous

jouissiez de lui, de lui le créateur de toutes choses ! Peut-il y avoir dans tout ce qu'il a créé rien de plus beau et de meilleur que lui ? Et a quel titre se donnera-t-il ainsi ? Est-ce pour vos mérites ? Ah ! si vous cherchez ce que vous méritez, songez à vos péchés, écoutez la sentence divine portée contre l'homme qui transgresse la loi : *Tu es terre et tu iras en terre*[1] conformément à la menace que Dieu avait formulée en donnant son commandement : *Le jour où vous y toucherez, vous mourrez de mort*[2]. Que mérite le péché, dites-moi, sinon la peine ? Oubliez donc ce que vous méritez pour que votre cœur ne soit pas rempli d'épouvante, ou plutôt ne l'oubliez pas de peur de repousser par orgueil la pitié de Dieu.

Mes frères, c'est par les actes de charité que nous nous recommandons à Dieu. *Bénissez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa charité est éternelle*[3]. Confessez que Dieu est plein de pitié pour nous et qu'il consent à pardonner à qui s'accuse. Mais aussi, offrez lui un sacrifice. Homme, prends pitié de l'homme et Dieu prendra pitié de toi !

Ton frère et toi, vous êtes deux hommes, deux malheureux. Quant à Dieu, s'il est accessible à la pitié, il ne l'est pas au malheur. Or un homme malheureux qui n'aurait pas pitié d'un autre homme malheureux, pourrait-il réclamer la pitié de Celui que jamais le malheur n'atteindra ? Comprenez ma pensée, mes frères. Un homme n'est dur envers un naufragé, par exemple, qu'aussi longtemps qu'il n'a pas lui-même fait naufrage. Si ce malheur lui

1. *Gen.*, III, 19.
2. *Gen.*, II, 17.
3. *Ps.* CXVII, 29.

est arrivé, la vue d'un naufragé lui rappelle alors ce qu'il a souffert, il est en quelque sorte poussé de nouveau par son malheur d'autrefois et s'attendrit : ce que la communauté dans la condition humaine n'avait pu faire, une souffrance commune le fait. On a pitié d'un esclave quand on a été esclave. On plaint un salarié frustré de son salaire quand on a soi-même été salarié. On compatit à la douleur d'un père pleurant amèrement son fils quand on a autrefois pleuré d'un même deuil. Ainsi la similitude dans le malheur attendrit les cœurs les plus durs. Or, vous avez été malheureux ou vous craignez de l'être (car durant toute votre vie vous devez à la fois craindre ce qui ne vous est pas arrivé, vous rappeler ce qui vous est arrivé et songer à ce qui vous arrive !) Si donc, avec le souvenir de vos malheurs passés, avec cette crainte des maux à venir, dans l'affliction des maux présents, vous ne prenez pas en pitié un homme tombé dans le malheur et qui a besoin de vous, comment pouvez-vous compter sur la pitié de Celui que le malheur ne saurait jamais atteindre ? Vous ne donnez rien de ce que Dieu vous a donné et vous voudriez recevoir de Dieu ce que Dieu n'a pas reçu de vous !

La charité, mes frères, vous qui allez bientôt partir à la campagne et que je reverrai à peine, sauf à l'occasion de quelque fête, la charité, il faut que vous la fassiez, car les péchés abondent. Il n'est pas pour nous d'autre repos, d'autre chemin pour nous conduire à Dieu, pour nous réintégrer dans sa faveur, pour nous réconcilier avec lui que nous offensons avec tant de risques. Car nous devons comparaître devant lui. Que nos actes y parlent ! Qu'ils y parlent si haut qu'ils couvrent la voix de nos péchés. C'est ce qui parlera le plus fort qui l'emportera : pour le châti-

ment, si ce sont nos péchés ; pour notre repos, si c'est le bien que nous avons fait.

Dans l'Église, il est deux sortes de charité : l'une ne coûte à personne ni dépense, ni peine ; l'autre exige de nous un acte et une dépense d'argent. Celle qui ne nous demande ni dépense ni fatigue, se fait dans notre cœur et consiste à pardonner à qui nous a offensé. Dans votre cœur, est placé le trésor qui fait les frais de cette charité : dans votre cœur où vous vous exposez au regard de Dieu. On ne vous dit pas : « Sortez votre petite monnaie, ouvrez votre coffre, livrez vos stocks ! On ne vous dit pas non plus : Venez, marchez, courez, hâtez-vous, intercédez (pour lui), parlez (en sa faveur), invitez-le, donnez-vous du mal ! »... Sans bouger de votre place vous n'avez eu qu'à rejeter de votre cœur ce que vous aviez contre votre frère. Alors, vous avez fait la charité, sans frais, sans peine, seulement avec un peu de bonté, une pensée bienveillante... Je vous paraitrais exigeant si je vous disais : « distribuez vos biens aux pauvres ». Mais je suis conciliant, je suis facile quand je vous dis : « Accordez sans diminuer votre bien, pardonnez pour qu'on vous pardonne ».

Je dois cependant dire encore : Donnez et on vous donnera. Car le Seigneur a compris cet ordre dans son commandement, il a formulé lui-même ces deux sortes de charité. *Pardonnez et on vous pardonnera*, c'est la charité exercée par le pardon, *donnez et on vous donnera*[1], c'est la charité pratiquée par la distribution des aumônes. Voyez, Dieu fait pour vous bien davantage. Vous pardonnez à l'homme une offense

1. Lc, VI, 37-38.

d'homme à homme. Ce que Dieu vous pardonne, c'est une offense faite par un homme à Dieu...

Je veux encore vous apprendre qu'on fait doublement la charité quand les aumônes qu'on fait aux pauvres, on les fait soi-même. On ne doit pas se contenter d'être bon en donnant, il faut aussi être humble en servant. En quelque sorte, mes frères, quand nous mettons notre main dans celle du pauvre à qui nous donnons, nous partageons l'humanité de sa faiblesse. L'un donne et l'autre reçoit, mais l'un sert, l'autre est servi, et c'est ce qui les unit. Car ce n'est pas le malheur, c'est l'humilité qui nous unit.

Vos richesses, s'il plait à Dieu, vous resteront, à vous et à vos fils. Mais ne parlons pas de ces richesses terrestres que vous voyez exposées à tant de risques. Le magot est en paix dans la maison, mais il ne laisse pas en paix son possesseur. On craint les bandits, on craint les cambrioleurs, on craint un domestique malhonnête, on craint un voisin mauvais et puissant. Plus on a, plus on craint. Mais si vous donniez à Dieu en la personne des pauvres, vous ne perdriez rien et vous seriez tranquilles, et Dieu même vous serait dans le ciel le gardien de vos biens, lui qui vous donne sur la terre tout ce dont vous avez besoin. Auriez-vous peur que le Christ ne vînt à prendre ce que vous lui auriez confié ?...

C'est un réconfort profond que vous apportez aux pauvres quand vous leur servez des repas de charité. Car alors, on nous voit les servir nous-mêmes ; ce que nous donnons est à nous et nous le donnons nous-mêmes, encore que nous ne donnions que ce que Dieu nous a donné. Mes frères, qu'il est bon de donner de nos propres mains ! cela est vraiment agréable à Dieu. C'est lui qui reçoit, lui encore qui

vous rendra, bien qu'avant de vous devoir, il vous ait donné pour que vous puissiez donner. Au devoir de donner, vous devez donc ajouter celui de servir... Qu'on donne aux pauvres, selon ses ressources, avec joie, *Car Dieu aide qui donne avec joie*[1]. On nous propose d'acheter le royaume des cieux à n'importe quel prix. Même si quelqu'un n'a que deux deniers, il ne saurait prétendre qu'il n'a pas les moyens de l'acheter, car c'est ce prix que l'a payé la veuve de l'Évangile[2].

Voici qu'ont pris fin les jours de fête. Des jours consacrés aux tribunaux, aux recouvrements d'argent, aux procès, vont les suivre[3]. Voyez mes frères, comment vous devez vivre pendant les jours qui viennent. Le repos de ceux que nous venons de passer devait faire naître en nous de la bonté et non les calculs de vos contestations prochaines. Mais il est des hommes qui n'ont observé le repos de ces jours de fête que pour combiner les finasseries dont ils vont pouvoir user maintenant. Pour vous, vivez, je vous en prie, comme ayant à rendre compte à Dieu, non pas seulement de ces quinze jours, mais de votre vie tout entière A propos des questions tirées de l'Écriture que j'ai mises en avant hier et que, faute de temps, je n'ai pu résoudre, je me reconnais votre débiteur. Mais si le droit civil et public permet de recouvrer de l'argent pendant les jours qui suivent ceux que nous venons de passer, que votre exigence se fonde plutôt sur le droit chrétien ! Vous venez tous ici à la faveur des fêtes. Maintenant que les jours de fête sont passés, que l'amour de la loi vous ramène à l'Église

1. *II Cor.*, IX, 7.
2. Cf. Lc, XXI, 2.
3. Une loi de Théodore imposait la fermeture des tribunaux pendant la semaine qui précède Pâques et celle qui suit.

pour me réclamer ce que je vous ai promis. Car Dieu qui donne, c'est par moi qu'il vous donne, lui qui nous donne à tous. Or je n'ignore pas les paroles de l'Apôtre : *Rendez à tous ce que vous devez ; le tribut à qui vous le devez, l'impôt à qui vous le devez, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur. Ne devez rien à personne sauf de vous aimer les uns les autres* [1]. L'affection est la seule dette qu'il faille toujours payer et qui s'impose à tous.

Ce que je vous dois, mes frères, je vous le donnerai avec la grâce du Seigneur, mais je vous l'avoue, je ne le donnerai pas à des tièdes, je le donnerai si vous savez l'exiger.

1. *Rom.*, XIII, 7-8.

XXIX

Sermon de Saint Léon

pour Pâques

Mes biens aimés, entre toutes les œuvres que la compatissante bonté de Dieu a généreusement entreprises, aucune n'est plus admirable, aucune n'est plus sublime que la crucifixion du Christ pour le salut du monde. Tous les mystères des siècles précédents sont subordonnés à celui-là.

Toute la variété, que l'économie divine a imposée aux différences des astres, aux signes prophétiques, aux préceptes de la Loi, a d'avance annoncé le dispositif de la Rédemption en même temps qu'elle a promis sa réalisation. Aussi, maintenant qu'on cessé les images et les figures, est-il salutaire de croire accompli ce dont autrefois il était salutaire de croire l'accomplissement futur.

Donc, mes bien aimés, dans toutes les circonstances qui touchent à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la foi catholique rapporte, la foi catholique exige que dans la personne de notre Rédempteur nous croyons à la réunion de deux natures : chacune d'elles conservait les attributs qui lui sont propres ; les deux substances, depuis le temps où comme l'exigeait la cause du genre humain le *Verbe s'est fait chair*[1] dans le sein de la Vierge bienheureuse

1. Jo., 1, 14.

étaient tellement unies qu'il est impossible de se représenter le Dieu en lui sans l'humanité qu'il a prise, ni l'homme sans sa divinité. L'une et l'autre nature manifeste sans doute son authenticité dans des actes différents, mais sans jamais briser le lien étroit qui les unit. Ici rien n'échappe à leur réciprocité parfaite : toute l'humilité de l'homme est dans la majesté divine, toute la majesté dans l'humilité, sans qu'elles se confondent du fait de leur unité ou qu'elles se séparent en vertu de la propriété des personnes. L'une est passible, l'autre inviolable, et pourtant, l'outrage que subit l'une est la gloire de l'autre. La même est à la fois dans la faiblesse et dans la puissance, sujette à la mort et victorieuse de la mort. Car Dieu assume l'homme tout entier et il s'est uni tellement à celui-ci, en même temps qu'il l'unissait à soi, par l'effet de sa pitié et de sa puissance, que l'une et l'autre nature était en lui sans que chacune perdît dans l'autre ce qu'elle possède en propre.

Mais pour nous communiquer ce mystère, suivant les plans établis avant tous les siècles pour notre relèvement, la faiblesse humaine n'était pas moins nécessaire que la puissance divine ; aussi chaque forme fait-elle avec le concours de l'autre ce qui lui est propre : le Verbe fait ce qui relève de lui, et la chair, ce qui relève de la chair. Le Verbe illumine de ses miracles, la chair succombe aux outrages. L'un reste au niveau de la gloire du Père, l'autre n'abandonne pas la nature de notre race humaine. Néanmoins, la passion du Christ n'est pas tellement soumise à notre passibilité d'homme de la terre qu'elle soit séparée de la puissance de la Divinité. Toutes les railleries, tous les outrages, tous les tourments, tous les supplices que la fureur des impies a fait éprouver au Seigneur, n'ont pas été soufferts par

force mais parce qu'Il le voulait : *car le fils de l'homme est venu chercher ce qui était perdu pour le sauver*[1]. Il a tellement fait servir la cruauté de ses persécuteurs à la rédemption de tous que dans le mystère de sa mort et de sa résurrection, même ses bourreaux, s'ils avaient cru, pouvaient être sauvés. C'est pourquoi tu t'es dressé, Judas, le plus criminel de tous et le plus malheureux ! le repentir ne t'a pas ramené au Seigneur et le désespoir t'a conduit à te pendre. Si tu avais seulement attendu que ton crime eût reçu son achèvement et que le sang du Christ eût été versé pour tous les pécheurs, tu aurais repoussé la pendaison, cette mort odieuse. Alors que tant de miracles, alors que tant de bienfaits tourmentaient ta conscience, les sacrements, du moins, que tu avais reçus au repas pascal, quand déjà ta perfidie avait été démasquée par un signe de la prescience divine, pouvaient te rappeler du précipice où tu allais tomber. Pourquoi désespérer de la bonté de celui qui ne t'a pas repoussé de la communion de son corps et de son sang, qui ne t'a pas refusé le baiser de paix quand tu es venu avec la foule et la troupe d'hommes d'armes pour l'arrêter[2] ? Mais, homme incapable de revenir sur tes pas, *esprit qui va et ne revient pas*[3], tu as suivi la rage de ton cœur ; le diable se tenant à ta droite[4] tu as retourné sur ta nuque la volonté de nuire dont tu t'étais muni contre celui qui est la tête de tous les Saints. Aussi, ton crime dépassant la mesure de tout châtiment, ton impiété t'a fait ton propre juge, ton châtiment a permis que tu sois ton propre bourreau.

1. Lc, x, 10.
2. Jo., xviii, 5.
3. *Ps.* lxxvii, 39.
4. *Ps.* cviii, 6.

Dieu, donc, *était en Jésus-Christ, réconciliant ainsi le monde avec lui*[1], et le Créateur lui-même portait en lui la créature pour la reformer à l'image de son auteur. Les merveilles des œuvres divines dont jadis l'esprit des Prophètes avait annoncé l'accomplissement, étaient accomplies : *Alors les yeux des aveugles s'ouvriront, les oreilles des sourds entendront, les boiteux bondiront comme les cerfs et la langue des muets se déliera*[2]. Jésus, sachant que le temps de sa Passion glorieuse était venu, dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*[3], et encore : *Mon Père, s'il se peut, faites que cette coupe s'éloigne de moi*[4]. Ces paroles témoignent d'une certaine épouvante, mais, atteint de notre faiblesse, le Christ la guérissait en la partageant avec nous ; en subissant la peur d'éprouver le châtiment, il l'éloignait de nous. C'est donc en nous que le Seigneur tremblait de notre propre crainte, afin d'assumer sur lui notre faiblesse et de revêtir notre inconstance avec la fermeté de sa puissance. Car il était venu en ce monde plein de richesses et de pitié pour nous ; négociateur céleste, il négociait, par un troc admirable, notre salut et, recevant du nôtre, il donnait du sien : l'honneur pour les outrages, le salut pour les souffrances, la vie pour la mort. Lui qui pouvait employer plus de douze mille légions d'anges[5] pour exterminer ses persécuteurs, il préférait accueillir en lui notre épouvante que d'exercer sa puissance.

Le bienheureux apôtre Pierre a compris, le premier, ce qu'à tous les fidèles une telle humilité apportait. La tempête qui s'était abattue sur lui l'avait troublé,

1. *I Cor.*, V, 19.
2. *Isai.*, XXXV, 5.
3. MT., XXVI, 38.
4. MT., XXVI, 39.
5. MT., XXVI, 53.

mais revenant à lui, il avait retrouvé la fermeté de son âme... Il n'aurait pas vaincu l'épouvante qui saisit l'homme dans sa fragilité, si le vainqueur de la mort n'avait commencé par la craindre. Le Seigneur regarda Pierre[1] : Quoiqu'il fût comme traqué par les mensonges des prêtres, les mensonges des témoins, les outrages des brutes qui le frappaient ou qui lui crachaient au visage, il tourna vers son disciple troublé ce regard qui devait encore ajouter au trouble de celui-ci. Ainsi le regard de la Vérité pénètre dans son cœur pour l'y reprendre, comme si la voix du Seigneur y avait retenti et disait à peu près ceci : Pierre, où vas-tu ? pourquoi te retires-tu en toi-même ? tourne-toi vers moi, aie foi en moi, suis-moi ! Voici le temps de ma passion, l'heure de ton propre supplice n'est pas encore venue. Pourquoi craindre ce que toi aussi tu surmonteras. Que cette faiblesse que j'ai acceptée ne te décourage pas. C'est pour toi que je me suis mis dans l'inquiétude, toi sois donc pour moi sans peur et sans crainte...

1. Lc, XXII, 61.

XXX

Homélie de Saint Jean Chrysostome

sur l'Ascension

(Extraits)

Cette homélie est fort longue. Elle s'attarde à commenter la miraculeuse fortune de l'humanité qui méritait d'être exterminée, chassée de la terre, et qui se voit ouvrir le royaume céleste. L'Ascension est aux yeux du Chrysostome l'offrande par le Christ des prémices de notre nature humaine. Pour les prémices des récoltes on n'offre pas les premières gerbes, mais les plus belles et elles attirent sur toute la récolte une bénédiction générale.

... Nous avons dit tout cela à propos du Christ offrant sa propre chair à Dieu. Ainsi donc, il offrit au Seigneur ces prémices de notre espèce, et le Père admira tant, dans ce don, la qualité de celui qui offrait et la qualité de ce qu'il offrait, qu'il le reçut de ses propres mains, le posa à côté de lui et dit : *Assieds-toi à ma droite*[1]. A quelle espèce Dieu disait-il : *Assieds-toi à ma droite* ? A celle qui s'était entendu dire : *Tu es terre, et tu retourneras à la terre*[2]. Ne lui suffisait-il pas, alors, de franchir les espaces célestes ? Ne suffisait-il pas de siéger parmi les anges ? Un tel honneur n'était-il pas déjà ineffable ? Et pourtant, elle monta plus haut que les anges, elle doubla les archanges, vainquit les Chérubins, s'éleva au-dessus

1. *Ps.* CIX, 1.
2. *Gen.*, III, 19.

des Séraphins, dépassa les Puissances, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut embrassé le trône même du Seigneur.

Ne voyez-vous pas là l'intermédiaire qui relie à nouveau le ciel à la terre ? ou plutôt, commençons par le bas : Ne voyez-vous pas quel intervalle sépare l'Enfer de la terre ? Puis la terre du ciel ? Et encore le ciel du ciel supérieur, du Trône royal lui-même ? Or la distance entière que représentent ces intervalles, il l'a fait parcourir à notre espèce ; il a fait monter celle-ci à cette hauteur. Regardez où elle rampait, voyez jusqu'où il l'a élevée : il n'était pas possible de descendre plus bas que l'homme n'était descendu, ni de l'élever plus haut que l'endroit où le Christ l'a replacé. Et c'est bien ce qu'indiquait Paul : *Celui qui est descendu est aussi celui qui est monté*[1]. Où est-il descendu ? *dans les régions inférieures de la Terre*[2]. Et il est remonté au-dessus de tous les cieux. Oui, sachez bien qui est monté, quelle espèce (humaine et non divine) est montée, et ce qu'elle était auparavant. Je trouve du plaisir, je le reconnais, à m'étendre sur l'indignité de notre race, pour mieux réaliser l'honneur que nous a fait le Seigneur dans son amour pour nous. Nous étions terre et cendre ; encore cela ne méritait-il pas le blâme, ce n'était qu'une infirmité de notre nature. Mais nous étions devenus plus stupides que les animaux privés de raison : *L'homme a été comparé au bétail stupide, et il est devenu semblable à lui*[3]. Or l'homme qui devient semblable aux êtres privés de raison est pire qu'eux : être naturellement privé de raison, et demeurer dans cette condition tient à la nature, mais tomber dans la déraison après avoir été honoré

1. *Ephes.*, IV, 10.
2. *Ephes.* IV, 9.
3. *Ps.* XLVIII, 21.

de la raison, est une faute de la volonté... Notre ingratitude était devenue plus grande que celle des bêtes. C'est cela qu'Isaïe mettait en évidence : *Le bœuf connait son propriétaire et l'âne la crèche de son maître, mais Israël, lui, ne me connaît pas*[1]. Mais n'en rougissons pas, car il est dit : *Là où le péché abondait, la grâce a surabondé*[2].

Suit une nouvelle digression où l'orateur s'applique à montrer avec l'aide de citations de l'Écriture, jusqu'à quel point d'avilissement l'humanité était déchue : l'homme est devenu moins sage que l'hirondelle (cf. *Jer.* 8, 7), moins prévoyant que la fourmi (cf. *Prov.* 6, 6), et les précipices eux-mêmes sont pris à témoins par le prophète (*Mic.* 6, 2) du *procès que Dieu a avec son peuple.* Enfin l'homme est devenu aussi mauvais que les serpents.

Il est dit en effet : *Leur fureur est celle du serpent. Le venin des aspics est sur leurs lèvres*[3]. Pourquoi parler de la stupidité des êtres privés de raison, lorsque nous nous voyons appelés les enfants du Diable lui-même : *Vous êtes les fils du Diable*[4], est-il dit.

Pourtant... notre espèce si vile, plus stupide que tout, est aujourd'hui placée au dessus de tout. Aujourd'hui, les anges ont retrouvé ce qu'ils désiraient depuis longtemps, aujourd'hui les archanges ont vu ce qu'ils souhaitaient voir depuis longtemps : notre espèce, lançant des éclairs du haut du trône royal de Dieu, et resplendissant d'une gloire et d'une beauté immortelles. Car les anges le désiraient depuis longtemps, et depuis longtemps les archanges le souhaitaient. Aussi, quoique notre espèce se trouvât placée au-dessus d'eux par l'honneur qui lui était fait, ils

1. *Isai.*, I, 3.
2. *Rom.*, V, 20.
3. *Isai.*, XIII, 3 ; LVII, 4.
4. Jo., VIII, 44.

se réjouissaient de notre propre bonheur, car ils avaient souffert de nous voir punis. Bien que la garde du Paradis leur fût confiée, les Chérubins aussi en avaient souffert : un esclave qui en a reçu l'ordre de son maître, conduit son camarade en prison et le surveille ; il n'en a pas moins pitié de son compagnon d'esclavage et souffre de ce qui lui est arrivé. De même les Chérubins avaient reçu le Paradis à garder, mais s'affligeaient de devoir le faire. Pour nous persuader de leur douleur, je ne fais appel qu'à des exemples pris chez les hommes : car, lorsque vous voyez des hommes s'affliger du sort de leur compagnon d'esclavage, il n'est pas possible d'avoir des doutes sur les Chérubins, tant les ressources de tendresse que ces Puissances portent en elles dépassent de loin celles des hommes. Or, quel juste n'a pas souffert en voyant des hommes subir un châtiment mérité, fût-ce après d'innombrables fautes ? L'admirable, en effet, c'est bien que les Chérubins aient su les fautes des hommes, qu'ils aient vu leurs torts envers le Seigneur, et que, pourtant, ils aient souffert de leur sort. Tel Moïse, après l'adoration des idoles, disant au Seigneur : *Si tu leur pardonnes leurs péchés, pardonne, sinon, efface-moi du Livre que tu as écrit*[1]. Eh quoi ? Tu vois leur impiété et tu souffres de les voir châtiés ? Si je souffre, répond-il, c'est justement parce qu'ils sont châtiés et qu'ils m'ont donné de justes motifs de les châtier. Ezéchiel, voyant l'Ange frapper le peuple, poussa de grands gémissements et dit : *Hélas, Seigneur, détruiras-tu tout ce qui reste d'Israël* ?[2]. Et Jérémie : *Châtie-nous, Seigneur, mais avec équité et non dans ta colère, de peur que tu ne nous anéantisses*[3]. Quoi, Moïse, Ezéchiel et Jérémie

1. *Ex.* XXXII, 31-32.
2. *Ezech.*, IX, 9.
3. *Jer.*, X, 24.

auraient souffert, et les Puissances n'auraient pas souffert de nos malheurs ? Comment pourrait-on le concevoir ? Pour bien vous persuader qu'ils ont sympathisé à nos malheurs, sachez quelle fut leur joie, quand ils virent le Seigneur réconcilié avec nous. S'ils n'avaient pas souffert avant, ils n'auraient pas non plus éprouvé de joie après. Ils se sont réjouis, les paroles du Christ le prouvent : *La joie régnera dans le ciel*, et sur la terre, *lorsqu'un seul pécheur se repentira*[1]. Si le repentir d'un seul pécheur suffit à réjouir les anges, auraient-ils pu ne pas témoigner un immense bonheur en voyant, grâce à l'offrande de ces prémices célébrées aujourd'hui, notre race tout entière transportée au ciel ? Écoutez du moins — indépendamment de ce qui s'est passé chez les peuples du ciel — la joie que provoque la réconcialiation de Dieu avec nous. Lorsque notre Seigneur naquit selon la chair, au spectacle de l'homme promis à la réconciliation avec le ciel — car s'il ne s'était pas agi de réconciliation, il ne serait pas descendu jusqu'à l'homme — à ce spectacle donc, ils formèrent un chœur avec des cris de joie : *Gloire à Dieu dans les cieux, paix sur la terre, et bonne volonté entre les hommes*[2]. Et pour bien vous faire entendre que c'est pour cette raison qu'ils glorifient Dieu, lorsque la Terre a retrouvé le bonheur, ils indiquent la cause de leur joie : *Paix sur la terre, et bonne volonté parmi les hommes* : parmi les hommes, c'est-à-dire parmi nous, qui avions déclaré la guerre à Dieu, qui étions des ingrats. Ainsi, vous voyez la façon dont ils glorifient Dieu pour le bonheur qu'il prodigue à d'autres, ou plutôt à eux-mêmes : car ils pensent que nos bonheurs sont aussi les leurs. Voulez-vous savoir aussi qu'au moment de voir le Christ s'élever au Ciel,

1. Lc, xv, 7.
2. Cf. Lc, II, 14.

ils se réjouissaient et se livraient à des transports de joie ? Vous n'avez qu'à écouter le Christ disant qu'ils n'arrêtaient pas de monter et de descendre. Écoutez-le parler : *Vous verrez désormais le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de Dieu*[1]. C'est bien l'attitude des gens qui aiment : au lieu d'attendre le moment convenu, ils devancent le jour fixé en manifestant leur joie. Aussi descendent-ils, poussés par le désir de voir ce spectacle si nouveau et si inattendu : un homme se montrant dans le ciel. Les anges sont partout : à sa naissance, à sa résurrection, et aujourd'hui à son ascension : *Voici deux créatures en vêtements blancs*[2], est-il dit, leur attitude révèle la joie. Et ils ont dit aux Disciples : *Galiléens, que faites-vous là ? Ce Jésus que voilà, vous a quittés pour s'élever vers le ciel, et il reviendra de la même manière dont vous l'avez vu gagner le ciel*[3].

Ici, faites attention : pourquoi de telles paroles ? Les disciples n'avaient-ils donc pas d'yeux ? Ne voyaient-ils pas ce qui se passait ? L'Évangéliste ne dit-il pas que le Christ s'est élevé sous leurs yeux ? Pourquoi, alors des anges étaient-ils près d'eux à leur expliquer qu'il montait au ciel ? Pour deux raisons, dont l'une est qu'ils ne cessaient de s'affliger du départ du Christ. Pour vous convaincre de cette douleur, vous n'avez qu'à écouter ce que lui-même leur dit : *Aucun de vous ne me demande : où allez-vous ? Mais, parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur*[4]. Si nous supportons avec peine d'être séparés de nos parents et de nos amis, comment les disciples ne se seraient-ils pas affligés en voyant s'éloigner d'eux leur sauveur, leur Maître, leur pro-

1. Jo., I, 51.
2. *Act.* I, 10.
3. *Act.* I, 11,
4. Jo., XVI, 5-6.

tecteur si plein d'amour, si doux, si bon ? Comment n'auraient-ils pas souffert ? C'est la raison de la présence de l'ange, qui vient adoucir le chagrin de ce départ par l'espoir du retour, disant : *Ce Jésus que voilà, qui vous a quittés pour s'élever vers le ciel, il reviendra de la même manière*[1]. « Vous vous êtes affligés parce qu'il est monté là-haut, leur dit-il, mais ne vous affligez plus, car il reviendra ». Il doit les empécher d'imiter Élisée qui, voyant que son maître lui était ôté, mit en pièces son vêtement[2]. C'est qu'il n'avait personne à ses côtés pour lui dire qu'Élie reviendrait. Ainsi, pour les empêcher de l'imiter, les anges étaient près d'eux, occupés à les consoler de leur tristesse. Voilà une des raisons de la présence des anges. L'autre n'est pas moins importante, et c'est elle qui leur a fait ajouter : *Il vous a quittés pour s'élever au ciel.* Quelle est-elle donc ? Le Christ les a quittés pour s'élever vers le ciel : or, il y avait une très grande distance à parcourir, et la puissance de notre vue ne pouvait permettre de voir le corps du Christ s'élever jusqu'aux cieux. Plus un oiseau qui s'envole prend de la hauteur, plus il se dérobe à notre vue. De même, plus le corps du Christ prenait de la hauteur, et plus il se dérobait aux faibles yeux des disciples incapables de le suivre sur cet immense trajet. C'est pour cela que les anges étaient à leurs côtés, pour leur apprendre que cette ascension avait le ciel pour terme. Il ne fallait pas qu'ils pensent seulement que le Christ s'élevait *comme* s'il allait au ciel — ce qui fut le cas d'Élie — mais qu'ils sachent bien qu'il s'élevait *jusqu'au ciel.* C'est pour cela qu'il est dit : *Il vous a quittés pour s'élever jusqu'au ciel.* Cet ajouté a donc un sens précis. Élie fut enlevé

1. *Act.*, I, II.
2. *IV Reg.*, 2.

comme s'il allait au ciel, car il était le serviteur. Jésus, lui, fut enlevé jusqu'au ciel, car il était le maître. L'un va sur un char de feu, l'autre sur un nuage, car lorsqu'il s'agissait pour Dieu d'appeler l'esclave, c'est un char qu'il envoyait. Mais pour son fils, c'était un trône royal, et pas simplement un trône royal, mais le trône même du Père. En effet Isée dit en parlant du Père : *Voilà le Seigneur assis sur un nuage léger*[1]. Et puisque le Père siège sur un nuage, c'est un nuage aussi qu'il a envoyé à son Fils. Élie, après s'être élevé, envoya sur Élisée une peau de mouton, Jésus, après son ascension, fit descendre ses grâces sur ses disciples, et leur pouvoir ne se borna pas à faire seulement un prophète, mais une foule d'Élisées, infiniment plus grands et plus illustres qu'Élisée lui-même.

Debout donc, mes biens-aimés ! Tournons toutes nos pensées vers ce retour annoncé. Paul le dit : *Le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange, descendra du ciel, et nous les vivants, qui serons restés, nous serons enlevés sur des nuages dans les airs, à la rencontre de Notre-Seigneur*[2]. Mais une partie des vivants seulement : nous ne serons pas tous enlevés, les uns resteront et les autres seront enlevés, c'est ce qui ressort des paroles du Christ : *Alors, de deux femmes qui seront trouvées à moudre à la meule, l'une sera prise et l'autre sera laissée* ; *et de deux hommes qui seront sur un lit, l'un sera pris et l'autre sera laissé*[3]. Qu'est-ce que cette énigme ? Quel est ce mystère plein d'équivoques ? Par la meule, le Seigneur a voulu nous désigner tous ceux qui vivent dans la pauvreté et dans la misère, par le lit et le repos qu'on y prend il a fait allusion aux

1. *Isai.*, XIX, 1.
2. *I Thess.*, IV, 15-16.
3. MT., XXIV, 40-41.

hommes comblés de richesses et d'honneurs. Et pour nous indiquer que même parmi les pauvres il y aura des sauvés et des perdants, il a dit que des femmes qui seront à la meule, une sera prise et l'autre sera laissée. Et de ceux qui sont sur le lit, un sera pris et l'autre sera laissé ; c'est-à-dire que les pécheurs seront laissés et attendront le châtiment, tandis que les justes seront enlevés vers les nuages. Quand un Roi entre dans une ville, les titulaires de dignités et de commandements qui jouissent d'un grand crédit auprès de lui sortent de la ville pour aller à sa rencontre, tandis que les accusés et les coupables sont gardés à l'intérieur, dans l'attente de la décision du Roi. De même, quand viendra le Seigneur, les hommes qui ont sa confiance iront à sa rencontre dans les airs, mais les coupables et les pécheurs convaincus de nombreuses fautes attendront ici-bas leur juge.

Et maintenant, nous aussi nous serons enlevés au ciel. Bien sûr, ce n'est pas en me comptant dans le nombre de ceux qui seront enlevés que j'ai dit « nous ». Je ne suis pas assez dénué de sens pour ignorer mes propres péchés, et si je n'avais pas craint de troubler le bonheur qui rayonne de cette fête, j'aurais plutôt pleuré en rappelant cette phrase et en me souvenant de mes fautes. Mais, comme je ne veux pas assombrir la joie de la fête d'aujourd'hui, j'arrêterai là mon sermon, et je me contenterai d'avoir précisé vos idées sur le sens de cette journée. Ainsi, que le riche ne tire pas vanité de ses richesses, et que le pauvre ne se regarde pas comme malheureux à cause de sa pauvreté. Mais que chacun, selon ce que sa conscience lui dictera, fasse ce qui convient à sa condition : car le riche n'est pas forcément heureux ni le pauvre misérable. Mais l'homme jugé digne d'être enlevé au ciel sur les nuées est heureux et trois fois heureux, quand

il serait le plus pauvre de tous les hommes. Au contraire, celui qui a été repoussé est misérable et trois fois malheureux, quand même il serait le plus opulent de tous. C'est pourquoi je vous le dis, que ceux d'entre vous qui sont en état de péché pleurent sur leur sort, mais que tous ceux qui mènent une vie pure aient confiance. Bien plus, qu'ils ne se contentent pas d'avoir confiance, qu'ils soient certains de leur salut. Et que les autres ne se contentent pas de pleurer, qu'ils songent aussi à se repentir : car il est donné, même à celui qui vit mal, de dépouiller ses vices pour accéder à la vertu, et de devenir pareil à ceux dont la vie fut toujours sans erreurs. C'est à cela qu'il faut nous employer. Que ceux qui ont conscience d'être vertueux persévèrent dans leur piété, ne cessent pas de grossir ce beau trésor, et d'ajouter quelque chose à la confiance qu'ils ont déjà gagnée auprès de Dieu ; que les hommes qui n'ont pas la confiance de Dieu prennent conscience de leurs nombreux péchés et changent de conduite de manière à mériter la même confiance que les justes, afin que tous ensemble, d'un même cœur, nous célébrions le Roi des anges avec toute la gloire qui lui est due, et que nous goûtions une bienheureuse félicité en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui sont promises gloire et puissance en communion avec son Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, pour tous les siècles. Amen.

XXXI

Sermon de Saint Léon

pour l'Ascension

Mes bien aimés, le mystère de notre salut, ce mystère que le fondateur du monde a jugé digne d'être payé de son sang, est rempli, depuis le jour de sa naissance physique jusqu'à la fin de sa passion, par une humilité largement pratiquée : bien que, jusque sous la forme du serviteur, eussent rayonné certains signes de la divinité, les actes de sa vie mortelle ont été spécialement consacrés à nous prouver l'authenticité de sa nature humaine. Par contre, après sa passion, après qu'il eût brisé les chaînes de la mort, après que celle-ci eût perdu son pouvoir pour s'être exercée contre celui dont la conscience était sans péché, la faiblesse humaine du Christ se changea en force, sa nature mortelle en immortalité, et les outrages tournèrent à sa gloire. Cela, le Seigneur Jésus l'a manifesté diversement par des témoignages aussi nombreux qu'évidents[1] jusqu'au jour où il porta dans le ciel le triomphe qu'il avait remporté de chez les morts.

Si la résurrection de Notre-Seigneur était dans la solennité pascale la matière de notre joie, son ascension dans les cieux est celle de nos joies présentes : car nous célébrons ce jour et l'honorons suivant les rites,

1. Cf. *Act.* 1, 3.

ce jour où la faiblesse de notre nature est élevée au-dessus de toute l'armée du ciel, de tous les ordres des anges, où, dominant sur toutes les puissances du ciel, elle est allée s'asseoir à la droite du Père.

L'ordre de ces œuvres divines a fondé et dressé l'édifice de notre foi. Ainsi la grâce du Sauveur paraît encore plus admirable lorsque, après avoir privé les hommes d'une présence sensible qui leur inspirait un respect si profond, la foi perd ses doutes, l'espérance ses timidités, la charité ses tiédeurs. C'est sans doute la force des grandes âmes et l'effet de la lumière qui illumine les âmes fidèles, de croire sans hésiter ce qui échappe à leurs sens et d'élever tous les désirs de leurs cœurs vers un lieu que le regard ne peut atteindre.

Mais cette piété, d'où naîtrait-elle dans nos cœurs, ou comment chacun serait-il justifié par la foi, si notre salut ne consistait que dans les choses qui tombent sous nos sens ? C'est le reproche que fit le Seigneur au disciple qui paraîssait douter de sa résurrection tant qu'il n'avait pas touché les traces de la passion dans la chair du Sauveur : *C'est parce que tu as vu que tu as cru ; heureux ceux qui ont cru sans avoir vu*[1].

Afin donc, mes bien aimés, de nous rendre capables de jouir un jour de cette béatitude, Notre-Seigneur, après avoir accompli tous les mystères du Nouveau Testament et prêché son évangile, est monté au ciel en présence de ses disciples quarante jours après Pâques[2]. Il a mis un terme à sa présence corporelle

1. Jo., xx, 19.
2. Cf. Lc, xxiv, 50 et Mat., xvi, 19.

pour aller demeurer à la droite de son Père jusqu'à ce que les temps fixés dans les desseins de Dieu pour remplir le nombre des élus soient écoulés. Alors il reviendra juger les vivants et les morts dans cette même chair avec laquelle il est monté au ciel.

Tout ce qui s'est extériorisé dans la personne du Rédempteur est donc aujourd'hui passé dans nos mystères. Pour rendre la foi plus excellente, la doctrine a succédé à la vision : c'est à son autorité que s'attachent les cœurs fidèles qu'éclairent les célestes rayons. Cette foi que l'ascension du Seigneur au ciel augmente vivement, que fortifient les dons de l'Esprit-Saint, les chaînes, les prisons, l'exil, la faim, le feu, les bêtes féroces et tous les supplices que la cruauté des persécuteurs leur a fait imaginer, ne l'ont pas entamée. Non seulement des hommes, mais des femmes, des petits enfants et de toutes jeunes filles ont combattu pour elle dans toutes les parties du monde, jusqu'à verser leur sang. C'est cette foi qui a mis en fuite les démons, chassé les maladies, ressuscité les morts.

C'est pourquoi les bienheureux apôtres qui avaient été affermis dans leur foi par tant de miracles, instruits par tant d'entretiens avec le Christ, et qui pourtant avaient été ébranlés par l'atrocité de la passion et qui avaient eu tant de mal à croire la vérité de sa résurrection, furent tellement fortifiés par l'ascension du Seigneur que tout ce qu'ils avaient craint se tourna en joie. Élevant alors leurs esprits jusqu'à contempler sa divinité, ils le voyaient assis à la droite de son Père. La vision de son corps n'était plus un obstacle à leur foi, et leur esprit s'appliquait à concevoir qu'en descendant de chez son Père, il n'avait jamais été séparé de celui-ci, et qu'en

montant vers lui il ne se séparait pas de ses disciples.

Ainsi donc, mes bien aimés, lorsque le Fils de Dieu eût pris possession de la gloire et de la majesté paternelles, il devint parfaitement et divinement clair que le Fils de l'homme était le Fils de Dieu. Ils comprirent alors que si le Fils de l'homme s'était éloigné de l'humanité, le Fils de Dieu n'en était que plus près, indiciblement, par sa divinité. Leur foi plus dégrossie se mit à accéder intellectuellement à l'idée que le Fils est l'égal du Père, et ils n'eurent plus besoin de toucher la substance corporelle qui était dans le Christ et par laquelle il est inférieur au Père[1].

En effet, depuis que son corps a été glorifié sans perdre sa nature, la foi des croyants était appelée à toucher, non plus d'une main charnelle mais d'un intellect spirituel, le Fils unique, égal à celui qui l'a engendré.

De là vient que le Seigneur, après sa résurrection, dit à Marie-Madeleine qui représentait l'Église, lorsqu'elle voulut s'approcher de lui pour le toucher : *Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père*[2] : c'est-à-dire : ce n'est pas d'une manière corporelle qu'il faut venir à moi ni me chercher par les sens, je te reporte à des connaissances plus sublimes, je te prépare à des réalités plus grandes. Lorsque je serai monté vers mon Père, alors tu pourras me connaître d'une manière plus parfaite et plus vraie, tu saisiras ce que tu ne toucheras pas, tu croiras ce que tu ne verras pas.

1. Cf. Jo., XIV, 28.
2. Jo., XX, 17.

Or, lorsque les disciples, remplis d'étonnement, suivaient des yeux le Seigneur montant au ciel, deux anges, vêtus d'un blanc éclatant de lumière, survinrent et leur dirent : *Galiléens, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? ce Jésus qui vous a quittés pour y monter, reviendra de la même manière qu'il y est monté*[1]. Ces paroles enseignent à tous les enfants de l'Église qu'un jour le Christ Jésus reviendra visiblement dans cette même chair avec laquelle il est monté au ciel. Comment pourrait-on douter que tout ne lui soit soumis, quand, dès sa naissance corporelle, il eut le service des anges ? Un ange annonça à la bienheureuse Vierge Marie qu'elle concevrait le Christ dans son sein par l'opération de l'Esprit. La voix des habitants du ciel s'est fait entendre aux bergers pour dire qu'il était né de la Vierge. Qu'il fût ressuscité d'entre les morts et qu'il reviendrait juger le monde dans la même chair, ce sont encore les messagers célestes qui en témoignèrent les premiers, afin que nous comprenions que les mêmes puissances qui l'ont servi le jour où il venait pour être jugé l'assisteront au jour du jugement suprême.

Mes bien aimés, soyons dans l'allégresse d'une joie toute spirituelle, rendons dignement grâce à Dieu, contemplons des yeux de l'esprit cette suprême grandeur où le Christ est élevé. Que les désirs terrestres ne retiennent plus nos cœurs appelés là-haut, que les choses destinées à périr ne nous occupent plus, nous qui sommes choisis pour l'éternité. Que les faux plaisirs de la vie présente n'entravent point l'élan de ceux qui sont en marche sur le chemin de la vérité, et que les fidèles se regardent comme

1. *Act.* I, II.

des voyageurs dans l'itinéraire qu'ils suivent vers leur patrie ; qu'ils comprennent que dans l'usage des biens temporels, s'il en est parfois qui leur plaisent, ils ne doivent pas s'y attacher bassement, mais, courageusement, continuer la marche. Le bienheureux apôtre Pierre nous engage à cette piété quand, animé pour le troupeau du Christ, de cet amour que lui inspire l'exhortation trois fois répétée du Seigneur[1], il conjure tous les fidèles en leur disant : *Je vous prie, mes bien aimés, de vous abstenir, comme si vous étiez des voyageurs et des étrangers en ce monde, des passions charnelles qui combattent contre l'âme*[2].

Pour qui d'autre que le diable combattent les plaisirs de la chair, le diable qui se réjouit de lier par la séduction des biens corruptibles, les âmes qui tendent vers les biens d'En-Haut, et de les éloigner de ces demeures dont lui-même a été chassé. Chaque fidèle doit donc rester vigilant afin de pouvoir repousser son ennemi avec les mêmes armes dont celui-ci se sert pour l'attaquer. Or, mes bien aimés, il n'en est pas de plus fortes contre les ruses du diable que la bienveillance d'une bonté compatissante et la générosité d'une charité qui éloigne du péché ou en fait triompher. Mais pour parvenir à cette sublime vertu, il faut d'abord détruire tout ce qui lui est contraire. Et qu'y a t-il de plus contraire à la bienveillance de la charité et aux œuvres dictées par la piété, que l'avarice qui est la racine de tous les maux. Si elle n'est pas tuée dans son germe, il est fatal que dans le champ du cœur de celui où la plante de ce mal est développée, il pousse des épines et des ronces plutôt qu'aucune semence de vraie

1. Cf. Jo., XXI, 15-17.
2. *I Petr.*, II, 11.

vertu. Résistons donc de toutes nos forces, mes bien aimés, à un mal aussi terrible, pratiquons la charité sans laquelle toutes les autres vertus perdent leur éclat[1]. Avançons ainsi sur le chemin de l'amour que le Christ a descendu pour venir à nous ; alors nous pourrons nous élever et parvenir jusqu'à lui-même, à qui honneur et gloire, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans tous les siècles. Amen.

1. Cf. *I Cor.*, XII, 1.

XXXII

Sermon de Saint Augustin

pour la Pentecôte

Aujourd'hui, nous célébrons un anniversaire très saint : il nous rappelle la venue du Saint-Esprit. Une fête si solennelle et si douce nous invite à parler du don même de Dieu, de la grâce de Dieu, de la grandeur de sa pitié pour nous, en un mot, de l'Esprit-Saint lui-même. Nous sommes à l'école du Seigneur, nous parlons à des condisciples. Car le Maître, le seul maître, est celui en qui, tous, nous ne faisons qu'un, et de peur que nous n'allions audacieusement nous enorgueillir de parler en chaire, il nous a avertis : *Pour vous ne vous faites pas appeler Rabbi, car vous n'avez qu'un seul maître : le Christ*[1] .Ce maître a le ciel pour chaire et nous tous, nous devons nous instruire dans les livres qu'il a écrits. Écoutez donc les quelques mots que je vais vous dire et que me donne lui-même celui qui m'ordonne de parler. Parmi vous, certains savent déjà ce que je vais dire : qu'ils rafraîchissent leurs souvenirs, d'autres ne le savent pas encore : qu'ils s'instruisent !

Il arrive que des intelligences curieuses des choses divines se demandent... Mais l'homme faible et fragile a-t-il le droit de sonder de tels secrets ? Certes oui, il en a le droit. Les secrets qu'enferme

1. Mt., xxiii, 8.

l'Écriture sainte n'y sont pas cachés pour nous être refusés, mais plutôt pour que nous frappions à la porte et qu'elle s'ouvre, car le Seigneur lui-même a dit : *Demandez et vous recevrez* ; *cherchez et vous trouverez* ; *frappez et l'on vous ouvrira*[1].

Donc il arrive que des intelligences curieuses des choses divines se demandent pourquoi le Saint-Esprit fut envoyé cinquante jours après la Passion et la Résurrection du Seigneur.

Mais d'abord, je vous prie de vous arrêter un peu à considérer la raison pour laquelle le Seigneur a dit de l'Esprit saint : *Il ne peut pas venir si je ne m'en vais.* On dirait, pour parler communément, que le Christ, Notre-Seigneur, gardait, dans le ciel, une chose qu'il avait confiée à l'Esprit-Saint avant de descendre sur la terre, en sorte que ce dernier ne pouvait venir à nous avant que le Christ ne fût venu reprendre son dépôt. Ou encore, c'est comme si nous, nous étions trop faibles pour les supporter tous deux ensemble ; comme si nous ne pouvions pas résister à leur présence simultanée. Ou alors, serait-ce qu'ils sont séparés l'un de l'autre ? Ou bien qu'ils se trouvent à l'étroit lorsqu'ils viennent chez nous, alors que c'est au contraire nous qui nous dilatons ? Que veut donc dire : *Si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra point à vous. Il vous est utile que je m'en aille*[2]. Je vais vous dire le sens de cette parole, pour autant que je le comprends, tel que je le suppose, ou peut-être tel que Dieu lui-même me permet de le saisir. Écoutez !

Il me semble que les disciples avaient l'esprit

1. Mt., VII, 7.
2. Jo., XVI, 7.

tout entier empli du Christ sous sa forme humaine ; ils s'étaient pris, en hommes, d'une affection humaine pour son être humain. Or, il voulait qu'ils eussent pour lui les sentiments dus à Dieu ; de charnels, il voulait les rendre spirituels. Mais l'homme ne peut se transformer ainsi que par un don du Saint-Esprit. Donc il leur dit : « Je vais vous envoyer le don qui vous rendra spirituels, c'est-à-dire le don du Saint-Esprit. Vous ne pouvez devenir spirituels que si vous cessez d'être charnels. Vous cesserez d'être charnels si l'aspect de mon corps est soustrait à vos yeux, pour que ma forme divine soit implantée dans vos cœurs ». Cette forme humaine du Seigneur, cette forme servile — *Il s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave*[1] — cette forme servile c'était elle que Pierre aimait quand il craignait de voir mourir celui pour qui il avait tant d'amour. Il aimait le Seigneur Jésus-Christ comme un homme en aime un autre, comme un homme de chair aime un homme de chair, non comme un homme d'esprit surnaturel aime la majesté divine. Quelle preuve de cela ? En voici une : Le Seigneur avait interrogé lui-même ses disciples, il leur avait demandé qui il était, d'après les conversations des gens. Ils avaient donc énuméré les avis divers : on disait qu'il était Jean, qu'il était Élie, qu'il était Jérémie, qu'il était un des prophètes. Il leur avait dit alors : *Et vous, qui dites-vous que je suis* ? Pierre, parlant avant tous les autres, parlant pour tous les autres : *Vous, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant* ! Excellente réponse, réponse très juste et qui valut à Pierre de s'entendre dire : « *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est*

1. *Phil.*, II, 7.

dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre. Si moi je suis la Pierre par excellence, toi tu es une pierre. *Et sur cette pierre, je bâtirai mon Église,* non sur la pierre que tu es, mais sur moi, la pierre fondamentale à qui tu as rendu témoignage. Et je construirai mon Église, je te construirai, toi, qui dans cette réponse, représentes l'Église. » Tout cela, parce que Pierre avait dit : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* En réponse, vous vous en souvenez, il avait entendu : *Ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé,* c'est-à-dire : cette révélation ne te vient pas de l'intelligence humaine, de la faiblesse humaine, de la sottise humaine, mais de *mon Père qui est dans les cieux.*

Ensuite, le Seigneur Jésus commença d'annoncer sa passion et dit tout ce que les impies lui feraient souffrir. Alors Pierre fut épouvanté, il eut peur que le Christ, le Fils du Dieu vivant ne mourût ! Bien sûr, le Christ, Fils du Dieu vivant, Bien suprême, Dieu suprême, vivant suprême venu détruire la mort, ne pouvait être détruit par elle. Et pourtant, voici Pierre terrifié dans sa faiblesse humaine, parce qu'il éprouvait, comme je vous l'ai dit, une affection toute naturelle pour le Christ : *A Dieu ne plaise* ! s'écria-t-il, *Seigneur* ! *Cela ne vous arrivera pas.* Et le Seigneur inflige à ces paroles un juste blâme. Comme il l'avait félicité avec raison de son témoignage, ainsi lui reproche-t-il avec raison sa peur : *Arrière, Satan* ! lui dit-il. Nous voici loin de *Tu es heureux Simon, fils de Jean.* Après la louange, le blâme. Loué pour son témoignage, Pierre est blâmé pour sa peur. C'est qu'il a parlé sous deux impulsions différentes. Voici celle qui lui dicte son témoignage : *ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux.* Et voici l'impulsion

qui le plonge dans la crainte : *Tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines*[1]. Donc, nous voudrions bien ne pas entendre le Seigneur dire : « *Il vous est utile que je m'en aille.* Si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous. » Mais si l'aspect humain n'est soustrait à notre vision charnelle, nous ne pourrons absolument rien comprendre, ni sentir, ni penser selon Dieu. Restons-en là. Cette raison explique pourquoi il fallait que Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscitât et montât au ciel avant que ne se fût réalisée sa promesse d'envoyer le Saint-Esprit. C'est d'ailleurs aussi ce que dit Jean l'Évangéliste. Après avoir rapporté que Jésus, voulant parler de l'Esprit-Saint, s'était écrié : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, de son sein couleront des fleuves d'eau vive*, l'Évangéliste poursuit et explique : *Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en Lui ; car l'Esprit n'était pas encore donné parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié*[2]. Donc Notre-Seigneur Jésus-Christ a été glorifié par sa résurrection et son ascension, et c'est après, qu'il a envoyé le Saint-Esprit.

Les saints Livres nous ont appris que le Seigneur Jésus passa quarante jours avec ses disciples après sa résurrection. Il leur montrait que son corps était vraiment ressuscité, de peur qu'ils ne le prissent pour quelque apparence imaginaire, il entrait et sortait avec eux, mangeait et buvait. Ce quarantième jour que nous avons célébré il y a dix jours, il monta au ciel en leur présence et il leur fut promis qu'il reviendrait de la même manière qu'il s'en allait, c'est-à-dire sous sa forme humaine. Son corps humain,

1. MT., XVI, 23.
2. JO., VII, 37-39.

qui s'est tenu devant un tribunal, un jour siègera sur un tribunal.

Or, il ne voulut pas envoyer le Saint-Esprit au jour même où il était monté au ciel, ni le lendemain, ni le surlendemain, mais dix jours plus tard. Pourquoi ? Cette question nous a poussé à chercher, à scruter certains sens mystérieux des nombres. Quarante jours font quatre fois dix jours. Un signe sacré, à ce qu'il me semble, se révèle sous ce nombre. Mais je ne parle ici qu'en homme, à des hommes, je suis étudiant en Écriture Sainte, non pas professeur de mes propres opinions. Ce nombre quarante, formé de quatre fois dix, représente, me semble-t-il, ce temps que nous vivons, que nous menons à son accomplissement ; nous-mêmes, nous y sommes faits et menés à notre terme par l'écoulement du temps, l'instabilité des choses, leur effondrement, leur remplacement, par une saisie éphénmère et pour ainsi dire par le fleuve des choses qui ne sont pas. Donc, le temps de la vie présente est figuré par le nombre quarante, à cause de la division du monde en quatre saisons qui font l'année ; il y a aussi quatre points cardinaux, tout le monde les connaît et l'Écriture-Sainte les cite souvent. *De l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi*[1]. Durant ces quatre saisons et dans les quatre directions de l'espace, on prèche la loi de Dieu, comme le nombre dix. La révélation primitive se compose de dix commandements ; la loi comprend dix préceptes, parce qu'une certaine perfection apparaît dans le nombre dix. En effet, lorsque l'on compte, on avance jusqu'à ce nombre ; puis on revient à un pour augmenter de nouveau les nombres jusqu'à dix ; puis on recommence encore à un. On fait de même pour les cent

1. Lc, XIII, 29.

et les mille ; ainsi, les dizaines se multiplient, la forêt des nombres croît à l'infini. Ainsi la loi parfaite s'exprime par le nombre dix, et la loi prêchée aux quatre coins du monde et dans les quatre saisons de l'année doit s'exprimer par quarante : quatre fois dix. Or, nous apprenons que durant notre séjour en ce monde, nous devons nous abstenir des passions du monde, et voilà le sens de ce jeûne de quarante jours connu de tous sous le nom de Carême. Voilà ce que vous ordonne la Loi, ce que vous ordonnent les Prophètes, ce que vous ordonne l'Évangile. Parce que la Loi l'ordonne, Moïse jeûna quarante jours ; parce que les Prophètes l'ordonnent, Élie jeûna quarante jours ; parce que l'Évangile l'ordonne, le Seigneur Jésus jeûna quarante jours. Après ces quarante jours s'en écoulent dix autres, une fois le nombre dix, le nombre dix simple, et non multiplié par quatre, et alors vient le Saint-Esprit afin d'accomplir la loi par la grâce. Car la loi, sans la grâce, c'est la lettre qui tue. *S'il eût été donné une loi capable de procurer la vie, la justice viendrait réellement de la loi. Mais l'Écriture a tout enfermé sous le péché afin que, par la foi en Jésus-Christ, ce qui avait été promis, fût donné à ceux qui croient*[1]. C'est pourquoi *la lettre tue mais l'esprit vivifie*[2]. Ce n'est pas que vous deviez faire autre chose que ce qui est ordonné par la lettre, mais la lettre quand elle est seule rend coupable. Pour la grâce, elle délivre du péché, et de plus elle fait accomplir la lettre. C'est pourquoi la grâce opère la rémission de tous les péchés et la foi qui agit par amour. Ne croyez pas que la lettre soit condamnée parce qu'il est écrit : *La lettre tue.* Ce mot signifie : la lettre rend coupable. Ainsi, un précepte est donné, mais voici que la grâce ne vous aide pas ; non seulement vous vous trouvez

1. *Gal.*, III, 21-22.
2. *II Cor.*, III, 6.

n'avoir pas obéi, mais, de plus, vous êtes devenu coupable de transgression. *Là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas non plus de transgression* [1]. Donc, ce n'est pas pour blâmer la loi qu'il est écrit : *La lettre tue et l'esprit vivifie*, ce n'est pas pour blâmer la loi et louer l'esprit ; la lettre qui tue, c'est la lettre seule, sans la grâce. Prenons un exemple : il est dit textuellement : *La science enorgueillit*. Que signifient ces mots ? La science est-elle condamnée ? Si elle enorgueillit, mieux vaut rester ignorant. Mais l'Apôtre a ajouté : *Tandis que la charité édifie*. C'est de la même manière qu'il a ajouté : *et l'esprit vivifie*. Il a voulu faire comprendre que la lettre tue quand elle est séparée de l'esprit, mais que, jointe à l'esprit, elle vivifie et fait accomplir la loi. De même la science sans charité enorgueillit ; la charité jointe à la science édifie. Donc le Saint-Esprit a été envoyé pour que la loi fût accomplie, et pour que fût réalisée la parole du Seigneur lui-même : *Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir*. Voilà ce qu'il accorde aux croyants, voilà ce qu'il accorde aux fidèles, voilà ce qu'il accorde à ceux à qui il donne le Saint-Esprit. Plus un chrétien est ouvert à l'Esprit-Saint, plus il lui est facile d'obéir à la loi.

Je veux encore vous exposer un point que vous pouvez facilement comprendre. La charité accomplit la loi ; la charité, et non la crainte. La crainte des châtiments fait agir l'homme, mais servilement. Supposons que vous fassiez le bien ou évitiez le mal par crainte de souffrir et qu'on vienne vous promettre l'impunité : aussitôt vous commettriez l'iniquité. Si on vous disait : « Sois tranquille, il ne t'arrivera rien de mal, pèche » ; aussitôt vous pècheriez, car vous étiez retenus par la crainte du

1. *Rom.*, IV, 15.

châtiment, non par l'amour de la justice. Vous n'agissiez pas encore par charité. Mais voyez comment agit la charité : il faut aimer celui que nous aimons de telle sorte que notre chaste amour nous porte à le craindre. Mais il y a crainte et crainte. Quand son mari est absent, une femme honnête craint qu'il ne l'abandonne, mais dans les même cas, une femme adultère craint qu'il ne vienne la surprendre. C'est la charité donc qui accomplit la loi, car *l'amour parfait bannit la crainte*[1], mais seulement la crainte servile, celle qui vient du péché. Car, pour la crainte du Seigneur, *elle est sainte et subsiste à jamais*[2]. Si donc la charité accomplit la loi, d'où vient cette charité ? Rappelez-vous ce que nous disions tout à l'heure, réfléchissez et comprenez que la Charité est le don de l'Esprit-Saint. *L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné*[3]. Il est donc très bien que le Seigneur Jésus-Christ, pour envoyer le Saint-Esprit, ait attendu dix jours, puisque le nombre dix figure l'accomplissement parfait de la loi, et puisque la grâce nous donne d'accomplir la loi, qu'elle n'est pas venue abroger, mais parfaire.

Dans l'Écriture Sainte, le Saint-Esprit est habituellement évoqué par le nombre sept, non par le nombre dix. C'est la Loi qui correspond au nombre dix ; le Saint-Esprit, au nombre sept. Que la Loi soit représentée par le nombre dix, nous le savons ; rappelons-nous comment le nombre sept représente le Saint-Esprit. En premier lieu, dès le commencement de ce livre qu'on appelle la *Genèse*, les œuvres de Dieu sont énumérées. La lumière paraît, puis le ciel

1. *I Jo.*, IV, 18.
2. *Ps.* XVIII, 10.
3. *Rom.*, V, 5.

qu'on appelle firmament ; entre les eaux la terre émerge ; la mer se sépare de la terre ; il est donné à la terre d'engendrer en abondance des végétaux ; les deux luminaires s'allument ; le grand et le petit, le soleil et la lune, de même que les autres astres ; les eaux enfantent leurs productions et la terre les siennes ; l'homme est créé à l'image de Dieu. Au sixième jour, Dieu termine toutes ses œuvres. Durant tout le récit de cette création si abondante et si parfaite, le mot de sanctification n'a pas été prononcé. *Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne.* Le texte dit cela, mais il ne dit pas que Dieu sanctifia la lumière. *Que le firmament soit. Et le firmament fut. Et Dieu vit qu'il était bon.* Il n'est pas dit que Dieu sanctifia le firmament. Ne nous attardons pas sur ce sujet très clair, il en est de même pour toutes les autres créations, jusqu'au sixième jour. Une fois l'homme créé à l'image de Dieu, tous les autres êtres sont encore énumérés, sans qu'il soit question de sanctification. Nous arrivons au septième jour. Rien n'est plus créé, le texte dit que Dieu se repose, et c'est le septième jour que Dieu sanctifie. Le septième jour il est parlé pour la première fois de la sanctification. Nous l'avons cherchée dans tous les versets et c'est ici que nous la trouvons pour la première fois. Or, quand l'Écriture nous parle du repos de Dieu, elle nous fait penser aussi au nôtre. Le travail de Dieu, en effet, ne le fatiguait pas : ne nous imaginons pas que Dieu, comme s'il se donnait, après le travail, un jour de fête, sanctifia ce jour où il lui était permis de se reposer. Ce serait une pensée tout humaine. Ce que l'Écriture veut nous faire comprendre, c'est que le repos doit suivre nos bonnes œuvres, comme celui de Dieu suivit ses œuvres bonnes. *Car c'est Dieu qui a tout fait et toutes ses œuvres sont très bonnes.*

Et Dieu se reposa le septième jour après avoir achevé toutes ses œuvres[1]. Vous voudriez vous reposer, vous aussi ? Faites d'abord beaucoup d'œuvres bonnes. Si l'observance matérielle du sabbat fut imposée aux Juifs, c'était comme les autres observances, en raison de sa signification spirituelle. Il leur fut ordonné de se reposer ; le sens de ce repos, c'est à vous de le réaliser. Or, le repos spirituel, c'est la tranquillité du cœur, et cette tranquillité résulte du calme d'une conscience pure. Donc, celui qui observe véritablement le sabbat, c'est celui qui ne péche pas. Et de fait, voici comment le précepte qui ordonne d'observer le sabbat est formulé : *Vous ne ferez ce jour-là aucune œuvre servile*[2]. Or, S. Jean dit : *Celui qui commet le péché est esclave du péché*[3]. Ainsi le nombre sept est consacré au Saint-Esprit comme le nombre dix à la Loi.

C'est aussi ce que fait comprendre le prophète Isaïe en cet endroit où il dit : *Il sera rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence*, — comptez ! — *de conseil et de force, de science et de piété, de l'esprit de crainte de Dieu*[4]. Comme si la grâce de l'Esprit descendait d'En-Haut vers nous, elle commence à la sagesse et se termine à la crainte. Mais nous qui nous élevons, qui, partis des abîmes, tendons vers les sommets, nous devons commencer par la crainte pour terminer par la sagesse. *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*[5]. Il serait trop long, tant pour nos forces que pour notre désir de nous instruire, d'énumérer tous les passages où le nombre sept concerne le Saint-Esprit. Que ceux-là vous suffisent. Amen.

1. *Gen.*, I, 3.
2. *Levit.*, XXIII, 7.
3. *Ibid.*, VIII, 34.
4. *Isai.*, XI, 2.
5. *Ps.* IX, 10.

XXXIII

Sermon de Saint Léon

pour la Pentecôte

Fête vénérable dans le monde entier, mes bien-aimés, que celle d'aujourd'hui ! car elle tire son caractère sacré de cet avènement du Saint-Esprit qui, cinquante jours après la Résurrection du Seigneur, s'est répandu, ainsi qu'on l'attendait, sur les Apôtres et sur la foule des croyants[1]. Il était attendu, parce que le Seigneur Jésus avait promis qu'il viendrait[2] non seulement pour commencer d'habiter les Saints, mais aussi pour enflammer d'une plus vive ardeur les cœurs qui lui étaient consacrés, et les initier plus profondément.

Loin d'inaugurer ses dons, il les portait à leur comble. Il n'opérait point d'une manière nouvelle mais avec plus de richesse et de générosité. Jamais, en effet, la majesté de l'Esprit-Saint n'a été séparée de toute la puissance du Père et du Fils ; tout ce que fait le gouvernement divin pour administrer l'univers, découle de la Providence de la Trinité tout entière. Il n'est qu'une même bonté de miséricorde en elle, une même sévérité dans la justice, et rien n'est divisé dans l'acte ou rien ne diffère dans la volonté. Ce que le Père illumine, le Fils l'illumine

1. *Act.* II, 1.
2. Lc, XXIV, 47 ; *Act.* I, 4.

et le Saint-Esprit l'illumine aussi. Comme celui qui est envoyé est une autre personne que celui qui l'a envoyé et que celui qui l'a promis, en même temps nous sont manifestés l'unité de l'être divin et la trinité des personnes. Aussi cet être qui possède l'égalité sans admettre la solitude est-il conçu par l'esprit comme étant de la même substance sans être de la même personne.

Ainsi donc, lorsque, sans porter atteinte à la coopération de l'inséparable divinité, le Père, le Fils ou l'Esprit-Saint accomplissent quelque œuvre personnellement, c'est pour opérer notre rédemption, c'est la raison de notre salut. Car si l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu [1], était demeuré dans la dignité de sa nature première, et si la convoitise, dont l'erreur lui venait du démon, ne l'avait pas détourné de la loi qui lui avait été posée, le Créateur du monde ne se serait pas fait créature. L'Éternel ne se serait pas soumis au temps. Le Fils, égal au Père et Dieu comme lui, n'aurait pas pris la forme du serviteur et la ressemblance de la chair pécheresse. Mais, parce que *la mort avait été introduite dans le monde par la haine du démon* [2] et qu'on ne pouvait voir la fin de la captivité humaine si celui qui, sans nuire à sa majesté, s'est fait vraiment homme et, seul, n'a pas porté la contagion du péché, n'avait adopté notre cause, la Trinité eut pitié de nous et s'est partagé l'œuvre de notre relèvement. Le Père est rendu bienveillant, le Fils rend bienveillant et l'Esprit-Saint enflamme. Il fallait aussi que ceux qui devaient être sauvés participent à notre action et que, tournant leur cœur vers le Rédempteur, ils se libèrent de la domination de l'Ennemi. En effet, comme l'a

1. *Gen.*, I, 26.
2. *Sap.* II, 24.

dit l'Apôtre, *Dieu a envoyé dans nos cœurs l'esprit de son Fils qui crie : « Mon père, mon père*[1]. Or, *où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté*[2]. Et, *personne ne peut confesser le Seigneur Jésus si ce n'est dans l'Esprit-Saint*[3].

Si donc, guidés par la grâce, mes bien-aimés, nous cherchons à connaître d'une manière fidèle et sage ce que le Père, ce que le Fils, ce que l'Esprit-Saint, dans l'œuvre de notre relèvement, ont opéré personnellement ou en commun, nous considérerons sans doute tous les actes physiques et si humbles du Christ mais nous veillerons à n'en rien conserver qui soit indigne de l'indivisible gloire de la Trinité. Aucun esprit n'a la force d'embrasser la divinité dans sa pensée, aucune langue n'a celle de l'exprimer. Cependant, quelque haute idée que l'intelligence humaine puisse se faire de l'essence divine du Père, il lui faut penser également du Fils et de l'Esprit-Saint qu'ils ne sont qu'un même et seul dieu avec lui. Sinon sa science est impie et par trop obscurcie de pensées charnelles : elle voit lui échapper jusqu'aux conceptions exactes qu'elle avait du Père. Car c'est s'éloigner de toute la Trinité que ne point s'attacher à l'unité de son essence. Or l'unité implique nécessairement l'égalité.

Ainsi, lorsque nous appliquons notre esprit à confesser le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, repoussons loin de notre âme les formes des réalités visibles et les âges des êtres temporels, repoussons le caractère physique des lieux et le caractère spécial des corps. Que s'éloigne de notre cœur ce qui reçoit de l'espace

1. *Galat.*, IV, 6.
2. *II Cor.*, III, 17.
3. *I Cor.*, XIII, 3.

son étendue, ce qui se laisse enfermer dans une limite et tout ce qui n'est ni toujours partout ni toujours tout entier. Que notre conception de la Trinité divine ne comprenne rien qui implique une notion de distance et qu'elle ne cherche rien qui implique une notion de degré. Si elle pense quelque chose qui soit digne de Dieu, qu'elle n'aille pas le refuser à aucune des autres personnes, comme, par exemple, de reconnaître au Père une plus haute majesté que celle qu'elle attribue au Fils et à l'Esprit-Saint. C'est une impiété de placer le Père avant le Fils : tout outrage fait au Fils est une insulte au Père ; on enlève aux deux ce qu'on retire à l'un. Car l'éternité et la divinité leur sont communes. Aussi, le Père n'est pas plus considéré comme tout-puissant que comme immuable, si son Fils lui est inférieur ou si c'est un gain pour lui de posséder celui qu'il ne possédait pas auparavant.

Sans doute, le Seigneur dit à ses disciples, comme on vient de le lire dans l'Évangile : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi*[1]. Mais ses auditeurs qui souvent lui avaient entendu dire : *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un*[2], ou encore : *Celui qui me voit, voit aussi mon Père*[3], n'ont pas donné à ces paroles une acceptation qui impliquât une différence dans la divinité. Ils ne les ont pas appliquées à cette essence qu'ils savaient être éternellement de même nature dans le Christ et dans le Père. Ces paroles indiquaient aux saints apôtres quelle promotion l'humanité obtenait dans l'incarnation du Verbe. L'annonce du départ prochain du Seigneur les ayant

1. Jo., xiv, 28.
2. Jo., x, 30.
3. Jo., xiv, 9.

troublés, celui-ci les incitait ainsi aux joies éternelles en parlant du plus haut degré d'honneur auquel allait s'élever son humanité : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père,* c'est-à-dire : « Si vous saviez d'une science parfaite quelle gloire vous est acquise par le fait que, né de Dieu le Père, je suis né homme par ma mère, que d'invisible que j'étais, je me suis fait visible, qu'éternel, j'ai revêtu ma forme divine de la forme du serviteur, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père. Car cette ascension vous est utile et votre humble condition est élevée en ma personne au-dessus de tous les cieux pour y être placée à la droite du Père. Mais moi qui suis avec le Père ce que le Père est lui-même, je demeure indivisiblement égal à mon Père. De même que je viens de lui à vous sans m'éloigner de lui, de même je retourne à lui sans vous abandonner. Réjouissez-vous donc *de ce que je vais à mon Père car mon Père est plus grand que moi* : je vous ai uni à moi et je me suis fait Fils de l'homme afin que, vous, vous puissiez être fils de Dieu. De là vient que, tout en étant à la fois homme et Dieu, je suis tout de même inférieur à mon Père quand je me conforme à vous, tandis que, lorsque je ne suis pas séparé de mon Père, je suis aussi plus grand que moi-même ». C'est la nature qui est inférieure au Père, qui retourne à lui, afin que là soit la chair où le Verbe éternellement réside.

Voilà ce que croit l'Église catholique à l'exclusion de tout autre interprétation. Sans croire qu'il lui soit inférieur selon son humanité, elle croit que le Christ est égal au Père selon sa divinité. Méprisons donc, mes bien-aimés, l'aveugle et vaine subtilité des hérétiques qui se flattent de l'interprétation inexacte qu'on peut donner de ce passage. Le Seigneur ayant

dit : *Tout ce qui est à mon Père est à moi*[1], ils ne comprennent pas qu'ils enlèvent au Père tout ce qu'ils osent refuser au Fils. Ils font tellement erreur en ce qui concerne l'humanité du Fils qu'ils croient que les attributs du Père ont fait défaut au Fils dans la mesure où celui-ci a pris les nôtres La pitié n'a pas amoindri en Dieu la puissance pas plus que sa réconciliation avec la créature qui lui était si chère n'a marqué un affaiblissement de son éternelle gloire. Ce que possède le Père, le Fils le possède, et ce que le Père et le Fils possèdent, l'Esprit-Saint le possède aussi, puisque la Trinité entière n'est ensemble qu'un seul Dieu.

Cette foi, ce n'est pas la sagesse terrestre qui la découvre ni l'opinion humaine qui peut en convaincre : c'est le Fils unique lui-même qui l'a enseignée et l'Esprit-Saint qui en instruit. Car sur lui nous ne devons pas avoir d'autres idées que sur le Père et le Fils. Il diffère d'eux mais il n'est séparé ni de l'un ni de l'autre. Il possède à l'intérieur de la Trinité une personne distincte, mais il ne possède dans la divinité du Père et du Fils qu'une même substance, et, c'est elle qui remplit tout, qui contient tout, qui gouverne l'univers avec le Père et le Fils, à qui sont honneur et gloire dans tous les siècles. Amen.

1. Jo., XVI, 15.

XXXIV

Sermon de Saint Léon

sur l'évangile de la Transfiguration

Mes bien-aimés, la lecture de l'Évangile qui, par les oreilles du corps a frappé l'ouie intérieure de nos esprits, nous appelle à la compréhension d'un grand mystère. Pour y parvenir plus facilement, la grâce de Dieu nous inspirant, considérons attentivement ce qui a été rapporté un peu plus haut. Le Sauveur du genre humain, Jésus-Christ, en établissant cette foi qui rappelle les impies à la justice et les morts à la vie voulait persuader à ses disciples, par des miracles et par son enseignement, qu'il était en même temps Fils de Dieu et Fils de l'homme. La croyance en l'un de ces articles sans l'autre devenait inutile pour le salut, et le péril était égal de croire que Notre-Seigneur est Dieu sans être homme ou qu'il est homme sans être Dieu, puisqu'il fallait confesser qu'il était également l'un et l'autre. Car de même qu'en sa personne l'humanité véritable était en Dieu, de même la divinité véritable était dans l'homme. Le Sauveur, pour confirmer ses disciples dans cette connaissance de foi si salutaire, les avait interrogés pour savoir ce qu'ils croyaient et ce qu'ils pensaient de sa personne, malgré la diversité des opinions que les autres avaient de lui. Ce fut alors que l'Apôtre Pierre, éclairé par la révélation du Père céleste, s'élevant au-dessus des réalités corporelles et transcendant les choses des yeux de l'esprit, vit en lui

le Fils du Dieu vivant et confessa la gloire de la divinité sans borner son regard à la seule substance de la chair et du sang. La sublimité de sa foi plut au Christ qui lui accorda le bonheur d'être déclaré bienheureux : il reçut l'assurance sacrée qu'il serait la pierre inébranlable sur laquelle son Église serait bâtie et qu'elle prévaudrait sur les portes de l'enfer comme sur les lois de la mort. Il lui fut aussi promis que toutes les causes qu'en qualité d'arbitre, il lierait ou délierait, seraient ratifiées dans le ciel.

Cependant, mes bien-aimés, une fois louée la profondeur de son intelligence, il fallait aussi l'instruire du mystère que renfermait la substance inférieure du Christ. Car il ne fallait pas que la foi de l'Apôtre, élevée si haut qu'elle pouvait confesser la gloire de la divinité dans le Christ, jugeât indigne de l'impassibilité divine, et en quelque sorte inconvenant, que le Christ eût admis en lui notre faiblesse ; il ne fallait pas non plus qu'il crût sa nature humaine déjà tellement revêtue de gloire qu'elle lui parût devoir échapper aux lois du supplice et de la mort. Car le Seigneur disant qu'il lui fallait aller à Jérusalem et y souffrir beaucoup de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des Prêtres, y être mis à mort et ressusciter le troisième jour [1], le bienheureux Pierre, éclairé de la lumière d'en-haut et ardent à confesser la divinité de Jésus-Christ, devant l'insulte des moqueries et la honte d'une mort au milieu des tourments s'était indigné d'une indignation qu'il croyait religieuse et digne d'un homme libre. Mais Jésus l'en ayant doucement blâmé excita en lui le désir de participer aux ignominies de sa Passion. L'exhortation que le Sauveur fit en cette occasion

1. MT., XVI, 21 ; XX, 17-19.

à ses disciples et imprima fortement dans leurs âmes, leur apprit que tous ceux qui voudraient le suivre devraient renoncer à eux-mêmes et mépriser la perte de tous les biens temporels dans l'espoir des biens éternels, parce que celui-là seul sauverait sa vie qui ne craindrait pas de la perdre pour l'amour du Christ[1].

Jésus voulait armer ses apôtres de cette force d'âme et de cette constance qui leur permettraient d'assumer sans crainte le supplice de la croix. Il voulait aussi qu'ils ne rougissent pas de son supplice et qu'ils ne considèrent pas comme une honte la patience avec laquelle il devait subir une passion aussi cruelle sans perdre en rien la gloire de sa puissance. Jésus prit donc Pierre, Jacques et Jean son frère. Il monta avec eux sur une haute montagne et là, il leur manifesta l'éclat de sa gloire[2]. Quoiqu'ils eussent compris que la majesté divine était en sa personne, ils ignoraient la puissance de ce corps qui servait de voile à la divinité. Aussi le Seigneur avait-il promis, peu de jours auparavant, que quelques-uns des disciples ne mourraient pas sans avoir vu le Fils de l'homme venir en son règne[3], entendons cette gloire royale dont sa nature humaine était susceptible. Car cette vision inaccessible et ineffable de la divinité telle qu'elle est en elle-même, vision réservée pour la vie éternelle à ceux qui auront le cœur pur, ils ne pouvaient en jouir en aucune manière puisqu'ils étaient encore revêtus d'un corps mortel. Donc le Seigneur, en présence des témoins qu'il avait choisis, leur découvrit sa gloire et répandit sur son corps, semblable à tous les autres corps, une telle splendeur que son visage

1. Mt., xvi, 25.
2. Mt., xvii, 1.
3. Mt., xvi, 28.

parut brillant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige[1].

Son principal dessein dans cette transfiguration était d'enlever du cœur de ses disciples le scandale de la croix et de ne pas bouleverser leur foi par l'humilité de sa passion volontaire. Il lui fallait donc leur révéler la perfection de sa dignité cachée. Mais cette révélation fondait aussi dans son Église l'espérance qui devait la soutenir, tous les membres de son corps mystique comprenant quel changement devait un jour s'opérer en eux, puisque leur était promis ce qu'ils avaient vu resplendir dans leur chef. A ce sujet le Sauveur avait dit en parlant de la majesté de son avènement : *Alors les Justes brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père*[2]. L'Apôtre Saint Paul nous instruit également de cette vérité lorsqu'il affirme : *J'estime que les souffrances du temps présent ne comptent pas en face de la gloire qui doit être manifestée en nous*[3] et dans un autre passage : *Vous êtes morts et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Lorsque Jésus-Christ, qui est votre vie, viendra à paraître, vous paraîtrez alors aussi avec lui dans la gloire*[4]. Les Apôtres trouvaient encore dans la manifestation de ce mystère une instruction des plus propre à confirmer leur foi comme à perfectionner leur science, car Moïse et Élie, c'est-à-dire la Loi et les Prophètes, se firent aussi voir sur la montagne, et s'entretenaient avec le Sauveur. Ainsi par la présence de ces cinq personnes fût accompli l'oracle qui avait dit : *Tout le Verbe réside en deux ou trois témoins*[5]. Que peut-il y avoir de plus certain et de

1. Mt., XVII, 2.
2. Mt., XIII, 43.
3. *Rom.*, VIII, 18.
4. *Coloss.*, III, 3-4.
5. *Deut.*, XIX, 15 ; Mt., XVII, 16 ; Jo., VIII, 17 etc.

mieux établi que le Verbe quand pour le prêcher s'unissent les accents de l'Ancien et du Nouveau Testament et que les assurances des anciens témoignages concordent avec la doctrine évangélique. C'est qu'en effet ils s'adaptent l'un à l'autre comme les feuillets d'un même traité, et ce que les signes précédents avaient promis sous le voile des mystères se découvre dans la splendeur de sa gloire présente. Car comme le dit le Bienheureux S. Jean, *la loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité nous ont été procurées par Jésus-Christ*[1]. C'est en lui que les figures des prophéties ont reçu leur accomplissement ; il est la raison des préceptes de la loi, puisque sa présence prouve la vérité de la prophétie qui l'annonçait, et que, par sa grâce, il rend possible la pratique de ses commandements.

L'Apôtre Pierre, animé par la révélation de ces vénérables mystères, méprisant le monde et dégoûté des choses de la terre, se sentait ravi hors de lui-même dans le désir des choses éternelles. Rempli de joie par une si agréable vision, il désirait fixer sa demeure avec Jésus dans le lieu où il se réjouissait de sa gloire : *Seigneur, dit-il, nous sommes bien ici, dressons y trois tentes, voulez-vous ? une pour vous, une pour Moïse et l'autre pour Élie*[2]. Le Seigneur ne répondit pas à sa suggestion parce qu'il comprit que son désir n'était pas condamnable, mais qu'il était mal réglé ; le monde, pour être sauvé, avait besoin de la mort du Christ. Si les croyants n'ont pas à douter de la félicité promise, du moins l'exemple du Seigneur les invite à demander, dans les tentations de cette vie, la patience avant la gloire, puisque l'heure de

1. Jo., I, 17.
2. Mt., XVII, 4.

souffrir précède nécessairement le bonheur de régner.

Pierre parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit de son ombre. Il en sortit une voix qui dit : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis mon affection, c'est lui qu'il faut écouter*[1]. Le Père était assurément présent dans le Fils ; et dans cette clarté du Seigneur dont l'éclat était tempéré devant la face des disciples, l'essence du Père n'était pas séparée de celle du Fils. Mais pour leur faire connaître la propriété de chacune des personnes divines, la splendeur émanant du corps de Jésus leur révéla celle du Fils, comme la voix sortant de la nuée leur manifesta sensiblement la présence du Père. Si les disciples tombèrent le visage contre terre et se mirent à trembler en entendant cette voix, ce ne fut pas seulement l'effet de la majesté du Père mais encore celle du Fils qui les fit trembler ainsi. Ils avaient profondément compris la divinité des deux personnes et leur crainte s'adressait à l'une et à l'autre, comme leur foi, sans l'ombre d'un doute, était allée à cette divinité.

Ce témoignage a donc été porté, et sous bien des formes. Il réside plus encore dans la force des mots que dans le son de la voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis mon affection : c'est lui qu'il faut écouter*. Ne fait-il pas évidemment connaître en disant : *celui-ci est mon Fils*, qu'il est intemporel » celui qui est issu de moi et avec moi », puisque celui qui engendre n'est pas antérieur à celui qu'il a engendré, et que celui qui est engendré n'est pas postérieur à celui qui l'a engendré. *Celui-ci est mon fils*, ma divinité ne me sépare pas de lui, ma puissance ne m'éloigne pas de lui, mon éternité

1. MT., XVII, 3.

ne me distingue pas de lui. *C'est mon Fils*, non pas adoptif, mais mon propre Fils ; il n'a pas abandonné une autre nature pour devenir semblable à moi ; il est né mon égal et de ma propre essence. *Celui-ci est mon Fils, par qui toutes choses ont été faites et sans qui rien n'a été fait*[1]. Parce qu'il fait également tout ce que je fais et, dans tout ce que je fais, il opère inséparablement et indifféremment avec moi : car le Fils est dans le Père, et le Père est dans le Fils, et jamais notre unité ne peut être divisée. Ma personne qui engendre est différente de la sienne qui est engendrée, mais vous ne devez pas le concevoir autrement que vous me concevez moi-même. *Celui-ci est mon Fils*, qui n'a pas usurpé le droit d'être égal à moi[2] mais, tout en conservant la forme de ma gloire, il a abaissé sa divinité éternellement immuable, jusqu'à prendre la forme du serviteur afin de racheter le genre humain suivant le dessein que nous en avions formé ensemble. Écoutez donc en tout temps ce Fils en qui j'ai mis mon affection. Je me manifeste dans sa prédication, je me glorifie dans son humilité. Car c'est lui qui est *la vérité et la vie*. Il est ma force et ma sagesse, écoutez le, lui que les mystères de la loi ont d'avance annoncé et dont la bouche des Prophètes a entonné la gloire. Écoutez-le, lui qui rachète de son sang le monde entier, qui enchaîne le diable et le désarme, qui déchire la cédule du péché et rompt le pacte de la trahison. Écoutez-le, lui qui vous ouvre le chemin du ciel, et qui, par le supplice de la croix, vous fait connaître les degrès où monter pour parvenir au royaume éternel. Quoi ? craignez vous d'être rachetés à ce prix ? vous êtes couverts de blessures ; avez-vous peur d'être délivrés de vos

1. Jo., I, 3.
2. *Philip.*, II, 6.

maux ? que ma volonté s'accomplisse, puisqu'elle est aussi celle de mon Christ ! chassez toute crainte humaine et armez-vous de la persévérance de la foi ; ne craignez pas, dans la Passion de votre Sauveur des tourments que par sa grâce vous ne craindrez pas, même au jour de votre propre mort.

Ces paroles, mes frères, n'ont pas seulement été prononcées pour servir à ceux qui les ont personnellement entendues. Mais dans la personne de ces trois Apôtres, l'Église universelle a appris tout ce qu'eux-mêmes ont vu et entendu. Ranimons donc en nous la foi selon la prédication du Saint Évangile. Que personne ne rougisse de la Croix du Christ, puisque c'est avec elle qu'il a racheté le monde. Qu'on ne craigne pas de souffrir pour la justice, ou de perdre la récompense promise : on ne passe au repos que par l'effort, à la vie que la par mort. Le Christ, le premier, a pris sur lui toute la faiblesse de notre condition terrestre. Si nous continuons à le confesser et à l'aimer, nous vaincrons le monde qu'il a vaincu, et nous recevrons ce qu'il a promis. Ainsi, soit pour accomplir ses commandements, soit pour supporter les adversités, la voix du Père céleste doit toujours retentir à nos oreilles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le.* C'est lui qui vit et règne avec son Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles. Amen.

SANCTORAL

XXXV

Sermon de Saint Augustin

pour la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste

Ce qui nous réunit si nombreux aujourd'hui, c'est l'anniversaire de la naissance de Jean-Baptiste dont l'Évangile vient de nous rappeler la conception et la naissance miraculeuses. Voilà un grand mystère, mes frères : la mère de Jean était stérile et vieille, son père âgé, et l'un comme l'autre ne pouvaient plus espérer d'enfants. Mais rien n'est impossible à Dieu : à l'incrédule il promit un fils. Il avait déjà été écrit : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé !* [1] Aussi le père, pour avoir douté, fut-il privé de l'usage de la parole : n'ayant point cru, il ne parla point.

Entre temps, miracle sublime et de loin plus remarquable, la Vierge aussi avait conçu. Une femme stérile conçoit le héraut, une Vierge le Juge. Jean naît d'un homme et d'une femme, le Christ d'une femme seule. Loin de nous la pensée de comparer Jean au Christ ! Mais ce n'est pas pour rien que la grandeur de l'un précéda la grandeur de l'autre... Si Dieu veut bien rendre mes efforts efficaces et m'aide à vous expliquer ma pensée, au lieu de m'abandonner à mes faibles moyens, votre attente ne sera pas déçue. Mais si je n'y parviens pas, que le Seigneur notre Dieu supplée dans vos cœurs à ce qu'il aura

1. *Ps.* CXV, 10.

refusé à ma faiblesse ! Je vous dis cela, car moi, je sais ce que je voudrais dire, tandis que vous ne le savez point ; or je me rends compte que ce n'est pas facile à exposer. Je vous devais cette confidence pour que jusque dans votre attention vous m'aidiez de vos prières.

Élisabeth a conçu un homme, Marie un homme aussi. Élisabeth, la mère de Jean, Marie, la mère du Christ ! Mais Élisabeth n'enfanta qu'un homme, tandis que le fils de Marie était Dieu et homme. C'est une chose étonnante que la créature ait pu concevoir le Créateur. N'est-ce pas, mes frères, que nous devons comprendre, que Celui qui s'est fait lui-même un corps avec sa mère seule, n'est autre que Celui qui fit le premier homme sans père et sans mère ? Nous sommes tombés la première fois quand la femme, auteur de notre mort, a conçu dans son cœur le venin du serpent, puisque le serpent la décida à pécher et qu'elle ne se déroba point à ce conseil pervers. Donc, si notre première chute eut lieu quand la femme conçut dans son cœur le venin du serpent, il n'est pas surprenant que nous devions notre salut à celle qui conçut dans son sein la chair du Tout-Puissant. L'homme et la femme étaient tombés tous deux, il fallait les relever tous deux ; mais une femme nous ayant précipité dans la mort, c'est une femme qui nous rendit la vie.

Mais que vient faire Jean dans tout cela ? Pourquoi intervient-il ? Pourquoi est-il envoyé en avant ? Je vais essayer de le dire. Notre-Seigneur a dit de Jean : *Parmi les enfants des femmes personne n'a été suscité qui fût plus grand que Jean-Baptiste*[1]. Si l'on

1. Mt., XI, 11.

compare Jean aux autres hommes, il les domine tous, et seul l'Homme-Dieu l'emporte sur lui. Jean est envoyé devant le Seigneur. Or, il y avait en lui une telle grâce, une telle supériorité, qu'on le prenait pour le Christ. Car les Juifs attendaient le Christ, leurs prophètes l'avaient annoncé, ils lisaient ces prophéties : absent, ils l'attendaient ; présent, ils l'ont assassiné, et pour n'avoir pas cru qu'il était le Christ, ils passèrent et Lui resta. Il en est, toutefois, qui ne passèrent pas, et bien des Juifs crurent en lui. C'est donc dans cette attente où l'on était du Christ, qu'il faut voir la gloire de Jean.

On remarquait en lui une grande grâce ; il donnait le baptême de la pénitence et, tel un fourrier, préparaît le passage du Seigneur. Les Juifs envoyèrent donc l'interroger : *Qui es-tu ? Élie ? un Prophète ? le Christ ? Je ne suis*, répondait-il, *ni le Christ, ni Élie, ni un Prophète. — Qui es-tu donc ? — Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert*[1].

Si vous avez écouté avec attention le passage du Prophète qu'on a lu d'abord, vous avez entendu qu'il y était dit : *Voix de Celui qui crie dans le désert : frayez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline, abaissées, les chemins sinueux, redressés, les aspérités, aplanies. Toute chair alors verra le Dieu Sauveur.* Le Seigneur dit encore par le Prophète : *Crie ! — Que crierai-je ? — Toute chair* répond le Seigneur, *est comme l'herbe et son éclat, comme la fleur des champs. L'herbe se déssèche, la fleur se flétrit, mais la Parole du Seigneur, le Verbe, demeure éternellement*[2].

1. Jo., I, 21-23.
2. *Isai.*, XL, 3.

Quand donc Jean se dit la voix de Celui qui crie dans le désert..., c'est comme s'il disait : « C'est de moi que le Prophète a prédit que je vivrais dans le désert ». C'est donc à Jean qu'il appartient de crier : *Toute chair est comme l'herbe et son éclat, comme la fleur des champs. L'herbe se déssèche et la fleur se flétrit mais le Verbe du Seigneur demeure éternellement.* Le Verbe est conçu dans le sein d'une Vierge : une voix dans le désert le fait retentir. Lorsque la voix ne forme pas une parole intelligible, elle n'est qu'un bruit qui frappe l'oreille : peut-on même dire qu'elle soit celà ? Toute parole est une voix, mais toute voix n'est pas une parole. Un homme criant la bouche ouverte, autant qu'il peut, fait entendre sa voix, non sa parole (*vox est, verbum non est*). Quand donc la voix devient-elle parole ? Quand elle a un sens, quand elle signifie quelque chose. Mais ma voix ne se fait pas encore entendre et, cependant, je veux dire quelque chose : la parole est déjà dans mon esprit. Elle est dans mon esprit quand ma voix n'exhale encore aucun son sur mes lèvres. Le Verbe peut donc exister sans la Voix et la Voix sans le Verbe. Mais joignez la voix à la parole et la parole se manifeste.

Or le Christ, par rapport à Marie, n'est autre que (la Parole cachée), le Verbe caché. La voix est envoyée devant pour précéder le Verbe. Qu'est-ce que Jean sinon *la voix de Celui qui crie dans le désert* ; et le Christ ? — *Au commencement était le Verbe*[1]. Qu'es-tu, voix, qu'es-tu, homme ? *Toute chair est comme l'herbe et son éclat, comme la fleur des champs. L'herbe se déssèche et la fleur se flétrit. Mais le Verbe du Seigneur demeure éternellement.* Ah ! attache-toi au Verbe,

1. Jo., I, I.

car, pour toi, le Verbe s'est fait herbe : le Christ est le Verbe incarné. Mais *toute chair est comme l'herbe et toute sa gloire comme la fleur des champs.* Méprisons les biens présents et n'espérons que dans ceux à venir. Toute vallée sera comblée, toute humilité élevée ; toute montagne et toute colline, abaissée, tout orgueil, abattu. Renversez les montagnes, comblez les vallées : vous obtiendrez une plaine égale. Donnez-moi des riches et des hommes qui soient vêtus de gloire comme les fleurs des champs : *Dieu résiste aux orgueilleux et donne aux humbles sa grâce*[1], voilà ce que je dirai. Donnez-moi des pauvres, des désespérés, conscients de leur faiblesse : qu'ils ne désespèrent pas, qu'ils croient en Celui qui est venu pour tous. Que les uns donc soient élevés, les autres abaissés. Que celui qui doit venir trouve ainsi une plaine sans pierres où vienne heurter son pied. C'est pourquoi Jean disait : *Préparez la voie du Seigneur,* non à moi, mais au Seigneur, qui m'a envoyé, car ce n'est pas moi le Seigneur.

Mais les Juifs répètent : — N'es-tu pas le Christ ? Si Jean n'était pas une vallée qu'il faut combler, mais une montagne qu'il faut humilier, il lui serait aisé de mentir. Si on lui demandait une réponse, c'était évidemment avec l'intention de le croire, tant on admirait sa grâce. On le croirait sans hésiter. Si, trompant les hommes, il avait dit : « Je suis le Christ », on l'aurait cru. Mais en se donnant ce titre étranger, il aurait perdu son mérite. En se disant le Christ, ne se serait-il pas dit : Pourquoi t'élever ? *Toute chair est comme l'herbe et son éclat comme la fleur des champs. L'herbe se dessèche et la fleur se flétrit.* Sache seulement que la *Parole du Seigneur demeure éternellement.* Jean avait donc conscience

1. *Jac.* IV, 6.

de ce qu'il était réellement. Le Seigneur a bien raison de l'appeler une « lampe » : *Il était la lampe qui brûle et qui éclaire, et vous-mêmes avez voulu vous réjouir un instant à sa lumière*[1]... Mais aussi, que l'Évangéliste dit-il de Jean ? *Il y eut un homme envoyé de Dieu ; il se nommait Jean. Il vint rendre témoignage à la Lumière. Il n'était pas la Lumière... mais il vint rendre témoignage à la Lumière.* Comment dire qu'il n'était pas la lumière quand la Lumière elle-même dit de lui qu'il était *la lampe qui brûle et qui éclaire* ? — Je sais, répondrait l'Évangéliste, de quelle lumière je parle, en comparaison de quelle lumière la lampe n'est pas la Lumière. Écoutez : *Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*[2]. Jean n'éclaire pas tout homme, le Christ éclaire tout homme. Jean reconnaissait qu'il n'était qu'une lampe, de peur qu'au souffle de l'orgueil ne s'éteignît sa lumière. Une lampe s'allume et s'éteint, le Verbe de Dieu ne saurait s'éteindre jamais.

Le plus grand des hommes a donc été envoyé pour rendre témoignage à Celui qui est plus qu'un homme. Quand le *plus grand des enfants des femmes* dit : Je ne suis pas le Christ, il s'abaisse devant le Christ, il laisse entendre que le Christ est plus qu'un homme. (Juifs), vous recherchez Jean, le plus grand des hommes, mais le Christ est plus grand qu'un homme. Comprenez ce qu'est le précurseur, afin de rechercher le Juge, entendez la voix du héraut afin de redouter le Juge ! Jean a été envoyé, il a prédit la venue du Christ, mais quel est son témoignage ? *Je ne suis pas digne de défaire la courroie de sa chaussure*[3]. Juifs, avez-vous compris ce que vous

1. Jo., v,
2. Jo., I, 8-9.
3. Jo., I, 27.

feriez si vous alliez à Jean plutôt qu'au Christ ? Mais que dit-il donc du Christ ? — *Nous avons tous reçu de sa plénitude*[1]. Comment tous ? Oui, les Patriarches, les Prophètes, les saints Apôtres, avant comme après l'Incarnation, *nous avons tous reçu de sa plénitude*. Nous sommes des vases, Il est la Source. Ainsi, mes frères, si nous avons bien saisi ce mystère, Jean est homme, le Christ est Dieu. L'homme est humilié, Dieu est exalté. Pour remarquer cette humiliation de l'homme, Jean est né au solstice d'été, quand les jours commencent à décroître, tandis que Dieu pour son exaltation naît au solstice d'hiver quand les jours commencent à grandir. Voilà un grand mystère ! Fêtons la naissance de Jean comme celle du Christ parce que cette naissance est riche du mystère de notre grandeur. Sachons nous diminuer dans notre humanité, nous grandir en Dieu, nous humilier en nous-mêmes pour nous exalter en lui.

Nous retrouvons ce grand mystère en comparant la passion de Jean à celle du Christ. Pour que l'homme soit diminué, Jean est décapité, pour que Dieu soit élevé, le Christ est suspendu sur le bois de la croix...

Quelle sainteté plus parfaite que celle de Jean ? Imitez-là, écoutez ce qu'il dit du Christ : — *Nous avons tous reçu de sa plénitude.* La lampe dans la nuit vous montre la Source où elle-même va puiser. *Nous tous*, dit-il, *nous avons reçu de sa plénitude.* Nous tous, lui qui est la Source, nous qui sommes les vases, lui qui est la Lumière du jour, nous les lampes. Petitesse de l'homme ! c'est avec une lampe qu'il cherche le Jour !

Les Apôtres aussi, mes frères, sont des lampes du

1. Jo., I, 16.

Jour. Le Seigneur leur disait : *Vous êtes la lumière du monde.* Mais pour qu'ils ne se croient pas *la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, le Seigneur ajoute : « *Personne n'allume une lampe pour la mettre sous un boisseau.* J'ai dit que vous êtes des lampes pour exprimer que vous êtes des lampes. Ne tressaillez pas d'orgueil, votre petite flamme s'éteindrait. Je ne vous mets pas sous un boisseau. Pour que vous éclairiez, vous serez sur un chandelier ». Ce chandelier, c'est par excellence la croix du Christ. Si vous voulez éclairer, n'ayez pas honte de ce chandelier de bois. Mais écoutez encore pour bien comprendre que le chandelier est la croix : *Personne n'allume une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur un chandelier. Alors elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi votre lumière luise devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient* — non pas vous (en cherchant à être glorifiés, vous ne cherchez qu'à être éteints) — *et qu'ils glorifient votre Père céleste*[1].

Écoutez encore l'Apôtre Paul, écoutez-le, lampe toute jubilante sur son chandelier. *A Dieu ne plaise, à Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre chose que la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ par qui le monde est pour moi crucifié et moi pour le monde*[2]. Vous venez d'applaudir, vous reconnaissez cette pensée. Alors, que le monde soit crucifié pour vous, et vous, que vous soyez crucifiés au monde ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Ne demandez pas le bonheur au monde, abstenez-vous du bonheur du monde. Car le monde vous charme, défiez-vous du corrupteur. Il menace, ne craignez pas ses attaques. Si

1. Mt., v, 14-16.
2. *Galat.*, vi, 14.

les biens du monde ne vous corrompent pas et si les maux du monde ne vous corrompent non plus, c'est que le monde est crucifié pour vous, et vous, au monde.

Faites-vous gloire d'être sur le chandelier : sur lui, gardez toujours l'humilité, ô lampes, pour toujours resplendir. Veillez que l'orgueil ne vous éteigne. Gardez-vous ce que vous êtes devenus pour vous glorifier de l'auteur de cette métamorphose. Car, qu'étiez-vous ? Que chacun considère ce qu'il était en naissant. Même noble, vous étiez nu. Qu'est-ce donc que la noblesse ? La naissance du riche est aussi nue que celle du pauvre. Et la noblesse de votre naissance vous fait-elle vivre autant que vous le voulez ? Vous êtes entré dans le monde sans l'avoir voulu, vous en sortirez malgré vous. Enfin regardez dans les tombeaux : y distinguez-vous (de ceux des pauvres) les ossements des riches ?

XXXVI

Homélie de Saint Grégoire-le-Grand

prononcée devant des évêques le jour de la fête des deux Apôtres

... Écoutons maintenant comment il s'adresse aux predicateurs en les envoyant : *La moisson est grande et il y a peu d'ouvriers.* Ce n'est pas sans une extrême tristesse que je vous dis qu'il y a peu d'ouvriers pour une si grande moisson. Car encore que plusieurs soient bien aises d'écouter la bonne parole, il s'en faut qu'il y en ait assez pour la faire entendre. Voyez, le monde est rempli de prêtres et pourtant dans la moisson de Dieu on rencontre rarement un ouvrier. Car nous voulons bien nous charger de la dignité sacerdotale, mais sans en remplir les fonctions. Cependant considérez bien, mes frères, considérez ce qui est dit ensuite : *Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson*[1]. C'est à vous à prier pour nous, afin que nous puissions travailler dignement pour vous ; que notre langue ne s'endorme pas quand il faut vous exhorter et qu'après avoir assumé la charge de la prédication, notre silence ne nous livre pas au juste Juge. Car il arrive souvent aux prédicateurs que leur langue se trouve liée en punition de leurs péchés : souvent

1. Lc, x, 1-9.

aussi c'est pour les péchés de ceux qui leur sont soumis que la parole de vérité est retirée aux évêques placés à la tête des églises. C'est en punition de leurs propres péchés que les prédicateurs ne peuvent parler, comme le dit le psaume : *Dieu dit au pécheur : pourquoi oublies-tu mes justices*[1]. Et c'est aussi par suite des vices de leurs fidèles que les prédicateurs ne peuvent se faire entendre ainsi que l'a dit le Seigneur à Ezéchiel : *Je ferai que ta langue demeure attachée à ton palais, tu deviendras muet, incapable de reprendre les autres et cela, parce qu'ils sont une maison rebelle*[2]. Comme s'il disait clairement : Je t'ôte de la bouche la parole de la prédication parce que le peuple, en m'offensant tous les jours par ses actions, se rend indigne qu'on lui annonce la vérité. — Il est donc assez difficile de savoir pour la faute de qui le prédicateur est privé de sa parole, mais il est absolument certain que si le silence du pasteur nuit quelquefois à lui-même, il nuit toujours à ceux qui lui sont soumis.

Mais plût à Dieu que si nous n'accomplissions pas aussi dignement que nous devrions les fonctions de prédicateurs, nous conservions dans l'innocence de notre vie la dignité de notre fonction. Car le Seigneur ajoute : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups*[3]. Il en est beaucoup qui, à peine investis des droits de leur autorité, brûlent du désir de dévorer leurs brebis ; ils font sentir la terreur de leur pouvoir et nuisent à ceux auxquels ils ne devraient faire que du bien. Parce que leur cœur est sans pitié, ils cherchent à paraître les maîtres ; ils oublient qu'ils sont frères, ils échangent une

1. *Ps.* XLIX, 6.
2. *Ezech.*, III, 26.
3. Mt., X, 16.

conduite d'humilité en une domination d'orgueil. Parfois leur abord aimable cache la rage de leur cœur. C'est pourquoi la Vérité parlant d'eux a dit ailleurs : *Ils viennent à vous vêtus comme des brebis et au dedans ce sont des loups rapaces*[1]. Au contraire, nous devons considérer que nous sommes envoyés comme des agneaux au milieu des loups, afin que nous conservions toujours des sentiments droits et que nous échappions à la morsure du mal. Car celui qui se charge de la fonction de prêcher doit plutôt souffrir le mal qu'on lui fait que d'en faire aux autres. Il faut qu'il adoucisse par sa bonté la rage de ceux qui le persécutent et qu'il puisse, lui-même, malgré les blessures qu'il reçoit, guérir celles de leurs péchés. Si le souci de la justice demande parfois de lui qu'il soit sévère avec ceux qui lui sont soumis, il faut que ce mouvement de rigueur soit dicté par l'amour et non par la cruauté, de sorte qu'en exerçant au dehors une stricte discipline, il conserve toujours en son cœur une charité vraiment paternelle pour ceux qu'il semble persécuter en les corrigeant. L'Évêque fait preuve de ces qualités lorsqu'il ne sait pas s'aimer soi-même d'amour propre... C'est pourquoi le Seigneur ajoute : *Ne portez ni bourse, ni sac, ni soulier*[2]. Car le prédicateur doit avoir une si parfaite confiance en Dieu qu'il sache avec certitude que sans s'être assuré les ressources nécessaires à la vie présente elles ne lui manqueront jamais : car il faudrait craindre que son esprit, absorbé par des préoccupations temporelles, devînt moins capable d'assurer aux autres les biens éternels...

Suit un essai d'explication allégorique des termes de l'Évangile : *bourse, sac, souliers.*

... Le vrai prédicateur de la Vérité ne doit pas

1. Mt., vii, 15.
2. Lc, ix, 1-6.

néanmoins prêcher pour recevoir en ce monde sa récompense ; il ne la doit tout au plus recevoir que pour assurer sa subsistance tandis qu'il se consacre à la prédication. Car quiconque prêche pour en retirer ici des éloges ou des avantages matériels en guise de récompense, se prive lui-même certainement de la récompense éternelle. Mais si quelqu'un ne désire plaire aux hommes que pour les porter, en les charmant par sa parole, non pas à l'aimer mais à aimer Dieu, ou bien s'il reçoit, en prêchant, cette rétribution terrestre seulement pour qu'une trop grande pauvreté ne le décourage pas de prêcher la vérité, il est certain que rien ne s'oppose à ce qu'il reçoive dans la Patrie sa récompense : en route vers elle, il n'a touché que les fonds du voyage.

Mais que faisons nous, nous autres pasteurs, et je ne puis le dire sans tristesse, que faisons-nous, nous qui recevons ici-bas des récompenses et qui, toutefois, sommes de si médiocres ouvriers ? Car nous recevons tous les jours pour notre rétribution ordinaire les revenus de l'Église et cependant nous ne travaillons pas du tout pour le bien de l'Église éternelle... A peine reprenons-nous un particulier quand il pèche, mais encore, ce qui est plus grave, s'il arrive que ce soit quelque personnage puissant en ce monde, nous allons peut-être jusqu'à flatter ses vices de peur que, s'il ne nous devenait hostile, il ne nous retire, dans son ressentiment, son appui financier.

... Nous sommes les appariteurs du Juge qui doit venir. Qui annoncera donc sa venue si l'appariteur se tait ? C'est pourquoi il faut que chaque évêque s'efforce de faire sentir au peuple de son Église, autant qu'il le peut ou qu'il le doit, la terreur du jugement, la douceur du royaume.

Il est encore, mes très chers frères, dans la vie des

évêques un autre mal qui m'afflige beaucoup, mais de crainte que quelqu'un ne s'imagine que c'est lui faire injure que d'en parler, je m'en accuse moi-même le premier ; c'est pourtant bien malgré moi que je cède aux exigences de cette époque barbare et que j'y succombe. Ce mal, c'est que nous sommes tombés dans l'occupation des affaires séculières, et que notre action ne répond plus à l'honneur de notre charge. Nous abandonnons le service de la prédication et c'est, je pense, pour notre punition que nous sommes appelés à l'épiscopat, nous qui n'en avons que le nom sans en posséder la vertu. Ceux qui nous sont confiés abandonnent Dieu, et nous nous taisons ; ils végètent dans le mal et nous ne leur tendons même pas la main pour les en retirer. Tous les jours ils se perdent par toute sorte de vices, et nous les voyons avec indifférence prendre le chemin de l'enfer. Mais comment pourrions-nous corriger les vices des autres si nous négligeons les nôtres ? Car, tout occupés des affaires du monde, nous devenons d'autant plus insensibles aux besoins des âmes que nous sommes plus attentifs aux exigences de la vie matérielle. Et de fait, la longue application aux affaires temporelles ferme l'esprit au désir du ciel...

Aussi suis-je persuadé, mes chers frères, que rien ne fait tant de tort que la mauvaise vie des évêques... Vous voyez, mes frères, de quel terrible glaive le monde est frappé et sous quels grands coups, chaque jour, le peuple meurt. Qui en est la cause à votre avis, sinon, principalement, notre péché ? Voyez, les villes sont dévastées, les châteaux ruinés, les églises et les monastères détruits, les campagnes désolées. Nous qui devrions conduire le peuple à la vie, être ses guides, nous sommes nous-mêmes les causes de sa perte. Car il est vrai qu'un grand nombre de ce peuple a péri par notre faute, et que, par suite de

notre négligence, il ne s'est pas trouvé préparé à la vie...

... Car le Seigneur nous dit : *Négociez jusqu'à ce que je vienne*[1]. Le voici, mes frères, qui vient déjà, le voici qui vient nous redemander le profit de notre activité. Cependant quelles âmes aurons-nous à lui montrer, qui constituent notre profit ? Et combien de gerbes d'âmes coupées dans notre champ avec nos prédications pour faucilles ? Mettons-nous devant les yeux ce jour de rigueur où viendra le Juge pour faire rendre compte aux serviteurs à qui il a confié ses talents. Voyez, il paraîtra avec une terrible majesté, au milieu du chœur des Anges et des Archanges. Dans ce grand examen la foule sans nombre des élus et des damnés sera conduite en sa présence, et on y verra les actes de chacun. Là nous verrons Pierre avec la conversion de la Judée. Là, Paul conduire presque tout le monde qu'il a converti. Là, André avec l'Achaïe, Jean avec l'Asie, Thomas avec l'Inde, et enfin, pour ainsi dire, tous les saints béliers du troupeau du Seigneur y paraîtront avec toutes les âmes qu'ils auront gagnées à Dieu par leurs prédications. Lorsque nous verrons tant de grands bergers suivis de leurs troupeaux venir en la présence du Berger éternel, que pourrons-nous dire, malheureux qui ne lui avons rien gagné, qui venons à lui les mains vides, qui avons porté le nom de pasteurs et qui n'avons pû lui présenter aucune des brebis que nous devions faire paître ? Ici pasteur de nom, et là pasteur sans troupeaux.

Mais, malgré nos négligences à nous, est-ce que le Dieu tout-puissant abandonnera ses brebis ? Non, car *il les fera paître lui-même*[2], ainsi qu'il l'a promis

1. Lc, XIX, 13.
2. *Ezech.*, XXXIV, 23.

par un de ses prophètes, et il se sert du fouet des afflictions pour exciter l'esprit au repentir...

S. Grégoire évoque ensuite en un saisissant contraste le salut des élus et la disgrâce des évêques.

Craignons, mes frères, de ne pas tomber dans un tel malheur : que nos actions soient à la hauteur de notre ministère. Travaillons tous les jours à l'expiation de nos fautes, de crainte de laisser enchaînée au péché une vie dont Dieu se sert tous les jours pour en délivrer les autres. Pensons sans cesse à ce que nous sommes, méditons sur notre conduite, considérons quel est le poids dont nous sommes accablés.

Nous devons veiller à notre salut de telle sorte que nous ne négligions pas celui du prochain, afin que tous ceux qui viennent à nous soient relevés du sel de notre parole. Quand nous voyons un debauché libre de tout lien, pensons à l'avertir de reprimer son incontinence par le mariage afin qu'une action permise l'aide à se corriger de celle qui ne l'est pas. Quand nous voyons un homme marié, songeons à l'avertir de préférer toujours en son cœur l'amour de Dieu aux préoccupations de la vie présente, et de prendre garde qu'en voulant plaire à sa femme, il ne déplaise à son créateur. Quand nous en voyons d'engagés dans l'état ecclésiastique, il faut les avertir de si bien vivre qu'ils puissent servir d'exemple aux laïcs, de crainte que si l'on trouve quelque chose à reprendre en eux, leurs vices n'aggravent le jugement qu'on porte sur notre état. Si quelqu'un est déjà dans le chemin de la piété, engageons-le à y progresser sans cesse, et, s'il est encore pécheur, de se corriger, afin que tous ceux qui viendront trouver le prêtre ne s'en aillent pas sans avoir été comme relevés du sel de ses paroles.

Réfléchissez, mes frères, bien sérieusement, à toutes ces choses, communiquez les à votre prochain, préparez-vous à rendre à Dieu Tout-puissant le fruit qu'il attend de l'emploi qu'il vous a confié. Mais nous obtiendrons bien mieux la grâce d'exécuter ce que nous devons par nos prières que par nos paroles.

Prions donc Dieu :

Mon Dieu qui nous avez appelés pour être les bergers de votre peuple, nous vous supplions de nous accorder la grâce d'être véritablement sous vos yeux tels que nous paraissons aux hommes, par Jésus Christ Notre-Seigneur et votre Fils qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles. Amen.

XXXVII

Sermon de Saint Augustin

pour la fête de saint Laurent, martyr

Votre foi connait bien le grain qui est tombé en terre et qui, mort, s'est multiplié. Elle le connait bien, dis-je, ce grain, votre foi, parce qu'il habite en votre esprit. Aucun chrétien ne conteste que c'est à lui-même que pensait le Christ en parlant de ce grain. Mais, une fois que ce grain est bien mort et s'est multiplié, nombreux sont les grains éparpillés sur la terre : parmi eux, le bienheureux Laurent dont nous célébrons aujourd'hui le geste de semeur. De ces grains éparpillés sur la terre entière, quelle moisson innombrable a levé ! nous la voyons, nous nous en réjouissons, nous en sommes, si du moins, nous aussi, par la grâce du Christ, nous sommes faits pour le grenier. Car tout ce qui est dans la moisson n'est pas pour le grenier : la même pluie bienfaisante et nourricière fait pousser la paille aussi bien que le froment, ce n'est pas une raison de les rentrer ensemble l'un et l'autre au grenier, bien que le même champ les ait nourris ensemble et qu'ils aient été foulés ensemble sur l'aire. Mais maintenant, il est temps de choisir ; avant l'heure du vannage, passons nos mœurs au crible. C'est comme sur l'aire : jusqu'ici, la purification permet encore de trier le grain ; il n'a pas encore été séparé par le van suprême.

Écoutez-moi, graines saintes qui êtes ici (je ne

doute pas que vous en êtes, car si j'en doutais, je n'en serais pas une moi-même). Écoutez-moi, dis-je, bien mieux, écoutez par ma bouche, ce qu'enseigne la première de toutes. N'aimez pas votre vie en ce siècle, ayez la volonté de ne pas l'aimer si vous l'aimez ; en ne l'aimant pas vous la sauverez, car, en ne l'aimant pas vous l'aimez davantage. *Celui qui, dans ce siècle, veut aimer sa vie la perdra*[1], c'est le grain qui parle, le grain qui est tombé en terre et qui est mort pour se multiplier ; il parle, qu'on l'écoute, car il ne ment point ; ce qu'il prescrit, lui-même l'a fait ; comme il nous a nourri de ses préceptes, il nous a montré la voie par son exemple. Le Christ n'a pas aimé sa vie en ce siècle ; c'est pourquoi il est venu pour la perdre ici, s'en dépouiller pour nous et la reprendre quand il voudrait, mais parce qu'il était tel, qu'étant homme, il était Dieu aussi : car le Christ est Verbe, âme et chair, Dieu vrai et vrai homme ; mais homme sans péché, qui ôte le péché du monde : surtout, il était d'une puissance assez grande pour pouvoir dire en toute vérité : *J'ai le pouvoir de laisser ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre ; personne ne peut me l'enlever, mais moi, je la quitte et je la reprends*[2]. Si donc il était d'une telle puissance, pourquoi a-t-il dit : *Maintenant, mon âme est troublée*[3]. Pourquoi l'Homme-Dieu, avec une telle puissance, est-il troublé, sinon parce qu'il porte en lui l'image de notre faiblesse ? *J'ai le pouvoir de laisser ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre.* Quand vous entendez le Christ dire cela, c'est en lui qu'il est, mais quand il se trouble à l'approche de la mort, c'est en vous qu'il est : et, de fait, l'Église ne serait pas son corps, s'il n'était pas en nous aussi.

1. Jo., XII, 24-25.
2. Jo., X, 17-18.
3. Jo., XII, 27.

Écoutez donc le Christ : *J'ai le pouvoir de quitter ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre ; personne ne peut me l'enlever. Moi j'ai dormi*[1]. Il dit cela dans le Psaume : *Moi, j'ai dormi*. C'est comme s'il disait : Qu'ont-ils à trembler ? à exulter ? Qu'ont donc les Juifs à gesticuler pleins de joie comme s'ils avaient fait quelque chose par eux-mêmes ? Moi, j'ai dormi. Moi, dit-il, moi qui ai le pouvoir de laisser ma vie, en la laissant, j'ai dormi, et j'ai trouvé le sommeil. Et parce qu'il avait le pouvoir de la reprendre, il a ajouté : *Et je me suis levé*. Mais attribuant la gloire au Père, il dit : *Parce que le Seigneur m'a soutenu*. Lorsqu'il dit ces mots : *Parce que le Seigneur m'a soutenu*, qu'il ne vous vienne pas à l'esprit que le Christ pour ainsi dire, ne s'est pas ressuscité lui-même. Le Père l'a ressuscité, mais il s'est ressuscité lui-même par lui-même. D'où apprendrons-nous qu'il s'est aussi ressuscité lui-même ? Rappelez-vous ce qu'il avait dit aux Juifs : *Descellez les pierres de ce temple, et en trois jours, je le relèverai*[2]. C'est donc ainsi, comprenez-le, que le Christ est né de la Vierge par sa propre puissance ; et c'est par sa propre puissance qu'il est mort, et mort ainsi. Il utilisait pour son bien, l'inconscience des méchants, et, pour notre bonheur, faisait servir à sa puissance la colère insensée du peuple. Dans ceux qui le faisaient mourir, il voyait ses soldats, il voyait ceux qui devaient vaincre avec lui : et les voyant encore, insensés dans le peuple insensé, *Père*, dit-il, *pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font*[3]. Moi, dit-il, moi le médecin, je prends le pouls, et du haut du bois de justice, j'examine les malades, je suis suspendu, et je prends leur pouls ; je meurs, et je vivifie ; je répands mon

1. *Ps.*, III, 6.
2. Jo., II, 19.
3. Lc, XXVII, 34.

sang, puis de mes ennemis personnels, je fais un remède de salut. Ils s'emportent et renversent la coupe, mais ils croiront, et ils boiront.

De lui-même, donc, le Christ, le Seigneur, notre Sauveur, tête de l'Église, né du Père sans qu'il eut besoin de mère, de lui-même, dis-je, le Seigneur, notre Sauveur, Jésus-Christ, pour autant que cela dépend de lui, a déposé sa vie de par sa propre puissance, et de par sa puissance l'a reprise. Une phrase comme : *Mon âme est troublée*, ne convient pas précisément à cette puissance. Il a montré en lui notre image, il nous a vus, il nous a examinés, et dans notre épuisement, il nous a soutenus et réchauffés ; il ne voulait pas qu'un de ses membres, quand viendrait le jour suprême où sa vie devait finir, fût troublé par sa faiblesse, désespérât du salut, et dût n'être pas fait pour le Christ, sous prétexte qu'il n'est pas assez bien préparé à la mort pour qu'aucun trouble ne s'élève en lui et qu'aucune tristesse n'assombrisse la ferveur de son âme. Ainsi, parce que ses membres risquaient le désespoir, quand l'un d'eux, à l'approche de la mort, se troublait, refusant de finir une vie misérable et répugnant à en commencer une qui ne finira jamais ; ainsi, pour qu'ils ne fussent pas brisés par le désespoir, il a bandé l'énergie des siens, faibles par eux-mêmes, et rassemblé sous sa protection, comme la poule qui recouvre ses poussins[1], si éloignés qu'ils fussent, ses membres bien peu, bien peu vaillants par eux-mêmes. Pour ainsi dire, c'est à eux qu'il a dit : *Maintenant, mon âme est troublée.* Reconnaissez-vous en moi, pour ne pas désespérer si jamais vous êtes troublés ; ramenez plutôt vos regards vers votre chef, en songeant : quand le Seigneur disait : *Mon âme est troublée*, nous étions en

1. Cf. Mt., xxiii, 37.

lui, et c'est de nous qu'il voulait parler. Nous sommes troublés, mais nous ne périssons pas. *Pourquoi es-tu triste, mon âme ? Et pourquoi me troubles-tu ?* Tu ne veux pas que ta vie malheureuse prenne fin ? Elle est d'autant plus malheureuse qu'elle est aimée malgré son malheur, et tu ne veux pas qu'elle prenne fin ! elle serait moins malheureuse si elle n'était pas aimée. Quelle vie n'est pas heureuse, — quand on aime à ce point cette vie de malheur pour la seule raison qu'elle a le nom de vie ? — *Pourquoi donc es-tu triste, mon âme ? Et pourquoi me troubles-tu ?* Tu ne sais que faire. Tu as perdu courage en toi-même ? *Espère dans le Seigneur*[1], qui t'a choisi avant la création du monde, qui t'a choisi d'avance ta destinée, qui t'a appelé, qui t'a justifié malgré ton impiété, qui t'a promis une gloire éternelle, qui a supporté pour toi une mort à laquelle il n'était pas tenu, qui pour toi a versé son sang, qui a transfiguré en lui même ton image, lorsqu'il a dit : *Mon âme est troublée.* Tu es fait pour lui, et tu crains ? Et le monde te nuira, à toi pour qui il est mort, lui qui a fait le monde ? Tu es fait pour lui et tu crains ? *Si Dieu est pour nous, qui est contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre fils, mais qui l'a donné pour nous tous ; comment avec celui-ci ne nous aurait-il pas tout donné*[2] ? Résistez aux passions, ne consentez pas à l'amour du monde. Il excite, il flatte, il est traître : ne vous fiez pas à lui, mais tenez bon au Christ. Amen.

1. *Ps.*, XLII, 5.
2. *Rom.*, VIII, 31-32.

XXXVIII

Sermon de Saint Augustin

pour la fête des martyrs

Tous les bons et fidèles chrétiens, mais surtout les glorieux martyrs, peuvent dire : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* ? Contre eux le monde grondait, les peuples préparaient de vains complots, les princes se liguaient, on imaginait de nouvelles tortures, une cruauté raffinée inventait contre eux d'incroyables supplices. On les salissait, en les accablant d'inculpations honteuses, on les enfermait dans d'insupportables geôles, on labourait leurs chairs avec des ongles de fer, on les tuait à coups d'épée, on les exposait aux bêtes, on les brûlait sur des bûchers, et ces martyrs du Christ disaient encore : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* [1] ? Le monde entier est contre vous et vous dites : Qui sera contre nous ? Ils vous répondent : Qu'est-ce pour nous que ce monde, quand nous mourons pour celui par qui le monde a été fait. Qu'ils disent donc, qu'ils redisent, écoutons et disons avec eux : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* ? On peut entrer en fureur, on peut les injurier, on peut les accuser injustement, on peut remuer contre eux de sales calomnies, on peut non seulement les tuer, mais les écorcher vifs. Que feront-ils ? Ils répéteront : *Voici que Dieu vient à mon secours, c'est le Seigneur*

1. *Ps.* II, 1-2.

qui se charge de mon âme[1]. Dis-moi, martyr bienheureux, on t'écorche vif et tu dis encore : Que m'importe ! — Oui. — Alors pourquoi ? dis-nous pourquoi ? — Parce que le Seigneur se charge de mon âme, et mon corps sera restauré par mon âme ; pas un de mes cheveux ne périt, et ma tête périrait ? Ma barbe même ne périt pas. — Les chiens pourtant te déchirent. — Que m'importe si les chiens me déchirent ; mon corps, le Sauveur le ressuscitera. Le monde donne la mort à mon corps, mais le Seigneur se charge de mon âme. Or si le Seigneur se charge de mon âme, en quoi cela me nuit-il que le monde fasse périr mon corps ? Qu'ai-je perdu ? Que m'a-t-on pris ? Puisqu'en se chargeant de mon âme, c'est le Seigneur qui rétablira mon corps. Si l'ennemi met en pièces mes membres, que me manquera-t-il, puisque mes cheveux sont comptés par Dieu ? Exhortant ses martyrs à ne rien craindre des persécutions de leurs ennemis, le Christ disait : *Tous vos cheveux sont comptés*[2]. Craindrai-je donc de perdre mes membres, quand m'est garanti le nombre de mes cheveux ? Disons donc, disons sans fin, disons en espérance, disons avec une charité ardente : Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

Voici qu'un roi est contre toi, et tu dis : *Qui sera contre nous* ? voici que tout le peuple est contre toi, et tu dis : *Qui sera contre nous* ? Comment me prouves-tu, martyr glorieux, comment nous prouves-tu que tu as raison de dire : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* ? Car il est évident que, si Dieu est pour nous, qui sera contre nous. Mais prouve que Dieu est pour nous. N'est-ce pas prouvé ? Voici : *Il n'a pas épargné son propre fils, mais il l'a livré pour l'amour de nous*[3].

1. *Ps.* LIII, 6
2. Lc, XII, 7.
3. *Rom.*, VIII, 31-32.

Ce qui suit, vous l'avez entendu quand on lisait l'Apôtre. Il avait dit d'abord : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* ? il fait comme si on lui avait demandé : « Prouve que Dieu est pour nous ». Aussitôt, il apporte un argument de poids ; aussitôt, il introduit le Martyr par excellence, le Témoin parfait, le Fils unique qui n'a pas été épargné mais livré par son Père pour l'amour de nous. C'est ainsi qu'il prouve la vérité de ce qu'il a dit : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* ? Dieu qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui, pour l'amour de nous, l'a livré. Comment alors ne nous a-t-il pas tout donné avec lui ? Puisqu'avec lui il nous a tout donné, c'est lui-même aussi qu'il nous a donné.

Sera-t-il effrayé de la fureur du monde, l'homme à qui a été donné le créateur du monde ? Réjouissons-nous que le Christ nous ait été donné et ne craignons en cette vie aucun des ennemis du Christ. Voyez en effet qui nous a été donné : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu.* C'est lui qui est le Christ, c'est lui le Fils unique de Dieu, c'est lui qui est coéternel à son Père. « Tout a été fait par lui ». Comment ne nous aurait-il pas donné tout ce qu'il a fait, puisqu'il s'est donné lui-même, lui qui a fait tout. Et pour que vous sachiez que c'est bien lui le Verbe écoutez Saint Jean : *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*[1]. Désirez, désirez ardemment recevoir la vie du Christ, mais en attendant conservez sa mort comme un gage, car en nous promettant de vivre avec nous il n'a pas pu nous donner un gage plus grand que de mourir pour nous. — J'ai enduré patiemment vos maux, dit-il, et je ne vous donnerais pas mes biens ? Il l'a promis, il nous a signé un

1. Jo., I, 13-14.

engagement, il nous a comme versé une caution, et vous hésitez à le croire ? Il l'a promis en vivant ici parmi les hommes, il s'est engagé par écrit en composant son Évangile; chaque jour c'est au gage qu'il nous a laissé que vous dites : Amen ! Vous l'avez reçu, chaque jour il vous est distribué. Ne désespérez pas, vous qui en vivez.

Est-ce outrager le Fils unique de Dieu que de dire qu'il nous est donné pour devenir un jour notre propriété ? Il le deviendra. Si on vous offrait aujourd'hui un domaine agréable et fertile, un domaine dont l'agrément vous ferait souhaiter de l'habiter toujours et dont la fertilité vous assurerait une vie aisée, c'est avec empressement, n'est-ce pas que vous accueilleriez ce don et remercieriez le donateur. Nous, c'est dans le Christ que nous ferons notre demeure. Ne sera-t-il pas notre propriété dès qu'il sera notre demeure et notre vie ?

Mais cela, que l'Écriture nous l'apprenne afin que je ne paraisse pas avoir usurpé, avec mes conjectures, un peu de l'autorité qui revient à l'enseignement de la Parole de Dieu. Écoutez ce que disait au Seigneur un homme qui savait que *si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Le Seigneur*, dit-il, *est la part de mon héritage*[1]. Il ne dit pas : O Seigneur, que me donneras-tu comme héritage ? Tout ce que tu pourrais me donner n'est rien. Toi, sois mon héritage. C'est toi que j'aime, toi que j'aime de tout mon être ; je t'aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toute mon intelligence. Que serait pour moi ce que tu me donnerais en dehors de toi ? C'est cela aimer Dieu d'un pur amour, espérer Dieu de Dieu, se hâter pour être rempli de Dieu, être rassasié de lui. Car lui te suffit, et il n'est que lui qui te suffise.

1. *Ps.* xv, 5.

C'est ce que savait l'Apôtre Philippe quand il disait : *Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit*[1]. Quand donc s'accomplira ce que nous annonce l'Apôtre pour la fin, à savoir que Dieu sera *tout en tous*[2], qu'il sera pour nous ce qu'ici même nous désirons sans lui et dont le désir le plus souvent nous mène jusqu'au péché ? Dieu sera tout pour tous quand il sera tout en tous. Vous péchez contre Dieu pour manger, vous péchez contre Dieu pour vous vêtir, vous péchez contre Dieu pour vivre, vous péchez contre Dieu pour recevoir des honneurs. Et parviendrais-je à énumérer tous vos péchés ? Ne péchez pas contre Dieu pour de tels motifs. Vous péchez contre Dieu à cause d'une nourriture mais lui-même sera votre nourriture éternelle. Vous péchez contre Dieu pour un vêtement ? Mais lui-même vous revêtira d'immortalité. Pour quelque honneur ? Mais il sera l'honneur de votre vie. Par amour pour cette vie temporelle ? Mais lui-même sera votre vie éternelle. Ne consentez pour rien au monde à pécher contre lui, car c'est lui que vous devez aimer de pur amour, lui qui pourra vous donner la satisfaction que vous attendez de toutes les choses. Amen.

1. Jo., XIV, 8.
2. *I Cor.*, XV, 28.

Références du texte original des Sermons
dans la *Patrologie Grecque* (P. G.) et la *Patrologie Latine* (P. L.) de MIGNE

I. Texte grec perdu ; traduction latine de S. Jérôme, *P. L.* XXVI, 251-253.

II. *P. L.* LXXVI, 1159-1170.

III. *P. L.* XXXVIII, 1015-1017.

IV. *P. L.* XXXVIII, 997-999.

V. *P. L.* LIV, 190-193.

VI. *P. L.* LXXVI, 1103-1105.

VII. *P. G.* XLIX, 363-369.

VIII. *P. L.* LIV, 249-253.

IX. *P. L.* LVII, 271-276. Les homéliaires médiévaux nous ont transmis de très nombreux sermons sous le nom de S. Maxime. Faute d'une étude critique de ces sermons, il est assez difficile de déterminer leur authenticité. Les caractéristiques formelles signalées par Dom B. CAPELLE, *Revue Bénédictine*, 1922, p. 81-108, sont absentes du sermon que nous avons traduit, comme de celui qu'on lira plus loin. Mais ces deux sermons sont à coup sûr anciens et et patristiques, d'époque et d'inspiration.

X. *P. L.* LXXVI, 1110-1114.

XI. *P. G.* LXXVII, 802A-820D. Homélie pascale XVIII.

XII. *P. L.* XXXVIII, 1054-1058.

XIII. *P. G.* XXXI, 262-278.

XIV. *P. L.* XXXVIII, 405-408 et 414. *Sermon* 60, 7-11 et fin de 61.

XV. *P. L.* LIV, 291-294.
XVI. *P. L.* LVII, 325-329.
XVII. *P. G.* XLIX, 399-408.
XVIII. *P. G.* XLIX, 391-398.
XIX. *P. L.* LIV, 519-522.
XX. *P. L.* LIV, 340-342, (Péroraison).
XXI. *P. G.* XXXVI, 624-664.
XXII. *P. G.* XLVI, 599-618C et 622C-627.
XXIII. *P. L.* XXXVIII, 1112-1115, § 1 et 4-5.
XXIV. *P. L.* XXXVIII, 1104-1107.
XXV. *P. L.* XXXVIII, 1186-1190.
XXVI. *P. L.* XXXVIII, 1130-1133.
XXVII. *P. L.* XXXVIII, 1127-1130, § 2 à la fin.
XXVIII. *P. L.* XXXVIII, 1196-1201.
XIX. *P. L.* LIV, 519-522 (*Sermo de Passione Domini*).
XXX. *P. G.* L, 441-452, § 2 à la fin.
XXXI. *P. L.* LIV, 396-400.
XXXII. *P. L.* XXXVIII, 1237-1247.
XXXIII. *P. L.* LIV, 411-415.
XXXIV. *P. L.* LIV, 308-313 (Sermon prononcé le samedi qui précède le Second Dimanche de Carême).
XXXV. *P. L.* XXXVIII, 1308-1312.
XXVI. *P. L.* LXXVI, 1138-1149, 2 à la fin.
XXXVII. *P. L.* XXXVIII, 1397-1400.
XXXVIII. *P. L.* XXXVIII, 1467-1469.

Table des Sermons

Temps de Noël et de l'Épiphanie

Temps Pascal

Sanctoral

Table des matières

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
ANDRÉ TARDY A BOURGES
LE 25 JANVIER 1949

Dépôt légal : 1er trim. 1949
N° d'Imprimeur 647
N° d'éditeur 4505